U d'/of OTTAWA
39003002354644

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chosesvues02hugo

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

CHOSES VUES

II

PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

MAI 2 9 1973

VICTOR HUGO

CHOSES VUES

II

PARIS

PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXIII

Universitas BIBLIOTHECA

PQ
2285
.C5
1913
V.2

CHOSES VUES

II

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Pour le second comme pour le premier volume nous avons cru devoir multiplier les notes; nombre d'entre elles, dans les extraits des *Carnets,* paraîtront sans doute superflues à ceux qui connaissent l'histoire contemporaine. Il y a pourtant des faits de moindre importance, des personnages de second plan, mêlés à la vie de Victor Hugo, qui aujourd'hui un peu lointains déjà, s'effaceront de plus en plus avec le temps. Il y a des hommes célèbres durant leur vie, dont la célébrité nous a parfois étonnés et auxquels ces notes restitueront ce que nos descendants leur auraient peut-être refusé.

Cette édition, qui a un caractère documentaire et définitif, sera lue par des générations ignorantes de certains faits et de certains hommes auxquels Victor Hugo n'accorde qu'une mention dans ses Carnets. Voilà pourquoi nous avons multiplié les indications destinées moins à ceux qui lisent aujourd'hui ces pages qu'à ceux qui les liront dans l'avenir.

CHOSES VUES

II

1849.

LOUIS BONAPARTE ET BÉRANGER.

1[er] janvier 1849.

Avec les meilleures intentions du monde et une certaine quantité très visible d'intelligence et d'aptitude, j'ai peur que Louis Bonaparte ne succombe à sa tâche. Pour lui la France, le siècle, l'esprit nouveau, les instincts propres au sol et à l'époque, autant de livres clos. Il regarde sans les comprendre les esprits qui s'agitent, Paris, les évènements, les hommes, les choses, les idées. Il appartient à cette classe d'ignorants qu'on appelle les princes et à cette catégorie d'étrangers qu'on appelle les émigrés. Au-dessous de rien, en dehors de tout. Pour qui l'examine avec attention, il a plus l'air d'un patient que d'un gouvernant.

Il n'a rien des Bonaparte, ni le visage, ni l'allure; il n'en est probablement pas. Quand on se rappelle les habitudes aisées de la reine Hortense et que l'on combine les dates, on remonte à l'amiral Verhuell. La reine Hortense a rapporté de là le président actuel de la République. — C'est un souvenir de Hollande! me disait hier Alexis de Saint-Priest. Louis Bonaparte a, en effet, la froideur hollandaise.

Louis Bonaparte ignore Paris à ce point qu'il me disait la première fois que je l'ai vu : — Je vous ai beaucoup cherché. J'ai été à votre ancienne

IMPRIMERIE NATIONALE.

maison. Qu'est-ce donc que cette place des Vosges? — C'est la place Royale, lui dis-je. — Ah! reprit-il, est-ce que c'est une ancienne place?

Il a voulu voir Béranger. Il est allé deux fois à Passy sans le trouver. Son cousin Napoléon a mieux deviné l'heure et a rencontré Béranger au coin de son feu. Il lui a demandé : — Que conseillez-vous à mon cousin? — D'observer la Constitution. — Et que faut-il qu'il évite? — De violer la Constitution. Béranger n'est pas sorti de là.

Quand le prince a été parti, Béranger a dit à sa servante : — C'est que je suis républicain!

Béranger est toujours le même : spirituel, ironique, indifférent, à peu près franc, à peu près bon, entre Diogène et Voltaire. Après tout plutôt le vaudevilliste de la bourgeoisie que le chansonnier du peuple. Il a trois ou quatre vraiment belles chansons, excellentes d'inspiration et de style. On les croirait venues d'un plus vaste esprit, à les voir souples, vertes et fermes comme des branches poussées dans un bois.

Ayant voulu être pauvre et rester pauvre, et faire de pauvreté vertu, il a tort de dîner en ville. — Fort bien! fort bien! disait Armand Carrel, Béranger par-ci, Béranger par-là! Il ne rend toujours pas les dîners qu'il reçoit.

Mardi 9 janvier 1849.

Aujourd'hui, vers trois heures, comme je sortais de l'Académie pour aller à l'Assemblée nationale, j'ai rencontré sur le quai Voltaire Béranger avec sa houppelande brune et son chapeau à larges bords. Il m'a accosté en me disant : — D'où venez-vous comme cela et où allez-vous? — Je lui ai répondu : — Le lieu d'où je viens, vous devriez y entrer, et le lieu où je vais, vous n'auriez pas dû en sortir.

[UN DÎNER CHEZ LE ROI JÉRÔME.]

Janvier 1849.

La quinzaine passée j'ai traversé en huit jours toutes sortes de grandeurs d'avant-hier, d'hier et d'aujourd'hui. Le samedi, j'ai dîné chez l'ancien roi de Westphalie, Jérôme Napoléon, maintenant gouverneur des Invalides; le jeudi d'après, chez l'ancien chancelier de France, baron de Napoléon, duc de Louis-Philippe, dont les cartes aujourd'hui portent ce seul nom : *M. Pasquier;* le samedi, j'ai été au bal de l'Élysée chez le président de la République.

Jérôme Bonaparte donnait son dîner d'installation. Comme l'idée de le faire gouverneur des Invalides venait de moi, il m'avait prié, ainsi que ma femme. Il occupe l'ancien appartement des gouverneurs. Dans l'origine, il n'y avait qu'un prévôt de l'Hôtel; on avait fait l'installation en conséquence. Plus tard, il y a eu un gouverneur, l'appartement a paru mesquin; maintenant il y a un roi, le logis paraît misérable.

Le « grand salon » est tout petit, avec une poutre qui traverse le plafond. Trois ou quatre autres pièces mènent à la chambre du gouverneur. Dans cette chambre il y a deux grands lits, le lit du prince et le lit de la marquise[1]... Ces lits se touchent et ont pour couvre-pieds commun un immense cachemire rapporté d'Égypte par Bonaparte et donné par lui à Jérôme. Le tout vient d'être meublé par le garde-meuble de consoles et de fauteuils d'acajou à cous de cygne, avec des soieries-empire sur les murs, et des bronzes-Thomire. Souvenirs de la jeunesse du prince. J'ai dit à Jérôme : « C'est touchant, mais c'est laid. »

Au bas de l'escalier d'honneur un invalide en redingote bleue boutonnée, avec moustache grise et une large croix d'honneur à la boutonnière, tenait lieu d'huissier. Un grand corridor blanchi à la chaux garni de banquettes et de paillassons était réservé aux gens des invités.

Il y avait le président de la République, le fils de Jérôme, Napoléon Bonaparte, la princesse Camerata, née Bonaparte, la marquise..., trois ministres, M. de Tracy, M. Passy et M. Lacrosse, le vice-président Boulay de a Meurthe, le maréchal et la maréchale Molitor, ma femme et moi. Comme

[1] Le nom est resté en blanc sur le manuscrit. (*Note de l'éditeur.*)

on était peu nombreux, on causait d'un bout de la table à l'autre. De là beaucoup de cordialité et de gaîté. C'était un mélange piquant de l'officiel et de l'intime.

Louis Bonaparte, qui rit peu, a beaucoup ri. Il racontait qu'on lui avait envoyé la caricature où il est représenté disant à son cousin le fils de Jérôme qui ressemble à l'empereur : *Il faut que je me montre au peuple, prête-moi ta tête.*

La salle à manger, plus petite encore que le salon, était décorée d'un beau lustre de cuivre dans le goût flamand qui contrastait avec tout le reste du mobilier et en particulier deux Victoires de bronze doré, façon Ravrio, posées debout sur le surtout de la table.

Le roi Jérôme est toujours le même homme, noble, gracieux, bienveillant, spirituel, plein de souvenirs. Sous Louis-Philippe on l'appelait encore le prince, maintenant on ne l'appelle plus que le général. Quoi que fassent les prospérités nouvelles, les fronts sur lesquels l'éblouissement de l'empire a passé restent plongés dans la nuit. Il y a de l'impossible dans ces retours-là. Ces grandeurs n'ont jamais plus semblé déchues que depuis qu'elles sont restaurées.

Le jeudi suivant, je dînais chez M. Pasquier. Là aussi nous étions peu nombreux. Après la prospérité en famille, c'était l'adversité en petit comité. Pas de femmes, M^me^ la marquise Pasquier était malade. Le premier président de la cour de cassation, M. Portalis, occupait au centre de la table la place de la maîtresse de la maison. Les autres convives étaient M. Charles Dupin, M. Dumas, le savant, MM. Saint-Marc Girardin, Ampère et Giraud, et le vieux secrétaire du conseil d'État, ancien ami du chancelier et du premier président, M. Hochet. Après le dîner, le général Fabvier est venu et M. de Barbançois, ancien gouverneur de M. le duc de Bordeaux, aujourd'hui représentant du peuple.

NOTES SUR LA SITUATION.

I

Janvier 1849.

Le premier mois de la présidence de Louis Bonaparte s'écoule. Voici quelle est la figure de ce moment :

Il y a maintenant des bonapartistes de la veille. M^me^ la duchesse d'Orléans habite, à Ems, avec ses deux enfants, une petite maison où elle vit pauvrement et royalement. MM. Jules Favre, Billault et Carteret font une cour — politique — à M^me^ la princesse Mathilde Demidoff. Toutes les idées de février sont remises en question les unes après les autres; 1849 désappointé tourne le dos à 1848. Les généreux veulent l'amnistie, les sages veulent le désarmement. L'Assemblée constituante est furieuse d'agoniser. M. Guizot publie son livre de *la Démocratie en France;* Louis-Philippe est à Londres, Pie IX est à Gaëte, M. Barrot est au pouvoir; la bourgeoisie a perdu Paris, le catholicisme a perdu Rome. Le ciel est pluvieux et triste avec un rayon de soleil de temps en temps. M^lle^ Ozy se montre toute nue dans le rôle d'Ève à la Porte-Saint-Martin; Frédérick Lemaître y joue *l'Auberge des Adrets.* Le cinq est à soixante-quatorze, les pommes de terre coûtent huit sous le boisseau, on a un brochet pour vingt sous à la Halle. M. Ledru-Rollin pousse à la guerre, M. Proudhon pousse à la banqueroute. Le général Cavaignac assiste en gilet gris aux séances de l'Assemblée et passe son temps à regarder les femmes des tribunes avec de grosses jumelles d'ivoire. M. de Lamartine reçoit vingt-cinq mille francs pour son *Toussaint-Louverture.* Louis Bonaparte donne de grands dîners à M. Thiers qui l'a fait prendre et à M. Molé qui l'a fait condamner. Vienne, Milan, Berlin se calment. Les révolutions pâlissent et semblent partout s'éteindre à la surface, mais un souffle profond remue toujours les peuples. Le roi de Prusse s'apprête à ressaisir son sceptre et l'empereur de Russie à tirer son épée. Il y a eu un tremblement de terre au Havre; le choléra est à Fécamp; Arnal quitte le Gymnase, et l'Académie nomme M. le duc de Noailles à la place de Chateaubriand.

II

13 janvier.

Comme j'entrais à l'Assemblée, le garde national en sentinelle m'a pris le bras. Je me suis retourné, c'était Jules Sandeau. — Salut à l'ennemi des factions! m'a-t-il dit. J'ai répondu : — À l'ami des factionnaires.

Nous avons causé un moment pendant que Thiers faisait son entrée par la grande porte, en paletot gris et salué par les *tyroliens* qui ont remplacé les sergents de ville. Je remarque que M. Thiers a hérité de ce respect des tyroliens qui se prodiguait il y a deux mois à Louis Bonaparte. Est-ce un signe barométrique? Cela indique-t-il la température de la police? Cela veut-il dire que Thiers remplacera Louis Bonaparte?

L'Assemblée était peu nombreuse et distraite, encore occupée de la séance d'hier.

On faisait courir ce quatrain sur la restauration du Pont-Neuf :

Le Pont-Neuf risquant de s'abattre,
On va le recouvrir en zinc,
Sur la demande d'Henri quatre
Apostillée par Henri cinq.

Le dernier vers fait rire, quoique la prosodie crie un peu.

Lamartine a dîné hier à l'Élysée-Bourbon. Il a refusé la vice-présidence. Il a bien fait. Présider cette chose qu'ils appellent le conseil d'État, lui qui, il y a huit mois, présidait la France, et eût pu présider l'Europe! Non. Il n'a plus qu'une manière de grandir. C'est de descendre de tout. Il se retrouvera de plain-pied dans sa gloire. On a offert à Bugeaud le gouvernement d'Afrique. Il a refusé aussi et a bien fait aussi. Gouverneur d'Afrique, c'est trop peu maintenant. Il a chance, a-t-il dit, *d'être gouverneur de France.* Au fait, je l'approuve. Il vaut mieux manier de la civilisation que de la barbarie.

A propos du maréchal Bugeaud, voici comment les soldats d'Afrique caractérisaient, sans le vouloir et dans leur façon habituelle d'en parler, leurs quatre principaux généraux. Cela peint. Ils appelaient :

Bugeaud — *le père Bugemar,*
Changarnier — *Changarnier,*
Lamoricière — *le général Lamoricière,*
Bedeau — *Monsieur Bedeau.*

M. Dupont de l'Eure vient s'asseoir à son banc au-dessous de moi. Il est maintenant isolé. Il n'a plus sa cour des premiers jours, du temps où l'on mettait dans la salle des conférences son buste en marbre blanc qui y est encore. Il n'a plus qu'un jeune représentant *rouge* qui lui est resté fidèle et qui lui donne pieusement le bras pour entrer et sortir. Je regrette de ne pas savoir le nom de ce jeune homme. M. Dupont de l'Eure est un des quatre représentants de 1815 qui siègent dans l'Assemblée de 1848. Les autres sont MM. Dupin aîné, Georges Lafayette et Leyraud (de la Creuse), qui avait alors vingt-cinq ans.

Il n'y a pas dans l'Assemblée de membres de la Convention. M. Thibaudeau, qui s'est présenté à Marseille, n'a pas été élu. Du reste, il n'y a plus en 1849 que deux conventionnels vivants : Thibaudeau et Pontécoulant.

Il fait très froid dans cette salle. Cette bâtisse ressemble à la constitution; ce n'est que plâtrage, détrempe et carton. Un triste décor pour une pauvre pièce. La salle s'en va comme l'Assemblée. Tout ce provisoire, hommes et choses, tremble à un coup de vent. Rien dans cette salle qui ne soit usé, déteint, passé, disloqué ou taché; banquettes décousues, châssis crevés, tapis déchirés, représentants râpés. Ô popularité! néant! jetez donc ceci par terre pour construire cela! faites donc des 28 juillet et des 24 février! Renversez des rois, des trônes, des Bourbons, des Orléans, de vieilles races couronnées pour élever quelques faquins! Cela n'est pas plus solide.

Chose étrange, la baraque de toile peinte ne dure pas plus que l'édifice de granit.

III

Janvier 1849.

Que penseriez-vous d'un soi-disant horloger qui prétendrait vous avoir fait une horloge et qui vous dirait : La voilà! elle ira! à la seule condition que vous me garderez toujours là pour tourner moi-même les aiguilles et leur faire marquer l'heure?

L'horloger, c'est notre constituante; l'horloge, c'est notre constitution.

Notre constituante dit : Ma mécanique est admirable, mais je ne m'en vais pas. Il faut que je sois là pour la faire marcher.

IV

22 janvier.

Je continue de tâter le pouls à la situation.

Le premier mois de la présidence est fini, l'enthousiasme est tombé. L'autre jour, à l'Opéra, on a chuté le président. C'était à la première représentation du *Violon du Diable.* Hier je disais à M. Jules Favre : — *Louis Bonaparte avait une dot de six millions. Il en a déjà dépensé quatre.* Ceci fit sourire Jules Favre de son sourire amer. Louis Bonaparte est mal avec ses ministres : des deux parts froideur glaciale. On ne se voit qu'aux heures où le cabinet s'assemble. Nulle autre relation.

La liste des candidats à la vice-présidence a été dressée par le prince seul. Elle a fait très mauvais effet. J'en parlais au ministre de la marine, M. Lacrosse. Il m'a répondu : *Cela ne nous regarde pas.* Autour du prince force gens suspects, Dumoulin, Persigny, etc. — Le vieux général Montholon l'obsède, le gêne et le compromet. Louis Bonaparte a dit au colonel Ambert : — *J'ai envie de vous faire gouverneur de l'Élysée.* — *Faites,* dit Ambert. *Je fermerai la porte aux intrigants.* — *Est-ce qu'il y en a autour de moi?* — *Comme des mouches autour d'une chandelle.* — Du reste les choses se gâtent. Le gouvernement et l'Assemblée vont à la débandade d'absurdités en absurdités à une catastrophe.

Deux choses pèsent sur le président et l'écrasent, les conseils de Thiers et le nom de Napoléon. La popularité a disparu complètement. On voit peu à peu Louis Bonaparte rentrer dans le sol. A l'autre bout de l'horizon Henri V prend forme et se dessine. Le comte de Chambord est à Frohsdorf avec sa femme et M^me^ la dauphine. Il y attire les français qui passent. Il les reçoit dans un salon de velours bleu ciel semé de fleurs de lys d'or. Il est fort aimable; gras, la tête dans les épaules, avec un collier de barbe blonde; il boite et il a déjà des flatteurs qui disent : *C'est une grâce.* Il cause peu, bas et bien. M^me^ de Chambord est plus grande et plus âgée que lui. Elle chante le soir dans son salon pour le moindre grimaud. M. Charles Didier, qui parcourait l'Europe à quatre mille francs par mois avec une mission de la République, a été invité à Frohsdorf, y est allé, y a dîné, y a couché et s'en est allé le lendemain matin enivré, ébloui et disant : *Monseigneur, nous reviendrons vous chercher.* Les clubs sont incandescents. Il y a rue Martel un club qui commente Proudhon comme le club Valentino commente Blanqui. La semaine dernière, une mystérieuse revue des sociétés secrètes a été passée à la nuit tombante sur les boulevards extérieurs par des personnages inconnus. Les journaux à titres sinistres reparaissent comme avant juin. Nous n'avons

plus *le Père Duchêne, la Vraie Républiquc* et *la Canaille,* mais nous avons *la Langue de Vipère, le Républicain rouge* et le *Journal des sans-culottes.* On remarque le soir de fortes patrouilles. Hier le maréchal Bugeaud me disait : — Il y aura une émeute avant deux mois. — Le maréchal va publier un petit livre sous ce titre : *La guerre des rues.* Il disait en souriant : — Ce sont des conseils pratiques dans le genre des instructions contre le choléra.

Le cabinet est pauvre, chétif, déconsidéré, ébranlé, impuissant, nul. On se demande avec anxiété : Que va-t-il arriver? Quand rien ne sort du pouvoir, quelque chose sort du pays.

En somme, de gouvernement vrai, de gouvernement réellement constitué, point. Tout ceci fait l'effet d'un provisoire long.

V

LE VICE-PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

1849.

M. Boulay de la Meurthe était un bon gros homme, chauve, ventru, petit, énorme, avec le nez très court et l'esprit pas très long. Il était l'ami de Harel auquel il disait : *mon cher* et de Jérôme Bonaparte auquel il disait : *Votre Majesté.*

L'Assemblée le fit, le 20 janvier, vice-président de la République.

La chose fut un peu brusque et inattendue pour tout le monde, excepté pour lui. On s'en aperçut au long discours appris par cœur qu'il débita après avoir prêté serment. Quand il eut fini, l'Assemblée applaudit, puis à l'applaudissement succéda un éclat de rire. Tout le monde riait, lui aussi; l'Assemblée par ironie, lui de bonne foi.

Odilon Barrot, qui, depuis la veille au soir, regrettait vivement de ne pas s'être laissé faire vice-président, regardait cette scène avec un haussement d'épaules et un sourire amer.

L'Assemblée suivait du regard Boulay de la Meurthe félicité et satisfait, et dans tous les yeux on lisait ceci : Tiens! il se prend au sérieux!

Au moment où il prêta serment d'une voix tonnante qui fit sourire, Boulay de la Meurthe avait l'air ébloui de la République, et l'Assemblée n'avait pas l'air éblouie de Boulay de la Meurthe.

Ses concurrents étaient Vivien et Baraguay-d'Hilliers, le brave général manchot, lequel n'eut qu'une voix. Vivien avait beaucoup compté sur la chose.

Quelques moments avant la proclamation du scrutin, on le vit quitter son banc et s'en aller à côté du général Cavaignac. Le président manqué consola le vice-président raté. Je n'aimais pas Vivien, parce qu'il était honteux de son père, ancien maître d'études, pion, chien de cour, comme disent les gamins, à la pension Cordier-Decotte, rue Sainte-Marguerite, n° 41. Ceci me fit voter pour Boulay de la Meurthe.

J'avais passé trois années de mon enfance, 1815, 1816 et 1817, dans cette pension Decotte.

Ce père Vivien était un personnage à part. C'était un vieillard ébouriffé, flottant dans un habit à grandes basques. L'habit était râpé, le bonhomme était maigre, le tout était piteux. Le père Vivien avait été dans l'Inde et en avait rapporté des sparteries assez curieuses dont était tapissé le cabinet où son fils, élève gratuit, travaillait avec mon frère Eugène et moi. Ce cabinet n'était autre chose qu'un compartiment de la classe réservé aux *grands*. Vivien fils avait cinq ou six ans de plus que moi. C'était un grand beau jeune homme rose aux yeux bleus clairs et brillants; il avait sur le front deux petites bosses comme les faons dont les cornes vont pousser. Il était fort en discours latin. Il semblait humilié d'être « le fils du pion ». Ainsi le nommait la moquerie indifférente et féroce des enfants. Au sortir de la pension Decotte, nous nous perdîmes de vue. Je le revis trente ans plus tard en 1847; lui avait été ministre et était député; j'étais pair de France. Ma rencontre lui fut désagréable : j'avais connu son père.

Pendant que le vice-président pérorait à la tribune, je causais avec Lamartine. Nous parlions architecture. Il tenait pour Saint-Pierre de Rome, moi pour nos cathédrales. Il me disait : — Je hais vos églises sombres. Saint-Pierre est vaste, magnifique, lumineux, éclatant, splendide. — Et je lui répondais : — Saint-Pierre de Rome n'est que le grand; Notre-Dame, c'est l'infini.

VI

25 janvier.

Il y a eu une éclaircie, mais la situation redevient sombre. — Hier Marrast m'a pris à part et m'a dit : « Ne poussez pas à la dissolution de l'Assemblée. Avancer le terme de nos travaux, c'est ouvrir le champ de guerre électoral. Les clubs, grâce aux franchises des élections, vont échapper à la surveillance de la loi. Savez-vous où ils en sont? On n'y déclame plus, on n'y déblatère plus, on n'y vocifère plus, on y enseigne froide-

ment la fabrication des allumettes chimiques, l'emploi de la térébenthine, les points de Paris les plus vulnérables à l'incendie, en un mot, la guerre par le feu. Le socialisme envahit les casernes, particulièrement celle des sapeurs-pompiers. Il y a des pompiers socialistes, c'est-à-dire des pompiers incendiaires. Ils disent : — Nous emplirons nos pompes, non pas d'eau, mais d'huile et d'essence. — Il y a tel bataillon de garde mobile qui est miné et prêt à tourner. Les insurgés libérés et arrivés de Brest sont entrés au faubourg Saint-Antoine avec des cris d'extermination. Aujourd'hui on a enterré le colonel Rey, ancien commandant de l'Hôtel de Ville, qui était un peu mêlé au 15 mai. Toutes les corporations d'ouvriers et les sociétés secrètes ont envoyé à son convoi des députations fixées à soixante hommes par société. J'ai reçu dans la journée le rapport de police qui me donnait tous ces détails. La manifestation a eu lieu. Il y avait sept mille hommes. Tout s'est passé avec calme. Cette nuit on va fermer le club de la rue Martel. La légion de garde nationale sera sur pied toute la nuit. Ce club a décrété le massacre des 466. Vous savez? les 466, c'est vous tous qui avez voté le renvoi des hommes du 15 mai devant la haute cour. Voilà où en sont les clubs surveillés. Jugez où ils iraient s'ils étaient libres. Ne les mettons donc pas en liberté par l'ouverture des élections. Croyez-moi.»

J'ai répondu à Marrast :

— Vous exagérez. Mais si dissoudre l'Assemblée c'est faire éclater la guerre dans Paris, ne pas la dissoudre c'est faire éclater la guerre dans toute la France. Puisque nous sommes réduits au choix des maux, je prends le moindre.

Un moment après je disais au ministre de la guerre (général Rulhières) : *L'opinion de Bugeaud est qu'il y aura une émeute d'ici à deux mois.* — *Avant,* m'a dit le ministre.

VII

LOUIS BONAPARTE ET BERRYER.

Janvier 1849.

Au bal d'Odilon Barrot, le 28 janvier, M. Thiers aborda M. Léon Faucher et lui dit : — Faites donc un tel préfet.

Au nom prononcé, M. Léon Faucher fit la grimace, ce qui lui est facile, et dit : — Monsieur Thiers, il y a des objections. — Tiens! répondit Thiers, c'est justement ce que le président de la République m'a répondu le jour où je lui ai dit : Faites donc M. Faucher ministre!

A ce bal, on remarqua que Louis Bonaparte cherchait Berryer, s'attachait à lui et l'attirait dans tous les coins. Le prince avait l'air de suivre et Berryer d'éviter.

Vers dix heures, le président dit à Berryer : — Venez avec moi à l'Opéra.

Berryer s'excusa. — Prince, dit-il, cela ferait jaser. On me croirait en bonne fortune.

— Bah! répondit Louis Bonaparte en riant, les représentants sont inviolables!

Le prince partit seul, et l'on fit circuler ce quatrain :

En vain l'empire met du fard,
On baisse ses yeux et sa robe,
Et Berryer-Joseph se dérobe
A Napoléon-Putiphar.

VIII

[L'ALERTE DU 29 JANVIER[1].]

La journée du 29 janvier présenta un aspect particulier. Rien ne l'avait fait pressentir à la population. C'était un lundi. Il y avait eu cette nuit-là même un bal à la chancellerie chez M. Odilon Barrot où assistait Louis Bonaparte. On avait remarqué à ce bal la rencontre du président actuel de la République avec l'ancien président de la Chambre des pairs, lequel l'avait condamné à la prison perpétuelle huit ans auparavant. Ils avaient échangé quelques mots. Louis Bonaparte avait abordé M. Pasquier : — Monsieur le chancelier, j'ai conservé le souvenir le plus agréable de nos relations. — M. Pasquier, qui ne s'attendait pas sans doute à un choc si aimable, avait perdu son centre de gravité, et répondu assez gauchement : — Prince, cela prouve que je n'ai point dépassé la ligne cruelle de mes devoirs. — Puis ils s'étaient mis à causer amicalement, Louis Bonaparte disant *Monsieur le chancelier* comme si Louis-Philippe régnait, et M. Pasquier disant *Monseigneur* comme si Napoléon était sur le trône.

M. Marrast était à ce bal, cherchant les coins solitaires, blême, soucieux, avec la mine d'un girondin flairant le terrorisme. Je lui dis : — Eh bien,

[1] Le président de la République et le général Changarnier supprimèrent douze bataillons de garde nationale mobile sur vingt-quatre. Chaque bataillon, de mille hommes équipés et armés aux frais de l'État, recevait 1 fr. 50 de solde par jour et par homme. Cette réduction d'effectif provoqua un commencement d'émeute, la garde mobile se révolta et vit une menace de dictature dans cette économie. (*Note de l'éditeur.*)

qu'avez-vous donc? — Il me répondit : — Ça va mal. Il se passera quelque chose demain. Cette bête brute de Ledru-Rollin finira par nous jeter à cette bête féroce de Blanqui. (Ce qui n'empêchait pas M. Marrast de déjeuner le surlendemain en tête-à-tête avec cette « bête brute » de Ledru-Rollin.) L'air accablé de Marrast ne m'attendrit pas. Je lui dis en riant : — Bah! dansez en attendant que vous sautiez! — Du reste, le bal fut beau, quoique cohue. Tous les régimes s'y mêlèrent. On appelait cela *de la fusion.* C'était de la confusion.

C'est le lendemain de ce bal, comme les dernières voitures rentraient avec les danseuses pâles et décoiffées, que le tambour d'alarme éveilla Paris. La garde nationale courut aux mairies. On se demandait : Qu'y a-t-il? Il avait plu la nuit, les rues étaient fangeuses, des bandes d'ouvriers, marchant trois par trois, allaient et venaient sur les quais et sur les boulevards. On voyait sur de certains visages cette sinistre joie qui est le premier éclair de l'émeute. A sept heures du matin, en s'éveillant, les habitants du faubourg Saint-Antoine avaient trouvé leur rue encombrée dans toute sa longueur de troupes échelonnées et des pièces de canon braquées sur les places. Dans le quartier Poissonnière, il y avait un factionnaire à chaque coin de rue. Vingt pièces étaient en batterie autour de l'Assemblée nationale. Avec cela, les bruits les plus alarmants. Un immense complot couvait, la garde mobile se révoltait, elle tenait deux forts, dont le fort de la Briche, elle avait livré quinze mille cartouches aux sociétés secrètes et incendié la caserne de Courbevoie, les sections étaient sous les armes, ce qui allait jeter derrière les barricades une armée de vingt-cinq mille hommes, les chefs de clubs de Rouen et de Lille étaient descendus par le chemin de fer, d'Alton-Shée était arrêté, etc. On était dans cette situation où l'on ne croit rien et où l'on craint tout, Paris tressaillait dans une agitation immense, les uns parlaient d'un 31 mai, mais où était le Robespierre? Les autres d'un 18 brumaire, mais où était le Bonaparte? Les plus rassurés espéraient « que le gouvernement pêcherait les montagnards dans cette eau trouble ».

Vers midi une colonne sortit de l'Assemblée par le pont de la Concorde, la garde nationale y était mêlée à la troupe de ligne, et l'on y remarquait un chariot chargé d'échelles, de pioches et de haches comme pour un assaut. Un officier général en képi brodé commandait la colonne. Au même moment Louis-Napoléon, avec deux aides de camp, parcourait les boulevards à cheval. Il donnait des poignées de main. On criait : *Vive le premier consul! Vive l'empereur!* Quelques-uns criaient : *A bas Odilon Barrot!* Les mêmes, l'année d'auparavant, criaient : *A bas Guizot!*

Place de la Sorbonne, on commençait à remuer les pavés. Une barricade s'ébauchait qui, du reste, ne s'acheva pas.

A la Bastille, une foule immense en haillons regardait les canons et les régiments, et chantait d'une seule voix sur l'air étrange *des lampions :*

Les cosaques
Ou la rouge !

tandis qu'à l'autre bout de Paris j'entendais en sortant de l'Assemblée un soldat dire à ses camarades bivouaquant autour d'un feu : — Si nous jetions tout ça dans la Seine ?

En somme y avait-il eu complot ? on ne pouvait le dire. On n'y voyait pas clair. Complot de qui ? du parti montagnard ? pour rétablir la terreur. Ou du parti royaliste ? pour rétablir Henri V. Peut-être des deux à la fois. Dans tous les cas, le complot avorté était nié des deux parts.

Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Divers symptômes mystérieux annoncèrent la journée du 29 janvier.

Le 28, M. Empis, de l'Académie française, rencontrait dans la rue un riche banquier de Paris, de ses vieux amis. Le banquier l'aborda et lui dit à l'oreille :

— Je suis inquiet.

— Pourquoi ?

— Voici, reprit le banquier. Il y a quelques mois, j'ai rendu un grand service à quelqu'un, à un pauvre diable. Cet homme me dit alors : Monsieur, écoutez, toutes les fois qu'il y aura du danger, je vous avertirai. La veille du 24 juin, un paquet à mon adresse a été déposé chez mon portier. Ce paquet contenait une blouse. Le lendemain l'émeute éclata. Eh bien, hier, je viens encore de recevoir une blouse.

IX

Février 1849.

La République est proclamée à Rome. L'Europe s'émeut, la chrétienté s'inquiète. Pourquoi ? c'est que Rome n'appartient pas à Rome, Rome appartient au monde. Grandeur immense, mais qui contient une servitude, comme toute grandeur.

Il y a quelque chose de plus grand pourtant que d'appartenir au monde, c'est de s'appartenir à soi-même. Rome n'est qu'un temple, et veut redevenir

un peuple. Elle est lasse qu'on s'agenouille chez elle, elle veut qu'on s'agenouille devant elle. Rome a raison. Qui sera fière si ce n'est Rome ? Qui sera libre si ce n'est Rome ? *Plaudite, cives.*

X

Dans la nuit du 25 février, sur des indications précises, la police a fait une descente à Neuilly. On a saisi là une trentaine d'individus occupés à faire de la poudre et des balles. C'était une vraie fabrique. Une centaine ont échappé et se sont sauvés par les fenêtres à l'arrivée des agents. Les autres, pris en flagrant délit, ont été conduits à la préfecture.

Ces hommes travaillaient dans une espèce de cave au fond de laquelle ils avaient construit une étrange chapelle; c'était une potence peinte en rouge entourée de drapeaux rouges groupés avec des bonnets rouges. B. me l'a conté le lendemain en me disant : — La république ancienne avait sainte Guillotinette. Est-ce que la république future aura sainte Potence ?

XI

28 février 1849.

Toujours de petits symptômes révolutionnaires qui se produisent à travers le calme. Il est vrai que le calme dure depuis trois semaines, c'est énorme. Aujourd'hui deux hommes coiffés du bonnet rouge ont fait le tour du palais de l'Assemblée qui était en séance. La garde nationale a voulu les arrêter. — Laissez-les aller, — a dit le commissaire de police Yon. Ils ont traversé le pont et sont entrés aux Champs-Élysées. Là ils se sont heurtés à des joueurs de boule. Ceux-ci jouent, mais ne plaisantent pas. Ils ont rossé les hommes. Tout le quartier est en émoi. Des patrouilles d'un demi-bataillon parcourent les Champs-Élysées.

Aussi quelle sottise ! Pourquoi ne pas laisser passer tranquillement ces deux hommes ? Quand s'occupera-t-on des idées qui sont dans les têtes et non des bonnets qui sont dessus ?

XII

B. me disait :

Ce qu'on pourrait appeler le service des émeutes se faisait avec une ponctualité et une régularité étranges. Outre les vingt-cinq mille sectionnaires des sociétés secrètes, toujours prêts, toujours armés, toujours debout en quelque sorte à Paris, les villes voisines fournissaient leur contingent. Ainsi, pour le 29 janvier, dix-sept mille hommes descendirent de Rouen, d'Amiens, de Beauvais et de Lille. Ces dix-sept mille hommes étaient encore à Paris le 10 février, attendant on ne sait quelle chance. La caisse des sociétés secrètes les nourrissait et les payait. Cette caisse était alimentée par les cotisations, et aussi par d'autres moyens. Ainsi, dans les premiers jours de février, on donna dans la salle de la rue Martel un concert à cinq sous qui produisit deux mille francs. Il y avait faubourg du Temple une salle où l'on donnait des assauts d'armes au bénéfice de cette caisse. L'entrée coûtait dix sous. Cela faisait peu d'argent, mais l'émeute vivotait.

XIII

Un soir de la fin de février 1849 je sortais de l'Assemblée avec Paul Foucher. Il faisait nuit. Les réverbères étaient allumés place Louis XV. Comme nous passions devant l'obélisque, une voix cria derrière nous : — Foucher! Foucher!

Et quelqu'un nous rejoignit.

C'était un homme de petite taille, vêtu d'une redingote brune, chevelu, barbu, hérissé, noir. Cet homme prit le bras de Paul.

— Bonsoir, dit-il, vous sortez de la Chambre, moi aussi. Conçoit-on ces animaux? Ils ont crié : *Vive la République!* parce qu'on a voté l'amendement Leroux contre l'adultère. Qu'a de commun la République avec les cocus? Je ne blague pas, la loi veut qu'on respecte la République, la bible veut qu'on respecte les maris. Mais pourquoi crier *Vive la République* à propos de cela? Moi, je suis rouge, mais je ne suis pas bête. Ah! que tout ce monde-là est farce! Vrai, on est bête de tous les côtés. Croiriez-vous que le préfet de police, un être qui s'appelle Rébillot, m'a fait venir et m'a dit : — Vous êtes accusé d'avoir caché le 29 janvier deux cents mobiles dans les bureaux de *la Réforme!* — Un préfet de police, un mouchard en chef, qui

devrait savoir les choses, dire des bêtises pareilles! Est-ce assez énorme! Je lui ai ri au nez. Je lui ai dit : — Sachez que je suis rédacteur d'un journal qui a toujours conspiré avant le 24 février, jamais après! Et puis je suis un meilleur ami du président que vous, je veux la République, moi, et je conseille à Louis Bonaparte l'amnistie. Il ferait aimer son gouvernement, il se réconcilierait avec le peuple. Oui, je veux la République, j'aime la révolution de février. On se trompe si l'on croit qu'on nous la retirera des griffes. Nous la tenons, nous ne la lâcherons pas. Il y a une chose qui me fâche pourtant, c'est que la République jusqu'ici a nui aux arts et aux choses de l'intelligence. Nous avions un magnifique mouvement français, qui était devenu un mouvement européen, toutes les idées étaient en marche, la poésie en tête. Cela s'est arrêté. Je suis de ceux que ça désole. Pardi! on peut bien être une république et rester la France! Est-ce que nous allons faire une république où l'on n'écrira plus, où l'on ne pensera plus, où l'on ne fera plus de vers, où l'on sera très bête! C'est l'idéal des crétins, ce n'est pas le mien. Je veux donc que la République soit lettrée, et je veux qu'elle soit clémente. Et puis il faut s'occuper du peuple. Savez-vous qu'ils ont faim dans les faubourgs? Savez-vous qu'ils ne sont pas contents par là? Ils grognent. Un beau matin ils se lèveront et ils recommenceront, savez-vous ça, et juin ne sera qu'une torgnolle en comparaison! Ils ont très faim et très froid, ces pauvres gens. Il faudrait gouverner de leur côté. Autrement on donnera raison au citoyen Proudhon. Je me fiche du citoyen Proudhon quant à moi. Il ne me mangera pas, mais si l'on n'y prend garde, il mangera les bourgeois! Je me résume, je veux que l'idée marche, sacrebleu!

Sur ce sacrebleu, tout aussi énergique que ceux de Caussidière, notre compagnon nous quitta. Pendant ce monologue que j'écoutais en silence et que Paul coupait de monosyllabes approbatifs, nous avions suivi la rue de Rivoli, traversé la place Vendôme, et nous étions arrivés au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Notre homme prit la main de Paul, me salua, et s'en alla.

C'était le citoyen Ribeyrolles, rédacteur en chef de *la Réforme* où il avait remplacé le citoyen Flocon.

XIV

3 mars 1849.

Avant 1830 M. Guizot disait de certaines choses contre M. de Polignac; avant 1848 M. Odilon Barrot disait les mêmes choses contre M. Guizot; au-

IMPRIMERIE NATIONALE.

jourd'hui M. Ledru-Rollin dit ces mêmes choses contre M. Odilon Barrot; avant peu (nous verrons cela) M. Blanqui les dira contre M. Ledru-Rollin.

(Écrit pendant la séance de l'Assemblée.)

XV

19 mars 1849.

M. Molé et M. Thiers dînaient aujourd'hui chez Louis Bonaparte. M. Molé portait la plaque de grand'croix et M. Thiers la plaque de grand-officier. M. Molé portait au centre de la plaque la figure de Henri IV, et M. Thiers le profil de Bonaparte. M. Molé a reçu la Légion d'honneur de Napoléon et M. Thiers l'a reçue de Louis-Philippe.

XVI

24 mars 1849.

Depuis plusieurs nuits on fait veiller dans les mairies huit tambours par légion. La nuit passée l'Hôtel de Ville a été barricadé, on y a mis huit cents hommes de garnison avec deux pièces attelées dans la cour; le préfet, M. Berger, s'est couché tout botté. Les régiments sont restés sur pied dans leurs quartiers jusqu'au jour. On les a exercés aux manœuvres de la défense des casernes. Des patrouilles de cinq cents hommes ont parcouru Paris dans tous les sens avec ordre de faire feu sur quiconque construirait des barricades. *Le Peuple* se répand à quarante-cinq mille numéros par jour que Proudhon lui-même appelle *quarante-cinq mille allumettes*. La Montagne menace d'un appel aux armes. On annonce une *manifestation* pour lundi, dit-on. D'un autre côté la guerre a recommencé en Piémont; toute l'Europe va prendre feu. Pendant ce temps-là les fonds montent, les affaires reprennent, et le bourgeois dit : *Eh bien! cela va, on est tranquille!*

La France ressemble à ces postillons épuisés de fatigue qui s'endorment sur le dos d'un cheval lancé au galop dans les ténèbres.

XVII

31 mars 1849.

Quatre représentants en huit jours mouraient du choléra, parmi lesquels un ancien préfet de la restauration, M. Blin de Bourdon, et un colonel d'artillerie, M. Bellancombre. Ce colonel Bellancombre fut enterré à Saint-Thomas-d'Aquin. J'étais de la députation de l'Assemblée qui assistait à la cérémonie. Saint-Thomas-d'Aquin est la paroisse la plus célèbre du faubourg Saint-Germain. Toutes les plus grandes dames avaient là leur place marquée, et venaient là prier de la manière qui leur est particulière. Dans les habitudes de cet ancien monde, on fait presque ses dévotions au roi et sa cour à Dieu.

Les membres de la députation étaient installés sur des chaises qui suffisaient pour prouver que la République depuis un an était devenue bonne personne. J'avais une chaise en velours rouge qui portait sur une petite plaque de cuivre : *comtesse Ladislas de Puységur;* M. de Luppé, qui était auprès de moi, occupait une chaise de velours vert où était gravé ce nom : *la duchesse de Rohan,* et tout à côté le représentant Louisy Mathieu, nègre, était assis sur la chaise de M^lle^ de Chabot. Une de ces chaises prie-Dieu portait ce nom : *M^me^ Bibollet.* Nom significatif autant que les autres, quoique d'une façon différente. M^me^ Pitou et M^lle^ Choin ne caractérisent pas moins le XVII^e^ siècle que M^me^ de Rambouillet et M^me^ de Maintenon. Un certain mélange discret de bourgeoisie et d'aristocratie, c'était l'esprit de ces temps.

Pendant que les chantres psalmodiaient le *Dies iræ* autour d'un grand catafalque entouré de fantassins le fusil au poing, les représentants causaient entre eux presque à voix haute, avec cette mauvaise habitude d'interruption qui se contracte à l'Assemblée et qui va jusqu'à interrompre le bon Dieu. On parlait du roi de Sardaigne qui tombe et du procès de Bourges[1] qui s'achève. Cette affaire du 15 mai qui a commencé comme un incendie finit comme une fusée. Le président de la haute cour, M. Bérenger de la Drôme, mon ancien collègue à la Chambre des pairs, est un bonhomme qui a un grand nez et beaucoup de douceur. On l'a nommé président peut-être à cause de son grand nez et les accusés se moquent de lui, sans doute à cause de sa douceur. C'est Auguste Blanqui qui mène le débat; il parle, reparle, interroge, interrompt, fait appeler les gendarmes, fait revenir les témoins, interloque les juges, déconcerte tout le monde. L'autre jour M. Dupin aîné rencontre

[1] Après l'émeute du 15 mai 1848, les principaux chefs révolutionnaires furent arrêtés et traduits devant la haute cour de Bourges. Blanqui fut condamné à dix ans de prison. (*Note de l'éditeur.*)

Adolphe Blanqui, frère d'Auguste, et lui dit : — Je vous félicite de la manière distinguée dont M. votre frère préside le procès de Bourges.

Autre causerie. Au dernier dîner du préfet, M. Berger, lequel a fait réparer et remettre à neuf l'Hôtel de Ville, M. de Rémusat l'a pris à part et lui a fait remarquer au-dessus d'une porte un médaillon de Louis-Philippe fendu en deux, par quelque coup de sabre de février. — Je vous remercie, cela m'avait échappé, a dit le préfet, je le ferai restaurer demain.

XVIII

Mars 1849.

Je suis du comité électoral dit de *la rue de Poitiers.* Je n'étais pas de la rue de Poitiers. Mais l'isolement n'est pas possible en temps d'élections, pas plus que la solitude au milieu d'un champ de bataille.

Il y a là M. Molé, M. de Broglie, M. Thiers, M. Berryer, M. de Rémusat, M. Duvergier de Hauranne, tout le bric-à-brac de la politique. Dans le fond de ma pensée je ne marche pas avec ces hommes-là. Je ne suis pas de leur religion, je ne suis pas de leur couleur. Mais quand le navire sombre, tout passager devient matelot, ou court aux pompes.

S'inquiète-t-on si l'on y est mêlé à des juifs et à des nègres? Mains noires et mains blanches font le même travail, le salut public.

Le naufrage évité, chacun retournera à son affaire, à sa besogne, à sa caste, à sa coterie, à sa fonction, à sa rêverie, à sa contemplation.

Le naufrage évité, on continuera le voyage.

Quel voyage?

Ce voyage perpétuel et indéfini qui s'appelle le progrès, ce voyage du genre humain vers l'idéal, voyage qui rencontre des ports, mais qui n'a pas de terme, voyage pendant lequel tout se transfigure peu à peu, la sauvagerie en barbarie, la barbarie en civilisation, les déserts en pays, les pays en patries, les tribus en nations, de telle sorte qu'à mesure que les phénomènes de la marche se dégagent, on voit de plus en plus distinctement quelque chose au-dessus des partis et des castes, le peuple, quelque chose au-dessus du peuple, l'homme, quelque chose au-dessus de l'homme, Dieu.

XIX

En mars 1849, le cinq était à 90. On réimprimait le procès de Babeuf devant la haute cour de Vendôme à l'occasion du procès de Blanqui devant la haute cour de Bourges. Le président de la République qui avait perdu du terrain en janvier en avait regagné en février. L'opinion lui revenait. Les comités électoraux se formaient partout, et faisaient un grand bruit autour de l'Assemblée agonisante comme les corbeaux autour d'un cadavre; dans le grand comité qui siégeait rue Saint-Honoré, n° 352, MM. Thiers, Molé, Berryer et Montalembert se donnaient la main. C'est-à-dire toutes les négations, depuis celles qui parlent au nom de Voltaire jusqu'à celles qui parlent au nom de Loyola. Quant à moi, je disais à cette réunion : — *Ne versons pas à droite. Si je suis réélu, ce sera mon honneur, je le prévois, d'avoir été de la droite dans l'Assemblée de 1848 et d'être de la gauche dans l'Assemblée de 1849.* Le 12, on doubla le traitement du président, grandes rumeurs, tempête sur la Montagne, bourrasque en bas : — Vous ramenez peu à peu la monarchie. — C'est une liste civile. — Vous courez à de nouvelles révolutions, etc. Il y eut contre l'augmentation *cent quatrevingt-treize* voix. Au moment où l'on proclama ce nombre, une voix parmi les rouges cria : *93 est au bout de tout cela!*

Bals et fêtes partout. Un mot caractérise les mœurs du moment. Au bal des comédiens à l'Opéra-Comique, le duc d'Ossuna, sept fois grand d'Espagne, était dans une loge de la galerie avec deux femmes jolies, parées et qui avaient un certain air imposant. Leurs façons avec le duc dépassaient la familiarité et allaient jusqu'à l'intimité. M. de Richelieu aborde M. d'Ossuna et lui dit tout bas :

— Quelles sont ces dames, mon cher duc?

M. d'Ossuna montre la plus jeune et répond :

— Mon cher duc, celle-ci s'appelle Tata.

— Et celle-là?

— Je ne sais pas son nom. C'est Tata qui me l'a présentée.

XX

Avril 1849.

Tout se heurte et se mêle dans l'étrange moment que nous traversons. Le haut et le bas de la société demandent aide à la fois. De là des rencontres

inouïes des personnes les plus diverses frappant aux mêmes portes. L'autre matin j'ai reçu dans l'espace de deux heures M. Taylor, qui est réduit à vendre ses livres et qui demande la direction du Théâtre-Français, Alphonse Esquiros qui se cache étant poursuivi comme insurgé de juin et qui venait me demander si je pensais qu'il dût se présenter au conseil de guerre, M^lle George, qui est sans pain et qui sollicite une pension, M. l'amiral de Mackau qui est inquiété dans son bâton de maréchal de France, et Vidocq, qui venait me remercier d'avoir aidé à son élargissement dans l'affaire Valençay.

XXI

Avril 1849.

Un matin, au milieu de la tranquillité en apparence la plus profonde, Paris apprenait en s'éveillant que les troupes étaient restées sur pied toute la nuit dans les casernes avec ordre de se tenir prêtes à marcher à deux heures du matin.

Un jour, vers la mi-avril, Hello rencontrait Gouache, ancien rédacteur en chef de *la Réforme*. C'était rue de Tournon, près du logis de Ledru-Rollin.

— Hé bien, disait Gouache, cette fois ça va.

— Quoi?

— La bataille.

— Quand?

— Vous verrez.

— Est-ce sûr?

— C'est décidé. Je viens d'en prévenir Ledru.

— D'ici à deux ou trois mois?

— D'ici à quinze jours.

— Et pourquoi?

— Nous ne voulons pas des élections. Nous aimons mieux nous battre dans la rue que dans une boîte.

— Et que ferez-vous?

— Ceci, je ne le dis pas. Pour le reste, quant à la résolution prise, je vous recommande l'indiscrétion. Je le dirais à Rébillot [1] lui-même.

— Combien êtes-vous?

[1] Rébillot, un brave colonel borgne, qui était préfet de police. — Diable d'homme, disait le clubiste Sérignac, il n'a qu'un œil et il en a cent. (*Note de Victor Hugo.*)

— Soixante mille.

— Mais enfin sera-ce des barricades la nuit? Sera-ce le massacre à domicile? Sera-ce l'incendie?

— Tout ce que je puis vous dire, *c'est que juin sera une farce.*

Voilà au milieu de quelles anxiétés nous vivions.

XXII

26 avril 1849.

Il y a un an, M. Louis Blanc gouvernait la France, lui onzième, il entrait dans la salle des séances de la Chambre des pairs précédé des huissiers et du capitaine de la garde du Luxembourg l'épée nue, au milieu des applaudissements, des acclamations et des extases des six cents ouvriers qui siégeaient sur les bancs des législateurs; dans les rues, dans les cours, des hommes lui baisaient les mains; il s'asseyait dans la grande chaise de velours vert du chancelier, le fauteuil le plus élevé de France après le trône, et chaque mot qui tombait de sa bouche soulevait la foule et agitait l'Europe remise en question. Hier le nom de Louis Blanc, condamné contumace de la haute cour de Bourges, a été cloué en place publique par le bourreau sur le poteau du carcan.

Depuis quelques jours la situation redevient obscure, les faubourgs fermentent, les clubs électoraux font bouillir les masses, les fourmillements nocturnes recommencent porte Saint-Denis et porte Saint-Martin; on fait beaucoup d'arrestations; ce qui préoccupe les commissaires de police, c'est que tous les hommes arrêtés ont sur eux des armes cachées, poignards ou pistolets. On parle d'une émeute avant les élections. Ribeyrolles, de *la Réforme,* disait l'autre jour dans la tribune des journalistes : — Dans un mois, ce sera Caussidière qui fera juger Léon Faucher. — La querelle éclate dans la famille Bonaparte, les journaux publient une correspondance aigre-douce entre le cousin Louis et le cousin Napoléon. Celui-ci, le fils de Jérôme, qu'on avait envoyé comme ambassadeur à Madrid pour ne point l'avoir à Paris comme concurrent, vient de revenir brusquement. Il est arrivé cette nuit. Il avait demandé un congé qu'on ne lui envoyait pas.

Le conseil des ministres s'est assemblé cette nuit même, et ce matin un arrêté du président inséré au *Moniteur* révoque l'ambassadeur *réputé démissionnaire*. Napoléon Jérôme n'est pas endurant. Il a le masque de l'empereur, sinon le génie. Cela va faire une branche cadette. Déjà il appelait le prince Louis : *mon cousin Beauharnais.*

Le marquis de Raigecourt dînait samedi chez Lamartine qui lui a dit : — Je ne serai pas réélu, même à Mâcon. — Les titres de noblesse, effacés par la constitution, reparaissent dans les mœurs. Les invités au dernier bal de l'Élysée ont reçu des billets ainsi conçus : *Le président de la République prie Monsieur le comte — ou Monsieur le duc ou Monsieur le marquis un tel — de venir passer la soirée,* etc. On m'a remis hier ce billet de faire part : *le général Oudinot, représentant du peuple, et Madame la duchesse de Reggio ont l'honneur de vous faire part du mariage de Monsieur le marquis de Reggio leur fils avec...,* etc.

L'autre jour, un électeur de Bordeaux, M. Marsault, qui m'offrait une double candidature que je déclinais, m'a dit : — Au fait, vous allez rentrer à la Chambre des pairs. — Esquiros vient d'être acquitté. Proudhon se cache. On lit sur le registre d'émargement de l'Assemblée, à la case où devrait être sa signature : *par procuration, Greppo.* M^me^ Sand est mise crûment sur la scène sous le nom de *Madame Consuelo* dans une pièce de la Montansier intitulée : *Les femmes saucialistes.* Dans une pièce qu'on joue au Vaudeville une femme dit : *Mon mari est cossu. — Pourquoi cette cédille?* demande Arnal. En Italie restaurations et révolutions se croisent et se mêlent. A Florence la réaction montre le dos, à Rome elle montre le poing. Les représentants ici reçoivent des avis qu'on les massacrera à domicile. Changarnier ne marche qu'entouré de deux escouades également sinistres, ceux qui le menacent et ceux qui le gardent. Le choléra décroît. M. Decazes va aux bals de l'Élysée. M. le chancelier Pasquier juge des vers à l'Académie.

[AUTOUR DE LOUIS BONAPARTE.]

1849.

La vie un peu aventureuse de Louis Bonaparte faisait naître autour de lui les intrigues et pulluler les intrigants. Il est étrange de dire jusqu'où cela allait. Un jour, un des hommes qui l'approchaient, porteur d'un nom historique lié au sien, s'en allait à Bercy, entrait chez un gros marchand de vin, se nommait et disait : — Voici l'élection du président qui approche. Le prince Louis-Napoléon vous achète trois cents barriques de vin, et vous prie de les mettre immédiatement à ma disposition. — Le marchand s'ébahissait : — Trois cents barriques! et pourquoi faire? — Pour faire boire le peuple du faubourg Saint-Antoine. — Ceci semblait vraisemblable au marchand, et l'on prenait jour pour la livraison du vin. Cependant une inquiétude reprenait le marchand qui s'en allait chez le prince :

— Monseigneur...

— Quoi?

— Je suis le marchand de vin.

— Quel marchand de vin?

— Est-ce que vous n'avez pas demandé trois cents barriques?

— Pas une bouteille!

Une autre fois, une femme Sylvain, jolie et effrontée, en grand deuil, se présentait chez le prince avec une lettre de change signée Louis Bonaparte, et trouvée, disait-elle dans les papiers d'un mari qu'elle avait et qui venait de mourir. Au moment de payer, le caissier, en vérifiant la signature, s'apercevait qu'elle était fausse.

Un autre jour, un nommé Ponsard écrivait au prince pour lui dénoncer, en termes indignés, une aventurière nommée Catherine Bouvard, laquelle compromettait le nom de Louis Bonaparte et traînait partout trois enfants qu'elle avait de lui, disait-elle. Le Ponsard terminait son épître en engageant le prince à donner quelque argent à cette drôlesse pour lui faire quitter la France. Comme le prince ne répondait pas, le Ponsard insistait. Deux, trois messages se succédaient. Ponsard donnait de nouveaux détails. La Catherine Bouvard demeurait dans un bouge plaine Saint-Denis, elle hantait tous les cabarets de la banlieue avec les petits bohémiens qu'elle attribuait à Louis-Napoléon et qu'elle appelait les petits princes. Cela faisait scandale, etc., etc.

Si bien qu'un matin, le prince exaspéré entrait dans le cabinet de son secrétaire Mocquart et s'écriait : — Délivrez-moi de Catherine Bouvard!

Vérification faite, la police consultée, on allait chez l'homme, lequel demeurait rue des Grands-Augustins, et il se trouvait que Ponsard vivait avec Catherine Bouvard, que le dénonciateur faisait ménage avec la dénoncée, que les petites altesses imputées à Louis-Napoléon n'étaient autre chose que des petits Ponsards, et que l'indignation des quatre épîtres n'avait d'autre but que d'extorquer quelques napoléons à Louis ou quelques louis à Napoléon.

D'APRES NATURE.

Nuit du 3 au 4 février.

... Elle avait un collier de perles fines et un châle qui était un cachemire rouge d'une beauté étrange. Les palmes, au lieu d'être en couleur, étaient brodées en or et en argent, et traînaient sur ses talons; de sorte qu'elle avait le charmant à son cou et l'éblouissant à ses pieds, symbole complet de cette femme qui volontiers introduisait un poëte dans son alcôve et laissait un prince dans son antichambre.

Elle entra, jeta son châle sur un canapé et vint s'asseoir à la table qui était toute servie près du feu. Un poulet froid, une salade, et quelques bouteilles de vin de Champagne et de vin du Rhin.

Elle fit asseoir son peintre à sa gauche, et, me montrant une chaise à sa droite :

— Mettez-vous là, me dit-elle, près de moi, et ne me faites pas le pied; il ne faut pas trahir ce bêta. Si vous saviez, c'est moi qui suis bête, je l'aime. Vous le voyez, il est très laid.

En parlant ainsi, elle regardait Serio avec des yeux enivrés.

— C'est vrai, reprit-elle, qu'il a du talent, un grand talent même, mais imaginez-vous qu'il m'a prise d'une drôle de façon. Depuis quelque temps, je le voyais dans les coulisses rôder, et je disais : Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur qui est si laid? Je dis cela au prince Cafrasti qui me l'amena un soir souper. Quand je le vis de près, je dis : c'est un singe. Lui me regardait je ne sais pas comment. A la fin du souper, je lui pressai la main en lui présentant une assiette. En prenant congé, il me demanda très bas :

— Quel jour voulez-vous que je revienne?

Je lui répondis : — Quel jour? Ne venez pas le jour, vous êtes trop laid, venez la nuit. — Il vint un soir. Je fis éteindre toutes les bougies. Il revint le lendemain, et puis encore le lendemain, comme cela pendant trois nuits. Je ne savais pas ce que j'avais. Le quatrième jour, je dis à ma maîtresse de piano : — Je ne sais pas ce que j'ai. Il y a un homme que je ne connais pas, — je ne savais pas son nom, — qui vient tous les soirs. Il me prend la tête sur sa poitrine et puis il me parle doucement, si doucement. Il est très pauvre, il n'a pas le sou, il a deux sœurs qui n'ont rien, il est malade, il a des palpitations. J'ai une peur de chien d'être amoureuse folle de lui. — Ma maî-

tresse de piano me dit : Bah ! — Le cinquième jour, il me sembla que cela s'en allait. Je dis à la maîtresse de piano : — Mais c'est qu'il commence à m'ennuyer beaucoup, ce monsieur ! — Elle me dit : Bah ! — Je ne savais plus du tout où j'en étais. Monsieur, cela dure depuis trente-deux jours. Et figurez-vous que lui, il ne dort pas. Le matin, je le chasse à grands coups de pied.

— C'est vrai, interrompit Serio mélancoliquement, elle rue.

Elle se pencha vers lui et lui dit avec idolâtrie :

— Tu es vraiment trop laid, vois-tu, pour avoir une jolie femme comme moi. — Au fait, Monsieur, poursuivit-elle en se tournant de mon côté, vous ne pouvez pas me juger, ma figure est une figure chiffonnée, voilà tout, mais j'ai vraiment de bien jolies choses. Dis donc, Serio, veux-tu que je lui montre ma gorge ?

— Faites, dit le peintre.

Je regardai Serio. Il était pâle. Elle, de son côté, écartait lentement, d'un mouvement plein de coquetterie et d'hésitation, sa robe entr'ouverte, et en même temps interrogeait Serio avec des yeux qui l'adoraient et un sourire qui se moquait de lui :

— Qu'est-ce que cela te fait que je lui montre ma gorge ? dis, Serio. Il faut bien qu'il voie. Aussi bien, je serai à lui quelqu'un de ces jours. Je vais lui montrer. Veux-tu ?

— Faites, répondit Serio.

Sa voix était gutturale. Il était vert. Il souffrait horriblement. — Elle éclata de rire.

— Tiens ! dit-elle, quand il verrait ma gorge, Serio ! Tout le monde l'a vue.

Et en même temps elle saisissait résolûment sa robe des deux mains, et comme elle n'avait pas de corset, sa chemise fendue par devant laissa voir une de ces admirables gorges que les poëtes chantent et que les banquiers achètent. Danaé devait avoir cette posture et cette chemise ouverte le jour où Jupiter se métamorphosa en Rothschild pour entrer chez elle.

Eh bien, en ce moment-là, je ne regardai pas Zubiri. Je regardai Serio.

Il tremblait de rage et de douleur. Tout à coup il se mit à ricaner comme un misérable qui a une agonie dans le cœur.

— Mais regardez-la donc ! me dit-il. La gorge d'une vierge et le sourire d'une fille !

J'ai oublié de dire que pendant que tout cela se passait, je ne sais lequel de nous avait découpé le poulet, et nous soupions.

Zubiri laissa sa robe se refermer et s'écria :

— Ah ! tu sais bien que je t'aime. Ne te fâche pas. Parce que tu n'as eu jusqu'à présent que des vieilles femmes ! tu n'es pas accoutumé à nous autres.

Pardi! c'est tout simple, tes vieilles, elles n'avaient rien à montrer. C'est vrai, mon pauvre garçon, tu n'as encore eu que des vieilles femmes. Tu es si laid! Eh bien, qu'est-ce que tu veux qu'elles montrent, ta princesse de Belle-Joyeuse, ce spectre! ta comtesse d'Agosta, cette sorcière! et ton grand diable de bas-bleu de quarante-cinq ans, qui a des cheveux blondasses! Voulez-vous bien vous cacher! — A propos, Monsieur, vous n'avez pas vu ma jambe.

Et avant que Serio eût pu faire un geste, elle avait posé son talon sur la table, et sa robe relevée laissait voir jusqu'à la jarretière la plus jolie jambe du monde, chaussée d'un bas de soie transparent.

Je me tournai vers Serio. Il ne parlait plus, il ne bougeait plus, sa tête s'était renversée sur sa chaise. Il était évanoui.

Zubiri se leva ou plutôt se dressa debout. Son regard, qui la minute d'auparavant exprimait toutes les coquetteries, exprimait maintenant toutes les angoisses.

— Qu'a-t-il? cria-t-elle. Eh bien, es-tu bête!

Elle se jeta sur lui, l'appela, lui frappa dans les mains, lui jeta de l'eau au visage; en un clin d'œil, fioles, flacons, cassolettes, élixirs, vinaigres, couvrirent la table, mêlés aux verres à moitié vides et au poulet à demi mangé. Serio rouvrit lentement les yeux.

Zubiri s'affaissa sur elle-même et s'assit sur les pieds de Serio. En même temps elle prenait les deux mains du peintre dans ses petites mains blanches et qu'on eût dit modelées par Coustou. Tout en fixant sur les paupières de Serio qui se rouvraient des yeux éperdus, elle murmurait :

— Cette canaille! se trouver mal parce que je montre ma jambe! Ah bien! s'il me connaissait seulement depuis six mois, il en aurait eu des évanouissements! Mais enfin, tu n'es pas un crétin cependant, Serio! tu sais bien que Zurbaran a fait mon portrait toute nue...

— Oui, interrompit languissamment Serio. Et il a fait une grosse femme lourde, une flamande. C'est bien mauvais.

— C'est un animal, reprit Zubiri. Et comme je n'avais pas d'argent pour payer le portrait, il l'offre en ce moment-ci à je ne sais plus qui, pour une pendule! Eh bien, tu vois bien, il ne faut pas te fâcher. Qu'est-ce que c'est qu'une jambe? D'ailleurs, il est certain que ton ami sera mon amant. Après toi, vois-tu. Oh! en ce moment-ci, Monsieur, je ne pourrais pas. Vous seriez Louis XIV que je ne pourrais pas. On me donnerait cinquante mille francs que je ne pourrais pas tromper Serio. Tenez, j'ai le prince Cafrasti qui reviendra un de ces jours. Et puis, un autre encore. Vous savez, on a toujours un fonds de commerce. Et puis il y a des gens qui ont envie de moi. Il y a toujours des curieux qui ont de l'argent et qui disent : — Tiens, je voudrais passer une nuit avec cette créature, avec cette fille, avec ces yeux, avec ces épaules,

avec cette effronterie, avec ce cynisme. Ça doit être drôle à voir de près, cette Zubiri-là. — Eh bien, personne ! je ne veux de personne ! Je suis accoutumée à Cafrasti. Monsieur, quand Cafrasti reviendra, je ne pourrai pas le supporter plus de dix minutes. S'il reste un quart d'heure, je le tue, voilà où j'en suis. J'adore celui-ci. Est-il canaille de s'être trouvé mal et de m'avoir fait peur comme cela ! J'aurais dû réveiller Cœlina. — Ma femme de chambre s'appelle Cœlina. — Une femme du monde l'aurait réveillée, mais nous autres filles, nous les laissons dormir, ces filles. Nous sommes bonnes, n'ayant rien autre chose. Ah ! voilà qu'il se remet tout à fait. Ô mon vieux pauvre ! si tu savais comme je t'aime ! Monsieur, il me réveille toutes les nuits à quatre heures du matin, et il me parle de sa famille, de sa pauvreté, et du grand tableau qu'il a fait pour le Conseil d'état. Je ne sais pas ce que j'ai, cela me fait frissonner, cela me fait pleurer. Après cela, il se fiche peut-être de moi avec ses jérémiades, c'est peut-être une balançoire qu'il avait aussi avec ses vieilles femmes. Tous ces hommes sont si gredins ! Je suis bien bête de me laisser prendre à tout cela, n'est-ce pas ? vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ? c'est égal, cela me prend. Je pense à lui dans le jour, comme c'est bizarre ! Il y a des moments où je suis toute triste. Savez-vous ? j'ai envie de mourir. Au fait, je vais avoir vingt-quatre ans, je vais être vieille aussi, moi. A quoi bon se rider, se faner, et se défaire peu à peu ? Il vaut bien mieux s'en aller tout d'un coup. Cela fait dire au moins à quelques flâneurs qui fument leur cigare devant Tortoni : — Tiens ! vous savez, cette jolie fille, elle est morte ! — Tandis que plus tard on dit : — Quand donc mourra-t-elle, cette affreuse sorcière ! qu'est-ce qu'elle a donc à vivre comme cela ! c'est ennuyeux ! — Voilà les élégies que je me fais. — Oh ! mais c'est que je suis amoureuse pour de bon. Amoureuse de ce sapajou de Serio ! Oui, Monsieur, de ce sapajou de Serio ! Enfin, figurez-vous que je l'appelle ma mère !

Ici elle leva les yeux vers Serio. Lui, levait les yeux au ciel. Elle lui demanda doucement :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il répondit :

— Je t'écoute.

— Eh bien, qu'est-ce que tu entends ?

— J'entends un hymne, dit Serio.

[LE JARDIN D'HIVER.]

Février 1849.

Pendant que les canons, montrés à l'émeute le 29 janvier, étaient, pour ainsi dire, encore en batterie, un bal de bienfaisance attirait tout Paris au Jardin d'Hiver.

Voici ce que c'était que le Jardin d'Hiver.

Un poëte l'avait peint d'un mot : *On a mis l'été sous verre.* C'était une immense cage de fer, à deux nefs en croix, grande comme quatre ou cinq cathédrales, et revêtue d'une vitrine gigantesque. Cette cage était bâtie dans les Champs-Élysées. On y pénétrait par une galerie en planches, garnie de tapis et de tapisseries.

Quand on y entrait, l'œil se fermait d'abord dans l'éblouissement d'un flot de lumière; à travers cette lumière, on distinguait toutes sortes de fleurs magnifiques et d'arbres étranges, avec les feuillages et les altitudes des tropiques et des Florides, bananiers, palmiers, lataniers, cèdres, larges feuilles, énormes épines, branches bizarres tordues et mêlées comme dans une forêt vierge. Du reste, il n'y avait là de vierge que la forêt. Les plus jolies femmes et les plus belles filles de Paris, en toilettes de bal, tourbillonnaient dans cette illumination *a giorno* comme un essaim dans un rayon.

Au-dessus de cette cohue parée, resplendissait un monstrueux lustre de cuivre, ou plutôt un immense arbre d'or et de flamme renversé, qui semblait avoir sa racine dans la voûte, et qui laissait pendre sur la foule son feuillage de clartés et d'étincelles. Un vaste cercle de candélabres, de lampadaires et de girandoles rayonnait de toutes parts autour de ce lustre comme les constellations autour du soleil. Un orchestre, qui faisait trembler harmonieusement le vitrage, résonnait dans les combles.

Mais ce qui donnait au Jardin d'Hiver une figure à part, c'est qu'au delà de ce vestibule de lumière, de musique et de bruit, que les yeux traversaient comme un voile vague et éclatant, on apercevait une sorte d'arche immense et ténébreuse, une grotte d'ombre et de mystère. Cette grotte où se dressaient de grands arbres, où se hérissait un taillis percé d'allées et de clairières, où l'on voyait un jet d'eau se dissoudre en brume de diamants, n'était autre chose que le fond même du jardin. Des points rougeâtres, qui ressemblaient à des oranges de feu, y reluisaient çà et là dans les branchages. Tout cet en-

semble était comme un rêve. Les lanternes dans le taillis, quand on en approchait, devenaient de grosses tulipes lumineuses mêlées aux vrais camélias et aux roses réelles.

On s'asseyait sur un banc, les pieds dans la mousse et dans le gazon, et l'on sentait une bouche de chaleur sous ce gazon et cette mousse; on rencontrait une immense cheminée de marbre et de bronze, où brûlait la moitié d'un arbre, à deux pas d'un buisson frissonnant sous la pluie du jet d'eau. Il y avait des lampes dans les fleurs et des tapis dans les allées. Au milieu des arbres des satyres, des nymphes toutes nues, des hydres, toutes sortes de groupes et de statues, qui avaient, tout ensemble, comme le lieu même où on les voyait, je ne sais quoi d'impossible et je ne sais quoi de vivant.

Que faisait-on à ce bal? On y dansait un peu, on y faisait un peu l'amour, surtout on y parlait politique.

Il y avait ce soir-là une cinquantaine de représentants. On y remarquait le représentant nègre Louisy Mathieu, en gants blancs, accompagné du représentant négrophile Schœlcher en gants noirs. On disait : — Ô fraternité! ils ont changé de mains.

Les hommes politiques adossés aux cheminées annonçaient la prochaine publication d'une feuille intitulée *l'Aristo,* journal *réac,* ou s'entretenaient de l'affaire Bréa qui se jugeait en ce moment-là même. Ce qui frappait le plus ces hommes graves dans cette sinistre affaire, c'est qu'il y avait parmi les témoins un marchand de ferrailles appelé *Lenclume* et un serrurier nommé *Laclef.*

Voilà quelles petitesses les hommes mêlaient alors aux grands évènements de Dieu.

LE CHANCELIER PASQUIER.

9 février.

Hier jeudi, comme je sortais de l'Académie, où l'on avait discuté le mot *accompagner,* je me suis entendu appeler dans la cour :

— Monsieur Hugo! Monsieur Hugo!

Je me suis retourné. C'était M. Pasquier.

— Vous allez à l'Assemblée?

— Oui.

— Voulez-vous que je vous mène?

— Volontiers, Monsieur le chancelier.

Je suis monté dans sa voiture qui était un escargot garni de velours épinglé gris; il a fait ranger un gros chien qu'il avait sous les pieds, et nous avons causé.

— Comment vont vos yeux, Monsieur le chancelier?

— Mal, très mal.

— C'est une cataracte?

— Qui s'épaissit. Que voulez-vous? Je suis comme les gouvernements. Je deviens aveugle.

Je lui ai dit en riant :

— C'est peut-être à force d'avoir gouverné.

Il a fort bien pris la chose et m'a répondu avec un sourire.

— Ce n'est pas moi seulement qui m'en vais, voyez-vous, c'est tout. Vous êtes tous plus malades que moi. J'ai quatrevingt-deux ans, mais vous avez cent ans. Cette république, née en février dernier, est plus décrépite que moi qui ne suis plus qu'un vieux bonhomme et sera morte avant moi qui vais mourir. Que de choses j'ai vues tomber! Je verrai encore tomber celle-là.

Comme il était en train, je l'ai laissé aller. Je l'écoutais en rêvant. Il me semblait entendre le passé juger le présent. Il a poursuivi :

— Qui eût dit cela du suffrage universel! C'est le fléau qui a été le salut. Notre unique crainte il y a un an, notre unique espérance aujourd'hui. Dieu a ses voies. Je n'ai jamais été dévot, j'ai été un peu mordu par Voltaire, mais devant les choses qui arrivent je me mettrais à dire mon *Credo* comme une vieille femme.

— Et un peu aussi votre *Confiteor,* lui dis-je.

IMPRIMERIE NATIONALE.

— Ah oui, vous avez raison. *Nostra culpa, nostra maxima culpa!* Quelle année que 1847! Comme 1847 a amené 1848! Rien que dans notre Chambre des pairs, Teste et Cubières condamnés pour corruption! Le mot *escroquerie* s'attachant aux épaulettes de général et le mot *vol* à la robe de président! Et puis, le comte Bresson qui se coupe la gorge! Le prince d'Eckmühl qui donne un coup de couteau à sa maîtresse, une vieille catin qui ne valait même pas un coup de pied! Le comte Mortier qui veut tuer ses enfants! Le duc de Praslin qui tue sa femme! N'y a-t-il pas une fatalité dans tout cela? Le haut de la société a épouvanté le bas. Tenez, le peuple! nous ne lui ôterons jamais de l'idée que nous avons empoisonné le duc de Praslin. Ainsi l'accusé assassin et les juges empoisonneurs! voilà l'idée qu'il s'est faite de toute l'affaire. D'autres croient que nous avons fait sauver ce misérable duc et que nous avons mis un cadavre quelconque à sa place! Il y a des gens qui disent : Praslin est à Londres et y mange cent mille livres de rente avec M^lle^ Deluzy. C'est avec tout cela, des propos, des commérages, des choses terribles, qu'on a sapé ce vieux monde vermoulu. Maintenant, c'est par terre. On n'y a pas gagné grand'chose. Toutes les sottises ont été lâchées à la fois. C'est égal, je crois que 1847 m'a laissé une impression encore plus triste que 1848. Tous ces affreux procès! Ce procès Teste! Je n'y voyais déjà plus clair, j'étais obligé de me faire lire les pièces, d'avoir toujours là derrière moi M. de la Chauvinière pour me tenir lieu de mes yeux que je n'avais plus. Se faire lire, vous ne vous figurez pas comme cela est gênant! Rien ne se grave dans l'esprit. Je ne sais pas comment j'ai fait pour présider cette affaire. Et les six dernières heures du duc de Praslin! quel spectacle! Ah vous, poëte tragique, qui cherchez de l'horreur et de la pitié, il y en avait là! Ce malheureux auquel tout échappait en même temps, qui se tordait dans une double agonie, qui avait le poison dans le ventre et le remords dans l'esprit! C'était horrible. Il repoussait tout et il se rattachait à tout. Par moments, il se mordait les mains avec angoisse, il nous regardait, il appuyait sur nous son œil fixe, il semblait à la fois demander à vivre et demander à mourir. Je n'ai jamais vu désespoir plus frénétique. Le poison qu'il avait pris était de ceux qui doublent les forces de la dernière heure et qui surexcitent la vie en la dévorant. Comme il allait expirer, je lui dis : Par pitié pour vous-même, avouez! êtes-vous coupable? Il me regarda avec terreur et répondit faiblement : Non. Ce fut un moment effrayant. Il avait en même temps le mensonge sur les lèvres et la vérité dans les yeux. Oh! je vous aurais voulu là, Monsieur Hugo! Enfin tout cela est fini. — L'autre jour, j'ai eu l'idée d'aller revoir le Luxembourg.

Il s'arrêta. Je lui dis :

— Eh bien?

— Eh bien, ils ont tout gâté, tout refait, c'est-à-dire tout défait. Je ne suis pas entré dans le palais, mais j'ai vu le jardin. Tout est bouleversé. Ils ont fait des allées anglaises dans la pépinière! Des allées anglaises dans une pépinière! Comprend-on cela? C'est bête.

— Oui, lui dis-je. C'est le propre du temps que nous traversons de mêler les petites bêtises aux grandes folies.

Nous en étions là quand la voiture s'arrêta devant le perron de l'Assemblée. Je descendis. Nous n'eûmes que le temps d'échanger nos adresses.

— Où demeurez-vous, à présent, Monsieur Hugo?

— Rue de la Tour-d'Auvergne, 37. Et vous, Monsieur le chancelier?

— Rue Royale, numéro 20.

— A propos, reprit-il en fermant la portière, cela s'appelle-t-il encore rue Royale?

---

7 mai 1849.

M. Pasquier m'a dit ce soir : — Blanqui! mais le document Taschereau n'est rien! Voici comment il a été arrêté en 1839. Il était caché et nous ne savions où le prendre. Du reste sa cachette l'ennuyait. Il y était avec deux de ses camarades recherchés comme lui. Il trouva moyen de me faire savoir que si je voulais lui faire parvenir trois passeports avec de faux noms, lui et ses camarades en profiteraient, que les passeports devraient être visés pour la Suisse, qu'ils prendraient tel jour, à telle heure, telle diligence, que ses camarades y arriveraient sans défiance avec lui, et qu'on pourrait ainsi empoigner ses deux compagnons. La chose fut faite, on envoya les passeports, et on les prit tous les trois.

— Tous les trois? dis-je.

— Sans doute.

— Blanqui, repris-je, était un gueux, mais il était peu loyal de le prendre à son propre piège.

— Cela se fait ainsi, m'a répondu M. Pasquier.

M. Pasquier est un chancelier de France dans lequel il y a un préfet de police.

[LES MEURTRIERS DU GÉNÉRAL BRÉA[1].]

Mars 1849.

Les condamnés de l'affaire Bréa ont été enfermés au fort de Vanves. Ils sont cinq : Noury, pauvre enfant de dix-sept ans dont le père et le frère sont morts fous, type de ce gamin de Paris dont les révolutions font un héros et dont les émeutes font un assassin; Daix, borgne, boiteux, manchot, *bon pauvre* de Bicêtre, trépané il y a trois ans, ayant une petite fille de huit ans qu'il adore; Lahr, dit le Pompier, dont la femme est accouchée le lendemain de la condamnation, donnant la vie au moment où elle recevait la mort; Chopart, commis libraire, mêlé à d'assez mauvaises fredaines de jeunesse; enfin Vappreaux jeune, qui a plaidé l'alibi, et qui, s'il faut en croire les quatre autres, n'a point paru à la barrière de Fontainebleau dans les trois journées de juin.

Ces malheureux sont enfermés dans une grande casemate du fort. Leur condamnation les a accablés et tournés vers Dieu. Il y a dans la casemate cinq lits de camp et cinq chaises de paille; ils ont ajouté à ce lugubre mobilier du cachot un autel. Cet autel est construit au fond de la casemate, vis-à-vis de la porte d'entrée et au-dessous du soupirail d'où vient le jour. Il n'y a sur l'autel qu'une Vierge en plâtre enveloppée d'un voile de dentelle. Pas de flambeaux, de crainte que les prisonniers ne mettent le feu à la porte avec la paille de leurs matelas. Ils prient et travaillent. Comme Noury n'a pas fait sa première communion et veut la faire avant de mourir, Chopart lui fait réciter le catéchisme.

A côté de l'autel est une planche trouée de balles et posée sur deux tréteaux. Cette planche était la cible du fort, on en a fait leur table à manger. Inadvertance cruelle qui leur met sans cesse la forme de leur mort prochaine sous les yeux.

Il y a quelques jours, une lettre anonyme leur parvint. Cette lettre les invitait à frapper du pied sur la dalle placée au centre de la casemate. Cette dalle, leur disait-on, recouvrait l'orifice d'un puits communiquant avec d'anciens souterrains de l'abbaye de Vanves qui iraient jusqu'à Châtillon. Ils pourraient soulever cette dalle et s'évader une nuit par là.

[1] Le général Bréa, en juin 1848, attaqua les insurgés sur la rive gauche de la Seine; il les avait repoussés et fut tué à Fontainebleau après une infructueuse tentative de conciliation. (*Note de l'éditeur.*)

Ils ont fait ce que la lettre leur conseillait. La dalle a, en effet, résonné sous le pied, comme si elle recouvrait une ouverture. Mais, soit que la police ait eu avis de la lettre, soit toute autre cause, la surveillance a redoublé à partir de ce moment, et ils n'ont pu profiter de l'avis.

Les geôliers et les prêtres ne les quittent ni jour ni nuit. Les gardiens des corps mêlés aux gardiens des âmes. Triste justice humaine!

L'exécution des condamnés fut une faute. C'était l'échafaud qui reparaissait. Le peuple avait poussé du pied et jeté bas la guillotine, la bourgeoisie la relevait. Chose fatale.

Le président Louis Bonaparte inclinait à la clémence. Il était facile de traîner en longueur la revision et la cassation. L'archevêque de Paris, M. Sibour, successeur d'une victime, vint demander la grâce des meurtriers. Mais les phrases convenues prévalurent. Il fallait rassurer le pays, il fallait reconstruire l'ordre, rebâtir la légalité ébranlée, réédifier la confiance, et la société de cette époque en était encore là d'employer des têtes coupées comme matériaux. L'espèce de Conseil d'État qu'il y avait alors, consulté, aux termes de la Constitution, opina pour l'exécution..

L'avocat de Daix et de Lahr, M. Cresson, vit le président. C'était un jeune homme ému et éloquent. Il parla de ces hommes, de ces femmes qui n'étaient pas encore veuves, de ces enfants qui n'étaient pas encore orphelins, et, en parlant, il pleura.

Louis Bonaparte l'écouta en silence, puis lui prit les mains et lui dit : — Je suis bien malheureux.

Le soir de ce même jour, c'était le jeudi, le Conseil des ministres s'assembla. La discussion fut longue et vive. Un seul ministre penchait du côté du président et repoussait l'échafaud. Louis Bonaparte résista longtemps. Le débat dura jusqu'à dix heures du soir. Mais la majorité du Conseil l'emporta, et avant que les ministres se séparassent, le garde des sceaux, Odilon Barrot, signa l'ordre d'exécution de trois des condamnés, Daix, Lahr et Chopart. Noury et Vappreaux jeune furent commués aux galères perpétuelles.

L'exécution fut fixée au lendemain matin, vendredi. La chancellerie transmit immédiatement l'ordre au préfet de police qui dut se concerter avec l'autorité militaire, le jugement étant rendu par un conseil de guerre.

Le préfet envoya chez le bourreau. Mais, depuis février, le bourreau de Paris avait quitté la maison qu'il habitait rue des Marais-Saint-Martin. Il s'était cru destitué comme la guillotine. Il avait disparu.

On perdit du temps pour trouver sa nouvelle demeure, et, lorsqu'on y arriva, il était absent. Le bourreau était à l'Opéra. Il était allé voir jouer *le Violon du Diable.*

Il était près de minuit. Le bourreau manquait. On dut ajourner l'exécution au surlendemain.

Dans l'intervalle, le représentant Larabit, auquel Chopart avait porté secours dans les barricades des barrières, fut averti et put revoir le président. Le président signa la grâce de Chopart.

Le lendemain de l'exécution, le préfet de police manda le bourreau et lui reprocha son absence. — Ma foi, répondit Sanson, je passais dans la rue, j'ai vu une grande affiche jaune avec ce mot : *le Violon du Diable.* J'ai dit : Tiens, ce doit être drôle! et je suis allé au spectacle.

Ainsi une affiche de théâtre sauva la tête d'un homme.

Il y eut des détails horribles.

Dans cette nuit du vendredi au samedi, pendant que ceux qu'on appelait autrefois « les maîtres des basses-œuvres » construisaient l'échafaud à la barrière de Fontainebleau, le rapporteur du conseil de guerre, assisté du greffier, se rendait au fort de Vanves.

Daix et Lahr, qui allaient mourir, dormaient. Ils étaient dans la casemate n° 13, avec Noury et Chopart. Il fallut attendre, il se trouva qu'on n'avait pas de cordes; on les laissa dormir. A cinq heures du matin, les valets du bourreau arrivèrent avec ce qui était nécessaire.

Alors on entra dans la casemate. Les quatre hommes s'éveillèrent. On dit à Noury et à Chopart : — Allez-vous-en! Ils comprirent et s'enfuirent dans la casemate voisine, joyeux et épouvantés. Daix et Lahr, eux, ne comprenaient pas. Ils s'étaient dressés sur leur séant et regardaient autour d'eux avec des yeux effarés. On se jeta sur eux et on les garrotta. Personne ne disait un mot. Ils commencèrent à entrevoir une lueur et se mirent à pousser des cris terribles. — Si on ne les avait liés, disait le bourreau, ils nous eussent dévorés!

Puis Lahr s'affaissa, et se mit à réciter des prières pendant qu'on leur lisait l'arrêt.

Daix continua de lutter avec des sanglots et des rugissements d'horreur. Ces hommes qui avaient tué si facilement étaient terrifiés de mourir.

Daix cria : Au secours! fit appel aux soldats, les adjura, les injuria, les supplia au nom du général Bréa.

— Tais-toi! dit un sergent, tu es un lâche!

L'exécution se fit en grand appareil. Constatons ce fait : la première fois que la guillotine osa se montrer après février, on lui donna une armée pour la garder. Vingt-cinq mille hommes, infanterie et cavalerie, entouraient l'échafaud; deux généraux commandaient. Sept pièces de canon furent braquées aux embouchures des rues qui aboutissaient au rond-point de la barrière de Fontainebleau.

Daix fut exécuté le premier. Quand sa tête fut tombée et qu'on délia le corps, le tronc d'où jaillissait un ruisseau de sang tomba sur l'échafaud entre la bascule et le panier.

Les exécuteurs étaient éperdus. Un homme du peuple dit : — Cette guillotine! tout le monde y perd la tête, le bourreau aussi!

La foule exagère l'atroce comme le merveilleux. Le soir on disait dans les cabarets aux alentours de la barrière : — Le président a joué aux dés les têtes des cinq hommes. Daix et Lahr sont sortis.

A cette époque, on voyait encore dans les faubourgs, que les dernières élections à l'Assemblée nationale avaient si vivement émus, les noms des candidats populaires charbonnés sur tous les murs. Louis Bonaparte était un de ces candidats. Son nom était mêlé, dans ces espèces de bulletins à ciel ouvert, aux noms de Raspail et de Barbès. Le lendemain de l'exécution, on put voir à tous les coins de rues, partout où l'on rencontrait un de ces écriteaux électoraux, le nom de Louis Bonaparte raturé d'une balafre rouge. Protestation silencieuse; reproche et menace; doigt du peuple imprimé sur ce nom en attendant le doigt de Dieu.

[UN DESCENDANT DE CORNEILLE.]

1er avril 1849.

Hier on m'a apporté à la Chambre un papier plié.

— Qu'est-ce que c'est? ai-je dit à l'huissier.

L'huissier m'a répondu :

— C'est un monsieur qui vous demande.

J'ai ouvert le papier et j'y ai lu ce nom : Pierre Corneille.

Je suis allé à la salle des quatre colonnes où quelqu'un m'attendait en effet.

C'était un petit homme maigre, vieux, ridé, presque blanc, boitant de la jambe gauche, appuyé sur un gros bâton, n'ayant de remarquable que ses yeux éteints et sa mâchoire carrée, avec cela une cravate noire devenue rousse, une redingote sans boutons, une pièce grossièrement cousue au genou droit de son pantalon, des souliers de roulier, une chemise de forçat, l'air étrangement chétif, accablé et misérable. C'était cet homme qui s'appelait Pierre Corneille.

J'avais devant moi un petit-fils du grand Corneille.

Cet homme me remit une demande pour le président Louis Bonaparte, dans laquelle il y avait force fautes d'orthographe.

[LE SUICIDE D'ANTONIN MOINE.]

Avril 1849.

Antonin Moine, avant février 1848, faisait des figurines et des statuettes pour le commerce.

Figurines, statuettes, nous en étions là. Le commerce a remplacé l'État. Comme l'histoire est vide, l'art est pauvre; comme il n'y a plus de figures, il n'y a plus de statues.

Antonin Moine subsistait assez chétivement de son travail. Pourtant, il avait pourvu à l'éducation de son fils Paul et l'avait fait entrer à l'École polytechnique.

Vers 1847, le commerce de luxe, qui contient l'art et la fantaisie, allant déjà assez mal, il avait joint aux figurines des portraits au pastel. Une statuette par-ci, un pastel par-là, il vivait.

Après février, tout manqua à la fois, le fabricant qui voulait un modèle de flambeau ou de pendule, comme le bourgeois qui commandait son portrait. Que faire? Antonin Moine lutta comme il put, usa ses vieux habits, mangea des haricots et des pommes de terre, vendit ses chinoiseries à des bric-à-brac, mit au Mont-de-Piété d'abord sa montre, puis son argenterie.

Il demeurait dans un petit appartement, rue Boursault, n° 8, je crois, au coin de la rue La Bruyère[1]. Le petit appartement se démeubla lentement.

Après juin, Antonin Moine sollicita une commande du gouvernement. Cela traîna six mois. Trois ou quatre ministres se succédèrent, et Louis Bonaparte eut le temps d'être nommé président. Enfin M. Léon Faucher accorda à Antonin Moine un buste, sur lequel le statuaire pouvait gagner six cents francs, mais on le prévint que, l'État n'étant pas en fonds, le buste ne serait payé que lorsqu'il serait fait, dans un an.

La misère arrivait, et l'espérance s'en allait.

Antonin Moine dit un jour à sa femme, qui était jeune encore et qui avait quinze ans lorsqu'il l'avait épousée, il lui dit : — Je me tuerai.

Le lendemain, sa femme trouva sous un meuble un pistolet chargé. Elle le prit et le cacha ailleurs. Il paraît qu'Antonin Moine le retrouva.

[1] Jusqu'en 1860, il existait deux rues Boursault, l'une à Batignolles, l'autre entre la rue de la Rochefoucauld et la rue Blanche; cette dernière porte maintenant le nom de la rue La Bruyère, dont elle forme le dernier tronçon. (*Note de l'éditeur.*)

Sa raison commençait sans doute à se troubler. Il portait toujours sur lui un casse-tête et un rasoir.

Il dit un jour à sa femme : — On peut fort bien se tuer à coups de marteau.

Une fois, il se leva et ouvrit la fenêtre si violemment que sa femme se jeta sur lui et le saisit à bras-le-corps.

— Que voulais-tu faire? demanda-t-elle.

Il répondit : — Respirer. Et toi, qu'est-ce que tu me veux?

— Je t'embrasse, dit-elle.

Le 18 mars 1849, c'était, je crois, un dimanche, sa femme lui dit : — Je vais à la messe. Viens-tu avec moi?

Il était religieux, et sa femme, ayant cette surveillance qui aime, le quittait le moins possible.

Il répondit : — Tout à l'heure. Il passa dans une pièce voisine qui était la chambre de son fils.

Quelques minutes s'écoulèrent. Tout à coup M^me^ Antonin Moine entendit un bruit pareil à celui d'une porte cochère qui se ferme; mais elle ne s'y trompa pas, elle tressaillit, et s'écria : C'est cet affreux pistolet!

Elle se précipita dans la chambre où Antonin Moine était entré, puis elle recula avec horreur; elle venait de voir un corps étendu à terre.

Elle courut éperdue dans la maison, criant au secours, mais personne ne vint, soit qu'on fût absent, soit qu'on n'entendît pas à cause du bruit de la rue.

Alors elle revint, rentra dans la chambre et s'agenouilla près de son mari. Le coup de pistolet avait emporté presque toute la tête. Le sang ruisselait sur le carreau, il y avait de la cervelle sur les murs et sur les meubles.

C'est ainsi que mourut, marqué par la fatalité, comme Jean Goujon son maître, Antonin Moine, nom qui désormais rappellera deux souvenirs, une mort horrible, un talent charmant.

MADEMOISELLE GEORGE.

9 avril.

Mlle George est venue me voir l'autre jour et m'a dit :

— Je viens à vous, j'en suis aux dernières extrémités. Ce que vous avez dit sur Antonin Moine m'a serré le cœur. Je vous assure qu'un de ces quatre matins il m'arrivera malheur. J'ai été pour voir Boulay de la Meurthe, il venait déjeuner chez moi quand j'avais Harel. Il se fait celer. Il ne m'a pas reçue. C'est un avare. Il est fort riche, figurez-vous. Eh bien, il se ferait fesser pour un écu, et après cela il le couperait en quatre. J'ai été voir Jérôme. Il m'a reçue, celui-là, il m'a dit : « Qu'est-ce que tu veux, Georgina ? » Je lui ai dit : « Je ne veux rien, je crois que je suis encore plus riche que vous, quoique je n'aie pas le sou. Mais marchez donc devant moi, tenez-vous debout; il me semble que je vois un peu l'empereur. C'est tout ce que je voulais. » Il s'est mis à rire et m'a répondu : « Tu as raison, je suis plus gueux que toi. Tu n'as pas le sou, mais tu peux manger des pommes de terre, moi je n'ai pas le sou, et il faut que je fasse manger aux gens des truffes. Imagine-toi qu'on m'envoie les bougies par douze livres et qu'on m'en fait rendre compte. Est-ce que je sais, moi ? On m'a dit : Réclamez. J'ai dit : J'ai été habitué à commander, et non à demander. » — Monsieur Hugo, voilà où en est Jérôme. Quant au président, c'est un niais, je le déteste. D'abord il est fort laid. Il monte bien à cheval, et il est bon cocher. Voilà tout. J'y suis allée. Il m'a fait répondre qu'il ne pouvait pas me recevoir. Quand il n'était que le pauvre diable de prince Louis, il me recevait place Vendôme des deux heures de suite, et il me faisait regarder la colonne, ce bêta-là ! Il a une maîtresse anglaise, une blonde, très jolie, qui lui fait toutes sortes de queues. Je ne sais pas s'il le sait, mais tout le monde le sait. Il va aux Champs-Élysées dans une petite voiture russe qu'il mène lui-même. Il se fera flanquer par terre quelque jour, par ses chevaux ou par le peuple ! J'ai dit à Jérôme : — Je le déteste, votre soi-disant neveu ! — Jérôme m'a mis la main sur la bouche en disant : — Tais-toi, folle ! — Je lui ai dit : — Il joue à la bourse; Achille Fould va le voir tous les jours à midi et en reçoit les nouvelles avant tout le monde, puis il va faire de la hausse ou de la baisse. Cela est sûr pour les dernières affaires du Piémont. Je le sais ! — Jérôme m'a dit : — Ne dis pas des choses comme cela ! C'est avec des propos comme ceux-là qu'on a perdu Louis-Philippe !

— Monsieur Hugo, qu'est-ce que cela me fait, à moi, Louis-Philippe? Il n'a jamais rien fait pour Harel. Voilà la vérité, je suis dans la misère. J'ai pris mon courage et je suis allée chez Rachel, chez Mademoiselle Rachel, pour lui demander de jouer *Rodogune* avec moi, à mon bénéfice. Elle ne m'a pas reçue, et elle m'a fait dire de lui écrire. Ah! par exemple, non! Je n'en suis pas encore là! Je suis reine de théâtre comme elle, j'ai été une belle catin comme elle, et elle sera un jour une vieille pauvresse comme moi. Eh bien, je ne lui écrirai pas, je ne lui demanderai pas l'aumône, je ne ferai pas antichambre chez cette drôlesse! Mais elle ne se souvient donc pas qu'elle a été mendiante! Elle ne songe donc pas qu'elle le redeviendra! Mendiante dans les cafés, Monsieur Hugo, elle chantait, et on lui jetait deux sous! C'est bon, dans ce moment-ci, elle joue chez Véron le lansquenet à un louis, et elle gagne ou perd dix mille francs dans sa nuit, mais dans trente ans elle n'aura pas six liards et elle ira dans la crotte avec des souliers éculés! Dans trente ans, elle ne s'appellera peut-être pas Rachel aussi bien que je m'appelle George! Elle trouvera une gouine qui aura du talent à son tour et qui sera jeune et qui lui marchera sur la tête, et elle se couchera à plat ventre, voyez-vous! Elle sera plate, et la preuve, c'est qu'elle est insolente! Non, je n'irai pas! Non, je ne lui écrirai pas! Je n'ai pas de quoi manger, c'est vrai, Tom ne gagne rien; il a une place chez le président qui ne paie pas; j'ai ma sœur — vous savez, Bébelle? — à ma charge, Hostein n'a pas voulu l'engager à l'Historique[1], pour quinze cents francs, je suis allée chez Boulay, chez le président, chez Rachel, je ne trouve personne, excepté vous; je dois dix francs à mon portier, j'ai été obligée de laisser vendre au mont-de-piété deux boutons de diamant que je tenais de l'empereur, je joue au théâtre Saint-Marcel, je joue aux Batignolles, je joue à la banlieue, je n'ai pas vingt-cinq sous pour payer mon fiacre, eh bien, non! je n'écrirai pas à Rachel, et je me jetterai à l'eau, tout bonnement!

[1] Au Théâtre-Historique. (*Note de Victor Hugo.*)

ASSEMBLÉE NATIONALE.

I

[L'ÉLECTION DE VICTOR HUGO.]

Vendredi 18 mai 1849.

Je suis nommé le dixième à Paris avec 117,069 voix, juste cent voix de moins que M. Hippolyte Passy qui est le neuvième et qui a 117,169. Il y a dix socialistes. L'armée a voté rouge. Comme j'entrais à l'Assemblée, mon voisin M. l'évêque de Langres est venu à moi, m'a pris la main et m'a félicité, puis il a dit : *Je vous félicite, oui, car il y aura du danger à braver et du courage à déployer, mais la situation est grave. La prochaine assemblée sera un champ de bataille. A celle-ci on était venu pour construire; à la prochaine on viendra — des deux côtés — pour détruire.*

Voici en outre une observation de vieille femme : *L'Assemblée a été nommée un treize et proclamée un vendredi.*

II

[UN MINISTRE INCENDIAIRE.]

[Mai 1849.]

Le jour où l'Assemblée constituante flétrit M. Léon Faucher d'un blâme pour abus de télégraphe[1], Faucher sortit de la séance furieux. Dans le vestiaire il gesticulait au milieu d'un groupe de représentants : — C'est indigne! disait-il. Barrot m'a lâché. Pure jalousie. Quel vote abominable! Tous moins cinq! Et dire que je tiens les départements dans ma main! et que, si je voulais, dans les élections, le feu serait aux quatre coins de la France!

Un pompier, béant par la porte entrebâillée, assistait à la scène. Je me suis tourné vers lui et je lui ai dit : — Mon ami, jetez un seau d'eau sur ce ministre.

---

[1] Avant les élections pour l'Assemblée législative, Léon Faucher avait expédié à tous les préfets de France une dépêche donnant les noms des représentants qui avaient voté pour ou contre la mise en accusation du président de la République à propos des affaires de Rome, ce qui fut considéré comme une manœuvre électorale. (*Note de l'éditeur.*)

III

DERNIÈRE SÉANCE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE[1].

26 mai 1849.

Toutes les rumeurs de guerre civile s'en sont allées. Le principal intérêt de cette séance, la dernière de tant de séances rageuses et orageuses, ç'a été de voir disparaître le maréchal des logis Clément Thomas et poindre le sergent-major Boichot. La grâce des révolutions, qui avait fait du premier un constituant, fait un législateur du second. Clément Thomas s'est fait regretter le dernier jour. Il avait presque colleté un huissier; il a trouvé moyen de s'expliquer sans s'abaisser et de tirer de cet incident quelques paroles nobles et émues qui ont fait éclater l'Assemblée en applaudissements.

Un beau ciel bleu, M^me^ David d'Angers dans les tribunes, un discours d'adieu de M. Marrast où il y a des fautes de français et de bons sentiments, le ministère à l'état de fantôme comme l'Assemblée, deux ministres, M. Drouyn de Lhuys et M. Buffet, errant de banc en banc et cherchant des places qu'ils n'auront plus demain au banc officiel, autour de la tribune les derniers coassements des représentants expirants, aux fenêtres le chant des oiseaux, l'agonie dedans, le printemps dehors, tel a été ce dernier jour. La Constitution est née un jour de neige, la Constituante est morte un jour de soleil.

Quatre cent quatrevingt-neuf représentants n'ont pas été réélus. Les deux camps ont été presque également maltraités par le suffrage universel. La droite a eu 246 non réélus, la gauche 243.

La séance s'est terminée par un cri de : Vive la République! lâchement poussé par tout le monde. Peu ont gardé le silence, parmi eux Lucien Murat. M. Molé a crié.

Le préfet de police Rébillot me disait hier : — Jamais Paris n'a été plus tranquille. Pourtant la panique règne. On entend dégringoler les fonds et rouler les chaises de poste. M. de La Rochejaquelein a pris un passeport.

L'Assemblée a décidé qu'elle se tenait à la disposition des évènements, debout jusqu'à la dernière minute, de peur de quelque tentative impériale. Les sections des sociétés secrètes sont en permanence; complot qui surveille un complot. Ceci est toute la situation. Les partis se touchent et se mesurent

[1] L'Assemblée constituante s'est séparée le 26 mai et a été remplacée par l'Assemblée législative. (*Note de l'éditeur.*)

front contre front, chacun avec sa pensée secrète devenue visible; le 10 août a l'œil fixé sur le 18 brumaire. Le commissaire de police de l'Assemblée, M. Yon, a été appelé cette nuit à quatre heures près du ministre de l'intérieur. Le maréchal Bugeaud disait hier : — Quels maladroits que ces gens de Moulins qui n'ont pas même tué Ledru-Rollin! — M. Ledru-Rollin disait de son côté à M. Ducos : — Dans trois mois je serai dictateur ou déporté.

Il ne sera ni l'un ni l'autre. Il fera du pathos violent à la tribune; il sera ce qu'il est, non pas Éole, mais l'outre.

IV

[PHYSIONOMIE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.]

Dans l'Assemblée constituante de 1848, les représentants étaient assez mal installés. Ils étaient assis sur des bancs rembourrés d'une façon telle quelle et recouverts de grosse serge verte, chaque représentant séparé de ses voisins par des tringles de fer courbées en cous de cygne et revêtus de serge. Le député avait devant lui une planche peinte couleur bois de sept pouces de large. Les bancs étant disposés en amphithéâtre, cette planche avait pour rebord le haut du dossier du banc inférieur qui dépassait le niveau de la planche d'un peu plus de deux pouces. Le rebord portait dans un petit encadrement de cuivre estampé le nom du représentant imprimé sur un carton blanc. A côté de cet encadrement une petite poche de cuir vert clouée grossièrement contenait quelque chose qui ressemblait à un jeu de cartes. C'étaient les petites cartes bleues et blanches destinées aux votes par scrutin de division et portant le nom du représentant avec le mot *pour* sur les bulletins blancs et le mot *contre* sur les bulletins bleus. Mode du reste fort vicieux et qui se prêtait merveilleusement aux fraudes. La planche étroite que le représentant avait devant lui formait une sorte de tablette qui régnait dans toute la longueur du banc. De distance en distance y étaient scellées des écritoires à casiers contenant tout ce qu'il fallait pour écrire, encre, poudre, pains à cacheter, plumes en fer, plumes ordinaires, etc. Ces écritoires étaient noires. Quelques représentants avaient fait ajuster à leur place des pupitres avec tiroir fermant à clef. Ce luxe coûtait sept livres dix sous. Tous les jours en arrivant à sa place, chaque représentant trouvait devant lui deux feuilles de papier blanc.

Pendant de longues séances qui duraient quelquefois sept ou huit heures, cette planche placée devant les représentants était une sorte de registre offert

aux rêveries de chacun. Souvent, tout en écoutant, tout en murmurant, tout en songeant, le représentant prenait avec distraction la plume placée à côté de lui et traçait machinalement sur cette page de bois le mot, l'idée, les figures quelconques qui lui traversaient l'esprit. Il n'était pas sans intérêt de parcourir les bancs en s'arrêtant aux places des plus fameux. On ne trouvait là, à coup sûr, aucune révélation sur les pensées secrètes, mais on y recueillait je ne sais quelle lueur confuse sur les habitudes involontaires de l'esprit de chacun.

Sur le pupitre de M. Ledru-Rollin on voyait une tête dessinée et à côté les deux lettres S O qui commençaient peut-être le mot *socialisme.* Ce nom, *Michel,* était écrit dans un coin. Le reste du pupitre était couvert d'arabesques fantasques.

Le pupitre de M. de La Mennais, placé tout près sur le même banc, offrait ces deux dates mystérieuses : *21 X^bre, 29 X^bre;* au-dessous était écrit ce mot : AIME.

Rien, à coup sûr, ne se ressemblait moins que La Mennais et Lamartine, l'un le prêtre vide d'espérance, l'autre le poëte plein d'illusions. Cependant on eût pu croire que la même pensée était au fond de ces deux esprits. Sur le pupitre de Lamartine on lisait : AMOR. Ce mot n'effraya pas Crémieux qui, en 1849, prit à l'extrémité du second banc inférieur de gauche la place de Lamartine non réélu. Il remplaça le nom de Lamartine par une carte portant cette inscription :

CRÉMIEUX
en l'absence
de
LAMARTINE.

Rien à la place du général Cavaignac, si ce n'est une sorte de potence dessinée au-dessus de son nom.

Rien sur le pupitre de M. Dufaure, si ce n'est une espèce de dessin figurant vaguement un collier de cheval de charrette.

Un représentant obscur, M. Rouher, avait écrit sur la carte qui portait son nom la date 1789; un autre, M. Monnet, avait tracé en majuscules le mot VICTOIRE. Tout à côté son voisin avait ajouté : *dodo.*

Lagrange s'asseyait au fond de la salle à gauche au second banc de la Montagne. Des deux côtés de son nom, on lisait en grosses lettres figurées à l'encre sur le bois :

LYON — RHÔNE.

Sur la tablette on distinguait vaguement les caractères informes d'une

espèce d'hymne adressé à Lagrange par quelque visiteur enthousiaste. Voici ce que j'en ai pu déchiffrer :

Ô toi, noble défenseur d'une sainte cause, persiste dans ta noble mission, (sept mots illisibles)... *nous aurons encore* (illisible) *de térasser* (sic) *les ennemis de la République.*

Vive la République démocratique et sociale!

Un de tes amis inconnus qui t'admire.

Pas de pupitre à la place de Proudhon qui siégeait à côté de Lagrange à l'extrémité du banc. Rien que la tablette étroite et nue, tachée d'encre.

Au-dessous du nom de M. de Montalembert on lisait cette ligne écrite à l'encre :

De la société de Judas.

Un autre visiteur avait gravé avec un clou ou un poinçon ces deux mots sur la tablette :

Séide imbécille.

Un autre y avait dessiné un portrait de Proudhon; tête de Méduse ornée de lunettes.

M. Lagrange n'avait pas effacé les éloges et M. de Montalembert n'avait pas effacé les injures.

Je dis les choses comme elles sont.

Rien à la place de M. Thiers. Pas même de pupitre. M. Thiers était de ces hommes qui écoutent les bras croisés.

La place du président du conseil, à l'extrémité du banc des ministres, occupée successivement par Lamartine, Cavaignac et Odilon Barrot, n'offrait rien que la planche nue.

Sur la tablette de M. Dupont de l'Eure, à la place duquel je vins m'asseoir en son absence quand j'entrai dans l'Assemblée, j'avais remarqué ce mot écrit par je ne sais quelle main : *Fragile.* Synonyme de popularité. M. Dupont de l'Eure, chef du gouvernement provisoire en 1848, ne fut pas réélu en 1849.

V

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

L'autre jour M. de Salvandy disait : — Je regrette vivement de n'être pas de l'Assemblée législative dans l'Eure. Et savez-vous qui m'en a exclu?

IMPRIMERIE NATIONALE.

M. de Broglie. Ceci m'est amer. C'est M. de Broglie qui inspirait la politique à laquelle je me suis sacrifié; si j'ai dû fuir mon pays, c'est lui qui m'avait poussé. Il était plus ministre que moi. Louis-Philippe et lui étaient tout le gouvernement. Eh bien, à mon retour, M. de Broglie devait me tendre la main, il m'a repoussé. Il devait m'ouvrir la porte, c'est lui qui me l'a fermée.

---

13 juin.

Hier, on agitait l'accusation du président et des ministres[1]. M. Odilon Barrot, qui se défendait et qui défendait Louis Bonaparte, fut tout à coup interrompu par Jérôme Napoléon, lequel depuis quelque temps fait une vive opposition à son cousin; M. Dupin aîné, qui présidait, dit à demi-voix en désignant Jérôme :

— Voilà Philippe-Égalité.

— Ou peut-être tout bonnement Louis-Philippe, dit un représentant qui entendit.

---

13 juin 1849. — 4 heures du soir.

Ce que nous avions en 1848 et 1849 à l'Assemblée, ce n'était pas la Montagne, c'était son produit. Il est tout simple que le 13 juin cela ait été pris dans une souricière.

Un jour M. Charles Dupin était à la tribune, son frère qui présidait, et qu'on surnommait dans la Chambre *Dupinus Magnus,* était derrière lui et s'impatientait du discours. Il se pencha vers les secrétaires, dont était M. Jaubert, en disant : — Ô mon pauvre père! quel bonheur pour toi que tu ne l'entendes pas!

Ce qui fit dire à M. Jaubert :

— Quel mauvais frère, mais quel bon fils!

[1] Violents débats à l'Assemblée à propos de l'expédition contre Rome regardée comme une atteinte à la liberté des peuples. (*Note de l'éditeur.*)

VISITE À L'ANCIENNE CHAMBRE DES PAIRS.

Juin 1849.

Les ouvriers qui siégèrent au Luxembourg pendant les mois de mars et d'avril, sous la présidence de M. Louis Blanc, montrèrent je ne sais quel respect pour cette Chambre des pairs qu'ils remplaçaient. Les fauteuils des pairs furent pris, mais non souillés. Aucune insulte, aucun affront, aucune injure. Pas un velours ne fut déchiré, pas un maroquin ne fut taché. Le peuple tient de l'enfant, il charbonne volontiers sa colère, sa joie et son ironie sur les murs. Les ouvriers furent graves et inoffensifs. Ils trouvèrent dans les tiroirs les plumes et les canifs des pairs, et ne firent ni une balafre ni une tache d'encre.

Un gardien du palais me disait : — Ils ont été bien sages.

Ils quittèrent ces places comme ils les avaient prises. Un d'eux seulement grava dans le tiroir de M. Guizot au banc des ministres :

La royauté est abolie.
Vive Louis Blanc!

Cette inscription s'y lit encore.

Les fauteuils des pairs étaient en velours vert rehaussé de galons d'or. Leurs pupitres étaient en acajou revêtu de maroquin, avec tiroirs de chêne, contenant tout ce qu'il fallait pour écrire, mais sans clefs. Au haut de son pupitre, chaque pair avait devant lui son nom imprimé en lettres d'or sur un morceau de maroquin vert incrusté dans le bois. Au banc des princes, qui était à droite derrière le banc des ministres, il n'y avait aucun nom, mais une plaque dorée portant seulement ces mots : *Banc des princes.* — Cette plaque et les noms des pairs furent arrachés, non par les ouvriers, mais par l'ordre du gouvernement provisoire.

Ce fut encore le gouvernement provisoire qui fit enlever les tapis du grand escalier, le tapis sur lequel les pairs seuls avaient le droit de marcher, petit détail de cérémonial établi pour les sénateurs par Napoléon, et que les sénateurs avaient légué aux pairs de France.

Quelques changements furent faits dans les salles qui servaient d'antichambres à l'Assemblée. L'admirable *Milon de Crotone* de Puget, qui ornait le vestibule au haut du grand escalier, fut porté au vieux musée et remplacé

par un marbre quelconque. La statue en pied de M. le duc d'Orléans qui était dans le second vestibule fut mise je ne sais où et remplacée par la statue de Pompée, à la face, aux jambes et aux bras dorés, statue aux pieds de laquelle, selon la tradition, tomba César assassiné. Le tableau des fondateurs de Constitutions, dans le troisième vestibule, tableau où figuraient Napoléon, Louis XVIII et Louis-Philippe, fut enlevé par ordre de M. Ledru-Rollin et remplacé par une magnifique tapisserie des Gobelins empruntée au Garde-Meuble.

Tout à côté de ce troisième vestibule, se trouve l'ancienne salle de la Chambre des pairs, bâtie en 1805 pour le Sénat. Cette salle, petite, étroite, obscure, supportée par de maigres colonnes corinthiennes, à fûts couleur acajou et à chapiteaux blancs, meublée de pupitres-tablettes et de chaises à siège de velours vert dans le goût empire, le tout en acajou, pavée en marbre blanc, coupée par des losanges de marbre Sainte-Anne rouge, cette salle, pleine de souvenirs, avait été religieusement conservée et servait aux délibérations intimes de la Cour des pairs, depuis la construction de la salle neuve en 1840.

C'est dans cette ancienne salle du Sénat que le maréchal Ney avait été jugé. On avait établi une barre à la gauche du chancelier présidant la Chambre. Le maréchal était derrière cette barre, ayant M. Berryer père à sa droite et M. Dupin aîné à sa gauche, les pieds sur un de ces losanges du pavé, dans lequel, par un sinistre hasard, les dessins capricieux du marbre figuraient une tête de mort. Ce losange a été enlevé depuis et remplacé.

Après février, en présence des émeutes, il fallait loger des soldats dans le palais. On fit de l'ancienne salle du Sénat un corps de garde. Les pupitres des sénateurs de Napoléon et des pairs de la Restauration furent mis au grenier, et les chaises curules servirent de lits de camp aux soldats.

Dans les premiers jours de juin 1849, je visitai la salle de la Chambre des pairs et je la retrouvai telle que je l'avais laissée dix-sept mois auparavant, la dernière fois que j'y siégeai, le 23 février 1848.

Tout y était à sa place. Un calme profond. Les fauteuils vides et en ordre. On eût dit que la Chambre venait de lever la séance depuis dix minutes.

[PROUDHON À LA CONCIERGERIE.]

Septembre 1849.

M. Proudhon est à la Conciergerie. Il fait là ses trois ans. Il est à la pistole. Sa chambre pavée en pierre de liais est meublée d'une table, d'un lit et de quelques chaises de paille. La table est grande, couverte de papiers et de journaux, et porte cette écritoire qui pour les uns est pleine d'encre et pour les autres de poison.

M. Proudhon, dans sa prison, est vêtu d'un vrai sarrau de charretier, bleu, large, avec boutons sur l'épaule et broderies de fil rouge au collet. Il a un pantalon de gros drap, des chaussons de lisière, et des sabots. Ainsi accoutré, costumé d'avance en membre de son gouvernement provisoire, il attend ce que ses amis de la rue appellent *le coup de chien*. Ce coup de chien, c'est la révolution socialiste qui fera Proudhon dictateur. Proudhon dictateur, il y compte. Quant à moi, j'y croirai le jour où l'on me montrera une araignée grosse comme un lion.

Il y a des fleurs sur sa table. Ce sont ses visiteurs fanatiques qui les lui apportent ainsi que des fruits, des raisins surtout qu'il mange gloutonnement. L'autre jour, un de ses visiteurs, un beau jeune homme, lui disait tendrement en le regardant comme on regarde une maîtresse : *Tu vas te faire mal, et puis tu diras que c'est ma faute!*

Comme il recommence son journal, M. Dufaure l'a fait menacer de le transférer à Doullens. Proudhon s'est emporté. Il a crié : *Doullens! brûlez-moi tout de suite! tuez-moi tout de suite! mais non! vous êtes des lâches et vous auriez la guillotine que vous ne sauriez qu'en faire!*

PORTRAITS.

I

VICTOR COUSIN.

Cousin a de l'imagination à la dose gênante; trop pour un philosophe, pas assez pour un poëte.

Cousin est un esprit tenace et faux. Pour lui-même grand orateur, pour ses amis grand parleur, pour moi grand bavard. Son talent n'a que de la surface. Il parle clairement et pense obscurément. Il veut et ne veut pas, va et vient, affirme et nie, accorde et conteste, vole de ci et de là, bourdonne à toute question, se heurte à toute vérité, se cogne à toute vitre. Déclamateur, banal, bouffi de lieux communs, rogue et pédant. Il est méchant, mais il est faible. Il fait ce qu'il peut, mais il ne peut qu'un avortement. Il veut faire une blessure et ne fait qu'une piqûre. Professeur, académicien, pair de France, ministre, jamais on n'a vu sortir une idée de sa tête, cette outre sonore. Il a toute la prétention d'un philosophe, toute l'apparence d'un charlatan, et toute la réalité d'un cuistre.

II

M. DE CASABIANCA.

M. de Casabianca était un avocat de Bastia ou d'Ajaccio. Il fut nommé représentant et vint à Paris. Il se logea rue Boursault, n° 12, il s'installa dans cette maison avec sa femme et six longues filles noires qu'il avait, et une vieille servante corse qui monta les escaliers pendant six mois coiffée des mêmes nattes jamais défaites et du même mouchoir jamais lavé. Personne n'a jamais pénétré à fond dans ce logis. Ces gens couchaient tout habillés, père et mère et filles dans la même chambre, à peu près dans les mêmes lits. Comment ils mangeaient, comment ils buvaient, comment ils vivaient, la chambre point balayée, la cuisine encombrée d'ordures, les vaisselles égueulées, les chaises dépaillées, pas de linge dans les armoires, pas de draps

aux lits, les matelas à cru, les jupes qui servaient de torchons, les torchons qui servaient de jupes, les vieux plumeaux dans les coins, les toiles d'araignées aux vitres, la crasse, la cendre, la poussière, la couleur qu'avaient les murs, l'odeur qu'avaient les meubles, cela faisait horreur, cela tenait de la taverne et de la caverne.

C'était un tas sordide, un groupe de Callot, une halte de bohémiens. Au milieu de ce bouge allait et venait le Casabianca, grand, maigre, pâle, grisonnant, avec son profil de mouton, ses gros yeux bleus, son air naïf, discret et rapace. Quand on sonnait, la porte s'entr'ouvrait, et laissait voir la figure farouche d'une grande fille noire qui refermait la porte et s'enfuyait. Si l'on persistait à sonner, la porte se rouvrait, et si l'on demandait M. de Casabianca, une vieille femme sèche, M^me^ de Casabianca en personne, vous apparaissait et vous répondait : — M. de Casabianca? on ne peut le voir. Il est en train de faire son grand discours.

III

M. MOLÉ.

Le passant qui, dans l'été de 1849, eût rencontré, vers deux heures après midi, sur le pont de la Concorde, une lourde berline bleue sans laquais, menée par un cocher en capote brune et traînée par deux grands vieux chevaux noirs, eût pu apercevoir, seul et rencogné dans l'angle à droite de cette voiture, un vieillard blême, ridé, à profil d'oiseau, affublé de conserves vertes garnies de taffetas. Un moment après, il eût pu voir cette berline s'arrêter devant la grille de l'Assemblée nationale, la portière s'ouvrir, et s'élancer lestement à terre une espèce de jeune homme en petite redingote noire et en chapeau gris, un stick à la main. Ce vieillard et ce jeune homme, c'était M. Molé.

En entrant à l'Assemblée, M. Molé ôtait ses bésicles.

M. Guizot écoutant M. Molé parler à la tribune disait un jour : — Des arguments, mais pas d'idées, des raisons, mais pas d'éloquence. C'est un arbre qui a des branches et point de feuilles.

M. Guizot croyait définir M. Molé; il définissait l'hiver.

Sec et froid, voilà en effet tout le cœur de cet homme d'État.

IV

LA PRINCESSE SOMAÏLOFF.

La princesse Somaïloff est une russe assez belle, mais fort brune, à la peau tannée; de plus insolente. Elle était l'an dernier à Bologne où se trouvait aussi la comtesse d'Agout, française des plus blanches. Un jour, dans un salon, Rossini qui hait les russes de cette bonne haine du chat pour le chien et du midi pour le nord, entendit M^me^ Somaïloff, fort décolletée elle-même, s'extasier sur la beauté et l'éclat des épaules de M^me^ d'Agout.

— Vous avez raison, Madame, dit-il; vous voyez la différence du satin de Paris au cuir de Russie.

V

M. LE DUC D'HARCOURT.

M. le duc d'Harcourt venait à l'épaule de M. Thiers. Il était impossible de voir un plus petit homme et un plus grand nom. M. d'Harcourt avait l'œil vif, le nez pointu, les cheveux gris, le sourire fin, les manières aisées et simples, l'air d'un grand seigneur et d'un bon homme. Ses opinions dépassaient le libéralisme. Un jour, à propos de la Pologne, il fit contre les rois d'Europe une telle sortie que M. Pasquier le rappela à l'ordre. M. d'Harcourt se contenta de lui jeter un regard d'ancien duc à nouveau duc.

A la Chambre des pairs il ne restait jamais en place, il allait et venait sans cesse, ses deux mains dans les goussets de son pantalon gris, le collet de son habit de pair rabattu sur ses épaules, un bonnet de velours vert sur la tête. Un de ses fils, Jean d'Harcourt, était dans la marine, et bon officier.

M. d'Harcourt, presque républicain, affectait certaines façons suprêmes, il faisait partie du groupe de pairs qui portait le collet de velours noir à broderie étroite; ce velours noir était ménagé à dessein par les anciens pairs pour laisser voir la place des fleurs de lys, ce qui indiquait la date de leur pairie. Sous la restauration le collet et les parements des pairs étaient brodés de fleurs de lys d'or et le collet et les parements des députés de fleurs de lys d'argent. Les pairs depuis 1830 couvraient collet et parements de broderies qui laissaient à peine voir le velours. Ce collet séparait les anciens orgueils des vanités nouvelles. M. d'Harcourt n'était pas inaccessible à ces misères. Du reste intelligent, cordial, généreux; il ne battait personne à terre. Il fut

clément pour Teste. La tribune lui venait au menton, mais il avait des idées, de la chaleur d'âme, et se haussait peu à peu. Il commençait par être petit et finissait par être grand. Au rebours des opinions reçues, il avait une haute idée de la Chambre des pairs comme pouvoir. Il me dit un jour : *Si cette Chambre voulait, elle ferait tout. Elle a la parole comme la Chambre des députés et la durée comme le roi.*

La république de février le fit ambassadeur à Rome. M. d'Harcourt était fort laborieux. A Gaëte, pendant l'exil du pape, il recopiait lui-même de sa main toutes ses dépêches. Il est vrai que la légation était désorganisée et qu'il n'avait pas de secrétaire.

Même à travers les choses folles et violentes que la réaction lui imposait contre les républicains de Rome, son vieux levain anti-monarchique lui restait. Le jour de la fête du roi de Naples, il se dispensa d'aller au baise-main, et par son ordre *le Ténare,* qui était mouillé dans la rade, ne se pavoisa ni ne salua.

Cette haine lui venait, disait-on, d'un mot de Louis XVIII. Louis XVIII l'avait surnommé *le duc-mouche.* M. d'Harcourt dit : *la mouche piquera.* Par représailles il appelait Louis XVIII *le roi-cachalot.*

PIERRES PRÉCIEUSES TOMBÉES DE LA TRIBUNE.

25 avril.

M. Portalis parlait de M. Arago :
J'étais dans l'intimité la plus étroite de cette auréole brillante.

M. Duvergier de Hauranne (sur les deux Chambres). — Je veux une constitution qui oblige à réfléchir les votes.

M. Victor Hugo (sur la peine de mort). — Vous ou vos successeurs l'aboliront demain.

---

9 août 1848.

Flocon vient de faire rire la chambre en parlant d'un gérant responsable de journal qui *balayait les lampes.*

---

4 septembre.

M. Léon Faucher. — Les ouvriers réclament l'abrègement...
L'Assemblée murmure. M. Faucher s'aperçoit qu'il parle français, il se reprend et fait un quasi-barbarisme :
— ...l'abréviation des heures de travail. (L'Assemblée est satisfaite.)

---

7 septembre.

M. Gerdy. — L'égalité n'existe pas. Elle n'existe ni chez les animaux, ni chez les végétaux. (Rires immenses.)

M. Dufaure (réponse à Pierre Leroux). — Nous n'avons pas eu l'idée d'avoir la pensée de rien faire qui pût nous faire supposer l'intention d'avoir,

du plus loin possible, la pensée de faire planer la souveraineté du fait dans les considérations qui militent en faveur de la souveraineté du droit. (Très bien, très bien!)

---

12 septembre.

M. Duvergier de Hauranne, *répondant à M. Ledru-Rollin.* — Jusqu'ici, dans tous les remèdes qu'on nous a proposés, il n'y a eu que des mots.

(Une moitié de l'Assemblée entend : *des maux,* l'autre rit du calembour.)

---

14 septembre.

M. Dufaure, *répondant à M. Billaut.* — Mes adversaires demandent des paroles qui n'auraient pas la portée qu'ils espèrent leur faire produire.

(*L'Assemblée :* Très bien! très bien!)

---

23 septembre 1848.

Le ministre du Commerce M. Tourret. — Quoi! l'on m'accuse de présenter un projet aristocrate! (*L'Assemblée :* tique! tique!)

---

28 septembre.

M. de Larochejaquelein. — Je comprends parfaitement le sentiment qui a dicté l'amendement qu'on discute en ce moment.

M. Boursy. — Je repousse sans hésitation la proposition de la commission qui répond aux principes de la révolution par une restriction où je ne vois qu'indécision.

Discussion du *droit au travail.*

M. de Lamartine avait dit : J'adore la propriété.

M. Duvergier de Hauranne a répondu : — On ne respecte toujours pas ce qu'on adore.

---

2 octobre.

M. DE MONTREUIL (à propos de la loi agricole). — Je ne hais point le fourrage.

---

3 octobre.

M. TOURRET, ministre de l'agriculture et du commerce, propose de nommer pour sa loi agricole une commission de *quinze* membres, dont *la moitié* seront représentants du peuple.

(Ce qui fera dans la commission *sept représentants et demi.*)

---

5 octobre.

M. DE PARIEU (question du président). — Sous la monarchie constitutionnelle, le roi avait un pied dans le pouvoir exécutif, un pied dans le pouvoir législatif, un pied dans le pouvoir judiciaire, un pied dans le pouvoir administratif.

---

9 octobre.

M. DEVILLE (amendement contre les généraux et les princes.) — Vous croyez tenir le pouvoir. Vous ne le tenez pas. Rien dans notre temps n'est plus mobile que cet *instrument.*

M. LE COLONEL DE LESPINASSE. — Prenez des employés à 10,000 francs;
Prenez des employés à 5,000 francs;
Prenez des employés à 2,000 francs;
(Avec explosion) : *Prenez les veuves* de ces divers employés! (On éclate de rire.)

---

10 octobre.

M. GOUDCHAUX, ministre des finances (sur le Crédit foncier). — Je répondrai à mon honorable *prédécesseur* qui m'a *suivi* à cette tribune... (Immense rire.)

Le même. — J'irai plus loin—*s*— encore.

(La Chambre accoutumée rit un peu, puis dit : — Allez! Parlez! Le ministre continue.)

(Un orateur, sur le prince Louis.)

Dans ce pays-ci, quand il arrive un point lumineux quelconque, il y a des gens qui ont le nez si fin qu'ils font tous leurs efforts pour y arriver, au risque de ne pas le trouver et qu'ils s'y rattachent.

---

16 octobre.

M. Ducoux (sur le nouveau cabinet). — Si j'examine ce *mariage* ministériel, je trouve que le hasard a présidé à cet *enfantement* et produit cette *conception* définitive. (Immense éclat de rire.)

---

20 octobre.

M. Marrast. — Je mettrai cette proposition (la proposition Lagrange) à l'ordre du jour après celles que l'Assemblée a déjà décidé devoir être les premières à l'ordre du jour.

---

30 octobre.

M. Portalis (sur les finances). — Un vaisseau de ligne coûte trois millions à l'État; le commerce vous le fournirait pour un million tout aussi bien *agréé.* (Immense rire.)

Un représentant a dit l'autre jour :

— Inquiétez-vous de l'accroissement des populations. Consultez les statistiques. Rendez-vous compte de ce que les hommes et les femmes d'un pays comme la France peuvent faire d'enfants par an, *l'un dans l'autre.*

---

5 janvier 1849.

M. Froussard. — ...Le général Bonaparte adressa alors aux invalides une chaleureuse allocation... (Éclat de rire.)

Ce M. Froussard est un maître de pension. On dit qu'il a été le précepteur des enfants de Casimir Périer. (*Le Moniteur* n'a point enregistré ce détail de la séance. Au reste la fidélité du *Moniteur* est très infidèle.)

Quelques jours auparavant, après le vote du sel, M. ... a fait « pour combler le gouffre du déficit » une proposition qui commençait ainsi :

Nouvelle taxe sur de certains produits *étrangers,* savoir :

Premièrement : Les sucres *indigènes...*

(Le reste de la proposition s'est perdu dans un éclat de rire.)

---

12 avril 1849.

M. Goudchaux (sur les finances en mars 1848). — Une catastrophe était *indispensable.*

Quand M. Goudchaux monte à la tribune, il commence par saluer. Aussi, quand on le voit arriver, on lui crie : *Saluez le monde!*

Il n'entend pas et il salue.

---

31 mars 1849.

M. Ledru-Rollin. (Affaires d'Italie.) — Le général Pepe vient d'acculer six mille autrichiens sur le Pô. (Vaste rire.)

---

2 mai 1849.

Lagrange (sur les transportés). — Les vrais républicains éprouvent le besoin de mourir sur les ruines de la République avant que la République soit attaquée.

---

12 juin 1849.

M. Thiers (sur l'expédition de Rome). — C'est une entreprise qui devait se faire jour *le canon à la main.* (Bravo!)

1850.

[DANS LA RUE.]

27 février 1850.

Tout à l'heure je revenais de l'Assemblée en omnibus. Il était six heures et demie. Le soir tombait. Les boutiques s'éclairaient. Comme je descendais d'omnibus faubourg Poissonnière, au coin de la rue Bellefond, un gros de cuirassiers, le sabre au poing, a passé près de nous, venant par la place Lafayette. — Tiens! a dit le conducteur, ce doit être le président.

En effet, après les cuirassiers est venue une berline à deux chevaux entourée d'autres cuirassiers, avec des officiers aux portières, et serrée de si près par cette cavalerie que c'était sinistre. Cela ressemblait autant à quelqu'un qui va à Vincennes qu'à quelqu'un qui va à l'Élysée. Cependant il y avait derrière la berline deux laquais portant la livrée de l'empereur, vert et or. On ne distinguait personne dans la voiture, à cause de la nuit. Les lanternes de la berline n'étaient pas encore allumées. Derrière l'escorte venait une seconde voiture pareille à la première, avec la même livrée, et vide, un *en-cas;* puis deux de ces petits coupés bas qu'on appelle escargots; puis un cabriolet de place. Bizarre cortège qui commençait par le carrosse de l'empereur et qui finissait par un fiacre.

Le peuple regardait à peine. Des gens en blouse criaient : *Vive la République!* Un enfant criait : *Vive l'Empereur!* Une vieille femme lui dit : — Attends donc qu'il ait fait quelque chose!

[LE PAPE ET LOUIS BONAPARTE.]

Avril 1850.

Le pape Pie IX est simple, doux, timide, craintif, lent dans ses mouvements, négligé sur sa personne. Il a habituellement une barbe de deux ou trois jours, et qui lui donne l'air sale. Il a plus de sourires que de paroles, comme Charles X. On dirait un curé de campagne. Près de lui, Antonelli, en bas rouges, avec son regard de diplomate et son sourcil d'espion, a l'air d'un sbire qui veille sur le bonhomme.

En ce moment, Pie IX passe ses journées à écrire un livre sur le mystère de l'immaculée conception.

Pendant ce temps-là, voici ce que fait le président de la République française.

Tous les jours à deux heures, Louis Bonaparte va au bois de Boulogne dans une calèche découverte à deux chevaux. Une autre voiture de service à deux chevaux le suit. Cela fait quatre chevaux. Il arrive à un rond-point où il trouve deux chevaux de main gardés par deux valets de pied à cheval. Cela fait huit chevaux. Presque en même temps que lui arrive au même rond-point une belle dame, une anglaise blonde, M^lle^ Howard, aussi en calèche découverte à deux chevaux et suivie de deux valets à cheval. Cela fait douze chevaux. Le président et M^lle^ Howard descendent de voiture, montent à cheval et s'en vont dans le bois. On caracole une heure ou deux, selon le temps. Puis on vient descendre de cheval à un pavillon du bois célèbre par le bon grog *anglais* qu'on y fait. On y boit de ce bon grog. Cependant les deux calèches sont arrivées au pavillon. Le grog bu, le président sort avec M^lle^ Howard au milieu de la foule d'habitués qui les attend presque tous les jours, il baise la main de la belle blonde, l'aide à monter en calèche, puis rentre dans sa voiture, et tous deux reprennent le chemin de l'Élysée.

Il passe une partie de ses matinées à jouer à la main chaude avec cette M^lle^ Howard, lady Douglas, la princesse Mathilde et la marquise de Contades.

Ainsi, l'immaculée conception de la sainte Vierge, le grog bu avec une jolie anglaise, voilà ce qui occupe Pie IX à Rome et Louis Bonaparte à Paris. Voilà ce qui remplit ces deux têtes sur lesquelles pèse l'Europe.

[LOUIS-PHILIPPE EN EXIL; SA DERNIÈRE ANNÉE.]

Juillet 1850.

Le roi Louis-Philippe est en ce moment à Saint-Léonard, une partie de la famille d'Orléans prend là les bains de mer. Le roi habite avec sa famille un hôtel garni dont il n'occupe qu'une partie, le reste est loué, comme à l'ordinaire, à qui passe et à qui veut.

Le roi est atteint d'une hydropisie de poitrine, et quoiqu'il aille mieux depuis un mois, on croit sa fin prochaine. Il est maigri et très changé, il n'a plus de toupet ni de favoris, il porte ses cheveux blancs et toute sa barbe, ce qui lui donne l'air plus vénérable que lorsqu'il était roi. Il est en effet plus que roi, il est proscrit; il est plus que proscrit, il est mourant. Il a perdu une majesté, celle du trône, et il en a retrouvé deux autres, la majesté du malheur et la majesté de la mort.

Toute la famille d'Orléans vit là avec cette simplicité qu'elle avait dans la prospérité et à laquelle l'adversité a ajouté quelque chose de noble et de grave. Quand un français passe, on l'invite et l'on est heureux qu'il vienne. En France, Louis-Philippe recherchait les anglais, en Angleterre il recherche les français.

Le dîner de famille offre ce mélange de vieillards et d'enfants qui a quelque chose de patriarchal. Cependant Louis-Philippe, empêché par sa santé et forcé de manger à part, n'y paraît plus. La reine y préside, assise seule au grand côté de la table. Au moment où l'on sert, chaque groupe arrive avec ses enfants, M^me^ la duchesse d'Orléans, grande, mince, un peu maigre, noble, digne, gracieuse, triste, toujours en deuil, toujours avec ses fils, donnant la main droite au comte de Paris et la main gauche au duc de Chartres; le duc et la duchesse de Nemours avec leurs beaux enfants, le duc et la duchesse d'Aumale avec les leurs, le prince de Joinville entouré des siens qui se disputent pour être à table à côté de lui. — *Je veux être à côté de papa! Je veux être à côté de papa!* On n'entend que cela au moment où il s'assied. M. de Joinville paraît par moments accablé. Voici comment la reine en parle : — Comment trouvez-vous Joinville? disait-elle dernièrement à un visiteur de France, toujours beau, n'est-ce pas? mais fait comme un voleur.

Ils ont conservé entre eux l'habitude d'appeler M^me^ de Joinville *Chica*.

Le duc d'Aumale est triste comme son frère de Joinville. M. de Nemours a gardé sa mine froide.

IMPRIMERIE NATIONALE.

A la table de famille, M^me^ la duchesse d'Orléans prend place au côté droit de la reine, M. et M^me^ de Nemours au côté gauche, les autres princes chacun selon son rang. M. et M^me^ de Montpensier manquent, ils sont à Séville.

Les visiteurs invités ainsi que les officiers de la maison font face à la reine et aux princes.

Le dîner est simple, sans primeurs, servi à la russe, avec le dessert sur la table, chaque convive a un laquais derrière lui; quelque chose qui a grand air, mais qui n'est plus royal.

Après le dîner, quelques instants de causerie, puis on s'en va. La reine se couche de bonne heure.

M^me^ la duchesse d'Orléans vit à part, le plus qu'elle peut. On la rencontre souvent au bord de la mer, se promenant pendant que le comte de Paris prend des leçons de natation.

De tous les enfants royaux, le plus spirituel est le petit duc de Chartres et le plus beau le petit duc de Wurtemberg.

[MORT DE BALZAC.]

Le 18 août 1850, ma femme, qui avait été dans la journée pour voir M^me^ de Balzac, me dit que M. de Balzac se mourait. J'y courus.

M. de Balzac était atteint depuis dix-huit mois d'une hypertrophie du cœur. Après la révolution de février, il était allé en Russie et s'y était marié. Quelques jours avant son départ, je l'avais rencontré sur le boulevard; il se plaignait déjà et respirait bruyamment. En mai 1850, il était revenu en France, marié, riche et mourant. En arrivant, il avait déjà les jambes enflées. Quatre médecins consultés l'auscultèrent. L'un d'eux, M. Louis, me dit le 6 juillet : Il n'a pas six semaines à vivre. C'était la même maladie que Frédéric Soulié.

Le 18 août, j'avais mon oncle, le général Louis Hugo, à dîner. Sitôt levé de table, je le quittai et je pris un fiacre qui me mena avenue Fortunée, n° 14, dans le quartier Beaujon. C'était là que demeurait M. de Balzac. Il avait acheté ce qui restait de l'hôtel de M. de Beaujon, quelques corps de logis bas échappés par hasard à la démolition; il avait magnifiquement meublé ces masures et s'en était fait un charmant petit hôtel, ayant porte cochère sur l'avenue Fortunée et pour tout jardin une cour longue et étroite où les pavés étaient coupés çà et là de plates-bandes.

Je sonnai. Il faisait un clair de lune voilé de nuages. La rue était déserte. On ne vint pas. Je sonnai une seconde fois. La porte s'ouvrit. Une servante m'apparut avec une chandelle.

— Que veut monsieur? dit-elle.

Elle pleurait.

Je dis mon nom. On me fit entrer dans le salon qui était au rez-de-chaussée, et dans lequel il y avait, sur une console opposée à la cheminée, le buste colossal en marbre de Balzac par David. Une bougie brûlait sur une riche table ovale posée au milieu du salon et qui avait en guise de pieds six statuettes dorées du plus beau goût.

Une autre femme vint qui pleurait aussi et qui me dit :

— Il se meurt. Madame est rentrée chez elle. Les médecins l'ont abandonné depuis hier. Il a une plaie à la jambe gauche. La gangrène y est. Les médecins ne savent ce qu'ils font. Ils disaient que l'hydropisie de Monsieur était une hydropisie couenneuse, une infiltration, c'est leur mot, que la

peau et la chair étaient comme du lard et qu'il était impossible de lui faire la ponction. Eh bien, le mois dernier, en se couchant, Monsieur s'est heurté à un meuble historié, la peau s'est déchirée, et toute l'eau qu'il avait dans le corps a coulé. Les médecins ont dit : Tiens! Cela les a étonnés et depuis ce temps-là ils lui ont fait la ponction. Ils ont dit : Imitons la nature. Mais il est venu un abcès à la jambe. C'est M. Roux qui l'a opéré. Hier on a levé l'appareil. La plaie, au lieu d'avoir suppuré, était rouge, sèche et brûlante. Alors ils ont dit : Il est perdu! et ne sont plus revenus. On est allé chez quatre ou cinq, inutilement. Tous ont répondu : Il n'y a rien à faire. La nuit a été mauvaise. Ce matin, à neuf heures, Monsieur ne parlait plus. Madame a fait chercher un prêtre. Le prêtre est venu et a donné à Monsieur l'extrême-onction. Monsieur a fait signe qu'il comprenait. Une heure après, il a serré la main à sa sœur, M^me^ de Surville. Depuis onze heures il râle et ne voit plus rien. Il ne passera pas la nuit. Si vous voulez, Monsieur, je vais aller chercher M. de Surville, qui n'est pas encore couché.

La femme me quitta. J'attendis quelques instants. La bougie éclairait à peine le splendide ameublement du salon et de magnifiques peintures de Porbus et de Holbein suspendues aux murs. Le buste de marbre se dressait vaguement dans cette ombre comme le spectre de l'homme qui allait mourir. Une odeur de cadavre emplissait la maison.

M. de Surville entra et me confirma tout ce que m'avait dit la servante. Je demandai à voir M. de Balzac.

Nous traversâmes un corridor, nous montâmes un escalier couvert d'un tapis rouge et encombré d'objets d'art, vases, statues, tableaux, crédences portant des émaux, puis un autre corridor, et j'aperçus une porte ouverte. J'entendis un râlement haut et sinistre.

J'étais dans la chambre de Balzac.

Un lit était au milieu de cette chambre. Un lit d'acajou ayant au pied et à la tête des traverses et des courroies qui indiquaient un appareil de suspension destiné à mouvoir le malade. M. de Balzac était dans ce lit, la tête appuyée sur un monceau d'oreillers auxquels on avait ajouté des coussins de damas rouge empruntés au canapé de la chambre. Il avait la face violette, presque noire, inclinée à droite, la barbe non faite, les cheveux gris et coupés court, l'œil ouvert et fixe. Je le voyais de profil, et il ressemblait ainsi à l'empereur.

Une vieille femme, la garde, et un domestique se tenaient debout des deux côtés du lit. Une bougie brûlait derrière le chevet sur une table, une autre sur une commode près de la porte. Un vase d'argent était posé sur la table de nuit.

Cet homme et cette femme se taisaient avec une sorte de terreur et écoutaient le mourant râler avec bruit.

La bougie au chevet éclairait vivement un portrait d'homme jeune, rose et souriant, suspendu près de la cheminée.

Une odeur insupportable s'exhalait du lit. Je soulevai la couverture et je pris la main de Balzac. Elle était couverte de sueur. Je la pressai. Il ne répondit pas à la pression.

C'était cette même chambre où je l'étais venu voir un mois auparavant. Il était gai, plein d'espoir, ne doutant pas de sa guérison, montrant son enflure en riant.

Nous avions beaucoup causé et disputé politique. Il me reprochait «ma démagogie». Lui était légitimiste. Il me disait : «Comment avez-vous pu renoncer avec tant de sérénité à ce titre de pair de France, le plus beau après le titre de roi de France!»

Il me disait aussi : «J'ai la maison de M. de Beaujon, moins le jardin, mais avec la tribune sur la petite église du coin de la rue. J'ai là dans mon escalier une porte qui ouvre sur l'église. Un tour de clef et je suis à la messe. Je tiens plus à cette tribune qu'au jardin.»

Quand je l'avais quitté il m'avait reconduit jusqu'à cet escalier, marchant péniblement, et m'avait montré cette porte, et il avait crié à sa femme : — «Surtout, fais bien voir à Hugo tous mes tableaux.»

La garde me dit :

— Il mourra au point du jour.

Je redescendis, emportant dans ma pensée cette figure livide; en traversant le salon, je retrouvai le buste immobile, impassible, altier et rayonnant vaguement, et je comparai la mort à l'immortalité.

Rentré chez moi, c'était un dimanche, je trouvai plusieurs personnes qui m'attendaient, entre autres Riza-Bey, le chargé d'affaires de Turquie, Navarrete, le poëte espagnol, et le comte Arrivabene, proscrit italien. Je leur dis : Messieurs, l'Europe va perdre un grand esprit.

Il mourut dans la nuit. Il avait cinquante et un ans.

On l'enterra le mercredi.

Il fut d'abord exposé dans la chapelle Beaujon, et il passa par cette porte dont la clef lui était à elle seule plus précieuse que tous les jardins-paradis de l'ancien fermier-général.

Giraud, le jour même de sa mort, avait fait son portrait. On voulait faire mouler son masque, mais on ne le put, tant la décomposition fut

rapide. Le lendemain de la mort, le matin, les ouvriers mouleurs qui vinrent trouvèrent le visage déformé et le nez tombé sur la joue. On le mit dans un cercueil de chêne doublé de plomb.

Le service se fit à Saint-Philippe-du-Roule. Je songeais, à côté de ce cercueil, que c'était là que ma seconde fille avait été baptisée, et je n'avais pas revu cette église depuis ce jour-là. Dans nos souvenirs la mort touche la naissance.

Le ministre de l'intérieur, Baroche, vint à l'enterrement. Il était assis à l'église près de moi devant le catafalque et de temps en temps il m'adressait la parole.

Il me dit : C'était un homme distingué.

Je lui dis : C'était un génie.

Le convoi traversa Paris et alla par les boulevards au Père-Lachaise. Il tombait des gouttes de pluie quand nous partîmes de l'église et quand nous arrivâmes au cimetière. C'était un de ces jours où il semble que le ciel verse quelques larmes.

Je marchais à droite en tête du cercueil, tenant un des glands d'argent du poêle; Alexandre Dumas de l'autre côté.

Quand nous parvînmes à la fosse, qui était tout en haut, sur la colline, il y avait une foule immense, la route était âpre et étroite, les chevaux avaient peine en montant à retenir le corbillard qui recula. Je me trouvai pris entre une roue et une tombe. Je faillis être écrasé. Des spectateurs qui étaient debout sur le tombeau me hissèrent par les épaules près d'eux.

Nous fîmes tout le trajet à pied.

On descendit le cercueil dans la fosse, qui était voisine de Charles Nodier et de Casimir Delavigne. Le prêtre dit la dernière prière et je prononçai quelques paroles.

Pendant que je parlais, le soleil baissait. Tout Paris m'apparaissait au loin dans la brume splendide du couchant. Il se faisait, presque à mes pieds, des éboulements dans la fosse, et j'étais interrompu par le bruit sourd de cette terre qui tombait sur le cercueil.

À L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

23 février 1850.

Pendant la séance, Lamartine est venu s'asseoir à côté de moi, à la place qu'occupe habituellement M. Arbey. Tout en causant, il jetait à demi-voix des sarcasmes aux orateurs.

Thiers parlait. — Petit drôle! a murmuré Lamartine. Puis est venu Cavaignac. — Qu'en pensez-vous? me dit Lamartine. Quant à moi, voici mon sentiment. Il est heureux, il est brave, il est loyal, il est disert, — et il est bête.

A Cavaignac succéda Emmanuel Arago. L'Assemblée était orageuse. — Celui-ci aussi est bête. Il a de trop petits bras pour les efforts qu'il fait. Il se jette volontiers dans les mêlées et ne sait plus comment s'en tirer. La tempête le tente et le tue.

Un moment après, Jules Favre monta à la tribune. — Je ne sais pas, me dit Lamartine, où ils voient un serpent dans cet homme-là. C'est un académicien de province.

Tout en riant, il prit une feuille de papier dans mon tiroir, me demanda une plume, demanda une prise de tabac à Savatier-Laroche, écrivit quelques lignes. Cela fait, il monta à la tribune et jeta à M. Thiers, qui venait d'attaquer son œuvre, la révolution de février, de graves et hautaines paroles. Puis il redescendit à notre banc, me serra la main pendant que la gauche applaudissait et que la droite s'indignait, et vida tranquillement dans sa tabatière la tabatière de Savatier-Laroche.

Juin 1850.

Dupin a un genre de mots particulier. C'est le mot gaulois où se mêlent l'esprit robin et l'esprit grivois.

Je ne sais quel membre de la majorité, au moment de voter le projet contre le suffrage universel, est monté à son fauteuil et lui a dit : — Vous êtes notre président et de plus un grand légiste. Vous en savez plus long que moi. Éclairez-moi. Je suis indécis. Est-il vrai — et le pensez-vous — que le projet de loi viole la Constitution?

Dupin a paru rêver un moment et a répondu : — Non, il ne la viole pas, mais il la trousse aussi haut que possible.

Ceci me rappelle ce qu'il me dit le jour où je parlai sur la loi d'enseignement. M. Baudin m'avait cédé son tour de parole. Je montai au fauteuil pour en prévenir Dupin.

— Ah! vous allez parler? tant mieux! me dit-il; et, me montrant M. Barthélemy Saint-Hilaire qui tenait la tribune en ce moment-là et qui faisait contre la loi un long et minutieux discours d'universitaire, il ajouta : — Celui-ci vous rend service. Il fait la besogne préparatoire. Il déculotte la loi. Cela fait que vous n'aurez pas la peine de la déboutonner et que vous pourrez tout de suite .....

Il acheva la phrase par ce geste expressif qui consiste à frapper le dehors des doigts de la main gauche avec le dedans des doigts de la main droite.

Juin 1850.

Louis Bonaparte demande une petite liste civile de trois millions six cent mille francs. Il lui faut quelques zéros de plus à son budget, il ne se contente pas des zéros qu'il avait ajoutés à son ministère.

Juin 1850.

Le gouvernement a trouvé un moyen d'empêcher les révolutions. Il s'est dit : les révolutions naissent des barricades et les barricades naissent des pavés. — Il macadamise les boulevards et le faubourg Saint-Antoine.

Voilà donc à quoi se résout désormais la politique du gouvernement : une moitié de l'année en poussière et l'autre moitié en boue.

PROCÈS DU *POUVOIR*[1].

18 juillet 1850.

Pour la première fois, depuis la République, l'Assemblée se constitue tribunal. La séance commence à midi par extraordinaire.

[1] Le gérant du journal *le Pouvoir*, M. de la Martinière, était incriminé comme ayant publié un article portant atteinte à la dignité et aux droits de l'Assemblée législative. M. de la Martinière, défendu par Me Chaix d'Est-Ange, fut condamné, par 275 voix contre 119, à 5,000 francs d'amende. (*Note de l'éditeur.*)

Il y a eu ce matin conseil à l'Élysée. Le journal accusé et traduit à la barre est de l'intimité, presque de la domesticité de l'Élysée.

Le conseil a fini tard. Tout à l'heure, comme j'arrivais à l'Assemblée par l'omnibus vert, en passant sur le pont de la Concorde, j'ai vu défiler les ministres en voiture, M. Dumas dans une berline, M. de Parieu en calèche, M. Bineau en escargot.

Comme j'entrais à l'Assemblée, l'affaire était commencée, le prévenu, La Martinière, ami de Mocquart, ami du président, est assis sur une chaise à l'entrée de ce carré long qu'on appelle l'hémicycle, la face tournée vers la tribune et vers M. Dupin, le dos par conséquent tourné à l'Assemblée.

M. Chaix d'Est-Ange parle. Trois heures de charabia en perspective.

Juillet 1850.

Moment bizarre.

Nous sommes en république, le parti monarchique gouverne.

La réaction, officiellement et à la tribune, est obligée de faire bonne mine à la République, mais, comme ces mauvaises mères qui, forcées de sourire à leurs enfants en public, s'en dédommagent et les fouaillent à huis clos, elle se cache derrière les lois de compression et là elle administre d'énormes fessées aux principes révolutionnaires.

---

18 décembre.

A propos de l'élection du général La Hitte, M. Baroche a soutenu à la tribune que la loi du 31 mai devait être, non seulement exécutée, mais encore respectée, et que ceux-là commettaient un délit qui ne la respectaient pas. Lagrange lui a crié de sa place (et je cite le mot parce qu'il ne sera certainement pas au *Moniteur*) : « Soit. Nous commettons un délit en ne la respectant pas; mais, vous, vous avez commis un crime en la faisant. »

Le 31 mai, date fatale. La première fois, elle marqua la violation de la représentation nationale; la deuxième fois, la mutilation du suffrage universel.

DIALOGUE.

— Je veux un système d'impôts qui ne dépouille pas le pauvre.

— Vous êtes un ennemi de la propriété.

— Je veux remédier à un ensemble de faits sociaux qui font fatalement du malheureux un misérable, et sous le poids desquels tant d'infortunées mères mettent au jour des filles pour le lupanar et des fils pour le bagne.

— Vous êtes un ennemi de la famille.

— Je veux un clergé non salarié, libre, pur, digne, pratiquant Jésus et non Loyola.

— Vous êtes un ennemi de la religion.

— Je veux le gouvernement régulier et pacifique de tous par tous et pour tous.

— Vous êtes un ennemi de la société.

— Je veux la suppression de la guerre.

— Vous êtes un ennemi de l'humanité.

— Je veux l'abolition de la peine de mort.

— Vous êtes un buveur de sang.

---

18 décembre 1850.

Tout à l'heure, autour de la cheminée de la Salle des Conférences, j'entendais des représentants de la droite, parmi lesquels Malleville, Janvier, Druet-Desvaux, et un de la gauche, Victor Lefranc, deviser des révolutions en général et de février 1848 en particulier. Un représentant, dont je ne sais pas le nom, ancien député, disait : — Deux choses ont fait cette révolution : de ce qui se passait nous ne savions qu'une moitié, et sur l'autre moitié nous nous faisions illusion. Dès le 22, la Chambre avait été envahie, nous ne nous en doutions pas. Plus de soixante émeutiers avaient violé les tribunes, comme s'ils venaient prendre leurs dimensions. Ils étaient entrés par la petite porte de la rue de Bourgogne, la garde nationale les avait laissés passer. Deux ou trois députés et moi, nous nous étions amusés à les voir défiler ici dans cette salle, sans savoir ce qu'ils venaient faire.

J'ai interrompu : — Une révolution tout bonnement. C'est toujours ainsi qu'elles se feront. Elles vous passeront devant le nez avant de vous monter sur la tête.

Le narrateur a repris : — Nous ne voulions que nous faire illusion. Cela a été ainsi jusqu'au bout. Le 23, quand nous entendions le canon, nous disions : — C'est une porte qui se ferme. *Le 24, nous nous adressions aux gens en blouse pour savoir s'il y avait des abdications, des duchesses d'Orléans, des rois, des régences. — Nous ne savions rien.*

1850.

Lois d'état de siège, lois de censure, lois de clôture, lois de compression, lois d'étouffement, lois pour l'ignorance publique, lois de déportation et de transportation, lois contre le suffrage universel, lois contre la presse. Ils disent : faisons de l'ordre.

Pour eux la camisole de force s'appelle *le calme.*

[OPINION DU ROI JÉRÔME SUR LOUIS BONAPARTE.]

Hier, 5 décembre 1850, j'étais aux Français. Rachel jouait *Adrienne Lecouvreur*. Jérôme Bonaparte était dans l'avant-scène à côté de la mienne. Je l'ai été voir dans un entr'acte. Nous avons causé. Il m'a dit :

— Louis est fou. Il se défie de ses amis et se livre à ses ennemis. Il se défie de sa famille et se laisse garrotter par les vieux partis royalistes. J'étais mieux reçu, après ma rentrée en France, par Louis-Philippe aux Tuileries que je ne le suis à l'Élysée par mon neveu. Je lui disais l'autre jour devant un de ses ministres (Fould) : — Mais souviens-toi donc! Quand tu étais candidat à la présidence, monsieur (je montrais Fould) est venu me trouver rue d'Alger où je demeurais et m'a prié de me mettre sur les rangs, pour la présidence, au nom de MM. Thiers, Molé, Duvergier de Hauranne, Berryer et Bugeaud. Il m'a dit que jamais tu n'aurais *le Constitutionnel;* que tu étais, pour Molé, un idiot et, pour Thiers, une tête de bois; que, seul, je pouvais tout rallier et réussir contre Cavaignac. J'ai refusé. J'ai dit que toi tu étais la jeunesse et l'avenir, que tu avais vingt-cinq ans devant toi et que j'en avais huit ou dix à peine; que j'étais un invalide, et qu'on me laissât tranquille. Voilà ce que ces gens-là faisaient, et voilà ce que j'ai fait, — et tu oublies tout cela! Et tu fais de ces messieurs les maîtres! Et ton cousin, mon fils, qui t'a défendu à la Constituante, qui s'est dévoué corps et âme à ta candidature, tu le mets à la porte! Et le suffrage universel qui t'a fait ce que tu es, tu le brises! Ma foi, je dirai comme Molé que tu es un idiot, et comme Thiers que tu es une tête de bois!

Le roi de Westphalie s'est arrêté un moment, puis a repris :

— Et savez-vous, monsieur Victor Hugo, ce qu'il m'a répondu? «Vous verrez!» Personne ne sait le fond de cet homme-là!

Il s'est interrompu encore et a continué :

— Cette armée du Nord qu'il voulait faire, c'est une verge pour le fouetter. Croirez-vous cela? je me suis offert à lui, je lui ai dit : — Je suis maréchal de France, donne-m'en le commandement, personne n'a rien à dire; les militaires, rien, je suis le plus ancien général de l'armée; les partis, rien, je suis ton oncle, c'est tout simple; l'Assemblée, rien, c'est ton droit. Les soldats applaudissent : je m'appelle Napoléon. Et tu es sûr de moi! — Eh bien, Monsieur, il m'a refusé! et savez-vous qui il voulait nommer? Changarnier!

Je me suis mis à rire et j'ai dit à Jérôme : — Le mouton qui se fie au loup, cela s'était vu dans les fables; cela ne s'était pas encore vu dans l'histoire.

1851.

SITUATION.

Février 1851.

Huit jours après le message de janvier, la demande en dotation[1].

On avait vu quelquefois une main qui mendie. Mais ce qu'on n'avait jamais vu, c'est que la main qui a donné le soufflet fût la même qui demande le sou.

LES BOURDONNEMENTS DE L'ASSEMBLÉE.

Mai.

CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE.

— Tiens! c'est ce cafard qui préside aujourd'hui? — C'est le général Bedeau! — Général, non. Bedeau, oui. — Dis donc, Noël Parfait! — Quoi? — Dombidau est-il à son banc? — Non, Groseille[2] n'est pas là. — A propos, Lagrange se bat-il? — Oui. — Cette idée! il nous a réunis tout à l'heure quatrevingts dans l'ancienne salle pour nous demander s'il devait se battre. Il croit que l'Élysée veut le faire tuer. Du reste, il est furieux. Il se battra à cinq pas. — C'est lui qui a raison. — Non, c'est le colonel Laborde. — Non, c'est Pierre Bonaparte. — Ah! bah! tous ces princes-là! — Jules Favre! — Eh bien! — Es-tu du banquet de demain, pour le 4 mai, à la barrière des Martyrs? — Non. On ne m'a pas averti, et puis je ne connais pas ça. — Y va-t-on? — Michel[3] n'en a pas grande envie.

[1] Par le message de janvier 1851, le Président de la République annonçait, en termes assez vifs, la constitution d'un nouveau ministère formé contre toutes les règles parlementaires. L'Assemblée se vengea en refusant de renouveler le supplément de dotation voté en 1850. (*Note de l'éditeur.*)

[2] M. Dombidau de Crouseilhes, autrefois le baron de Crouseilhes, pair de France, conseiller à la Cour de cassation, aujourd'hui ministre de l'instruction publique. (*Note de Victor Hugo.*)

[3] Michel [de Bourges]. (*Note de Victor Hugo.*)

— On dit Miot et Greppo pris en flagrant délit dans le conciliabule du comité de résistance. — Eh non, ils étaient à leur banc il n'y a qu'une minute. — A propos, avez-vous entendu cette canaille de Mouchy tout à l'heure? Il a appelé Dupont *M. de Bussac*[1]. Sont-ils insolents, ces grands seigneurs!

CE QU'ON ENTEND SUR L'AUTRE MONTAGNE. — (À DROITE.)

— M. Lebœuf, avez-vous lu *la Presse* aujourd'hui? — Ce brigand de Girardin! — La France ne sera tranquille que lorsqu'il n'y aura plus de journaux. — Pas un seul! — Excepté *le Moniteur*. — Et encore à la condition qu'il ne mettra que les actes officiels. — A l'ordre! A l'ordre! — A l'ordre! Hein, qu'est-ce qu'on a dit? — Je ne sais pas. — Gueulent-ils, à gauche? — Le petit Thiers n'est pas là? — Non. — Il n'est pas exact, le petit. — Qui est-ce donc qui vote pour lui? — C'est Janvier. — Tiens! cette canaille de Lamartine n'y est pas. — Non, mais cette canaille d'Hugo y est. — Kerdrel, je donnerais tous les poëtes pour deux sous. — Et tous les avocats pour deux liards. — Dupin est donc parti pour son congé? — Il sent venir la révision. Il flaire les coups d'état. Quand la maison branle, les rats s'en vont. — A l'ordre! A l'ordre! — Hein, qu'est-ce qu'on a dit? — Je ne sais pas.

[1] Dupont [de Bussac]. (*Note de Victor Hugo.*)

PEINE DE MORT.

16 octobre 1851.

Quand un homme est condamné à mort, dans cette ville de Paris, une fois l'arrêt prononcé, une porte placée derrière le banc des accusés s'ouvre dans le mur de la salle des assises et les gendarmes l'entraînent à travers des corridors et des escaliers obscurs. Quelques instants après, une grille de fer s'ouvre, le condamné descend quelques marches, il se trouve dans une grande salle basse, pavée, voûtée en ogives, badigeonnée en jaune sale, qui est l'avant-greffe de la Conciergerie. Là les gendarmes le remettent aux geôliers. Les geôliers prévenus attendent en foule le condamné. On s'empresse autour de lui. Tout un des côtés de cet avant-greffe est occupé par une large grille peinte en jaune comme le reste et qui emplit tout une ogive du haut en bas. Cette grille, où s'ouvre une porte carrée, ferme un compartiment obscur qui est l'antichambre du cachot dit cellule des condamnés à mort. On fait entrer le condamné dans cette antichambre. Il y a là pour tout meuble un vaste paravent de papier gris à fleurs. On pousse le condamné derrière ce paravent; on étend un tapis sur le pavé; puis on déshabille l'homme. Les allants et venants restés hors de la grille font effort pour l'apercevoir. On met le condamné entièrement nu, on le visite de la tête aux pieds, après quoi on lui passe une chemise à large col rabattu et on le rhabille avec des vêtements spéciaux. Cette toilette se termine par la camisole de force. Si le condamné est redoutable on fait passer entre les jambes les cordes qui attachent l'extrémité des manches. Cette position produit une gêne souvent insupportable et qui devient une souffrance. La camisole mise, on l'introduit par une porte bardée de fer qui s'ouvre brusquement derrière lui dans la cellule des condamnés à mort.

Hier, on a condamné à mort un nommé Humblot, garçon de dix-neuf ans. C'était un petit jeune homme à l'air doux et au regard timide qui avait coupé la gorge à sa maîtresse avec un rasoir. Détail affreux : il avait choisi pour le meurtre le moment de l'amour. Dans les quelques semaines qu'il a passées à la Conciergerie en attendant sa mise en jugement, cet Humblot était le plus gai des prisonniers. Il jouait à saute-mouton et à la main chaude avec de grands éclats de rire.

Vers sept heures du soir, la sonnette de l'avant-greffe, vivement secouée, a annoncé que le condamné arrivait.

Un moment après, la grille s'est ouverte, et il a paru. Il avait l'air parfaitement calme. Un des assistants me disait : J'étais, certes, plus ému que lui. Je pouvais à peine me tenir sur mes jambes.

En entrant dans l'avant-greffe, il a jeté les yeux sur la foule des assistants, geôliers et prisonniers, et il a dit : — J'ai tout de même crânement soif. J'ai une faim à crever.

Puis il a franchi l'autre grille, est entré derrière le paravent; on a posé à terre deux chandelles allumées; il a regardé curieusement le tapis qu'on déroulait sous ses pieds, et s'est laissé déshabiller sans mot dire. Quand il a été nu, il a dit : Tiens! et a fait un entrechat. C'était le visage d'un enfant et la gaîté aussi.

On l'a rhabillé des habits de la prison et on lui a mis la camisole de force. C'est un nommé Charbonnier, condamné pour *chantage,* qui met aux condamnés cette camisole. Cet homme est doux, et sait serrer la camisole sans gêner le prisonnier. — Ne me faites pas de mal, a dit Humblot, puis il a reconnu Charbonnier, et a dit : Ah! c'est toi! bonsoir!

Les porte-clefs essayaient de le consoler. Il s'est mis à rire. — A quoi bon tout ça? Je ne me désespère pas. Je ferai mon pourvoi. Bah! on en revient. Et puis je n'ai pas peur.

Un moment après, il a dit :

— J'ai tué, eh bien! on me tuera. Quitte.

La camisole liée et bouclée, il s'est écrié : Ma calotte rouge! Qu'est-ce qu'on a fait de ma calotte rouge! Je veux ma calotte rouge.

On a trouvé cette calotte à terre dans un coin et on la lui a mise sur la tête.

— Maintenant, à manger! a-t-il dit.

— Que voulez-vous?

— Une omelette au lard.

Charbonnier lui a dit : — J'ai un demi-poulet rôti. En veux-tu?

— Parbleu!

On lui a servi le demi-poulet et l'omelette au lard. Il a mangé avidement. Il a bu une bouteille de vin, puis s'est couché, et a dormi dix heures.

A cinq heures du matin on est venu le réveiller pour le conduire à la Roquette.

1852-1854.

SOUVENIRS PERSONNELS DE BRUXELLES ET DE JERSEY.

I

Bruxelles, mars 1852.

Acquittement du *Bulletin Français*[1] par le jury belge.

Un petit peuple libre est plus grand qu'un grand peuple esclave.

L'ancien roi Jérôme a écrit à Alexandre Dumas, qui est ici, pour l'engager à revenir en France; Dumas a répondu : J'aime mieux être dans le pays où l'on acquitte d'Haussonville que dans le pays où l'on proscrit Hugo.

II

Bruxelles, 3 mai 1852.

Tout à l'heure un homme est entré, en haillons, le visage hâlé, les cheveux grisonnants, des souliers troués, une mauvaise casquette. Il m'a dit : — Vous devriez bien empêcher qu'on ne me fasse de la peine. Ah ça, vous notre représentant, dites-moi ça, pourquoi est-ce qu'on ne veut pas que je gagne ma vie? Pourquoi est-ce qu'on me chasse d'ici? J'arrive de France, de Paris, où on m'a chassé, et voilà qu'on me chasse encore de Bruxelles! A Paris, je gagnais ma vie, je suis serrurier mécanicien, j'ai quatre petits enfants, je forgeais, je faisais un écrou dans ma journée, je sais manier le fer, ma femme faisait des ménages, le ménage de M. Crochart qui n'est pas riche, mais qui est régisseur d'un homme qui est riche; mon petit, l'aîné, qui est haut comme ça, cassait du coke avec un marteau, il n'était pas si gros

[1] Par MM. d'Haussonville et Thomas. (*Note de Victor Hugo.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

que le marteau, il n'y a pas de danger. Eh bien! l'homme gagnait, la femme gagnait, le petit gagnait, ça allait! Ces derniers temps, M. Monnin-Japy, le maire du VI^e^, est venu et m'a dit : — Mon garçon, tu es belge et tu n'es pas français. Et puis, vois-tu, les conseils de guerre ne sont pas contents de toi. Il faut t'en aller. — Je m'en suis allé. Je suis né à Tournai, mais j'aurai quarante ans le 25 juin et il y a trente-neuf ans que j'étais à Paris. C'est-il être belge ça? Je suis enfant naturel, j'ai été mis par terre à neuf mois par papa et maman dans le bureau Sainte-Apolline, va comme je te pousse, on m'a élevé par charité dans un pays entre Amiens et Montdidier, je suis devenu serrurier, c'est-il être belge ça? Si bien que je suis venu ici, ici on m'a dit : — Mon garçon, tu es français, tu n'es pas belge, va-t'en. — Ah ça! mettez-moi belge, mettez-moi français, mais mettez-moi quelque chose. Il faut bien que je sois d'un pays. Je n'ai pas besoin d'être électeur, je suis ouvrier de fer, mais je veux être d'un pays. J'avais trouvé de l'ouvrage, mon représentant, j'étais allé à la porte de Cologne, à la porte de Schaerbeeck, à la porte de Ninove; on m'avait embauché pour travailler. Et puis voilà qu'on me fait venir à l'hôtel de ville et qu'on me dit : Va-t'en! Et mes petits enfants! il faut donc que je les emporte sur mon dos? Je n'ai pas le sou, moi, je n'ai que mes mains, il y a des gens qui sont heureux, qui ont de ce qui se glisse, qui n'ont pas peur de manquer, moi je n'ai rien du tout que mes quatre petits! Ces gens de la police, je leur ai dit : — Pourquoi m'avez-vous donné un passeport pour rester en Belgique? Rendez-moi mes huit francs au moins! — Ah bien oui! pas de danger. A présent, me voilà. Depuis deux jours je n'ai pas mangé, et mes petits enfants non plus, et il faut que j'aille en Angleterre! Sans un pantalon qu'on m'a donné, je serais tout nu. Vous me feriez bien plaisir de me dire si j'ai fait du mal à quelqu'un!

III

Bruxelles, mai 1852.

L'autre dimanche, je me promenais avec quelques amis dans le bois de la Cambre. Nous étions en calèche. Il y avait quelques femmes parées et jolies dans la voiture. C'était par un beau soleil; les fleurs de mai étincelaient dans l'herbe. L'ombre des feuilles couvrait la terre de toutes sortes de guipures noires. Les femmes causaient et riaient. Au tournant d'une route quelques hommes déguenillés, têtes nues, pieds nus, étaient assis sur un talus. Un d'eux se leva, montra du doigt la calèche, et comme nous passions, je l'entendis qui disait aux autres : Voilà les dieux; nous, nous sommes en enfer.

IV

Cette nuit 15 juin 1852, j'ai rêvé que j'étais prédicateur de l'Avent à Versailles devant Louis XIV et fait, tout en dormant, un sermon dont je me rappelle ceci :

Oui, au milieu de cette cour, de ces pompes, de ce Versailles, en présence de cette foule, de cette rumeur, de ces grands seigneurs les plus grands de l'Europe, de ces gardes qui ont un soleil d'or sur la poitrine, moi ombre, atome, grain de poussière, néant, pauvre moine pieds nus, ceint d'une corde et vêtu d'un sac, tremblant et comme anéanti devant la majesté du roi de France, si je songe à ce que j'ai à faire ici, je puis me redresser, sire, entr'ouvrir du haut de cette chaire les splendeurs formidables du saint des saints, et étonner, éblouir, accabler la majesté du roi de la majesté de Dieu !

V

A mon arrivée à Jersey, le 5 août 1852, il y avait sur les murs de Saint-Hélier les deux affiches que voici :

I

ÉLECTEURS!
RÉVEILLEZ-VOUS!!!

JUSTICE DE PAIX!

ÉLECTEURS, vous voterez pour une JUSTICE DE PAIX

PROPOSÉE par le projet de votre connétable et adoptée par les États du 20 juillet 1847;

SECONDÉE par Mons. le juge ARTHUR par ces paroles mémorables à la veille de son élection :

PROCLAMÉE par[1]

RATIFIÉE par 1,890 électeurs.

[1] Le nombre est resté en blanc sur le manuscrit. (*Note de l'éditeur.*)

II

JUSTICE DE PAIX !

Mercredi 4 août, à 6 heures du soir,

HÔTEL DE VILLE

Don street.

ASSEMBLÉE

DES CONSTITUANTS DE SAINT-HÉLIER.

Électeurs indépendants, prononcez-vous pour une justice de paix, ou taisez-vous à jamais.

VI

Jersey, 1853.

Cette nuit (nuit du 1er au 2 avril), vers dix heures trois quarts, je me couchais. Comme je montais dans mon lit, j'ai senti un mouvement violent et singulier. Je me suis dit d'abord : — Quelle est cette énorme voiture qui passe ? — Mais le mouvement se prolongeant, j'ai compris que c'était autre chose. C'était tout simplement un tremblement de terre.

Pendant que j'observais, j'entendais au premier, au-dessous de moi, la voix de Catherine (ma cuisinière) qui disait : — Mademoiselle, est-ce vous qui avez sonné ? — Et la voix de ma fille qui répondait : Non. — Puis la voix de Catherine reprenait à la porte d'à côté : — Est-ce Madame qui a sonné ? — Et ma femme répondait : — Ce n'est pas moi. — Là-dessus Catherine monta jusqu'à ma porte, me fit la même question, eut la même réponse, et redescendit l'escalier en grommelant : Qu'est-ce que cela veut dire ? toutes les sonnettes qui ont sonné à la fois !

L'oscillation a duré de huit à dix secondes, elle allait pour moi de gauche à droite, c'est-à-dire du nord au sud. La mer faisait un bruit effrayant. Ce bruit, qui avait quelque chose du rugissement des bêtes vivantes, ne ressemblait en rien à la rumeur ordinaire des marées et même des tempêtes. Puis la terre s'est apaisée, la mer s'est tue, et je me suis endormi.

Dans ce moment-là, mon fils Victor était chez le général Le Flô (Colomberes street). Ils causaient. Tout à coup Le Flô dit : — Qu'est-ce que c'est que ce remue-ménage de meubles là-haut? Est-ce que les voisins se battent? — Puis il s'écria : — Mais non! c'est un tremblement de terre! Voilà le cinquième que j'ai depuis que je suis au monde. A Médéah, cela allait si bien que j'ai été obligé de sortir de peur que les murs ne me tombassent sur la tête. — Comme dans les tragédies de Racine, dit Victor. Et cependant tous deux sortirent. Devant la porte du général trois vieilles femmes se lamentaient et criaient : C'est la fin du monde. Tout Saint-Hélier était sur pied. Bon nombre de jersiais ne se sont pas couchés, disant que la terre tremblait toujours trois fois de suite, et se tenant prêts.

Le général hongrois Mezzaros qui demeure à Saint-Luke a été averti du tremblement de terre par son armoire qui a failli lui tomber sur la tête.

Le lendemain en m'éveillant j'ai vu une souris morte au beau milieu de ma chambre. C'est le seul désastre qu'ait causé ce *terræ motus*.

Une vieille femme m'a dit : Voilà quatrevingts ans que je vis, et je n'ai jamais quitté l'île, et je n'ai jamais vu cela. C'est un drôle de temps.

D'autres vieillards jersiais ont mémoire d'un tremblement de terre arrivé en 1779. Un d'eux m'en parlait et ajoutait : — Je viens de passer toute ma journée à chercher des vers qu'on fit alors sur ce tremblement. C'était une fort jolie épigramme.

Ô dix-huitième siècle! Dieu fait un tremblement de terre, l'homme riposte par un quatrain.

VII

Jersey, 29 mai 1853.

Tout à l'heure je voyais passer sur la route devant ma maison des charrettes ornées de branches de chêne. Je me suis approché d'un charretier, et je lui ai dit : — Pourquoi ces branches d'arbre sur votre cheval? — Il m'a répondu avec son accent jersiais : — Il y a eu un roi qui s'est caché dans un chêne un 29 mai, c'est aujourd'hui le 29 mai, et nous mettons du chêne à nos voitures. — Et il a passé outre.

Je me suis souvenu alors que le 29 mai 1651, Charles II, battu par Cromwell à Worcester, s'était après la bataille caché au creux d'un chêne. Neuf ans plus tard, ce Charles II a régné, il a dressé les gibets et les échafauds, coupé force têtes, vendu Dunkerque à Louis XIV, avili le parlement, fait battre l'Angleterre par la Hollande dans la grande bataille navale des

quatre jours, du 1er au 4 juin 1666; les bâtards ont pullulé autour de son lit, et son règne, outre le sang, a été une longue orgie. Il a été faible comme Louis XIII, libertin comme Louis XV et féroce comme Louis XI. Et aujourd'hui, après deux cents ans, un peuple se souvient encore de cet homme autrement que pour le haïr. Ô entêtement de cette vieille race anglo-normande! Solidité des préjugés! Que de Chine il y a dans l'Angleterre!

VIII

1853.

Ce matin 13 juin, je déjeunais. Un homme a demandé à me parler en particulier. Je l'ai reçu. Il m'a dit avec un accent alsacien : Je m'appelle Schmidt, je suis d'un endroit près de Sarreguemines, je suis tailleur, je demeurais rue Rochechouart, je suis proscrit de décembre. J'étais avec Miot sur *le Duguesclin,* c'est un hasard que je n'aie pas été à Cayenne, enfin me voilà; j'ai passé un an à Londres, je suis ici depuis cinq semaines; je n'ai pas d'ouvrage, et puis ce qui se passe en France me fait mal; je veux en finir, j'en ai assez de tout cela; j'ai coupé mes moustaches, je vais aller à Paris, et je ferai un coup. — C'était un homme d'une quarantaine d'années, calme, basané, robuste, l'air froid et résolu. Je lui ai dit : Comment irez-vous à Paris? — Il m'a répondu : J'ai un faux passeport. Et il a tiré de sa poche un passeport au nom de Frédéric Laibrock, délivré par le vice-consul Laurent en date du 12 mai 1853. Il me dit en me montrant dans un coin la signature *Laibrock :* J'ai contrefait mon écriture. — Je repris : Que voulez-vous faire? — Il me dit : Tuer l'homme.

Je lui ai défendu de faire cela, et lui ai donné toutes les raisons. Il s'en est allé en me disant : — Je ferai ce que vous voudrez. Je ne me suis ouvert qu'à vous seul. Et je suis venu vous voir avec l'idée que je ferais ce que vous me diriez. Vous me dites de ne pas tuer Bonaparte, ça vous regarde; vous savez ça mieux que moi. Je ne le tuerai pas.

Au moment de partir, il m'a pris la main en disant : — J'étais résolu. Vous m'avez changé. Il était mort comme vous êtes là. C'est drôle que ce soit vous qui sauviez la vie à cet homme-là.

Il m'a quitté en ajoutant qu'il irait toujours à Paris, mais pour trois jours seulement, et qu'il serait de retour à Jersey dans dix jours.

Ce Schmidt est ce même tailleur qui, à lui seul, désarma le poste Rochechouart.

IX

Jersey, 26 mars 1854.

J'ai vu successivement passer chez moi, et, selon les hasards de la vie et les oscillations de la destinée, j'ai reçu dans ma maison, quelquefois dans mon intimité, des chanceliers, des pairs, des ducs, Pasquier, Pontécoulant, Montalembert, Bellune, et des grands hommes, La Mennais, Lamartine, Chateaubriand; des présidents de république, Manin; des gouvernants de révolution, Montanelli[1], Arago, Héliade[2]; des généraux de peuples, Louis Blanc, Mierolawski, et des artistes, Rossini, David d'Angers, Pradier, Litz, Meyerbeer, Delacroix; des maréchaux, Soult, Mackau, et des sergents, Bony, Heurtebise; des évêques, le cardinal de Besançon, M. de Rohan, le cardinal de Bordeaux, M. Donnet, et des comédiens, Frédérick Lemaître, M^lle^ Rachel, M^lle^ Mars, M^me^ Dorval, Macready; des ministres et des ambassadeurs, Molé, Guizot, Thiers, lord Palmerston, lord Normanby, M. de Ligne, et des paysans, Claude Durand; des princes, altesses impériales et royales, altesses tout court, le duc d'Orléans, Ernest de Saxe-Cobourg, la princesse de Canino, Louis, Charles, Pierre et Napoléon Bonaparte, et des cordonniers, Guay; des rois, Jérôme de Westphalie, Max de Bavière, et des faiseurs de tours en plein vent, Bourillon; j'ai eu quelquefois en même temps dans mes deux mains la main gantée et blanche qui est en haut, et la grosse main noire qui est en bas, et j'ai reconnu qu'il n'y a qu'un homme.

Après que tout cela a passé devant moi, je suis dans l'exil, heureux d'y être, et je dis que l'Humanité a un synonyme : Égalité, et qu'il n'y a sous le ciel qu'une chose devant laquelle on doive s'incliner : le génie, et qu'une chose devant laquelle on doive s'agenouiller : la bonté.

[1] Montanelli, écrivain italien, triumvir en 1849 avec Guerrazzi et Mazzoni, condamné par contumace lorsque le grand-duc de Toscane fut restauré. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Héliade, écrivain roumain, célèbre par ses poésies, ses satires et ses traductions, fit partie, en 1848, d'un gouvernement révolutionnaire et dut s'expatrier lorsque la révolution fut vaincue par la Russie. (*Note de l'éditeur.*)

1853.

AFFAIRE HUBERT.

Jersey.

Hier, 20 octobre 1853, j'étais, contre mon habitude, allé le soir à la ville. J'avais écrit deux lettres, l'une pour Londres à Schœlcher, l'autre pour Bruxelles à Samuel, que je tenais à mettre moi-même à la poste. Je m'en revenais, il faisait clair de lune, il pouvait être neuf heures et demie, lorsqu'en passant à l'endroit que nous appelons Tap et Flac, espèce de petite place vis-à-vis l'épicier Gosset, un groupe effaré m'aborda.

C'étaient quatre proscrits : Mathé, représentant du peuple; Rattier, avocat; Hayes, dit Sans-Couture, cordonnier, et Henry, dit petit père Henry, dont j'ignore la profession.

— Qu'avez-vous? leur dis-je, les voyant tout émus.

— Nous venons d'exécuter un homme, me dit Mathé, et il agitait un rouleau de papier qu'il tenait à la main.

Alors ils me contèrent rapidement ceci (m'étant retiré depuis le mois de mai des sociétés de proscrits, et vivant à la campagne, tous ces faits étaient nouveaux pour moi) :

Au mois d'avril dernier, un homme débarquait à Jersey. Un réfugié politique, le cabaretier Beauvais, qui est un cœur généreux, se promenait sur le quai au moment où le packet aborda. Il vit cet homme pâle, défait, en haillons, portant un petit paquet misérable.

— Qui êtes-vous? dit Beauvais.

— Un proscrit.

— Votre nom?

— Hubert.

— Où allez-vous?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas d'auberge?

— Je n'ai pas de quoi payer.

— Venez chez moi.

Beauvais emmena Hubert chez lui. Beauvais avait son petit établissement Don street, n° 20.

Hubert était un homme de cinquante ans, ayant les cheveux blancs et la moustache noire, le visage marqué de petite vérole, l'air robuste, l'œil intelligent. Il se disait ancien maître d'école et arpenteur-géomètre. Il était du département de l'Eure.

On l'avait expulsé au 2 décembre; il s'était rendu à Bruxelles où il était venu me voir; chassé de Bruxelles, il était allé à Londres. A Londres, il avait vécu plus d'un an dans les derniers échelons de misère de la proscription.

Il avait habité cinq mois, cinq mois d'hiver, dans ce qu'on appelait une Sociale, espèce de grande salle délabrée, dont les portes et les fenêtres laissaient passer le vent et dont le plafond laissait passer la pluie. Il avait couché, les deux premiers mois de son arrivée, côte à côte avec un autre proscrit, Bourillon, sur la dalle de pierre devant la cheminée. Ces hommes couchaient sur cette dalle, sans matelas, sans couverture, sans une poignée de paille, avec leurs haillons mouillés sur le corps. Il n'y avait pas de feu dans la cheminée.

Ce n'était qu'au bout de deux mois que Louis Blanc et Ledru-Rollin avaient donné quelque argent pour acheter du charbon. Quand ces hommes avaient des pommes de terre, ils les faisaient cuire dans l'eau et ils dînaient; quand ils n'en avaient pas, ils ne mangeaient pas.

Hubert, sans argent, sans lit, presque sans souliers et sans vêtements, vivait là, dormait sur cette pierre, grelottait toujours, mangeait rarement, et ne se plaignait jamais. Il prenait sa large part de la souffrance de tous, stoïque, impassible, silencieux.

Il avait fait partie de la société *la Délégation,* puis l'avait quittée en disant : Félix Pyat n'est pas socialiste. Après quoi il était entré dans la société *la Révolution,* et s'en était séparé en disant : Ledru-Rollin n'est pas républicain.

Le 14 septembre 1852, le préfet de l'Eure lui avait écrit pour l'engager à faire sa « soumission ». Hubert avait répondu à ce préfet une lettre peu ménagée, lui prodiguant ainsi qu'à son « empereur » les mots les plus crus et les plus vrais, *clique, canaille, misérable.* Il avait montré cette lettre datée du 24 septembre à tous les proscrits qu'il avait rencontrés, et l'avait fait afficher dans la salle où se réunissaient les sociétaires de *la Révolution.*

Le 5 février, on avait lu son nom au *Moniteur* dans la liste des « graciés ». Hubert s'était répandu en indignation, et, au lieu de rentrer en France, il était allé à Jersey, en disant : Les républicains sont meilleurs là qu'à Londres.

Il était donc débarqué à Saint-Hélier.

En arrivant chez Beauvais, Beauvais lui montra une chambre à lit très propre et lui dit :

— Voici votre chambre.

— Je vous ai dit que je n'avais pas de quoi payer, dit Hubert. — C'est égal, dit Beauvais.

— Donnez-moi un coin et une botte de paille dans le grenier.

— Je vous donnerais plutôt, reprit Beauvais, ma chambre et mon lit.

Aux heures des repas, Hubert ne voulait pas se mettre à table. Plusieurs proscrits étaient en pension chez Beauvais; ils y déjeunaient et y dînaient pour trente-cinq francs par mois.

— Je n'ai pas trente-cinq sous, disait Hubert, donnez-moi un morceau sur le pouce, je mangerai sur le coin de la table de cuisine.

Beauvais se fâchait :

— Pas de ça. Vous dînerez avec nous, citoyen.

— Et vous payer?

— Quand vous pourrez.

— Jamais peut-être.

— Eh bien, jamais.

Beauvais procura à Hubert quelques leçons de grammaire et de calcul dans la ville; et, du produit de ces leçons, il le força de s'acheter un paletot et des souliers.

— Des souliers, j'en ai, disait Hubert.

— Oui, vous avez des souliers, reprenait Beauvais, mais vous n'avez pas de semelles.

Les proscrits s'émurent de la situation de Hubert, et on lui assigna le secours ordinaire alloué aux nécessiteux sans femme ni enfants, sept francs par semaine.

Avec cela et ses leçons il vivait. Hors de là, il ne recevait rien.

Plusieurs, entre autres Gaffney, lui offrirent de l'argent, il n'accepta point.

— Non, disait-il; il y en a de plus malheureux que moi.

Il se rendait utile chez Beauvais, y tenait le moins de place possible, se levait de table avant la fin, ne buvait jamais de vin ni d'eau-de-vie, refusait de laisser remplir son verre; du reste, communiste ardent, rejetant toute espèce de chefs, déclarant la république trahie par Louis Blanc, par Félix Pyat, par Ledru-Rollin, par moi; réclamant, à la chute de Bonaparte, qu'il appelait toujours *Badinguet,* « un massacre de six mois », *pour en finir,* disait-il; imposant, à force de souffrances et de gravité, même à ceux qui évitaient son contact, une sorte de respect, ayant en lui je ne sais quelle évidence de probité farouche.

Un modéré disait de lui à un exalté : — C'est pire que Robespierre.

L'exalté répondit : — C'est mieux que Marat.

C'était là le masque qui venait de tomber.

Cet homme était un espion.

Voici comment la chose s'était découverte :

Hubert avait dans la proscription un ami intime, Hayes. Un jour, c'était au commencement de septembre, il prit Hayes à part et lui dit très bas et mystérieusement :

— Je pars demain.

— Tu pars?

— Oui.

— Où vas-tu?

— En France.

— Comment! en France!

— A Paris.

— A Paris!

— On m'y attend.

— Pourquoi?

— Pour un coup.

— Comment entreras-tu en France?

— J'ai un passeport.

— De qui?

— Du consul.

— Sous ton nom?

— Sous mon nom.

— Voilà qui est drôle.

— Tu oublies que je suis gracié de février.

— C'est juste, dit Hayes. Et de l'argent?

— J'en ai.

— Combien?

— Vingt francs.

— Avec vingt francs tu vas faire le voyage de Paris?

— Une fois à Saint-Malo, j'irai comme je pourrai. A pied s'il le faut. S'il le faut, je ne mangerai pas. Il faut que je sois à Paris. J'y serai. J'irai droit devant moi, par le plus court.

Au lieu de prendre le plus court, il prit le plus long. De Saint-Malo il alla à Rennes, de Rennes à Nantes, de Nantes à Angers, d'Angers à Paris, par le chemin de fer. Il mit six jours à ce voyage. Chemin faisant, il vit dans chaque ville les démocrates meneurs, Boué à Saint-Malo; Rocher, le docteur Guépin et les Mangin à Nantes; Rioteau à Angers. Il se présenta partout comme envoyé en mission par les proscrits de Jersey, et il eut facilement les

secrets de chaque localité. Il ne cachait ni ne montrait sa misère; on la voyait. A Angers, il emprunta cinquante francs à Rioteau, n'ayant plus, disait-il, de quoi aller jusqu'à Paris.

D'Angers, il écrivit à une femme avec laquelle il vivait à Jersey, une Mélanie Simon, couturière, logée Hill street, n° 5, et qui lui avait prêté trente-deux francs pour son voyage. Il avait caché ces trente-deux francs à Hayes.

Il dit à cette femme qu'elle pouvait lui écrire rue de l'École-de-Médecine, n° 38; qu'il ne logerait pas là, mais qu'il y avait un ami qui lui remettrait ses lettres.

Arrivé à Paris, il alla voir Goudchaux; il trouva, sans qu'on pût savoir comment, la demeure de Boisson, l'agent de la fraction Ledru-Rollin; lequel Boisson vit caché à Paris. Il se donna à Boisson comme envoyé par nous, les proscrits de Jersey, et entra dans toutes les combinaisons du parti dit *parti de l'action.*

Vers la fin de septembre on le vit débarquer à Jersey par le steamer *Rose.*

Le lendemain de son arrivée, il reprit Hayes à part et lui déclara qu'un coup allait se faire; — que s'il était, lui Hubert, arrivé quelques jours plus tôt à Paris, le coup aurait eu lieu; — que son avis, à peu près accepté, était de faire sauter un pont de chemin de fer sous le passage de « Badinguet »; — que tout était prêt, hommes et argent; — mais que le peuple n'avait confiance qu'aux proscrits; — qu'il allait donc retourner à Paris pour la chose, lui Hubert; et qu'ayant pris part à tous les coups depuis 1830, il ne voulait, certes, pas faire défaut à celui-là; — mais que lui ne suffisait pas; — qu'il fallait dix proscrits de bonne volonté pouvant se mettre à la tête du peuple dans l'action; — et qu'il était venu les chercher à Jersey.

Il termina en disant à Hayes :

— Veux-tu être un des dix?

— Parbleu! dit Hayes.

Hubert vit d'autres proscrits et leur fit les mêmes confidences avec le même mystère, disant à chacun : « Je ne dis cela qu'à vous. » Il enrégimenta entre autres, outre Hayes, Jego, qui relevait d'une fièvre typhoïde, et Gigoux, auquel il affirma que son nom, à lui, Gigoux, « remuerait les masses ».

Ceux qu'il recrutait ainsi pour les emmener à Paris lui disaient :

— Mais de l'argent?

— Soyez tranquilles, répondait Hubert, on en a. On vous attendra au débarcadère. Venez à Paris, le reste ira tout seul. On se chargera de vous caser.

Outre Hayes, Gigoux et Jego, il vit Jarassé, Famot, Rondeau, — d'autres encore.

Il y a, depuis la dissolution de la Société générale, deux sociétés de proscrits à Jersey, *la Fraternelle* et *la Fraternité.*

Hubert faisait partie de *la Fraternité,* dont Gigoux était trésorier. Il en touchait, je l'ai dit, un secours de sept francs par semaine. Il réclama à Gigoux, qui les lui paya, les quatorze francs de ses deux semaines d'absence; — son absence, dit-il, ayant eu pour motif « le service de la république ».

Le jour du départ de Hubert et de ceux qu'il emmenait fut fixé au vendredi 21 octobre.

Cependant un proscrit, Rattier, avocat à Lorient, se trouvant un matin chez le marchand de tabac Hurel, vit entrer dans la boutique un homme auquel il n'avait jamais parlé, mais qu'il connaissait de vue.

Cet homme l'apercevant, et reconnaissant en lui un français, lui dit :

— Citoyen, auriez-vous la monnaie d'un billet de cent francs?

— Non, dit Rattier.

L'homme déploya un papier de couleur jaune qu'il tenait à la main, et le présenta au marchand en lui demandant la monnaie. Le marchand n'avait pas la somme; pendant le colloque, Rattier reconnut dans le papier jaune un billet de banque français de cent francs. L'homme s'en alla. Rattier dit à Hurel :

— Savez-vous le nom de cet homme?

— Oui, dit Hurel, c'est un proscrit français nommé Hubert.

A peu près au même moment, Hubert, en payant sa logeuse, tirait de sa poche des poignées de schellings et de demi-couronnes.

Mélanie Simon réclamait les trente-deux francs; il refusait de payer, et en même temps, par une sorte de contradiction bizarre, il laissait voir à Mélanie Simon un portefeuille, « plein, a dit Mélanie plus tard, de papiers jaunes et bleus ».

— Ce sont des billets de banque, disait Hubert à Mélanie Simon; j'ai là dedans trois mille cinq cents francs.

Du reste, la contradiction s'explique; Hubert, rentrant en France, voulait emmener Mélanie Simon; il refusait de la rembourser afin qu'elle le suivît, et, pour qu'elle le suivît sans inquiétude, il lui montrait qu'il était riche.

Mélanie Simon ne voulait pas quitter Jersey. Elle tint bon, et redemanda ses trente-deux francs. Des querelles éclatèrent.

Hubert refusant toujours :

— Écoute, dit Mélanie, si tu ne me payes pas, j'ai vu ton argent; je devine que tu es un espion, je te dénonce aux proscrits.

Hubert se mit à rire.

— Faire croire cela de moi! dit-il. Essaie donc!

Il croyait détruire cette idée dans l'esprit de Mélanie Simon en faisant bonne contenance.

— Mes trente-deux francs, dit Mélanie.

— Pas un sou, dit Hubert.

Mélanie Simon alla trouver Jarassé et dénonça Hubert.

Il sembla au premier abord que Hubert avait raison. Ce fut parmi les proscrits à qui nierait en éclatant de rire.

— Hubert, mouchard! disait-on. Allons donc!

Beauvais rappelait sa sobriété et Gaffney son désintéressement, Bisson son républicanisme, Seigneuret son communisme, Bourillon les cinq mois de nuits passées sur la pierre, Gigoux les secours qu'on lui donnait, Roumilhac son stoïcisme; tous sa misère.

— Je l'ai vu sans souliers, disait l'un.

— Et moi sans gîte, disait l'autre.

— Et moi sans pain, ajoutait un troisième.

— C'est mon meilleur ami, disait Hayes.

Cependant Rattier racontait le fait du billet de cent francs; les détails du voyage de Hubert perçaient peu à peu; on se demandait pourquoi ce singulier itinéraire; on apprenait qu'il avait partout circulé avec une facilité étrange; un habitant de Jersey affirmait l'avoir vu à Saint-Malo se promenant sur le quai parmi les douaniers et coudoyé par les gendarmes sans que gendarmes et douaniers parussent faire attention à lui; les soupçons s'éveillaient; Mélanie Simon criait sur les toits. Le vigneron poëte Claude Durand, respecté de toute la proscription, hochait la tête en parlant de Hubert.

Mélanie Simon communiqua à Jarassé la lettre de Hubert donnant pour adresse à Paris le n° 38 de la rue de l'École-de-Médecine, « où un ami se chargeait de recevoir ses lettres ».

Or le fils du représentant Mathé étant allé à Paris quelques mois auparavant avait, par une coïncidence bizarre, précisément logé rue de l'École-de-Médecine, et n° 38.

Jarassé ayant montré à Mathé la lettre de Hubert à Mélanie Simon, l'adresse et l'*ami* frappèrent l'attention du fils de Mathé qui était présent et qui s'écria :

— Mais c'est justement la maison où j'ai demeuré. Il y avait parmi les locataires de cette maison un agent de police nommé Philippi.

Une sourde rumeur commença à circuler parmi les proscrits.

Hayes et Gigoux, les deux amis de Hubert, les premiers qu'il avait enrôlés pour Paris, lui dirent :

— Décidément, on jase.

— De quoi? dit Hubert.

— De Mélanie Simon et de toi.

— Eh bien, on dit qu'elle est ma maîtresse?

— Non, on dit que tu es un mouchard.

— Après? Que faire à cela?

— Provoquer une enquête, dit Hayes.

— Et un jugement, dit Gigoux.

Hubert ne répondit pas.

Ses deux amis froncèrent le sourcil.

Le lendemain, ils le pressèrent de nouveau, il se tut; ils revinrent à la charge, il refusa presque; plus il hésitait, plus ils insistaient. Ils finirent par lui déclarer qu'il fallait « tirer la chose à clair ».

Hubert, acculé à l'enquête et voyant les soupçons grandir, consentit.

C'est chez Beauvais, Don street, n° 20, que se tient ce qu'on appelle « le cercle des proscrits ». Les proscrits désœuvrés et les proscrits sans travail se tiennent là dans une salle commune.

Hubert afficha dans cette salle une déclaration adressée à tous « ses frères d'exil » dans laquelle, allant au-devant des « infâmes calomnies » répandues sur son compte, il se mettait à la disposition de tous, réclamait une enquête et demandait pour juges tous les proscrits.

Il voulait l'enquête *immédiate,* rappelant qu'il comptait quitter Jersey le vendredi 21 octobre, et terminait en disant : « La justice du peuple doit être prompte. »

Le dernier mot de cette affiche était : « Le jour se fera. — Signé : *Hubert.* »

Sur cette affiche la société « Fraternité » dont était Hubert se réunit. Elle évoqua l'enquête, et nomma pour instruire ce procès domestique de la proscription cinq de ses membres : Mathé, Rattier, Rondeau, Henry et Hayes. — Mathé, sur le cri de surprise échappé à son fils, était convaincu de la culpabilité de Hubert.

Cette commission fit une véritable instruction juridique, appela les témoins, entendit Gigoux et Jego, enrôlés par Hubert pour Paris, Jarassé, Famot, auquel Hubert avait dit : — Il faut un massacre de six mois pour en finir; — recueillit les dires de Rattier et de Hayes, appela Mélanie Simon, confronta Mélanie Simon avec Hubert; se fit représenter la lettre de Hubert datée d'Angers, laquelle avait été déchirée, et en rapprocha les morceaux; dressa procès-verbal du tout.

Dans la confrontation, Mélanie Simon confirma toutes ses paroles, et dit nettement à Hubert :

— Vous êtes un mouchard de Bonaparte.

Les présomptions abondaient, mais les preuves manquaient.

Mathé dit à Hubert :

— Vous partez vendredi ?

— Oui.

— Vous avez une malle ?

— Oui.

— Qu'emportez-vous dans cette malle ?

— Mes quelques hardes, et des exemplaires des publications socialistes et républicaines.

— Voulez-vous qu'on visite votre malle ?

— Oui.

Rondeau accompagna Hubert chez Beauvais où Hubert logeait et où était sa malle.

La malle fut ouverte; Rondeau y trouva deux chemises, quelques mouchoirs, un vieux pantalon et un vieux paletot; rien de plus.

Cependant l'absence de preuves palpables affaiblissait les soupçons, et l'opinion des proscrits revenait à Hubert. Hayes, Gigoux et Beauvais le défendaient vivement.

Rondeau rendit compte de ce qu'il avait trouvé dans la malle.

— Et les écrits socialistes ? demanda Mathé.

— Je n'en ai pas vu, dit Rondeau.

Hubert garda le silence.

Cependant le bruit de la visite de cette malle s'étant répandu, un menuisier de Queen street dit à un proscrit, Jarassé, je crois :

— Mais a-t-on ouvert le double fond ?

— Quel double fond ?

— Le double fond de la malle.

— La malle a un double fond ?

— Mais oui.

— Comment le savez-vous ?

— C'est moi qui l'ai fait.

Le propos fut répété à la commission. Mathé dit à Hubert :

— Votre malle a un double fond ?

— Sans doute.

— Pourquoi ce double fond ?

— Parbleu ! pour cacher les écrits démocratiques que j'emporte.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé de ce double fond à Rondeau ?

— Je n'y ai pas songé.

— Consentez-vous à ce qu'on le visite ?

— Oui.

Hubert donna ce consentement le plus tranquillement du monde, répon-

IMPRIMERIE NATIONALE.

sant le plus souvent par monosyllabes et presque sans quitter sa pipe. Ses amis concluaient de son laconisme à son innocence.

La commission décida qu'elle assisterait tout entière à la visite du double fond.

On se mit en marche. C'était le jeudi, hier, veille du jour fixé par Hubert pour son départ.

En route :

— Où allons-nous? demanda Hubert.

— Chez Beauvais, dit Rondeau, puisque votre malle est là.

Hubert reprit :

— Nous sommes nombreux; il faudra déclouer le double fond à coups de marteau; cela fera émotion chez Beauvais, où il y a toujours beaucoup de proscrits; que deux d'entre vous viennent avec moi, et portons la malle chez le menuisier. Les autres iront nous y attendre. Le menuisier a fermé le double fond, il saura mieux l'ouvrir que personne. Tout se passera toujours devant la commission, et il n'y aura pas de scandale.

On y consentit. Hubert, aidé de Hayes et de Henry, apporta la malle chez le menuisier.

Le double fond fut ouvert. Il était rempli de papiers. Il y avait en effet des écrits républicains, mes discours, les *Bagnes d'Afrique* de Ribeyrolles, la *Couronne Impériale* de Cahaigne. On y trouva les trois ou quatre passeports successifs de Hubert, le dernier délivré en France, *sur sa demande.* On y trouva une collection complète de documents relatifs à l'organisation intérieure de la société *la Révolution,* organisée à Londres par Ledru-Rollin; tout cela mêlé à force lettres et à une foule de paperasses.

Parmi ces paperasses, on trouva deux lettres qui parurent singulières, la première, datée du 24 septembre, adressée au préfet de l'Eure et repoussant l'offre d'amnistie avec une indignation prodigue d'épithètes du reste les plus méritées du monde; c'était cette lettre que Hubert avait montrée aux proscrits de Londres et affichée dans leurs salles de réunion. La seconde lettre, datée du 30 et séparée de la première par six jours seulement, était adressée au même préfet, et contenait, sous forme de réclamation d'argent, des offres fort claires de service au gouvernement bonapartiste.

Ces deux lettres se contredisant, il était évident que l'une des deux seulement avait dû être envoyée, et il semblait probable que ce n'était pas la première. Selon toute apparence, la seconde était la lettre réelle; la première était « pour la montre ». On présenta à Hubert les deux lettres.

Hubert continuait de fumer sa pipe imperturbablement.

On mit de côté les deux lettres, et l'on poursuivit l'examen des papiers.

Une lettre de l'écriture de Hubert, commençant par ces mots : « Ma chère

mère », tomba dans les mains de Rattier. Il lut les premières lignes. C'était une lettre de famille, et il allait la rejeter, lorsqu'il s'aperçut que la feuille était double.

Il ouvrit presque machinalement cette feuille, et il eut comme l'impression d'un éclair dans les yeux. Son regard venait de tomber, en tête du second feuillet, sur ces mots écrits de la main de Hubert :

A Monsieur de Maupas, Ministre de la Police.

— *Monsieur le Ministre.*

Suivait la lettre qu'on va lire; une lettre signée *Hubert.*

« Monsieur le Ministre,

« J'ai reçu sous la date du 14 septembre dernier, dans le but de me faire rentrer en France, une lettre de M. le Préfet de l'Eure.

« J'ai écrit, les 24 et 30 du même mois, deux lettres à M. le Préfet; elles sont toutes deux restées sans réponse.

« Depuis, j'ai vu mon nom figurer au *Moniteur* dans la liste faisant l'objet du décret du 5 février présent mois, mais je n'étais pas prêt à partir à cette époque, voulant finir, à Londres, une petite brochure, intitulée : *les Proscrits républicains, et la République impossible par ces mêmes prétendus républicains.* Cette brochure, pleine de vérités et de faits que personne ne peut nier, produira, je crois, un certain effet en France, où je désire la faire imprimer. J'ai fait viser hier mon passeport pour la France; rien d'intéressant ne me retient donc plus en Angleterre, si ce n'est qu'avant de partir je désirerais savoir si l'on me donnera ce qui m'est dû, et que je *réclame par ma lettre* précitée du 30.

« M. le Préfet de l'Eure, qui était prié de communiquer cette lettre à qui de droit, a dû la faire parvenir au gouvernement; j'en attends toujours la solution; mais, voyant que, depuis tant de temps, je n'ai encore rien reçu, je me suis décidé à vous adresser cette lettre dans l'espoir d'obtenir un résultat immédiat.

« Voici mon adresse à Londres : (Angleterre, n° 17, *Church street, Soho square*);

« Et mon nom : HUBERT, Julien Damascène, géomètre-arpenteur, à Heuqueville, près les Andelys (Eure).

« *Signé :* HUBERT. »

« Le 25 février 1853. »

Rattier leva les yeux et regarda Hubert.

Il avait quitté sa pipe; la sueur perlait sur son front à grosses gouttes.

— Vous êtes un mouchard, dit Rattier.

Hubert, livide, tomba sur une chaise sans répondre un mot.

Les membres de la commission firent une liasse des papiers, et allèrent immédiatement rendre compte du résultat à la société *la Fraternité* qui tenait séance en ce moment.

C'est dans ce trajet que je les rencontrai.

A la révélation de ces faits, une sorte de commotion électrique agita la proscription dans toute la ville. On courait dans les rues, on s'abordait; les plus exaltés étaient les plus stupéfaits. — Cet Hubert auquel on avait cru!

Un fait ajoutait à l'émotion. Le jeudi est jour de poste à Jersey, les journaux de France venaient d'arriver. Or les nouvelles qu'ils apportaient éclairaient Hubert d'une sorte de lueur sinistre. Trois cents arrestations avaient eu lieu à Paris et une foule en France. Hubert avait vu Rocher (de Nantes) à Saint-Malo, Rocher était arrêté; il avait vu Guépin et les Mangin à Nantes, les Mangin et Guépin étaient arrêtés; il avait vu Rioteau à Angers et lui avait emprunté de l'argent, Rioteau était arrêté; il avait vu Goudchaux et Boisson à Paris, Goudchaux et Boisson étaient arrêtés.

Les faits et les souvenirs arrivaient en foule. Gaffney, un de ceux qui avaient jusqu'au dernier moment soutenu Hubert, racontait qu'en 1852 il avait expédié en contrebande de Londres pour le Havre un ballot contenant quatrevingts exemplaires de *Napoléon le Petit.* Hubert et un avoué de Rouen, proscrit, nommé Bachelet, étaient dans sa chambre quand il avait fermé le ballot. Il avait fait devant eux un calcul duquel il résultait que le ballot serait chez sa mère, à lui Gaffney, tel jour où un ami, prévenu, pourrait venir chercher l'envoi. Hubert et Bachelet sortirent. Après leur départ, Gaffney rectifia son calcul et reconnut que le ballot arriverait chez sa mère, au Havre, un jour plus tôt. Il écrivit à sa mère et à son ami en conséquence. Le ballot arriva en effet, et fut enlevé par l'ami.

Le lendemain, qui était le jour fixé précédemment par Gaffney en présence de Hubert et de Bachelet, une descente de police eut lieu chez M^me^ Gaffney, et on retourna toute la maison pour trouver des livres qui, dirent les agents, devaient *lui avoir été envoyés de Londres.*

Vers dix heures du soir, douze ou quinze proscrits étaient réunis chez Beauvais. Pierre Leroux, et un jersiais, M. Philippe Asplet, officier du connétable, étaient assis dans un coin; Pierre Leroux entretenait M. Asplet des tables tournantes. Tout à coup Henry entre et raconte le fait, le double fond de la malle, la lettre à Maupas, les arrestations en France; Hayes, Gigoux et Rondeau surviennent et confirment les dires de Henry.

En ce moment la porte s'ouvre et Hubert paraît. Il rentrait se coucher et venait, comme d'habitude, prendre sa clef pendue à un clou dans la salle commune.

— Le voilà! crie Hayes.

Tous se précipitent sur Hubert; Gigoux le soufflette, Hayes le saisit aux cheveux, Heurtebise l'empoigne à la cravate et lui serre le cou. Beauvais lève un couteau.

Asplet arrête le bras de Beauvais.

Beauvais m'a dit, une heure après, en me contant la chose : — Sans Asplet, Hubert était mort.

M. Asplet, en sa qualité d'officier de police, intervint et leur arracha Hubert.

Beauvais jeta son couteau; ils laissèrent là l'espion; deux ou trois allèrent dans des coins, cachèrent leur tête dans leurs mains et se mirent à pleurer.

Cependant j'étais rentré chez moi.

Il était près de minuit, j'allais me coucher; j'entendis une voiture s'arrêter à la porte, puis un coup de sonnette.

Un moment après, Charles entra dans ma chambre et me dit :

— C'est Beauvais.

Je descendis.

Toute la proscription se réunissait en séance générale pour juger immédiatement Hubert. On le gardait à vue, et l'on avait envoyé Beauvais me chercher. J'hésitais. Juger cet homme, cette séance de nuit, cette sainte Vehme des proscrits, tout cela me semblait étrange et répugnait à mes habitudes.

Beauvais insista. — Venez, me dit-il. Si vous ne venez pas, je ne réponds pas de Hubert.

Il ajouta : — Je ne réponds pas de moi-même. Sans Asplet, je lui ouvrais le ventre d'un coup de couteau.

Je suivis Beauvais, et j'emmenai mes deux fils. Chemin faisant, nous fûmes rejoints par Cahaigne, Ribeyrolles, Frond, Lefèvre le boiteux, Cauvet et plusieurs autres proscrits qui habitent le Havre-des-Pas.

Minuit sonnait quand nous arrivâmes.

La salle où l'on allait juger Hubert, dite Cercle des Proscrits, est une de ces grandes salles en équerre comme il y en a dans presque toutes les maisons anglaises. Ces salles, peu appréciées de nous autres français, prennent vue sur les deux façades de devant et de derrière.

Celle-ci, située au premier étage de la maison Beauvais, Don street, n° 20, a deux fenêtres sur une cour intérieure et trois fenêtres sur la rue, vis-à-vis la grande devanture rouge de la bâtisse destinée aux bals publics, qu'on appelle ici Hôtel de ville.

Quelques groupes d'habitants de la ville, émus des rumeurs qui circulaient, causaient à voix basse sous les fenêtres. Les proscrits arrivaient de tous les côtés.

Quand j'entrai, presque tous étaient déjà réunis. Ils étaient disséminés dans les deux compartiments de la salle et chuchotaient entre eux d'un air grave.

Hubert était venu me voir à Bruxelles et à Jersey; mais je n'avais gardé de cet homme aucun souvenir.

Quand j'entrai, je dis à Heurtebise :

— Où est Hubert?

— Derrière vous, me dit Heurtebise.

Je me retournai, et je vis, assis à une table, adossé au mur, du côté de la rue, sous la fenêtre du milieu, une pipe devant lui, le chapeau sur la tête, un homme d'environ cinquante ans, coloré, marqué de petite vérole, aux cheveux très blancs et aux moustaches très noires. Ses yeux étaient fixes et tranquilles. De temps en temps, il soulevait son chapeau et s'essuyait le front avec un gros mouchoir bleu. Son paletot, de couleur brune, était boutonné jusqu'au menton.

Maintenant qu'on savait qui il était, on lui trouvait la mine d'un sergent de ville.

On allait et venait devant lui, auprès de lui, à côté de lui, en parlant de lui.

— C'est là ce lâche, disait l'un.

— Voilà ce bandit, disait l'autre.

Il entendait ces paroles échangées à voix haute, et regardait ceux qui parlaient, absolument comme s'ils eussent parlé d'un autre.

Quoique la salle, où survenaient sans cesse de nouveaux arrivants, fût encombrée, il y avait un vide autour de lui. Il était seul à sa table et sur son banc. Quatre ou cinq proscrits, debout dans les deux angles de la fenêtre, le gardaient. L'un d'eux était Bony, qui nous montre à monter à cheval.

La proscription était à peu près au complet, quoique la convocation eût été faite à la hâte au milieu de la nuit, la plupart étant couchés et endormis. Pourtant on remarquait quelques absences. Pierre Leroux, après avoir assisté au premier choc de Hubert et des proscrits, s'en était allé et n'était pas revenu, et, de toute la famille très nombreuse — qu'on appelle ici « la tribu Leroux » — il n'y avait là qu'un seul membre, Charles Leroux. Étaient également absents la plupart de ceux qu'on appelle parmi nous « les exaltés », et entre autres l'auteur du manifeste dit *du comité révolutionnaire,* Seigneuret.

On était allé chercher la commission qui avait fait l'enquête. Elle arriva; Mathé, qui sortait du lit, avait l'air tout endormi.

Parmi les réfugiés présents, un ancien, vieilli dans les conspirations, avait l'habitude de ces sortes de procès sommaires entre proscrits dans les catacombes; espèces de séances de francs-juges où le mystère n'exclut pas la solennité et où il s'est plus d'une fois prononcé d'effrayants arrêts, que tous sanctionnent et que quelques-uns exécutent. Cet ancien était Cahaigne.

Vieux de visage, jeune de cœur, nez camard encadré dans une barbe grise et dans des cheveux blancs, républicain à face de cosaque, démocrate à manières de gentilhomme, poëte, homme du monde, homme d'action, combattant des barricades, vétéran des complots, Cahaigne est une figure. On lui cria : Présidez. Et on lui donna pour secrétaires Jarassé, qui est de la société dite *Fraternité,* et Heurtebise, qui est de la société dite *Fraternelle.*

Cette *Fraternité* et cette *Fraternelle* ne vivent pas fraternellement.

La séance s'ouvrit.

Un grand silence se fit.

La salle en ce moment présentait un aspect étrange. Au-dessous des plafonds des deux compartiments éclairés chacun, et très faiblement, par deux becs de gaz, s'étageaient et se groupaient, assis, debout, accroupis, accoudés, sur les bancs, sur les chaises, sur les tabourets, sur les tables, sur les appuis des fenêtres, quelques-uns bras croisés, adossés au mur, tous pâles, graves, sévères, presque sinistres, les soixante-dix proscrits républicains de Jersey.

Ils remplissaient les deux compartiments de la salle, laissant seulement dans le compartiment aux trois fenêtres donnant sur la rue un petit espace libre occupé par trois tables, la table près du mur où Hubert était seul, une table tout auprès où étaient Cahaigne, Jarassé et Heurtebise, et en face une plus petite, entourée des membres de la commission et sur laquelle Rattier, le rapporteur, avait posé le dossier. Derrière cette table, flambait une cheminée pleine de charbon de terre où chantait je ne sais quelle chaudière, qu'un garçon de taverne venait surveiller de temps en temps. Sur le manteau de la cheminée, au-dessous d'un râtelier chargé de pipes, parmi une foule d'affiches énormes émanant des proscrits, entre l'annonce de Charles Leroux recommandant son établissement de brochage et la pancarte de Ribot inaugurant sa chapellerie du *Chapeau rouge,* s'étalait, collé avec quatre pains à cacheter, le placard réclamant une enquête et une «justice prompte», signé Hubert.

On voyait çà et là sur les tables des verres d'eau-de-vie et des pots de bière. Tout autour de la salle pendaient à des rangées de clous des casquettes vernies, des chapeaux de paille et des feutres mous. Un vieux damier, dont les carreaux blancs n'étaient guère plus blancs que les carreaux noirs, était accroché au mur au-dessus de la tête de Hubert.

J'étais assis, avec Ribeyrolles et mes fils, dans l'angle près de la cheminée.

Quelques-uns des proscrits fumaient, l'un une pipe, l'autre un cigare. Cela faisait dans la salle peu de lumière et beaucoup de fumée. Le haut des fenêtres, en guillotine, selon la mode anglaise, était ouvert pour laisser passer toute cette vapeur.

La séance commença par l'interrogatoire de Hubert. Dès les premiers mots, Hubert ôta son chapeau. Cahaigne l'interrogea avec une gravité un peu théâtrale; mais, quel que fût l'accent, on sentait un fond lugubre et sérieux.

Hubert dit ses deux prénoms : Julien-Damascène.

Hubert avait eu le temps de reprendre sa présence d'esprit. Il répondait avec précision et sans trouble. A un certain moment, comme on lui parlait de son retour par le département de l'Eure, il rectifia ainsi je ne sais quelle erreur de Cahaigne : — Pardon, Louviers est sur la rive droite et les Andelys sont sur la rive gauche.

Du reste, il n'avoua rien.

L'interrogatoire fini, on passa à la lecture des procès-verbaux de la commission, des témoignages et des pièces. Cette lecture, commencée dans le calme le plus profond, souleva une rumeur qui allait grossissant à mesure que les faits apparaissaient plus noirs et plus odieux. On entendait ces murmures étouffés :

— Ah! le gueux! Ah! le scélérat! Est-ce qu'on ne va pas l'étrangler sur place, ce chenapan?

Au milieu de cette basse continue d'imprécations, le lecteur était forcé d'élever la voix. C'était Rattier qui lisait. Mathé lui passait les pièces. Beauvais l'éclairait avec une chandelle de suif dans un chandelier de fer. Le suif coulait goutte à goutte sur la table.

Après les dépositions des témoins lues, Rattier annonça qu'il arrivait à la pièce décisive. Le silence revint, un silence fébrile, inquiet, absolu. Charles me dit tout bas : — On entendrait voler un mouchard.

Rattier lut la lettre de Hubert à Maupas.

Tant que la lettre dura, on se contint; les poings se crispaient; quelques-uns mordaient leur mouchoir.

Quand le dernier mot fut lu :

— La signature! cria le vieux Fombertaux.

Rattier dit :

— Signé Hubert.

Alors ce fut effrayant.

L'explosion éclata.

Le silence n'avait été que de l'attente mêlée de je ne sais quelle hésitation à croire une telle chose; quelques-uns avaient douté jusque-là, et dit : Pas possible! Quand cette lettre apparut, écrite par Hubert, datée par Hubert, signée par Hubert, évidente, réelle, incontestable, sous les yeux de tous, dans les mains de tous, le nom de Maupas écrit par Hubert, la conviction tomba au milieu de l'assemblée comme la foudre.

Les faces furieuses se tournèrent vers Hubert; plusieurs bondirent sur leurs bancs; des poignets menaçants se levèrent sur lui. Ce fut comme une frénésie de rage et de douleur; une lueur terrible emplit tous les yeux.

On n'entendait que ces cris :

— Ah! l'infâme! — Ah! ce misérable Hubert! — Ah! brigand de la rue de Jérusalem!

Fombertaux, dont le fils est à Belle-Isle, cria : — Voilà les scélérats qui nous vendent depuis vingt ans!

— Oui, reprit un autre, et c'est grâce à ces êtres-là que les jeunes sont dans les cachots et que les vieux sont dans l'exil!

Un proscrit, dont j'ignore le nom, grand jeune homme blond, monta sur une table, montra Hubert, et cria :

— Citoyens, à mort!

— A mort! à mort! répétèrent une foule de voix.

Hubert commençait à regarder autour de lui d'un air égaré.

Le même jeune homme reprit :

— Nous en tenons un; qu'il ne nous échappe pas.

Un cria :

— Jetons-le à la Seine.

Il y eut un éclat de rire sinistre.

— Tu te crois donc encore sur le Pont-Neuf!

Et l'on reprit :

— A la mer le mouchard, avec une pierre au cou!

— Passons-le au bleu, dit Fombertaux.

Pendant le tumulte, Mathé m'avait remis la lettre de Hubert, et je l'examinais avec Ribeyrolles. Elle était écrite, en effet, sur le second feuillet d'une lettre de famille, d'une écriture un peu allongée, nette, lisible, avec quelques ratures, tout entière de la main de Hubert. Au bas de ce brouillon, par une sorte d'habitude d'homme illettré, il avait signé son nom en toutes lettres.

Cahaigne réclama le silence; mais le moment était indescriptible. Tous parlaient à la fois; c'était comme une seule âme qui jetait par soixante bouches la même malédiction au misérable.

— Citoyens, cria Cahaigne, vous êtes juges!

Ce mot suffit. Tous se turent. Les mains levées s'abaissèrent, et chacun, croisant les bras ou appuyant le coude sur son genou, reprit sa place avec une sorte de dignité sinistre.

— Hubert, dit Cahaigne, reconnaissez-vous cette lettre?

Jarassé présenta la lettre à Hubert, qui répondit :

— Oui.

Cahaigne continua :

— Quelles explications avez-vous à donner?

Hubert garda le silence.

— Ainsi, poursuivit Cahaigne, vous vous avouez mouchard?

Hubert leva la tête, regarda Cahaigne, frappa du poing sur la table, et dit :

— Cela, non!

Un murmure courut comme un frisson de colère. L'explosion, qui n'était que suspendue, faillit recommencer; mais, comme on vit que Hubert continuait de parler, le silence revint.

Hubert déclara, d'une voix sourde et saccadée, mais qui avait un certain accent ferme et, chose triste à dire, sincère : — Qu'il n'avait jamais fait de mal à personne; — qu'il était républicain; — qu'il mourrait «de dix mille morts» avant de faire tomber par sa faute «un cheveu de la tête d'un républicain»; — que, s'il y avait eu des arrestations à Paris, il en était innocent; — qu'on n'avait pas assez fait attention à la première lettre au préfet de l'Eure; — que, quant à la lettre à Maupas, c'était un brouillon, un projet, qu'il l'avait écrite, mais qu'il ne l'avait pas envoyée; — qu'on reconnaîtrait la vérité plus tard; — et qu'on aurait regret; — que, quant à la brochure : *la République impossible à cause des républicains,* il l'avait écrite également, mais ne l'avait pas publiée.

On lui cria de toutes parts :

— Où est-elle?

Il répondit avec calme :

— Je l'ai brûlée.

— Est-ce là, reprit Cahaigne, tout ce que vous avez à dire?

Hubert fit signe de la tête que non, puis continua :

— Il ne devait rien à Mélanie Simon; — ceux qui lui avaient vu de l'argent s'étaient trompés; — le citoyen Rattier se trompait; — il n'était jamais, lui Hubert, entré chez le marchand de tabac Hurel; — ses passeports étaient la chose la plus simple du monde; — étant «gracié», il y avait droit; — il avait rendu les cinquante francs à Rioteau d'Angers; — il était un honnête homme; — il n'avait jamais eu de billet de banque; — l'argent qu'il avait dépensé, il l'avait reçu de sa femme, en tout cent soixante francs environ; — il avait rencontré le citoyen Boisson à Paris dans un restaurant à vingt-deux sous; c'est comme cela qu'il avait su son adresse; — s'il voulait emmener des proscrits à Paris, c'était pour renverser «Badinguet», non pour livrer «ses amis»; — si les gendarmes l'avaient laissé circuler en France, ce n'était pas sa faute; — «en définitif», il y avait une entente pour le perdre entre quelques-uns, et tous en étaient «victimes».

Il répéta deux ou trois fois, sans qu'on pût saisir à quoi cette phrase se rapportait :

— Le menuisier qui a fait le double fond est là pour le dire.

— Est-ce là tout? reprit Cahaigne.

— Oui, dit-il.

Un frémissement accueillit ce mot; on avait écouté les explications; elles n'avaient rien expliqué.

— Prenez garde, continua Cahaigne. C'est vous-même qui nous avez dit de vous juger; nous vous jugeons. Nous pouvons vous condamner.

— Et vous exécuter! cria une voix.

— Hubert, reprit Cahaigne, vous courez tous les dangers du châtiment. Qui sait ce qui adviendra de vous? Prenez garde. Désarmez vos juges par un aveu. Nos amis sont dans les mains de Bonaparte, mais vous êtes dans les nôtres. Faites des révélations, éclairez-nous. Aidez-nous à sauver nos amis, ou vous êtes perdu. Parlez.

— C'est vous, dit Hubert en levant la tête, c'est vous qui perdez «nos amis» de Paris en disant leurs noms tout haut comme vous faites, dans une assemblée (et il promena ses yeux sur l'assemblée) «où il y a évidemment des mouchards». Je n'ai rien de plus à dire.

Cette fois l'explosion recommença, et avec une telle furie, qu'on put craindre un moment qu'elle ne passât des paroles à l'action.

Les cris : A mort! sortirent de nouveau d'une foule de bouches irritées.

Il y a dans la proscription un cordonnier de Niort, ancien sous-officier d'artillerie, appelé Guay, communiste fanatique, excellent et honnête ouvrier d'ailleurs, homme à la longue barbe noire, au teint pâle, aux yeux enfoncés, à la parole lente, au maintien grave et résolu. Il se leva et dit :

— Citoyens, il paraît qu'on voudrait juger Hubert à mort. Cela m'étonne. Vous oubliez que nous sommes dans un pays qui a des lois. Ces lois, nous ne devons pas les violer, nous ne devons rien tenter qui leur soit contraire. Cependant il faut punir Hubert, d'une part, pour le passé, et, d'autre part, pour l'avenir, lui imprimer un stigmate ineffaçable. Donc, afin de ne rien faire en dehors de ce qui est permis par les lois, voici ce que je propose : — Nous allons saisir Hubert et lui raser les cheveux et les moustaches, et, comme les cheveux et les moustaches repoussent, lui couper un centimètre de l'oreille droite. Les oreilles ne repoussent pas.

Cette proposition, énoncée du ton le plus grave et de l'accent le plus convaincu, s'acheva dans ce lugubre éclat de rire qui revenait par instants et qui se mêlait, comme une horreur de plus, à la terreur de la scène.

Près de Guay, à l'entrée du deuxième compartiment, à côté du docteur Barbier, était assis un proscrit nommé Avias.

Avias, sous-officier dans l'armée d'Oudinot, avait déserté devant Rome, ne voulant pas, lui républicain, égorger une république. Il avait été pris, jugé par un conseil de guerre, et condamné à mort. La veille de l'exécution, il avait réussi à s'échapper. Il s'était réfugié en Piémont. Au 2 décembre, il avait franchi la frontière et s'était bravement joint aux républicains du Var, armés contre le coup d'état. Dans un engagement, une balle lui avait brisé la cheville; ses amis l'avaient emporté à grand'peine; et on lui avait coupé le pied. Expulsé du Piémont, il était allé en Angleterre, puis à Jersey. A son arrivée, il était venu me voir; quelques amis et moi lui avions donné des secours, et il avait fini par s'établir teinturier, et par vivre.

Avias paraissait avoir beaucoup connu Hubert. Tout le temps qu'avait duré la lecture des pièces, il s'était démené et écrié : — Ah! coquin! Ah! j... f...! Dire qu'il me disait : Louis Blanc est un traître! Victor Hugo est un traître! Ledru-Rollin est un traître!

Quand Guay se fut assis, Avias se leva et monta sur son banc, puis sur une table. Avias est un homme de trente ans, de haute taille, à la face rouge et large, aux tempes saillantes, aux yeux à fleur de tête, à la bouche grande, à l'accent provençal. Avec son œil furieux, ses poings noirs de teinture, son pied de moins qui le faisait chanceler sur la table, rien n'était plus sauvage que cette espèce de géant aux cris rauques, dont la tête touchait au plafond.

Il cria : — Citoyens, pas de tout ça! finissons. Comptons-nous, et tirons au sort à qui donnera le coup de pouce au gredin. Si personne ne veut, je m'offre.

Une clameur d'adhésion s'éleva : — Tous! tous!

Un petit jeune homme à barbe blonde, qui était assis devant moi, dit : — Je m'en charge. L'affaire du mouchard sera faite demain matin.

— Non pas, reprit un autre dans le coin opposé. Nous sommes quatre ici qui nous en chargeons.

— Oui, ajouta Fombertaux, en étendant le poing jusque sur la tête de Hubert. Justice de ce gueux-là! A mort!

Pas une contestation ne s'élevait. Hubert lui-même, terrifié, baissait la tête et semblait dire : — C'est juste.

Je me levai.

— Citoyens, leur dis-je, dans un homme que vous nourrissiez, que vous souteniez, que vous aimiez, vous venez de trouver un traître. Dans un homme que vous preniez pour un frère, vous venez de trouver un espion. Cet homme a encore sur le dos le vêtement que vous lui avez acheté, et aux pieds les souliers que vous lui avez donnés. Vous êtes dans le frémissement de l'indignation et de la douleur. Cette indignation, je la partage; cette douleur, je la comprends. Mais prenez garde. Qu'est-ce que c'est que ces

cris de mort que j'entends? Il y a deux êtres dans Hubert : un mouchard et un homme. Le mouchard est infâme, l'homme est sacré.

Ici une voix m'interrompit, la voix d'un brave garçon nommé Cauvet, qui est riche et quelquefois gris, et qui abuse de ce qu'il est partisan de Ledru-Rollin, pour se montrer fanatique de la guillotine. Un grand silence s'était fait. Cauvet dit à demi-voix :

— Ah oui! c'est ça. Toujours la douceur!

— Oui, dis-je, la douceur. L'énergie d'un côté, la douceur de l'autre; voilà les deux armes que je veux mettre dans les mains de la république.

Je repris :

— Citoyens, savez-vous ce qui vous appartient dans Hubert? Le mouchard oui, l'homme non. Le mouchard est à vous, l'honneur du traître, le nom du traître, sa personne morale, vous avez le droit d'en faire ce qu'il vous plaira; vous avez le droit de broyer cela, de déchirer cela, de fouler cela aux pieds; oui, vous avez le droit de pétrir sous vos talons le nom de Hubert, et d'en ramasser les lambeaux hideux dans la boue et de les jeter à la face de Bonaparte. Mais savez-vous à quoi vous n'avez pas le droit de toucher? C'est à un cheveu de sa tête.

Je sentis la main de Ribeyrolles qui serrait la mienne. Je continuai :

— Ce que MM. Hubert et Bonaparte viennent de faire ici est monstrueux : faire nourrir un espion par notre pauvre caisse indigente, mêler dans la même poche le billet de banque de Maupas et le denier fraternel des proscrits, nous jeter aux yeux notre aumône pour nous aveugler, faire arrêter les hommes qui nous servent en France par l'homme que nous nourrissons à Jersey, enrôler dix exilés ici-même pour les pontons, recruter à Jersey pour Cayenne, singer, parodier et compromettre l'exaltation par la mouchardise, aigrir nos amertumes avec le venin de la police, poursuivre la proscription par le guet-apens, ne pas même laisser l'exil tranquille, attacher les fils d'une trame infâme aux plus saintes fibres de notre cœur, nous trahir et nous voler en même temps, nous filouter et nous vendre, combiner ce qu'il y a de plus bas avec ce qu'il y a de plus lâche, la perfidie mielleuse, la férocité sournoise, voilà le sac dans lequel nous venons de prendre la main de M. Bonaparte.

Il y a dans ce sac l'espion; il y a aussi l'empereur. Je voudrais bien savoir ce que cet empereur pense de cet espion, et ce que cet espion pense de cet empereur.

Citoyens, j'y insiste, la main de M. Bonaparte, elle est dans ce sac plein de ténèbres. Nous la tenons. Ne la lâchons pas.

Qu'avons-nous à faire? Publier les faits, prendre la France, l'Europe, la conscience publique, la probité universelle à témoin. Faire dire au monde entier : C'est infâme! Infliger au fait honteux que nous tenons une heure

d'exposition publique. Mettre le sieur Bonaparte au pilori dans la personne du sieur Hubert.

La providence ici prend clairement fait et cause pour nous. Elle saisit M. Bonaparte en flagrant délit d'espionnage et nous le livre. Si triste que soit la découverte, l'occasion est bonne. Dans cette affaire, tout l'avantage moral revient à la proscription, à la démocratie, à la république. La situation est excellente. Ne la gâtons pas.

Et savez-vous comment nous la gâterions? En nous méprenant sur notre droit. En nous comportant comme des vénitiens du seizième siècle au lieu de nous conduire comme des français du dix-neuvième. En agissant comme le conseil des Dix. En tuant l'homme.

En principe, pas de peine de mort, je vous le rappelle. Pas plus contre un espion que contre un parricide. En fait, c'est absurde.

Touchez cet homme, blessez-le, frappez-le seulement, et demain l'opinion qui est pour vous se tourne contre vous. La loi anglaise vous cite à sa barre. De juges, c'est vous qui devenez accusés. M. Hubert disparaît, M. Bonaparte disparaît; l'espion et l'empereur s'en vont dans le brouhaha l'un portant l'autre, et que reste-t-il? Vous, proscrits français, devant un jury anglais.

Et au lieu de dire : Voyez l'indignité de ce Bonaparte! on dira : Voyez la brutalité de ces démagogues!

Citoyens, ajoutai-je en étendant le bras du côté de Hubert, je prends cet homme sous ma garantie, non pour l'homme, mais pour la république. Je m'oppose à ce qu'il lui soit fait aucun mal, ni aujourd'hui, ni demain, ni ici, ni ailleurs. Je résume votre droit en un mot : publier, ne pas tuer. L'honneur de l'homme, et non sa peau. Le châtiment par la lumière, non par la violence. Un acte de grand jour, non un acte de nuit. La peau de Hubert! grand Dieu! qui est-ce donc qui en veut? qu'est-ce que vous feriez de la peau d'un mouchard? quant à moi, je ne veux pas même de celle de Bonaparte. Je le déclare, personne ne touchera à Hubert, personne ne le maltraitera. Poignarder M. Bonaparte, ce serait dégrader le poignard; souffleter M. Hubert, ce serait salir le soufflet. —

Ces paroles, que je récris aujourd'hui de mémoire, furent écoutées avec une attention profonde et une adhésion croissante à chaque mot. Quand je me rassis, la question était décidée. A vrai dire, je ne pense pas que Hubert, quelles qu'eussent été les violences du début, courût, séance tenante, un danger immédiat; mais le lendemain pouvait être fatal. Comme je me rasseyais, j'entendis derrière moi un proscrit nommé Fillion, échappé d'Afrique, dire distinctement :

— Voilà ce que c'est. Le mouchard est sauvé. Il fallait faire, et ne pas dire. Cela nous apprendra à bavarder.

Ces paroles furent couvertes par un cri général :

— Non! pas de violences. Publier les faits, parler à l'opinion, flétrir Hubert et Bonaparte, voilà ce qu'il faut.

Claude Durand, Barbier, Rattier, Ribeyrolles, Cahaigne, me félicitèrent vivement. Hubert me regardait d'un air morne.

La séance avait été comme suspendue après mes paroles. Les proscrits de la nuance dite terroriste fixaient sur moi des yeux irrités. Fillion m'aborda et me dit :

— Vous avez raison. Du moment qu'on avait parlé, rien n'était plus possible. Est-ce que, quand on veut exécuter un traître, on s'en va le crier sur les toits? Nous sommes soixante ici, c'est cinquante-six de trop. Quatre suffisaient. En Afrique, nous avons eu une affaire comme celle-là. On a découvert qu'un nommé Auguste Thomas était agent de police, un ancien républicain pourtant, et de la veille, et de toutes les conspirations depuis vingt ans. On a eu la preuve du fait un jour à neuf heures du soir. Le lendemain, l'homme avait disparu sans qu'on ait pu jamais savoir ce qu'il était devenu. C'est comme cela que ces choses-là se font.

Comme j'allais répondre à Fillion, la séance se rouvrait. Cahaigne éleva la voix :

— Rasseyez-vous, citoyens. Vous avez entendu les paroles du citoyen Victor Hugo. Ce qu'il propose, c'est une peine morale.

— Oui, oui! bien! crièrent une multitude de voix.

Cauvet, l'homme de bonne humeur, qui m'avait interrompu, s'agita sur la table où il était assis.

— Parbleu! voilà qui est beau! dit-il; une peine morale! et vous allez lâcher l'homme! et demain il s'en ira en France dénoncer et vendre tous nos amis! Il faut le tuer, ce coquin-là.

Il y avait là une objection sérieuse. Hubert en liberté était dangereux.

Beauvais prit la parole :

— Il n'y a pas besoin de le tuer, et on ne le lâchera pas. Depuis le mois d'avril je nourris Hubert et je le loge, à peu près pour rien. Je voulais bien avoir nourri un proscrit; je ne veux pas avoir nourri un mouchard. Maintenant il faut que M. Bonaparte me paie la dépense de M. Hubert. C'est 83 francs. Demain matin, M. Asplet empoignera M. Hubert et nous le coffrera à la prison pour dettes, à moins que Hubert ne tire de sa poche un des billets de banque de M. Maupas. Cela me fera plaisir à voir.

On se mit à rire. Beauvais en effet avait résolu la question.

— Oui, cria Vincent, mais il s'en ira d'ici à demain matin.

— Nous le gardons à vue, dit Bony.

— Fouillons-le, cria Fombertaux.

— Oui, oui, fouillons le mouchard.

Et une foule se précipita du côté de Hubert.

— Vous n'avez le droit, m'écriai-je, ni de le garder à vue, ni de le fouiller. Le garder à vue, c'est attenter à sa liberté; le fouiller, c'est toucher à sa personne.

Le fouiller était, de plus, une naïveté. Il était évident que Hubert, depuis que l'enquête était commencée, ne devait rien avoir sur lui qui pût le compromettre.

Hubert cria : — Ah! qu'on me fouille, j'y consens.

La chose était peu surprenante.

— Il consent, dirent-ils, il consent. Fouillons-le.

Je les arrêtai. Je demandai à Hubert :

— Vous consentez?

— Oui.

— Il faut donner votre consentement par écrit.

— Je veux bien.

Jarassé écrivit le consentement et Hubert le signa. Pendant ce temps-là on le fouillait, car ils n'avaient pas eu la patience d'attendre la signature.

Ses poches vidées et retournées, on ne trouva rien, que quelques sous, son gros mouchoir bleu et un morceau déchiré de la *Chronique de Jersey*.

— Les souliers! fouillez les souliers, cria une voix.

Hubert ôta ses souliers et les mit sur la table.

— Il n'y avait rien dedans, dit-il, que les pieds d'un républicain.

Cahaigne reprit la parole. Il rappela ma proposition et la fit adopter. Aucune main ne se leva contre.

Puis il dit : — Citoyens, vous êtes des juges; l'accusé est devant vous. Une peine morale seule est possible. Je vous propose de la prononcer en ces termes :

Et il lut le projet de résolution suivant :

«Les soussignés, tous proscrits, déclarent, dans leur âme et conscience, que le sieur HUBERT (Julien Damascène) est convaincu d'appartenir à la police de M. Bonaparte.»

(Suivent les signatures.)

Cette proposition fut adoptée à l'unanimité, puis signée.

Pendant qu'on signait la proposition, Hubert avait remis ses souliers à ses pieds et son chapeau sur sa tête; il avait repris sa pipe sur la table et il semblait chercher du regard quelqu'un qui lui offrît du feu pour l'allumer.

A ce moment-là, Cauvet s'approcha de lui et lui dit d'une voix douce :

— Veux-tu un pistolet?

Hubert ne répondit pas.

— Veux-tu un pistolet? reprit Cauvet.

Hubert garda le silence. Cauvet recommença :

— J'ai un pistolet chez moi. Un bon. Le veux-tu?

Hubert haussa l'épaule et poussa la table du coude.

— Le veux-tu? reprit Cauvet.

— Laissez-moi tranquille, dit Hubert.

— Tu ne veux pas de mon pistolet?

— Non.

— Alors donne-moi la main.

Et Cauvet, complètement gris, tendit la main à Hubert.

Hubert ne la lui donna pas.

Cependant je causais avec Cahaigne qui me disait :

— Vous avez bien fait de les avertir, mais je crains que demain la colère ne revienne à deux ou trois comme Avias, et qu'ils ne le tuent dans quelque coin.

Je n'avais pas signé la déclaration. Tous avaient signé, excepté moi.

Heurtebise me présenta la plume.

— Je signerai dans trois jours, dis-je.

— Pourquoi? demandèrent plusieurs.

— Parce que je crains les coups de tête. Je signerai dans trois jours, quand je serai sûr qu'aucune menace ne s'est réalisée et qu'on n'a fait aucun mal à Hubert.

On me cria de toutes parts :

— Signez! signez! On ne lui fera aucun mal.

— Vous me le garantissez?

— Nous vous le promettons.

Je signai.

Une demi-heure après, je rentrais chez moi. Il était six heures du matin. La bise de mer sifflait dans le Rocher des proscrits; les premières blancheurs de l'aube égayaient le ciel. Quelques petits nuages d'argent jouaient au milieu des étoiles.

A cette même heure, M. Asplet, requis par Beauvais, saisissait Hubert et l'écrouait à la prison pour dettes.

Ce matin 21 octobre, vers dix heures, un sieur Laurent, qui prend ici, en vertu d'une nomination de M. Bonaparte, la qualité de vice-consul de France, se présentait chez M. Asplet.

Il venait, disait-il, réclamer un français arrêté illégalement.

IMPRIMERIE NATIONALE.

— Pour dettes, a dit Asplet.

Et il a montré l'ordre d'écrou signé du député-vicomte, M. Horman.

— Voulez-vous payer? a demandé Asplet.

Le consul a baissé la tête et s'en est allé.

Il est dans la destinée d'Hubert d'être nourri par les proscrits. En ce moment on le nourrit à la prison, moyennant six pence (treize sous) par jour.

En remuant mes papiers, j'y ai trouvé une lettre de Hubert. Il y a dans cette lettre une phrase triste : «La faim est mauvaise conseillère.»

Hubert a eu faim.

1855.

SUR TAPNER [1].

Guernesey, 6-12 décembre.

Le prévôt de la reine à Guernesey, M. Martin, était venu me voir à mon arrivée. Je lui ai rendu sa visite le 5 décembre 1855. Il m'a offert de m'accompagner à la prison, que je désirais voir.

Nous avons pris par les rues qui montent derrière la cour royale. En me promenant dans Saint-Pierre-Port, j'avais déjà remarqué dans la ville, à mi-côte, un grand mur noir percé d'une haute porte, surmonté d'un G couronné sculpté dans le granit. Je m'étais dit : Ce doit être là la prison. C'était là en effet.

Le geôlier nous reçut. Il s'appelle Barbet; ce qui fait que les voleurs guernesiais appellent la prison l'Hôtel Barbet. Cet homme a cette mine gaie et dure, cette figure à la fois ouverte et fermée que j'ai déjà remarquée à plusieurs geôliers. Sa femme et sa fille faisaient la soupe dans un coin.

Barbet prit une grosse clef, ouvrit une grille, et nous introduisit dans une assez vaste cour nue, oblongue, bornée de trois côtés par le grand mur qui du dehors avait appelé mon attention. Au midi, la cour est dominée par un bâtiment neuf bâti en granit gris, dont la façade à deux étages se compose de deux rangées de sept arcades superposées. Sous les arcades on voit des fenêtres; derrière les vitres des fenêtres on voit de gros barreaux peints en blanc.

C'est la prison et ce sont les cellules.

— Guernesey est une île honnête, me dit le prévôt, homme distingué et intelligent, *non-conformiste*, de la secte des indépendants, comme Cromwell et Milton. Et il ajouta : — Nous n'avons en ce moment, sur une population de plus de quarante mille âmes, que trois prisonniers, deux hommes et une femme.

[1] Voir Actes et Paroles. Pendant l'exil. *Affaire Tapner. Lettre aux habitants de Guernesey. Lettre à lord Palmerston.*

Un des prisonniers entra en ce moment dans la cour; c'était un jeune homme à figure douce, condamné à dix ans de Botany-Bay pour vol. Il était vêtu d'un pantalon de toile et d'un petit paletot bleu, et coiffé d'une casquette.

Le prévôt, qu'on appelle aussi le shériff, et qui, en cette qualité, gouverne la prison et accompagne les condamnés à l'échafaud, ce qui le rend fort ennemi de la peine de mort, le prévôt m'expliqua que ce jeune homme ne serait pas déporté et qu'il en serait quitte pour deux ou trois ans de prison cellulaire.

La prison cellulaire anglaise, empreinte et toute pénétrée de l'esprit glacial du protestantisme anglican, prouve que la sévérité et la froideur peuvent aller jusqu'à la férocité. Dans l'une d'elles, Mill-Bank, je crois, le silence est imposé.

Le prévôt me conta qu'en visitant cette prison il était entré dans une cellule où était un jeune homme de Guernesey condamné pour vol et à lui connu. Ce jeune homme était phthisique et se mourait. En voyant le prévôt, il joignit les mains sur son grabat et s'écria avec angoisse :

— Ah! monsieur, ma grand'mère vit-elle encore?

Le prévôt avait à peine eu le temps de répondre oui, que déjà le geôlier avait dit à l'agonisant : Taisez-vous.

Le jeune homme mourut peu de temps après.

Il passa de la prison à la tombe, d'un silence à l'autre, et dut à peine s'apercevoir du changement.

Sous les sept arcades du rez-de-chaussée sont les cellules des prisonniers pour dettes.

Nous y entrâmes. Elles étaient vides. Un bois de lit, une paillasse et une couverture, voilà tout ce que la prison donne au prisonnier pour dettes. Il peut se meubler mieux en payant. Le dernier prisonnier pour dettes était un guernesiais dont le nom m'échappe. Il était mis là par sa femme qui l'y tint dix ans, faisant de la prison de son mari sa liberté. Au bout des dix ans le mari paya sa femme et sortit. Ils se remirent à vivre ensemble, et font, me dit le prévôt, « très bon ménage ».

Il n'y avait pour le moment, j'y insiste, aucun prisonnier dans la prison pour dettes. .

Cette prison est tout un éloge muet de la population guernesiaise. Elle ne contient en tout que douze cellules, six pour les détenus pour dettes, six pour les délits communs, plus deux chambres de punition. Il y a, en outre, pour les femmes, deux cellules seulement, dont une de punition.

Une des sept chambres du rez-de-chaussée est la chapelle, petite salle sans

autel, ayant une chaire de bois pour le chapelain dans l'angle à gauche, et, en avant de la porte, tournant le dos à la fenêtre, quatre ou cinq bancs de bois avec pupitres, où l'on voit çà et là quelques livres de piété entr'ouverts.

C'est au premier étage que sont les détenus pour crimes et délits. Nous y montâmes.

Le geôlier nous ouvrit une cellule bien éclairée, meublée seulement d'un lit de bois. Sur le pied du lit étaient roulés les couvertures et les draps, qui sont, comme les couvertures, en grosse laine. Seulement cette laine m'a paru tricotée. La paillasse avait été retirée, en sorte qu'on voyait à nu le tablier du bois de lit, sur lequel une foule de noms et d'inscriptions avaient été gravés avec des couteaux ou des clous. Cela formait une sorte de forêt de lettres presque effacées. On y distinguait, entre tous, les trois mots que voici, plus lisibles que les autres :

GUERRE
HISTOIRE
CAIN

Tout le crime n'est-il pas là ?

Dans un coin du tablier il y avait quelques silhouettes de navires grossièrement dessinées.

La cellule qui est derrière celle-ci est un cachot (cellule de punition). Pas de lit, le plancher pour dormir, une petite fenêtre haute, au nord. Le dernier enfermé là avait charbonné sur le mur une espèce de labyrinthe qui indignait le geôlier. On lui avait sali la blancheur de son sépulcre.

Toutes les cellules sont badigeonnées au lait de chaux.

La rangée d'arcades qui est devant les cellules forme une sorte de galerie ouverte à l'air et au soleil de midi, où les prisonniers se promènent quand il pleut. Il y a dans cette galerie un vieux bois de lit délabré sur lequel ils montent et d'où ils voient la mer. — Grande jouissance pour eux, me dit le geôlier.

Je suis monté sur le bois de lit. On voit de là l'île de Serk et les voiles à l'horizon.

Je désirais visiter la cellule de Tapner. Le prévôt m'y conduisit.

Cette cellule et la chambre de punition qui y est attenante forment dans la prison le quartier des femmes.

Quand on est dans la cour et qu'on fait face à la prison, on remarque que la première à gauche des sept arcades d'en haut est grillée sur la cour et murée sur la galerie. Le petit espace enclos entre ce mur et cette grille était le préau spécial de Tapner. C'est là qu'il allait et venait toute la journée, un peu comme une bête fauve dans une cage, vu des autres prisonniers, mais

séparé d'eux. La fenêtre qui donne sur ce préau restreint est la fenêtre de sa cellule.

La porte est épaisse, peinte en noir, garnie d'armatures de fer; deux gros verrous, un en haut, un en bas, la serrure entre les verrous; le geôlier ouvrit cette porte et nous introduisit.

La cellule, de même dimension que les autres, environ dix pieds carrés, est blanche, propre, bien éclairée; une cheminée au fond, dans l'angle à gauche qui est en pan coupé, un baquet, une planche fixée au mur qui fait face à la porte; à droite de la porte, sous la fenêtre, un lit de bois dont un des quatre montants est tronqué; sur ce lit une paillasse, une couverture, des draps de grosse laine. Ce grabat a été le lit de Tapner. — Après la mort de Tapner cette cellule a été rendue aux femmes, dont, avec l'autre chambre que j'ai dite, elle forme le quartier.

On ne fait de feu dans la cheminée que sur l'ordre du médecin.

Au moment où nous entrâmes, une femme était assise ou plutôt accroupie sur le lit, le dos tourné à la porte. J'ôtai mon chapeau. M. Tyrrell, un jeune peintre anglais qui m'accompagnait, en fit autant. Cette femme, la prisonnière unique du moment, était, me dit le prévôt, une voleuse. *De plus, irlandaise,* ajouta le geôlier. Elle était assez jeune, ravaudait un vieux bas et n'avait pas même l'air de nous voir.

Cette femme, chez laquelle la dernière curiosité était éteinte, semblait personnifier la sombre indifférence de la misère.

Tapner a agonisé dans cette cellule blanche, claire et froide.

Ce John Charles Tapner, espèce de gentleman, employé du gouvernement, n'avait tiré nul profit dans sa jeunesse de l'éducation qu'on avait essayé de lui donner, et était arrivé au vol et à l'assassinat par la débauche, le vin et le gin. Il était né d'une famille honnête et d'un père religieux, à Woolwich, en 1823. Il est mort, n'ayant pas encore trente et un ans, le 10 février 1854. Il vivait avec les deux sœurs, marié avec l'une, amant de l'autre. Il avait assuré sa vie pour la totalité de ses appointements, cent cinquante livres sterling, ce qui absorbait tout son revenu et semblait annoncer l'intention de vivre de crimes. L'assurance était sur la tête de sa femme et sur la sienne, au profit du dernier survivant.

J'ai demandé : — La compagnie a-t-elle payé?

— Oh non! a répondu le prévôt.

— A-t-elle rendu, ai-je repris, ou donné aux pauvres les primes annuelles qu'elle avait reçues de Tapner?

— Oh non!

Sous ce prétexte vertueux qu'il y avait crime, la compagnie a volé la veuve.

Tapner semblait insouciant, *indifférent,* me dit le prévôt, et le prévôt en concluait qu'il ne souffrait pas. — Erreur ! lui dis-je, croyez-vous qu'on n'ait pas froid sous la glace ?

La veille de sa mort, on fit son portrait au daguerréotype. L'appareil fut placé dans le préau grillé attenant à sa cellule, où il faisait un beau soleil. Tapner ne pouvait s'empêcher de rire en posant. La tête de mort aussi semble rire.

— Mais ne riez donc pas, lui disait le prévôt. Gardez votre sérieux. On ne comprendra rien à votre portrait. Vous ne pouvez pas rire aujourd'hui. Ce n'est pas possible.

C'était si possible qu'il riait.

Pourtant un jour le prévôt lui avait prêté un livre de prières.

— Lisez ceci, Tapner, lui dit-il, si vous êtes coupable.

— Je ne suis pas coupable, répondit Tapner.

— Dans tous les cas, reprit le prévôt, vous êtes un pécheur comme moi, comme nous tous. Vous n'avez pas servi Dieu. Lisez ce livre.

Tapner prit le livre. Le prévôt entra dans sa cellule une heure après, et le trouva, le livre à la main, fondant en larmes.

Sa dernière entrevue avec sa femme fut « déchirante », me dit le prévôt.

Cette femme cependant savait ses amours avec sa sœur. Mais qui donc a sondé tous les mystères du pardon ?

La veille de ma visite à la prison, M. Pearce, un des deux chapelains qui avaient assisté Tapner le jour de sa mort, était venu me voir à Hauteville House avec le prévôt. Je demandai à M. Pearce, très vénérable et très digne vieillard :

— Tapner a-t-il su que je m'étais intéressé à lui ?

— Certes, Monsieur, a répondu M. Pearce en joignant les mains. Il a été bien touché et bien reconnaissant de votre intervention, et il a bien recommandé qu'on vous remerciât de sa part.

Je note, comme un détail caractéristique de la liberté de la presse anglaise, qu'à l'époque de la mort de Tapner, tous les journaux de l'île ayant plus ou moins réclamé l'exécution, et fort choqués de ma lettre à lord Palmerston, s'entendirent pour passer sous silence le fait que me révélait M. Pearce. Ils eurent l'air de mettre le pendu du parti de la potence, et il ne tint qu'à moi de croire que Tapner m'en voulait.

— Il y a, me dit le prévôt, une autre chose que vous ignorez et qu'on a également passée sous silence. Vous croyez avoir complètement échoué dans votre intervention et pourtant vous avez remporté une victoire énorme dont vous ne vous doutez pas. Cette île est, comme toute l'Angleterre, le pays de la tradition. Ce qui a été fait hier doit être fait aujourd'hui, afin d'être

refait demain. Or la tradition voulait que le condamné allât au gibet par les rues de la ville, la corde au cou. La tradition voulait que le gibet fût dressé sur la grève et que le condamné traversât, pour y arriver, le quartier du collège, la grande rue, High street, et l'Esplanade. Lors de la dernière exécution, il y a vingt-cinq ans, cela s'était passé ainsi. Cela devait donc se passer encore ainsi pour Tapner. Après votre lettre, on n'a pas osé. On a dit : Pendons l'homme, mais pendons-le secrètement. On a eu honte. Vous n'avez pas lié les mains à la peine de mort, mais vous lui avez fait venir la rougeur au front. On a renoncé à la corde au cou, au gibet de la grève, à l'Esplanade, au cortège dans les rues, à la foule. On a décidé que Tapner serait pendu dans un jardin attenant à la prison, entre magistrats et geôliers, en famille. Cependant la loi veut que l'exécution soit publique. On s'est tiré d'affaire en me disant de signer des billets d'admission pour deux cents personnes. Ayant la même angoisse qu'eux, et plus encore, je me suis prêté à tout ce qu'on a décidé. J'ai signé des billets qui ont été à qui les a voulus. Cependant une difficulté s'offrait. Le jardin, contigu à la prison, en est séparé par le mur même du préau. La porte de ce jardin est dans la rue du Collège. Pour aller trouver cette porte, il fallait que le condamné sortît de la prison et fît environ cent pas dehors, en public, parmi les passants. On n'a pas osé même faire faire à la peine de mort ces cent pas dans la rue. Pour éviter ces cent pas on a abattu un pan de mur et l'on a fait passer Tapner par le trou. La pudeur vient.

Je ne reproduis pas ici les paroles littérales du prévôt, mais le sens exact.

— Eh bien, ai-je dit au prévôt, menez-moi à ce jardin.

— La brèche est refermée, le mur est rebâti; je vous y mènerai par la rue.

Au moment de sortir de la prison, le geôlier m'a apporté dans deux écuelles la soupe qu'on allait servir aux prisonniers, en m'invitant à y goûter, et en me présentant une grosse cuiller d'étain fort propre. J'ai goûté cette soupe, qui est bonne et saine. Le pain est bis et excellent. Je l'ai comparé dans ma pensée à cet horrible pain des prisons de France, qu'on m'a montré à la Conciergerie, et qui est terreux, visqueux, fétide, souvent plein de vers et de moisissure.

Il pleuvait. Le temps était gris et triste.

Il n'y a, en effet, pas plus de cent pas de la prison à l'entrée du jardin. Nous tournâmes à gauche en montant la rue du Collège le long du haut mur noir. Tout à coup le prévôt s'arrêta.

Nous étions devant une porte assez basse. Sur les panneaux de cette porte, qui mène au lieu où est mort cet homme perdu par l'ivrognerie et le défaut d'instruction, il y avait quelques restes de vieilles affiches en anglais, jaunes,

blanches, vertes, relatives à toutes sortes d'objets, et sur lesquelles la pluie, qui les avait effacées, et le temps, qui les avait déchirées, ne laissaient plus distinguer que ces deux mots restés lisibles : EDUCATION UNIVERSAL. — TEMPERANCE.

Le prévôt tenait une grosse clef à la main; il la mit dans la serrure; la porte, qui n'avait pas été ouverte peut-être depuis le jour de l'exécution et qui avait recommencé à se rouiller dans sa paix funèbre, fit un grincement et s'entre-bâilla. Nous entrâmes. Le prévôt repoussa la porte derrière nous. Nous étions dans un étroit palier carré, fermé de trois côtés par de hautes murailles et s'ouvrant du quatrième côté sur un escalier roide et qui était sombre, quoique éclairé à plein ciel. Vis-à-vis l'escalier, le prévôt me fit remarquer le replâtrage d'une brèche récemment murée. C'est par là que Tapner avait passé. Cet escalier était la première échelle de son gibet. Il l'avait monté. Nous le montâmes. Je ne sais pourquoi je comptai les marches en montant. Il y en avait quatorze.

Cet escalier mène à un premier jardin, oblong et étroit, dominé par un autre qui forme terrasse. On monte dans l'autre par un escalier de sept marches en granit grossier, comme les quatorze que nous avions déjà franchies.

Au haut de ces sept marches, nous eûmes sous les yeux un enclos nu d'environ cent pas carrés, fermé de murs assez bas, coupé par deux allées transversales figurant une croix au milieu. C'était là ce qu'on appelait «le jardin». C'était là que Tapner avait été pendu.

Le givre de décembre continuait de tomber; quelques broussailles frissonnaient au vent sur la terre noire; pas de fleurs, pas de verdure dans ce jardin; on voyait seulement un petit arbre fruitier maigre et rabougri dans un des quatre carrés formés par l'intersection des allées. L'ensemble serrait le cœur. C'était un de ces lieux tristes que le soleil ferait mélancoliques et que la pluie fait lugubres.

Ce jardin ne tient à aucune maison. Il n'est le jardin de personne, que du spectre qu'on y a laissé. Il est désert, abandonné, inculte, tragique. D'autres jardins l'entourent et l'isolent. Il ne touche à la ville, à la vie, aux hommes que par la prison. Les maisons des rues basses qui l'environnent montrent de loin le haut de leurs façades, qui ont l'air de fronts effarés regardant par-dessus le mur de ce lieu sinistre.

En voyant d'un côté l'espèce de petit promenoir inférieur, étroit, allongé, assez profond, où aboutissent les quatorze premières marches, et de l'autre ce jardin funèbrement coupé de ces deux allées transversales, il est impossible de ne pas songer à une fosse auprès de laquelle serait étendu le drap mortuaire avec sa croix.

Nous avions à notre droite une muraille, qui est le haut du grand mur noir où est percée la porte et dont on voit le revers de la rue. Une allée, plus basse que le reste du jardin, longe cette muraille. Une rangée de gros clous à crochets rouillés et de longues et minces tringles de bois, argentées et satinées par le temps, appliquées verticalement sur le mur à des intervalles de six à huit pouces, indiquent qu'il y avait là autrefois un espalier. L'espalier a disparu, et il ne reste que ces tringles qui en sont le squelette.

On fait quelques pas, on arrive devant un petit escalier de trois marches qui descend du jardin dans l'allée. Là on remarque qu'il n'y a plus de tringles sur le mur. Elles reparaissent un peu plus loin. On les a arrachées sur une largeur d'une quinzaine de pieds.

Le prévôt s'arrêta en silence à cet endroit. Je vis que les tringles manquaient, et je compris. Là avait été dressé l'échafaud.

On lève les yeux et l'on ne voit que le cordon de tessons de verre qui hérisse la crête du mur, et la tour ronde de l'église voisine peinte en jaune et en gris.

L'échafaud était appuyé à ce point du mur. Tapner tourna à gauche, prit l'allée du milieu et arriva, par l'un des bras de la croix qu'elles dessinent, à l'échelle du gibet, placée précisément au-dessus de l'escalier de trois marches. Il monta sur la plate-forme, et de là, pendant qu'on disait les dernières prières, il put voir les oiseaux de mer volant à perte de vue, les livides nuées de février, l'océan, l'immensité d'en bas; et en même temps, par l'ouverture qui se fait dans l'âme à cette heure sombre, le mystère, l'avenir inconnu, les escarpements de la tombe, Dieu, l'immensité d'en haut.

Le gibet était composé de deux montants portant une barre transversale. Au milieu de cette barre une corde terminée par un nœud coulant pendait au-dessus d'une trappe fermée. C'est sur cette trappe, piège de la loi, qu'on amena Tapner, et c'est là qu'il se tint debout pendant qu'on lui ajustait le nœud coulant. De la rue qui est derrière le mur et du jardin du collège qui borde l'autre côté de cette rue on apercevait les montants du gibet, la corde, le nœud, et l'on put voir de dos le condamné jusqu'au moment où la trappe s'ouvrit et où il tomba. Alors il disparut pour les spectateurs du dehors.

De l'intérieur du jardin et des maisons dont j'ai déjà parlé on pouvait voir le reste.

Le supplice fut cette abominable chose que j'ai dite dans ma lettre à lord Palmerston. Le prévôt m'en rappela et m'en confirma tous les détails. Il se trouve que j'ai plutôt atténué qu'amplifié.

Au moment où Tapner tomba, la corde se roidit, et il resta quinze ou vingt secondes immobile et comme mort. Le procureur de la reine, les

chapelains, les magistrats, croyant que c'était fini ou pressentant que ce n'était pas commencé, *se hâtèrent de filer,* me dit le prévôt, et le prévôt resta seul avec le patient, le bourreau et les curieux. J'ai raconté l'agonie du misérable et comme quoi il fallut que le bourreau se pendît à ses pieds.

Tapner mort, la «loi» satisfaite, ce fut le tour des superstitions. Elles ne manquent jamais aux rendez-vous que la potence leur donne. Des épileptiques vinrent, et on ne put les empêcher de saisir la main convulsive du pendu et de la promener frénétiquement sur leur visage. On détacha le mort au bout d'une heure; et alors ce fut à qui pillerait la corde. Les assistants se ruaient et chacun en réclamait un morceau. Le prévôt prit cette corde et la jeta au feu.

Quand il fut parti, des gens vinrent et ramassèrent la cendre.

Le mur auquel fut adossé le gibet aboutit à une masure qui occupe l'angle sud-ouest du jardin. Ce fut là qu'on porta le cadavre. On dressa une table, et un plâtrier qui se trouvait là moula cette tête misérable. Le visage, violemment déformé par la strangulation, s'était recomposé et avait repris l'expression du sommeil. La corde défaite, le calme y était revenu. Il semble que la mort, même à travers le supplice, veuille toujours être sereine et que son dernier mot soit toujours la paix.

J'allai à cette masure. La porte était ouverte. C'était une simple cellule à peine recrépie, qui servait de resserre ou de hangar au jardin. Quelques outils étaient accrochés au mur. Cette chambre était éclairée par une fenêtre sur le jardin et par une autre sur la rue, qu'on avait fermée au moment où l'on y avait apporté Tapner et qu'on n'avait pas rouverte depuis. A cela près de la table qui avait disparu, cette chambre était encore comme le cadavre l'avait laissée. La fenêtre fermée alors était fermée. Le volet, dont le bourreau peut-être avait ajusté la barre, était resté clos. Devant cette fenêtre il y avait un meuble à compartiments ayant une foule de petits tiroirs dont quelques-uns manquaient. Sur ce meuble, à côté d'une bouteille cassée et de quelques fleurs desséchées, était posé un de ces tiroirs, rempli de plâtre. C'est ce plâtre même qui avait servi. J'ouvris au hasard un autre tiroir et j'y trouvai encore du plâtre, et des empreintes de doigts blancs. Le sol était jonché d'herbes jaunies et de feuilles mortes. Un filet était jeté dans un coin sur un tas de poussière. Près de la porte, dans l'angle du mur, il y avait une pelle, la pelle du jardinier probablement, ou du fossoyeur.

Vers quatre heures du soir, le cadavre étant à peine refroidi, le prévôt fit mettre Tapner dans «le coffre». On ne l'ensevelit pas, on ne fit pas la dépense d'un drap; on le cloua dans la bière avec ses habits. A Guernesey les habits du supplicié sont la propriété du cadavre et non, comme à Londres, du bourreau.

A la nuit tombante, dix ou douze personnes seulement étant présentes, on porta «le coffre» au cimetière, où une fosse avait été creusée dès le matin.

— Il faut que vous voyiez tout, me dit le prévôt.

Et nous sortîmes de la baraque, puis du jardin. Je le suivis. Nous nous engageâmes dans des carrefours d'aspect indigent, et nous arrivâmes dans une rue étroite, montueuse, anguleuse, bordée de masures, et au coin de laquelle je lus : *Lemarchand Street.* Le prévôt me quitta, entra dans une allée obscure et revint tenant à la main une clef, qui me parut plus massive encore que la clef du jardin. Un instant après, nous étions devant une grande porte noirâtre à deux battants. Le prévôt ouvrit cette porte et nous nous trouvâmes sous une espèce de hangar haut et obscur.

— Monsieur, me dit le prévôt, levez les yeux. Vous avez au-dessus de votre tête le gibet de Béasse.

Ce Béasse, qui fut pendu en 1830, était un français. Il avait fait, comme sous-officier, la guerre d'Espagne en 1823 sous M. le duc d'Angoulême; puis, enrichi par héritage ou autrement, il s'était retiré à Guernesey. Là, étant riche, une quinzaine de mille francs de rente, il fut un gentleman : il acheta une belle maison et devint un notable du pays. Il faisait le soir la partie du bailli, messire Daniel Le Brocq.

Quand on rendait visite à Béasse, on voyait quelquefois dans son jardin un homme qui travaillait à la terre, piquant les boutures, écussonnant les greffes, échenillant les arbres, redressant les espaliers. Ce jardinier était le bourreau. Ce bourreau de Guernesey était un horticulteur habile; toujours isolé et rejeté de tous, l'homme lui étant sinistre, il s'était tourné vers la nature, et n'était pas moins habile en fleurs qu'en gibets. Béasse l'employait, n'ayant pas de préjugés.

Béasse donc était fort bien vu, attendu ses pounds, même de l'aristocratie escarpée de Guernesey, même des *fourty,* même des *sixty*.

Un jour on s'aperçut que sa servante était grosse, puis qu'elle ne l'était plus. Qu'était devenu l'enfant? Les voisins s'émurent; les rumeurs circulèrent; la police fit une descente chez Béasse; deux constables vinrent avec un médecin. Le médecin visita la servante qui était au lit; puis les deux constables dirent à Béasse : La femme est accouchée. Il y a un enfant. Il nous le faut. Béasse, qui jusque-là avait déclaré ne savoir ce qu'on lui voulait, prit une pelle, alla à un coin de son jardin, et se mit à bêcher la terre avec fureur. Un des constables, pensant qu'il voulait donner à quelque chose d'enterré un coup de bêche qui plus tard pût passer pour une blessure accidentelle, lui prit la pelle des mains et continua plus doucement la fosse commencée par Béasse. Au bout d'un instant l'enfant

apparut. Le pauvre petit cadavre avait une lardoire enfoncée dans la bouche et une autre dans l'anus. Béasse nia être le père de l'enfant. Il fut jugé par les jurats, condamné au gibet, et ce fut son ami le bailli Daniel Le Brocq qui lui lut sa sentence de mort.

Ses biens furent confisqués.

Le prévôt, en me contant cette histoire horrible, me disait : — Béasse a manqué de sang-froid. En allant lui-même bêcher la terre là où était le cadavre, il s'est perdu. Il eût pu se sauver aisément. Il n'avait qu'à dire : — L'enfant était mort. Je l'ai remis pour l'enterrer à un mendiant qui passait, à qui j'ai donné un louis, que je ne connais pas, et que je n'ai plus revu. — On n'eût pu lui prouver le contraire. On n'eût su ce qu'était devenu l'enfant, et on n'eût pu le condamner, Guernesey étant encore, à l'heure qu'il est, régi par la coutume normande qui exige pour la condamnation la preuve matérielle, *corpus delicti*.

Le prévôt me demanda :

— Auriez-vous invoqué l'inviolabilité de la vie humaine pour Béasse comme vous l'avez fait pour Tapner?

— Sans doute, lui ai-je dit. Ce Tapner et ce Béasse sont des misérables; mais les principes ne prouvent jamais mieux leur grandeur et leur beauté que lorsqu'ils défendent ceux-là mêmes que la pitié ne défend plus.

Au moment où Béasse fut condamné, la révolution de 1830 éclata. Il disait à ce même M. Martin, aujourd'hui prévôt : — J'aimerais mieux être en France à me faire mitrailler qu'à Guernesey à me faire pendre.

Ici un détail. Béasse avait eu pour ami le bailli, qui devait prononcer son arrêt de mort, et pour domestique le bourreau, qui devait l'exécuter. Le bailli n'hésita pas; mais il y eut un homme dans le bourreau. Peut-être ce jardinier ne savait-il plus pendre; peut-être ces mains, à force de toucher aux lys et aux roses, étaient-elles devenues incapables de nœuds coulants; peut-être tout bonnement ce tueur de la façon de la loi valait-il mieux que la loi, et répugnait-il à tordre le cou de l'homme dont il avait mangé le pain. Le fait est que le lendemain de la prononciation de l'arrêt de mort, le bourreau de Guernesey s'évada. Il prit passage sur quelque cutter de smuggler et quitta Saint-Pierre. On le chercha. On fouilla l'île. On ne le revit plus.

Il fallait aviser.

Un homme, un anglais, était en prison pour on ne sait quel méfait. On lui offrit «sa grâce» s'il voulait être bourreau, et pendre Béasse pour commencer. Les hommes appellent cela une grâce.

Le prisonnier accepta.

La justice respira. Elle avait vu le moment où sa tête de mort n'allait plus

pouvoir rien dévorer, non que la mâchoire supérieure, le juge, eût bronché; mais parce que la mâchoire inférieure, le bourreau, avait disparu.

Le jour de l'exécution vint.

On mena Béasse à la potence, la corde au cou, par les rues, sur la grève. Il fut le dernier qui subit ce cérémonial du gibet. Sur l'échafaud, et au moment où on lui rabattait sur les yeux le lugubre bonnet blanc, il se tourna vers la foule et, comme s'il eût voulu laisser une énigme derrière lui, il jeta aux assistants cette phrase, qui pourrait être dite par un criminel aussi bien que par un innocent : *Il n'y a que le crime qui déshonore.*

La plate-forme fut lente à tomber. Elle n'avait pas de trappe et devait s'abattre tout entière d'un seul morceau. Elle était liée à ses extrémités aux madriers de l'échafaud par des cordes qu'il fallait couper d'un côté pour qu'elle se dérobât en restant suspendue de l'autre. Le bourreau, le prisonnier «gracié», le même malheureux inexpérimenté qui, vingt-cinq ans plus tard, pendit Tapner, prit une hache de charpentier et coupa la corde; mais, comme il tremblait, ce fut long. La foule murmura et ne songea pas à sauver le patient, mais faillit lapider le bourreau.

J'avais cet échafaud au-dessus de moi.

Je levai les yeux, comme le prévôt m'y invitait.

Le hangar où nous étions avait un toit aigu dont la charpente intérieure apparaissait à nu. Sur les poutres de cette charpente, et précisément au-dessus de nos fronts, étaient posées deux longues solives qui avaient été les montants du gibet de Béasse. A l'extrémité supérieure de ces solives on voyait des entailles dans lesquelles s'emboîtait la barre transversale où était nouée la corde. Cette barre avait été démontée et était couchée à côté des deux solives. Vers le milieu des deux solives étaient cloués deux espèces d'écussons de bois dont la saillie avait soutenu le tablier du gibet. Ces deux montants, supportés par la charpente du comble, supportaient eux-mêmes un plancher massif, long et étroit, aux deux extrémités duquel des cordes pendaient. Ce plancher était la plate-forme du gibet et ces cordes étaient celles que le bourreau avait été si long à couper. Derrière, on apercevait une espèce d'escalier-échelle à marches plates en bois, couché près de la plate-forme. Béasse avait monté ces marches. Toute cette hideuse machine, montants, traverses, plate-forme, échelle, était peinte en gris de fer et semblait avoir servi plus d'une fois. Des empreintes de corde étranglaient les poutres çà et là. Deux ou trois longues échelles de forme ordinaire étaient posées contre le mur.

Près de ces échelles, dans l'angle à notre droite, le prévôt me montra une espèce de treillis de bois composé de plusieurs panneaux démontés.

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je. On dirait une cage.

— C'est une cage, en effet, me répondit-il. C'est la cage du pilori. Il y a quinze ou vingt ans encore, on dressait cela dans le marché et on y exposait les criminels. On y a renoncé. La cage est hors de service.

Comme la potence de Béasse, cette cage était peinte en gris noir. Autrefois la cage du carcan était en fer, puis on l'a faite en bois qu'on a peint en noir pour que ce bois ressemblât à du fer, puis elle a disparu. C'est l'histoire de toute la vieille pénalité, avenir compris.

La poussière et l'ombre couvrent maintenant cet appareil de terreur. Il pourrit dans un des coins ténébreux de l'oubli. Les araignées ont trouvé cette cage du pilori bonne à prendre les mouches et y font leur toile.

La plate-forme du vieux gibet ayant mal fait sa fonction pour Béasse, on fabriqua pour Tapner un gibet exprès. On adopta le système de la trappe anglaise, qui s'ouvre sous le patient. Un officier de la garnison inventa pour l'ouverture de cette trappe un mécanisme «fort ingénieux», me dit le prévôt, et qui fut exécuté.

J'étais revenu à l'échafaud de Béasse.

On voyait encore à un des bouts de la corde les entailles que la hache tremblante du bourreau y avait faites.

— Maintenant, Monsieur, me dit le prévôt, tournez-vous.

Et il me montrait du doigt dans l'autre compartiment du hangar, toujours sur les poutres du comble, un ensemble de charpentes ayant la couleur rougeâtre du sapin. C'était comme un faisceau de planches et de solives posées pêle-mêle les unes sur les autres, et parmi lesquelles on distinguait tout d'abord une longue et lourde échelle à marches plates comme l'autre et qui me parut énorme. Tout cela était propre, neuf, frais, sinistre.

C'était l'échafaud de Tapner.

On n'avait pas jugé à propos de le peindre couleur de fer.

On voyait les montants, on distinguait la traverse, on pouvait compter les planches de la plate-forme et les marches de l'échelle. Je considérais du même regard l'échelle qu'avait gravie Béasse et l'échelle qu'avait gravie Tapner; mes yeux ne pouvaient se détacher de ces degrés qu'avaient montés des pas de spectres et auxquels s'ajoutaient à perte de vue, pour l'œil de mon esprit, les sombres marches de l'infini.

Le hangar où nous étions est composé de deux corps de bâtiments dont le plan géométral présente un angle droit, forme d'équerre ou de potence. L'ouverture de l'équerre est remplie par une petite cour triangulaire qui fait songer au couteau de la guillotine. L'herbe y pousse entre les pavés; la pluie y tombait; c'était formidable.

Ce hangar funèbre servait autrefois d'écurie aux magistrats campagnards quand ils venaient juger à la ville. On voit encore les numéros des box où

ils attachaient leurs chevaux pendant les audiences. Je m'arrêtai entre les deux poteaux marqués 3 et 4. Un vieux panier défoncé gisait à terre au fond de la stalle que bornaient ces deux poteaux. C'est au-dessus de cette stalle qu'étaient emmagasinées les plus grosses solives du gibet.

— Pour qui garde-t-on cela? dis-je au prévôt. Qu'est-ce qu'on en veut faire? On chaufferait tout l'hiver une famille pauvre avec ce bois-là.

C'est entre ces chiffres 3 et 4 qu'on aperçoit, tout en haut, près du toit, une chose effroyable : la trappe qui s'ouvrit sous les pieds de Tapner. On en voit le dessous; la serrure noire et massive, les gonds qui tournaient sur l'éternité, et deux forts madriers qui relient grossièrement les planches. On distingue aussi l'«ingénieux» mécanisme dont m'avait parlé le prévôt. C'est cette trappe trop étroite qui causa l'agonie. Le condamné put s'accrocher par les coudes et se suspendre aux bords. Elle n'a guère que trois pieds carrés, dimension qui ne suffit pas, à cause des balancements convulsifs de la corde. Pourtant le prévôt m'expliqua que Tapner avait été mal attaché, ce qui lui avait permis le mouvement des bras; mieux lié, il fût tombé tout d'une pièce et n'eût plus bougé. Le gardien du hangar était entré et nous avait rejoints pendant que le prévôt parlait. Quand le prévôt eut fini, cet homme ajouta :

— Oui, c'est d'avoir mal cordé Tapner qui a fait tout le mal. Sans cela «c'eût été magnifique».

Au sortir du hangar, le prévôt me demanda la permission de prendre congé de moi, et M. Tyrrell m'offrit de me conduire chez le plâtrier qui avait moulé Tapner mort. J'acceptai.

Je connaissais encore si peu les rues de la ville que tout m'y semblait labyrinthe.

Nous traversâmes plusieurs de ces rues hautes de Saint-Pierre-Port où l'herbe pousse et nous descendîmes une street assez large qui plonge dans un des quatre ou cinq ravins dont la ville est coupée. Vis-à-vis d'une maison devant laquelle se dressent deux cyprès taillés en cône, il y a un marbrier. Nous entrâmes dans la cour de ce marbrier. La vue y est frappée d'abord d'une foule de croix de cimetière et de pierres de sépulture debout sur le passage ou appuyées aux murs. Un ouvrier, seul sous un appentis, mastiquait des carreaux de faïence. M. Tyrrell lui dit quelques mots en anglais. — *Yes, sir,* répondit l'ouvrier, et il alla à des planches disposées en étagères au fond de l'appentis, y fouilla dans les plâtras et la poussière et rapporta d'une main un masque et de l'autre une tête. C'était le masque de Tapner et la tête de Tapner. On avait colorié le masque en rose; le plâtre de la tête était resté blanc. Le masque avait été fait sur le visage ayant encore les favoris et les cheveux; puis on avait rasé la tête et l'on avait moulé le crâne nu, la

face nue et le cou. Tapner était célèbre à Guernesey comme Lacenaire l'avait été à Paris.

Ainsi que me l'avait dit le prévôt, cette figure avait en effet un calme étrange. Elle me rappelait, par une ressemblance singulière, l'admirable violon hongrois Reméniy. La physionomie était jeune et grave; les yeux fermés dormaient; seulement un peu d'écume, assez épaisse pour que le plâtre en eût gardé l'empreinte, soulevait un coin de la lèvre supérieure, ce qui finissait par donner à cette face, quand on la regardait longtemps, une sorte d'ironie sinistre. Quoique l'élasticité des chairs eût fait reprendre au cou, au moment du moulage, à peu près la grosseur naturelle, l'empreinte de la corde y était marquée profondément, et le nœud coulant, distinctement imprimé sous l'oreille droite, y avait laissé un gonflement hideux.

Je voulus emporter cette tête. On me la vendit trois francs.

Il me restait à faire la dernière station de cette voie douloureuse, car le crime a la sienne comme la vertu.

— Où est la fosse de Tapner? demandai-je à M. Tyrrell.

Il me fit un geste de la main, se remit en marche, et je le suivis.

A Guernesey, comme dans toutes les villes anglaises, les cimetières sont dans la ville, mêlés aux rues et aux passants. Derrière le collège, massive bâtisse en faux gothique anglais qui domine toute la ville, il y avait un de ces cimetières, le plus vaste peut-être de Saint-Pierre-Port. On a percé une rue tout au travers dans les premières années de ce siècle, et le cimetière est maintenant en deux morceaux. Dans le morceau de l'ouest, on met les guernesiais; dans le morceau de l'est, les étrangers.

Nous prîmes la rue qui sépare les deux cimetières. Cette rue, plantée d'arbres, n'a presque pas de maisons, et, par-dessus les murs assez bas qui la bordent, on voit des deux côtés les pierres des tombes, droites ou couchées.

M. Tyrrell me montra une porte ouverte à notre droite et me dit :

— C'est ici.

Nous passâmes cette porte, qui est celle du cimetière des étrangers.

Nous nous trouvâmes dans un long parallélogramme, enclos de murs, plein d'herbe, où des sépultures se dressaient çà et là. Il ne pleuvait plus. L'herbe était mouillée, de lourds nuages gris traversaient lentement le ciel.

Au moment où nous entrâmes, on entendait le bruit d'une pioche. Ce bruit cessa. Puis une sorte de buste vivant sortit de terre au fond du cimetière et nous regarda d'un air étonné.

C'était le fossoyeur qui creusait une fosse. Cet homme était dans son trou à mi-corps.

Il s'était interrompu en nous voyant, n'étant pas accoutumé à l'entrée des vivants, et n'étant l'hôte que de l'hôtellerie des morts.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nous marchâmes vers lui à travers les tombes. C'était un homme assez jeune. Il avait derrière lui, au chevet même de la fosse qu'il ouvrait, une pierre tumulaire déjà moisie par la mousse et sur laquelle on lisait :

A ANDRE JASINSKI

16 JUIN 1844

Pendant que nous allions à lui, il s'était remis à creuser le trou. Au moment où nous arrivâmes au bord de la fosse, il leva la tête, nous vit, et frappa la terre de sa bêche. La terre sonna creux. L'homme nous dit : — Il y a là un mort qui me gêne.

Nous comprîmes qu'il venait de rencontrer un ancien cercueil en creusant la place du nouveau.

Cela dit, sans attendre notre réponse, et comme s'il eût parlé moins à nous qu'à lui-même, il se courba et recommença à bêcher, ne s'occupant plus de nous. On eût dit qu'il avait les yeux pleins des ombres de la fosse et qu'il ne nous voyait plus.

Je lui adressai la parole.

— Est-ce vous, lui demandai-je, qui avez enterré Tapner?

Il se redressa et me regarda comme un homme qui cherche dans sa mémoire.

— Tapner? dit-il.

— Oui.

— Celui qui a été pendu?

— Oui. Est-ce vous qui l'avez enterré?

— Non, répondit l'homme. C'est M. Morris, le directeur du cimetière. Je ne suis que l'ouvrier, moi.

Il y a une hiérarchie parmi les fossoyeurs.

Je repris :

— Pourriez-vous m'indiquer où est sa fosse?

— A qui?

— A Tapner.

L'homme me répondit :

— Près de l'autre qui a été pendu.

— Montrez-moi l'endroit, lui dis-je.

Il étendit le bras hors de la fosse et me montra, près de la porte par laquelle nous étions entrés, un coin de gazon vert d'environ quinze pas carrés où il n'y avait pas de tombeaux. Les pierres sépulcrales qui remplissaient le cimetière arrivaient jusqu'à la lisière de ce carré funèbre et s'y arrêtaient comme s'il y avait là une barrière infranchissable, même pour la

tombe. La pierre la plus proche, adossée au mur de la rue, portait cette épitaphe, au-dessous de laquelle on pouvait lire quatre vers en anglais un peu cachés par des broussailles :

TO
MEMORY
of
AMELIA
daughter
of John and Mary Winnecombe

J'entrai dans le carré solitaire que le fossoyeur m'indiquait. J'y avançais à pas lents, le regard baissé à terre. Tout à coup je sentis sous mon pied une éminence que mes yeux n'auraient pas vue à cause de l'herbe haute. C'était là qu'était Tapner.

La fosse de Tapner est tout près de l'entrée du cimetière, au pied d'une petite baraque fermée où les fossoyeurs mettent leurs pelles et leurs pioches. Cette baraque est adossée au pignon d'un grand bâtiment dont la porte très élevée s'ouvre tout à côté. Le mur qui longe le carré où est Tapner est bordé d'un auvent sous lequel sont suspendues quatre ou cinq échelles liées par des chaînes garnies de cadenas. A l'endroit où finissent les échelles commencent les tombes. La bénédiction et la malédiction sont côte à côte dans ce cimetière, mais ne se mêlent pas.

Près de la baraque, on distingue une autre éminence de forme allongée et beaucoup plus effacée encore que celle de Tapner. C'est là qu'est Béasse.

Je demandai au fossoyeur :

— Savez-vous où demeure le bourreau qui a pendu Tapner?

Le fossoyeur me dit :

— Le bourreau est mort.

— Quand?

— Trois mois après Tapner.

— Est-ce vous qui l'avez enterré?

— Non.

— Est-il ici?

— Je ne crois pas.

— Savez-vous où il est?

— Je ne sais pas.

J'arrachai une poignée d'herbe de la fosse de Tapner, je la mis dans mon portefeuille, et je m'en allai.

1858-1867.

UN NAUFRAGE.

Guernesey, 27 mai 1858.

Triste nouvelle. Pengalley [1] s'est perdu corps et biens, dans l'ouragan de la nuit d'avant-hier. Équipage et passagers, tout est mort. C'est en arrivant à Saint-Malo, et sur la tombe de Chateaubriand.

Sa femme s'était levée ce matin, gaie et paisible, comme à l'ordinaire. Elle ouvrait sa boutique sur le marché. Un homme a passé tout pâle, et lui a dit : — Rentrez chez vous, Madame Pengalley.

Elle a compris, et est tombée évanouie. Quand elle est revenue à elle, elle a poussé des cris terribles. Elle a quatre enfants. Les autres matelots laissent aussi des veuves et des enfants. Nous allons organiser une souscription. Ma femme est allée voir la pauvre femme Pengalley. Son désespoir est effrayant. Rosalie, notre scrobeuse [2], m'a dit que ce matin, en passant dans sa rue, elle l'entendait « aboyer ». Rosalie ne se doute pas que ceci est dans Homère.

Pengalley était parti lundi 24 à cinq heures, le temps était déjà fort dur. On a vainement essayé de l'empêcher de partir. Le théâtre s'ouvrait et jouait une pièce intitulée *Ingormar*. On voulait entraîner Pengalley au spectacle, qu'il aimait beaucoup. Il a refusé : *Male mori in fatis illi erat.* Quand il a quitté le port, les vieux marins ont trouvé qu'il avait trop de toile pour la brise qu'il faisait.

Pengalley faisait le service de poste de Guernesey à Saint-Malo, et le cabotage. Ce service allait être fait, à partir de ce mois, par le steamer *Rose*, de Jersey. Au moment où Pengalley allait être inutile, l'ouragan l'a brisé.

Ceci est l'apparence des choses, mais n'en est pas le fond.

[1] Marin de Guernesey. (*Note de l'éditeur.*)

[2] *Scrober* est une expression en usage à Guernesey et qui signifie : faire le gros ouvrage, lessiver, nettoyer, frotter. (*Note de l'éditeur.*)

LE TEMPS PRÉSENT.

1859.

État de la logique humaine au dix-neuvième siècle (an 1859) :

Une fille, Léonie Chéreau, vole un enfant (l'enfant Hua); on la traduit en cour d'assises. Un prince, le pape Jean Mastaï, vole un enfant (l'enfant Mortera); on lui envoie des ambassadeurs et on l'appelle Sainteté.

Une femme (Victoire Lemoine) brûle son petit-fils (peut-être mort-né); on la condamne à vingt ans de galères; un prince, le sultan Abdul-Medjid, étrangle ses petits-fils (très vivants) : on lui envoie des ambassadeurs et on l'appelle Majesté.

1860.

Mouvement religieux en 1860.

Septembre. La reine d'Espagne a fait cadeau au Saint-Père de huit canons rayés.

1860.

Voici où en est, au dix-neuvième siècle, le respect pour les couronnes : le prince de Galles, en 1860, visite le Canada et les États-Unis. L'acrobate Blondin, dans une lettre à l'*Evening-Post* de New-York, propose, *pour ajouter à la solennité de l'entrée du prince sur le territoire de l'Union,* de faire traverser gratis le Niagara à Son Altesse royale dans une brouette sur une corde tendue au-dessus de la chute.

LA DESTINÉE.

[1864.]

En 1811, j'étais sur les genoux du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, comme le mioche du général Hugo.

En 1825, j'assistais au sacre de Charles X dans la cathédrale de Reims, comme *enfant sublime.*

En 1842, j'assistais aux funérailles du duc d'Orléans à Notre-Dame, comme président de l'Institut.

En 1847, je jugeais Teste et Cubières, comme pair de France.

En 1848, je sommais le faubourg Saint-Antoine de déposer les armes et je combattais l'insurrection de juin, comme représentant du peuple membre de l'Assemblée constituante.

En 1851, je mettais Louis Bonaparte hors la loi et je combattais le deux-décembre, comme représentant du peuple membre de l'Assemblée législative.

En 1851, 52 et 55, j'étais successivement chassé de France, de Belgique et de Jersey, comme proscrit.

BLANQUI À BRUXELLES.

28 septembre 1867.

Blanqui est à Bruxelles. A peu près caché. Il loge Grand'Place, chez une marchande de tableaux, M^me^ Sévert, à l'enseigne du *Petit Gavroche.* Cette maison est contiguë à celle où j'ai logé en 1852. Dans l'arrière-boutique de M^me^ Sévert, française et proscrite, il y a mon portrait.

Berru a rencontré Blanqui; il le dépeint ainsi : — Un petit vieillard, barbe grise, l'œil pensif et intérieur, marchant difficilement, un peu courbé, large chapeau mou.

EXTRAITS DES CARNETS.

1868.

MORT DE MADAME VICTOR HUGO.

25 août. — Aujourd'hui, vers trois heures de l'après-midi, ma femme a été atteinte d'une attaque d'apoplexie. Respiration sifflante. Spasmes. Le docteur Crocq et le docteur Jettrand ont été appelés. A minuit les spasmes diminuaient, mais un état hémiplégique se déclarait. Il y avait paralysie du côté droit. Le docteur Jettrand a mandé par dépêche télégraphique le docteur Émile Allix[1].

A trois heures du matin les spasmes ont cessé, la fièvre est venue.

26 août. — Ce matin, consultation des trois principaux médecins de Bruxelles. Hélas! peu d'espoir.

A midi j'ai envoyé chercher une religieuse pour garde-malade. A deux heures, le docteur Émile Allix est arrivé de Paris. — Ma femme ouvre les yeux quand je lui parle et me presse la main. De même à ses fils. — Elle a cet après-midi remué le bras droit. Il me semble qu'elle est mieux.

Ma femme a moins de spasmes. Le docteur Allix a envoyé au docteur Axenfeld cette dépêche : *État grave, mais espoir.*

27 août. — Morte ce matin, à six heures et demie.

Je lui ai fermé les yeux. Hélas!

Dieu recevra cette douce et grande âme. Je la lui rends. Qu'elle soit bénie!

[1] Émile Allix, encore étudiant en médecine, avait connu Victor Hugo; il devint l'un des familiers de Jersey et de Guernesey, puis le médecin, l'ami dévoué de la famille. (*Note de l'éditeur.*)

Suivant son vœu, nous transporterons son cercueil à Villequier, près de notre douce fille morte.

Je l'accompagnerai jusqu'à la frontière.

Pour entrer le cercueil en France, il faut l'autorisation du gouvernement français. Télégramme à Paul Foucher[1] pour qu'il fasse les démarches.

Vacquerie est arrivé. Laussedat est venu. Paul Meurice est arrivé à dix heures du soir.

On a photographié notre chère morte[2].

28 août. — Toute la journée formalités accablantes. Échange de dépêches électriques pour obtenir que le cercueil passe la frontière.

Quatre heures après midi. — Le cercueil est double. On l'y a mise enveloppée d'un suaire blanc doublé de mousseline. Le docteur Allix l'a couverte d'aromates, laissant le visage à nu. J'ai pris des fleurs qui étaient là. J'en ai entouré la tête. J'ai mis autour de la tête un cercle de marguerites blanches, sans cacher le visage, j'ai ensuite semé des fleurs sur tout le corps et j'en ai rempli le cercueil. Puis je l'ai baisée au front, et je lui ai dit tout bas : sois bénie! — Et je suis resté à genoux près d'elle. Charles s'est approché, puis Victor. Ils l'ont embrassée en pleurant et sont restés debout derrière moi. Paul Meurice, Vacquerie et Allix pleuraient. Je priais. Ils se sont penchés l'un après l'autre, et l'ont embrassée.

A cinq heures on a soudé le cercueil de plomb et vissé le cercueil de chêne. Avant qu'on posât le couvercle du cercueil de chêne, j'ai, avec une petite clef que j'avais dans ma poche, gravé sur le plomb, au-dessus de sa tête : V H. Le cercueil fermé, je l'ai baisé.

J'ai mis, avant de partir, le vêtement noir que je ne quitterai plus.

A six heures, nous sommes partis de la maison, n° 4, place des Barricades, pour la gare du Midi. Derrière le corbillard, il y avait trois voitures de deuil où nous étions. Plus MM. Laussedat, Gustave Frédérix, Gaston Bérardi, Cœnaès, Albert Lacroix et plusieurs autres. A sept heures, le cercueil a été placé dans un wagon spécial et nous sommes partis. Nous étions, Charles, Victor et moi dans le même wagon avec Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Henri Rochefort, Émile Allix et Camille Berru. A neuf heures, nous arrivions à Quiévrain. Il y avait foule autour de notre wagon. Cette foule m'a salué avec émotion quand je suis descendu. Le chef de gare m'a conduit au wagon mortuaire. On l'a ouvert. J'y suis monté. Le cercueil était dans une

[1] Frère de Mme Victor Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

[2] La photographie de la morte est collée quelques pages plus loin. (*Note de l'éditeur.*)

sorte d'alcôve tendue de noir sur une estrade, sous un drap de deuil, entre deux rideaux semés de larmes, sous un monceau de branches vertes, lierre et laurier. J'ai cueilli quelques feuilles et j'ai baisé le cercueil. Je lui ai un peu parlé bas.

Puis je suis redescendu. Quand nous avons mis pied à terre on a fermé le wagon. Vacquerie, Meurice et Allix, qui vont la conduire à Villequier, sont remontés dans le convoi. Je suis resté là, regardant le convoi s'en aller dans la nuit.

Après quelque temps, Charles m'a touché l'épaule. Un honorable habitant de Quiévrain, M. Pitot, nous offrait l'hospitalité. Nous nous sommes dirigés vers la sortie de la gare. Rochefort m'a offert son bras. Je lui ai dit : Vous venez de voir la voiture dans laquelle je rentrerai en France.

29 août. — La maison Pitot est tout près de la gare. L'hospitalité a été cordiale et attendrie. Nous y avons passé la nuit. Dans ma chambre, il y avait le volume illustré *les Misérables.* J'ai écrit dessus mon nom et la date, laissant ce souvenir à mon hôte.

Ce matin, à neuf heures et demie, nous sommes repartis pour Bruxelles où nous sommes arrivés à midi.

30 août. — Propositions de M. Lacroix pour mes ouvrages inédits. Allons! il faut se remettre au travail et rentrer dans la vie. Devoir.

1er septembre. — Nouvelles de Villequier. Paul Meurice a parlé admirablement. L'enterrement est fait. J'ai dit de graver sur la tombe :

ADÈLE

FEMME DE VICTOR HUGO

5 septembre. — Auguste Vacquerie m'a envoyé trois fleurs prises le 4 septembre sur les trois tombeaux.

[UNE RENCONTRE.]

7 octobre 1868.

Ostende. — En partance pour Douvres, à bord sur la *Topaze.* A neuf heures, départ. Vers dix heures, le temps s'améliore un peu et le soleil paraît; comme je me chauffais les pieds à la grille de la machine, un passager de haute taille, au visage noble et à la barbe grisonnant un peu, s'approche de moi et me dit :

— Je craignais le mauvais temps.

Je réponds : — Nous avons mal commencé. Nous finirons bien.

Et le dialogue suivant s'ébauche entre lui et moi, lui parlant le premier :

— Tout à l'heure nous serons en vue de Dunkerque.

— J'en ai passé si près l'an dernier qu'il semblait qu'on eût pu y mettre la main.

— Non le pied?

— Moi pas, du moins.

— Ni moi.

— Est-ce que vous êtes proscrit, vous aussi, Monsieur?

— Monsieur, vous ne me reconnaissez pas?

— Non.

— Moi je vous reconnais, vous êtes Victor Hugo et je m'appelle Joinville.

C'était le prince de Joinville. Nous avons causé ensemble pendant les quelques heures de la traversée. J'écrirai cette conversation.

Je lui ai dit : — La seule solution, c'est la République.

Il a répondu : — Oui.

Et il a ajouté : — Mais la République exige bien des vertus.

— En revanche, ai-je dit, la monarchie exige bien des vices.

— Vous avez raison, a-t-il repris en souriant.

Et nous nous sommes serré la main. C'est un noble et généreux cœur. Je lui ai dit : — Quel dommage que vous soyez prince!

A deux heures et demie, nous sommes arrivés à Douvres. M^me^ la princesse de Joinville, qui était dans la cabine du capitaine, en est sortie, et je lui ai présenté mes respects. Elle m'a rappelé que je lui avais donné le bras pour l'introduire à l'Académie le jour de la réception de Sainte-Beuve. Elle a un sourire charmant.

J'ai dit au prince de Joinville :

— Il y a des abîmes entre nous. Nous sommes séparés et nous resterons séparés; mais je vous serre la main avec bonheur.

Et nous nous sommes pressé les mains avec effusion.

Ce sont de vaillantes âmes et qui portent noblement l'exil.

1870.

PENDANT LE SIÈGE DE PARIS.

1870-1871.

Bruxelles. — *1er septembre 1870.* — Charles part ce matin avec MM. Claretie[1], Proust[2], Frédérix[3], pour Virton. On se bat en ce moment près de là, à Carignan. Ils verront ce qu'ils pourront de la bataille. Ils reviendront demain.

2 septembre. — Charles et nos amis ne sont pas revenus aujourd'hui.

3 septembre. — Hier, après la bataille décisive perdue, Louis Bonaparte, fait prisonnier dans Sedan, a rendu son épée au roi de Prusse. Il y a un mois juste, le 2 août, à Sarrebrück, il jouait avec la guerre.

Maintenant, sauver la France, ce sera sauver l'Europe.

Des crieurs de journaux passent, portant d'énormes affiches où on lit : *Napoléon III prisonnier.*

Cinq heures et demie. Charles et nos amis sont revenus.

Neuf heures. Réunion des proscrits à laquelle j'assiste ainsi que Charles.

Question : Drapeau tricolore ou drapeau rouge ?

4 septembre. — La déchéance de l'empereur est proclamée.

A une heure, réunion des proscrits chez moi.

A trois heures, reçu de Paris un télégramme ainsi conçu : *Amenez immédiatement les enfants.* Ce qui veut dire : *Venez.*

MM. Jules Claretie et Proust ont dîné avec nous.

(1) Journaliste, romancier, devint plus tard membre de l'Académie française et administrateur de la Comédie-Française. (*Note de l'éditeur.*)

(2) Antonin Proust, publiciste, devint député et ministre des Arts dans le cabinet Gambetta. (*Note de l'éditeur.*)

(3) Critique littéraire de *l'Indépendance belge*. (*Note de l'éditeur.*)

Pendant le dîner est arrivé un télégramme signé *François Hugo* nous annonçant un gouvernement provisoire : Jules Favre, Gambetta, Thiers.

5 septembre. — A six heures du matin, on m'apporte un télégramme signé *Barbieux* me demandant l'heure de mon arrivée à Paris. Je fais répondre par Charles que j'arriverai à neuf heures du soir. Nous emmènerons les enfants. Nous partirons par le train de deux heures trente-cinq.

Le gouvernement provisoire (journaux) se compose de tous les députés de Paris, moins Thiers.

A midi, comme j'allais partir de Bruxelles pour Paris, un jeune homme, un français, m'a abordé sur la place de la Monnaie et m'a dit : — Monsieur, on me dit que vous êtes Victor Hugo ?

— Oui.

— Soyez assez bon pour m'éclairer. Je voudrais savoir s'il est prudent d'aller à Paris en ce moment ?

Je lui ai répondu : — Monsieur, c'est très imprudent, mais il faut y aller.

Nous sommes entrés en France à quatre heures.

A Tergnier, à six heures et demie, nous avons dîné d'un morceau de pain, d'un peu de fromage, d'une poire et d'un verre de vin. Claretie a voulu payer, et m'a dit : — Je tiens à vous donner à dîner le jour de votre rentrée en France.

Chemin faisant, j'ai vu dans un bois un campement de soldats français, hommes et chevaux mêlés. Je leur ai crié *Vive l'armée!* et j'ai pleuré. Nous rencontrions à chaque instant des trains de soldats allant à Paris. Vingt-cinq convois de troupe ont passé dans la journée. Au passage d'un de ces convois, nous avons donné aux soldats toutes les provisions que nous avions, du pain, des fruits et du vin. Il faisait un beau soleil, puis, le soir venu, un beau clair de lune.

Nous sommes arrivés à Paris à neuf heures trente-cinq. Une foule immense m'attendait. Accueil indescriptible. J'ai parlé quatre fois. Une fois du balcon d'un café, trois fois de ma calèche. En me séparant de cette foule, toujours grossie, qui m'a conduit jusque chez Paul Meurice, 26, rue de Laval, avenue Frochot, j'ai dit au peuple : — Vous me payez en une heure vingt ans d'exil.

On chantait la *Marseillaise* et le *Chant du départ*. On criait : Vive Victor Hugo ! A chaque instant, on entendait dans la foule des vers des *Châtiments*. J'ai donné plus de six mille poignées de main. Le trajet de la gare du Nord à la rue de Laval a duré deux heures. On voulait me mener à l'Hôtel de Ville. J'ai crié : — Non, citoyens ! je ne suis pas venu ébranler le gouvernement provisoire de la République, mais l'appuyer. — On voulait dételer ma

voiture. Je m'y suis opposé. Une femme a tenu tout le temps la bride d'un des chevaux. Un homme en blouse m'a dit les vers qui sont dans mon jardin :

Venez tous faire vos orges,
Messieurs les petits oiseaux,
Chez Monsieur le Petit Georges.

Il a crié : *Vive le Petit Georges!* Et la foule a crié : Vive le Petit Georges!

Nous sommes arrivés à minuit chez Meurice. J'y ai soupé, avec mes compagnons de route, plus Victor. Je me suis couché à deux heures.

Au point du jour, j'ai été réveillé par un immense orage. Éclairs et tonnerre.

Je déjeunerai chez Paul Meurice, et nous dînerons tous ensemble à l'hôtel Navarin, rue Navarin, 8, où ma famille est logée.

PARIS. — *6 septembre.* — Innombrables visites. Innombrables lettres.

Rey[1] est venu me demander si j'accepterais d'être d'un triumvirat ainsi composé : Victor Hugo, Ledru-Rollin, Schœlcher. J'ai refusé. Je lui ai dit : *Je suis presque impossible à amalgamer.*

Je lui ai rappelé nos souvenirs. Il m'a dit : — Vous rappelez-vous que c'est moi qui vous ai reçu quand vous arrivâtes à la barricade Baudin ? Je lui ai dit : — Je me rappelle si bien que voici... Et je lui ai dit les vers qui commencent la pièce (inédite) sur la barricade Baudin (*Châtiments*, t. II)[2] :

La barricade était livide dans l'aurore,
Et comme j'arrivais elle fumait encore.
Rey me serra la main et dit : Baudin est mort...

Il a pleuré.

7 septembre. — Sont venus Louis Blanc, d'Alton-Shée[3], Banville, etc.

Les dames de la Halle m'ont apporté un bouquet.

8 septembre. — Je suis averti qu'on prétend vouloir m'assassiner. Haussement d'épaules.

[1] Représentant du peuple en 1848, rédacteur du *National;* devint préfet du Var. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Victor Hugo n'a jamais publié le tome II des *Châtiments*. Les poésies qui devaient former ce volume ont été publiées en partie dans *les Années funestes* (où l'on trouvera la pièce dont il est question ici), en partie dans *Toute la Lyre* (*Corde d'airain*) et dans cette édition : *les Châtiments, Reliquat.* (*Note de l'éditeur.*)

[3] Ancien pair de France, fut mêlé très activement aux journées de Février 1848. Après la révolution du 4 septembre 1870, il collabora au *Peuple souverain* et fonda, en octobre 1872, un journal intitulé *le Suffrage universel.* (*Note de l'éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

J'ai écrit ce matin ma *Lettre aux Allemands.* Elle paraîtra demain.

Visite du général Cluseret.

A dix heures, j'ai été au *Rappel* corriger l'épreuve de ma *Lettre aux Allemands.*

9 septembre. — Visite du général Montfort. Les généraux me demandent des commandements, on me demande des audiences, on me demande des places! Je réponds : Je ne suis rien.

Vu le capitaine Féval, mari de Fanny, la sœur d'Alice[1]. Il arrive de Sedan. Il était prisonnier de guerre. Renvoyé sur parole.

Tous les journaux publient mon *Appel aux Allemands.*

10 septembre. — D'Alton-Shée et Louis Ulbach[2] ont déjeuné avec nous. Après le déjeuner, nous sommes allés place de la Concorde. Un registre est aux pieds de la statue de Strasbourg couronnée de fleurs. Chacun y vient signer le remerciement public. J'y ai écrit mon nom. La foule m'a tout de suite entouré. L'ovation de l'autre soir allait recommencer. Je suis vite remonté en voiture.

Parmi les personnes venues chez moi, Cernuschi[3].

11 septembre. — Visite du sénateur des États-Unis M. Wichow. M. Washburn, le ministre américain, le charge de me demander si je croirais utile une intervention *officieuse* de sa part auprès du roi de Prusse. Je le renvoie à Jules Favre.

12 septembre. — Entre autres visites, Frédérick Lemaître.

13 septembre. — Aujourd'hui, revue de l'armée de Paris. Je suis seul dans ma chambre. Les bataillons passent dans les rues en chantant la *Marseillaise* et le *Chant du départ.* J'entends ce cri immense :

Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

J'écoute, et je pleure. Allez, vaillants! j'irai où vous irez.

Visite du consul général des États-Unis et du sénateur Wichow.

[1] Femme de Charles Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Romancier, publiciste, directeur de la *Revue de Paris*, critique dramatique du *Temps*, directeur de *la Cloche*. (*Note de l'editeur.*)

[3] Économiste, fut lié avec les principaux chefs de l'opposition sous l'empire, donna cent mille francs à l'époque du plébiscite pour la propagande contre l'empire. Légua à la ville de Paris le musée qui porte son nom. (*Note de l'éditeur.*)

Julie[1] m'écrit de Guernesey que le gland planté par moi le 14 juillet a germé. Le chêne des États-Unis d'Europe est sorti de terre le 5 septembre, jour de ma rentrée à Paris.

14 septembre. — J'ai reçu la visite du Comité de la Société des gens de lettres me priant de le présider. De M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique. Du colonel Piré qui commande un corps franc, etc...

16 septembre. — Il y a aujourd'hui un an, j'ouvrais le Congrès de la Paix à Lausanne. Ce matin, j'écris l'*Appel aux Français* pour la guerre à outrance contre l'invasion.

En sortant, j'ai aperçu au-dessus de Montmartre le ballon captif destiné à surveiller les assiégeants.

17 septembre. — Toutes les forêts brûlent autour de Paris. Charles a visité les fortifications et revient content.

J'ai déposé au bureau du *Rappel* 2,088 fr. 30, produit d'une souscription pour les blessés faite à Guernesey, envoyé par M. H. Tupper, consul de France.

J'ai déposé en même temps au bureau du *Rappel* un bracelet et des boucles d'oreilles en or, envoi anonyme d'une femme pour les blessés. A l'envoi était jointe une petite médaille de cou en or pour Jeanne.

20 septembre. — Charles et sa petite famille ont quitté hier l'hôtel Navarin et sont allés s'installer 174, rue de Rivoli. Charles et sa femme continueront, ainsi que Victor, de dîner tous les jours avec moi.

Depuis hier, Paris est attaqué.

Louis Blanc, Gambetta, ministre de l'intérieur, Jules Ferry, membre du Gouvernement, sont venus me voir ce matin.

Je suis allé à l'Institut pour signer la déclaration de l'Institut pour les monuments de Paris[2]. Le secrétariat étant fermé, j'ai pris chez le portier une feuille de papier où j'ai écrit :

J'adhère à la déclaration de l'Institut de France.

Victor Hugo.

Paris, 20 septembre 1870.

21 septembre. — Ce soir la foule, mêlée de soldats et de gardes mobiles, observait au coin de la rue des Martyrs, au 5e étage d'une haute maison, des

[1] Julie Chenay, sœur de Mme Victor Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Protestation contre le bombardement de monuments. (*Note de l'éditeur.*)

allées et venues de lumières qui semblaient des signaux. Il y avait des cris de colère. On a été au moment de fouiller la maison.

L'entrevue de Jules Favre avec Bismarck a avorté.

25 septembre. — Ce soir, Jules Claretie, accompagné d'Emmanuel des Essarts, est venu m'apporter une abeille d'or qu'il a détachée aux Tuileries du manteau impérial. Il a écrit sur l'enveloppe ce vers des *Châtiments :*

Envolez-vous de ce manteau !

27 septembre. — M. Victor Bois, oncle d'Alice, un des plus habiles organisateurs de la défense de Paris, vient de mourir presque subitement. Il dînait avec moi il y a trois jours.

2 octobre. — Nous avons fait le tour de Paris par le chemin de fer de ceinture. Notre circuit autour de Paris a duré trois heures. Rien de plus intéressant : Paris se démolissant lui-même pour se défendre est magnifique. Il fait de sa ruine sa barricade.

Toul et Strasbourg sont pris.

3 octobre. — Deux délégués du XI^e^ arrondissement sont venus m'offrir la candidature. J'ai refusé.

Je n'accepte pas la candidature de clocher. J'accepterais avec dévouement la candidature de la ville de Paris. Je veux le vote, non par arrondissement, mais par scrutin de liste.

J'ai été au ministère de l'instruction publique voir M^me^ Jules Simon en grand deuil de son vieil ami Victor Bois. Georges et Jeanne étaient dans le jardin. J'ai été jouer avec eux.

Nadar est venu ce soir me demander mes lettres pour un ballon qu'il va faire partir après-demain. Il emportera mes trois adresses : *Aux Allemands, Aux Français* et *Aux Parisiens.*

Mon adresse *Aux Allemands* est réaffichée partout dans Paris. On ignore par qui.

5 octobre. — Le ballon de Nadar appelé *le Barbès,* qui emporte mes lettres, etc., est parti ce matin ; mais, faute de vent, a dû redescendre. Il partira demain. On dit qu'il emportera Jules Favre et Gambetta.

Hier soir, le consul général des États-Unis, général Meredith Read, est venu me voir. Il a vu le général américain Burnside qui est au camp prussien. Les prussiens auraient respecté Versailles. Ils craignent d'attaquer Paris. Cela, du reste, est visible.

7 octobre. — Ce matin, en errant sur le boulevard de Clichy, j'ai aperçu au bout d'une rue entrant à Montmartre un ballon. J'y suis allé. Une certaine foule entourait un grand espace carré, muré par les falaises à pic de Montmartre. Dans cet espace se gonflaient trois ballons, un grand, un moyen et un petit. Le grand, jaune, le moyen, blanc, le petit, à côtes, jaune et rouge.

On chuchotait dans la foule : Gambetta va partir. J'ai aperçu, en effet, dans un gros paletot, sous une casquette de loutre, près du ballon jaune, dans un groupe, Gambetta. Il s'est assis sur un pavé et a mis des bottes fourrées. Il avait un sac de cuir en bandoulière. Il l'a ôté, est entré dans le ballon, et un jeune homme, l'aéronaute, a attaché le sac aux cordages, au-dessus de la tête de Gambetta.

Il était dix heures et demie. Il faisait beau. Un vent du sud faible. Un doux soleil d'automne. Tout à coup le ballon jaune s'est enlevé avec trois hommes dont Gambetta. Puis le ballon blanc, avec trois hommes aussi, dont un agitait un drapeau tricolore. Au-dessous du ballon de Gambetta pendait une flamme tricolore. On a crié : Vive la République!

Les deux ballons ont monté, le blanc plus haut que le jaune, puis on les a vus baisser. Ils ont jeté du lest, mais ils ont continué de baisser. Ils ont disparu derrière la butte Montmartre. Ils ont dû descendre plaine Saint-Denis. Ils étaient trop chargés, ou le vent manquait.

Le départ a eu lieu, les ballons sont remontés.

Nous sommes allés visiter Notre-Dame, qui est supérieurement restaurée. On entre dans le chœur en donnant 50 centimes par personne pour les blessés.

Nous avons été voir la tour Saint-Jacques. Comme notre calèche y était arrêtée, un des délégués de l'autre jour (XI^e^ arrondissement) a accosté la voiture et m'a dit que le XI^e^ arrondissement se rendait à mon avis, trouvait que j'avais raison de vouloir le scrutin de liste, me priait d'accepter la candidature dans les conditions posées par moi, et me demandait ce qu'il fallait faire si le gouvernement se refusait aux élections. Fallait-il l'attaquer de vive force? On suivrait mes conseils. J'ai répondu que la guerre civile ferait les affaires de la guerre étrangère, et livrerait Paris aux prussiens.

En rentrant, j'ai acheté des joujoux pour mes petits. A Georges un zouave dans sa guérite, à Jeanne une poupée qui ouvre et ferme les yeux.

8 octobre. — J'ai reçu une lettre de M. L. Colet, de Vienne (Autriche), par la voie de Normandie. C'est la première lettre du dehors que je reçois depuis que Paris est cerné.

Il n'y a plus de sucre à Paris que pour dix jours. Le rationnement pour la viande a commencé aujourd'hui. On aura un tiers de livre par tête et par jour.

Incidents de la Commune ajournée. Mouvements fiévreux de Paris. Rien d'inquiétant, d'ailleurs. Le canon prussien gronde en basse continue. Il nous recommande l'union.

Le ministre des finances, M. Ernest Picard, me fait *demander une audience,* tels sont les termes, par son secrétaire, M. G. Pallain. J'ai indiqué lundi matin 10 octobre.

10 octobre. — M. Ernest Picard, ministre des finances, est venu me voir. Je lui ai demandé un décret immédiat pour libérer tous les prêts du Mont-de-Piété au-dessous de 15 francs (le décret actuel faisant des exceptions absurdes, le linge par exemple). Je lui ai dit que les pauvres ne pouvaient pas attendre. Il m'a promis le décret pour demain.

On n'a pas de nouvelles de Gambetta. On commence à être inquiet. Le vent le poussait au Nord-Est, occupé par les prussiens.

11 octobre. — Bonnes nouvelles de Gambetta. Il est descendu à Épineuse, près Amiens.

Hier soir, après les agitations de Paris, en passant près d'un groupe amassé sous un réverbère, j'ai entendu ces mots : Il paraît que Victor Hugo et les autres... J'ai continué ma route et n'ai pas écouté le reste, ne voulant pas être reconnu.

Après le dîner, j'ai lu à mes amis les vers qui ouvriront l'édition française des *Châtiments* (*Au moment de rentrer en France,* Bruxelles, 31 août 1870)[1].

Il commence à faire froid.

12 octobre. — Barbieux, qui commande un bataillon, nous a apporté le casque d'un soldat prussien tué par ses hommes. Ce casque a beaucoup étonné Petite Jeanne. Ces anges ne savent encore rien de la terre.

13 octobre. — Le décret que j'ai demandé pour les indigents est ce matin, 13 octobre, au *Journal officiel.*

M. Pallain, secrétaire du ministre, que j'ai rencontré aujourd'hui en sortant du Carrousel, m'a dit que ce décret coûterait 800,000 francs.

Je lui ai répondu : 800,000 francs, soit. Ôtés aux riches. Donnés aux pauvres.

[1] Voir *Notes,* page 247.

J'ai revu aujourd'hui, après tant d'années, Théophile Gautier. Je l'ai embrassé. Il avait un peu peur. Je lui ai dit de venir dîner avec moi.

14 octobre. — Le château de Saint-Cloud a été brûlé hier par nos bombes du Mont-Valérien.

J'ai été chez Claye corriger les dernières épreuves de l'édition française des *Châtiments* qui paraît mardi. Émile Allix m'a apporté un boulet prussien ramassé par lui derrière une barricade, près de Montrouge, où ce boulet venait de tuer deux chevaux. Ce boulet pèse 25 livres. Georges, en jouant avec, s'est pincé le doigt dessous, ce qui l'a fait beaucoup crier.

Aujourd'hui, anniversaire d'Iéna!

16 octobre. — Il n'y a plus de beurre. Il n'y a plus de fromage. Il n'y a presque plus de lait ni d'œufs.

Il se confirme qu'on donne mon nom au boulevard Haussmann. Je n'ai pas été voir.

17 octobre. — Demain on lance place de la Concorde un ballon-poste qui s'appelle *le Victor Hugo.* J'envoie par ce ballon une lettre à Londres.

18 octobre. — On m'a distribué en passant sur le boulevard l'adresse sur carte d'un magasin de machines à coudre, Bienaimé et C^ie^, boulevard Magenta, 46. Derrière la carte il y a mon portrait.

Je suis allé voir les Feuillantines. La maison et le jardin de mon enfance ont disparu. Une rue passe dessus.

19 octobre. — Louis Blanc est venu dîner avec moi. Il m'a apporté à signer une déclaration des anciens représentants. J'ai dit que je ne la signerais qu'autrement rédigée.

20 octobre. — Visite du Comité des gens de lettres.

Aujourd'hui on a mis en circulation les premiers timbres-poste de la République de 1870.

Les Châtiments (édition française) ont paru ce matin à Paris.

Les journaux annoncent que le ballon *Victor Hugo* est allé tomber en Belgique. C'est le premier ballon-poste qui a franchi la frontière.

21 octobre. — On dit qu'Alexandre Dumas est mort le 13 octobre au Havre, chez son fils. Il avait de grands côtés d'âme et de talent. Sa mort m'a serré le cœur.

Louis Blanc et Brives sont venus me reparler de la Déclaration des représentants. Je suis d'avis de l'ajourner.

Rien de charmant, le matin, comme la diane dans Paris. C'est le point du jour. On entend d'abord, tout près de soi, un roulement de tambours, puis une sonnerie de clairons, mélodie exquise, ailée et guerrière. Puis le silence se fait. Au bout de vingt secondes, le tambour recommence, puis le clairon, chacun répétant sa phrase, mais plus loin. Puis cela se tait. Un instant après, plus loin, même chant du tambour et du clairon, déjà vague, mais toujours net. Puis, après une pause, la batterie et la sonnerie reprennent, très loin. Puis encore une reprise, à l'extrémité de l'horizon, mais indistincte et pareille à un écho. Le jour paraît, et l'on entend ce cri : Aux armes! C'est le soleil qui se lève et Paris qui s'éveille.

L'édition des *Châtiments* tirée à 3,000 est épuisée en deux jours. J'ai signé ce soir un second tirage de 3,000.

22 octobre. — Petite Jeanne a imaginé une façon de bouffir sa bouche en levant les bras en l'air qui est adorable.

Les cinq mille premiers exemplaires de l'édition parisienne des *Châtiments* m'ont rapporté 500 francs que j'envoie au *Siècle* et que j'offre à la souscription nationale pour les canons dont Paris a besoin.

Les anciens représentants Mathé et Gambon sont venus me demander de faire partie d'une réunion dont les anciens représentants seraient le noyau. La réunion est impossible sans moi, m'ont-ils dit. Mais je vois à cette réunion plus d'inconvénients que d'avantages. Je crois devoir refuser.

Nous mangeons du cheval sous toutes les formes. J'ai vu à la devanture d'un charcutier cette annonce : *Saucisson chevaleresque.*

23 octobre. — Le 17e bataillon me demande d'être le premier souscripteur *à un sou* pour un canon. On recueillera 300,000 sous. Cela fera 15,000 francs et l'on aura une pièce de 24 centimètres portant à 8,500 mètres, égale aux canons Krupp.

Le lieutenant Maréchal apporte pour recueillir mon sou une coupe d'onyx égyptienne datant des Pharaons, portant gravés la lune et le soleil, la grande Ourse et la *Croix du Sud* (?) [1] et ayant pour anses deux démons cynocéphales. Il a fallu pour graver cette coupe le travail de la vie d'un homme. J'ai donné mon sou. D'Alton-Shée, qui était là, a donné le sien, ainsi que M. et Mme Meurice, et les deux bonnes, Mariette et Clémence. Le 17e bataillon voulait

[1] Le point d'interrogation est dans le manuscrit. (*Note de l'éditeur.*)

appeler ce canon *le Victor Hugo*. Je leur ai dit de l'appeler *Strasbourg*. De cette façon les prussiens recevront encore des boulets de Strasbourg.

Nous avons causé et ri avec ces officiers du 17e bataillon. Les deux génies cynocéphales de la coupe avaient pour fonctions de mener les âmes aux enfers. J'ai dit : Eh bien, je leur confie Guillaume et Bismarck.

Visite de M. Édouard Thierry. Il vient me demander *Stella* pour une lecture pour les blessés au Théâtre-Français. Je lui propose tous *les Châtiments* au choix. Cela l'effare. Et puis je demande que la lecture soit pour un canon.

Visite de M. Charles Floquet[1]. Il a une fonction à l'Hôtel de Ville. Je lui donne la mission de dire au gouvernement d'appeler le Mont-Valérien le *Mont-Strasbourg*.

24 octobre. — Visite du général Le Flô[2]. Diverses députations reçues.

25 octobre. — Lecture publique des *Châtiments* pour avoir un canon qui s'appellera *le Châtiment*. Nous la préparons.

Le brave Rostan, que j'ai rudoyé un jour et qui m'aime parce que j'avais raison, vient d'être arrêté pour indiscipline dans la garde nationale. Il a un petit garçon de six ans, sans mère, et qui n'a que lui. Que faire? le père étant en prison, je lui ai dit de m'envoyer son petit au pavillon de Rohan. Il me l'a envoyé aujourd'hui.

27 octobre. — A six heures et demie, Rostan, mis en liberté, est venu chercher chez moi son petit Henri. Grande joie du père et du fils.

28 octobre. — Edgar Quinet est venu me voir.

J'ai eu à dîner Schœlcher et le commandant Farcy, qui a donné son nom à sa canonnière. Après le dîner, nous sommes allés, Schœlcher et moi, à huit heures et demie, chez Schœlcher, 16, rue de la Chaise. Nous avons trouvé là Edgar Quinet, Ledru-Rollin, Mathé, Gambon, Lamarque, Brives. Je me rencontrais pour la première fois avec Ledru-Rollin. Nous avons lutté de parole fort courtoisement sur la question d'un club à fonder, lui

[1] Avocat, rédacteur du *Temps* et du *Siècle*, fut mêlé aux principaux procès politiques sous l'empire, soit comme défenseur des journaux poursuivis, soit comme inculpé dans le procès des Treize. En 1870, il fut un des adjoints au maire de Paris, devint membre de l'Assemblée nationale en 1871, président du Conseil municipal en 1874, puis président de la Chambre des députés en 1885, et président du Conseil des ministres en 1888. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Représentant du peuple en 1848 et 1849 ; questeur de l'Assemblée ; exilé après le coup d'État du 2 décembre 1851 ; ministre de la Guerre sous le Gouvernement de la Défense nationale ; devint ministre du Gouvernement de M. Thiers, puis ambassadeur de Russie. (*Note de l'éditeur.*)

pour, moi contre. Nous nous sommes serré la main. Je suis rentré à minuit.

29 octobre. — Visite du Comité des gens de lettres, de Frédérick Lemaître, de MM. Berton et Lafontaine, de Mme Favart (pour un troisième canon qui s'appellerait *le Victor Hugo*). Je résiste au nom.

J'ai autorisé un quatrième tirage de trois mille exemplaires des *Châtiments*. Ce qui fera en tout jusqu'à ce jour onze mille exemplaires pour Paris seulement.

30 octobre. — J'ai reçu la lettre de la Société des gens de lettres me demandant d'autoriser une lecture publique des *Châtiments* dont le produit donnera à Paris un canon qu'on appellera *le Victor Hugo*. J'ai autorisé. Dans ma réponse, écrite ce matin, je demande qu'au lieu de *Victor Hugo* on appelle le canon *Châteaudun*. La lecture se fera à la Porte-Saint-Martin.

M. Berton est venu. Je lui ai lu *l'Expiation* qu'il lira. M. et Mme Meurice et d'Alton-Shée assistaient à la lecture.

La nouvelle arrive que Metz a capitulé et que l'armée de Bazaine s'est rendue.

La lecture des *Châtiments* est affichée. M. Raphaël Félix est venu m'informer de l'heure de la répétition demain. Je loue pour cette lecture une baignoire de sept places, que j'offre à ces dames.

Ce soir en rentrant, rue Drouot, j'ai rencontré devant la mairie M. Chaudey, qui était du Congrès de la Paix à Lausanne et qui est maire du VIe arrondissement. Il était avec M. Philibert Audebrand. Nous avons causé de la prise de Metz.

31 octobre. — Échauffourée à l'Hôtel de Ville. Blanqui, Flourens et Delescluze veulent renverser le pouvoir provisoire Trochu [1] — Jules Favre. Je refuse de m'associer à eux. Prise d'armes. Foule immense. On mêle mon nom à des listes de gouvernement. Je persiste dans mon refus.

Flourens et Blanqui ont tenu une partie des membres du gouvernement prisonniers à l'Hôtel de Ville toute la journée. — A minuit, des gardes nationaux sont venus me chercher pour aller à l'Hôtel de Ville, *présider,* disaient-ils, *le nouveau gouvernement.* J'ai répondu que je blâmais cette tentative, et j'ai refusé d'aller à l'Hôtel de Ville. — A trois heures du matin, Flourens et Blanqui ont quitté l'Hôtel de Ville et Trochu y est rentré.

On va élire la Commune de Paris.

1er novembre. — Nous ajournons à quelques jours la lecture des *Châtiments* qui devait se faire aujourd'hui mardi à la Porte-Saint-Martin.

[1] Général français, président du Gouvernement de la Défense nationale; élu, en 1871, membre de l'Assemblée nationale par huit départements. (*Note de l'éditeur.*)

Louis Blanc vient ce matin me consulter sur la conduite à tenir pour la Commune.

Unanimité des journaux pour me féliciter de m'être abstenu hier.

2 novembre. — Le gouvernement demande un *Oui* ou un *Non*. Louis Blanc et mes fils sont venus en causer.

4 novembre. — On dément le bruit de la mort d'Alexandre Dumas.

On est venu me demander d'être maire du IIIe, puis du XIe arrondissement. J'ai refusé.

J'ai été à la répétition des *Châtiments* à la Porte-Saint-Martin. Étaient présents Frédérick Lemaître, Mmes Marie Laurent, Lia Félix, Duguéret.

5 novembre. — Aujourd'hui a lieu la lecture publique des *Châtiments* pour donner un canon à la défense de Paris.

Les IIIe, XIe et XVe arrondissements me demandent de me porter pour être leur maire. Je refuse.

6 novembre. — Mérimée[1] est mort à Cannes. Dumas n'est pas mort, mais est paralytique.

7 novembre. — Le 24e bataillon m'a fait une visite et me demande un canon.

8 novembre. — Hier soir, en revenant de rendre sa visite au général Le Flô, j'ai passé pour la première fois sur le pont des Tuileries, bâti depuis mon départ de France.

9 novembre. — La recette nette produite par la lecture des *Châtiments* à la Porte-Saint-Martin pour le canon que j'ai nommé *Châteaudun* a été de 7,000 francs; l'excédent a payé les ouvreuses, les pompiers et l'éclairage, seuls frais qu'on ait prélevés.

On fabrique en ce moment à l'usine Cail des mitrailleuses d'un nouveau modèle dit modèle Gattlir.

Petite Jeanne commence à jaboter.

La deuxième lecture des *Châtiments* pour un autre canon se fera au Théâtre-Français.

[1] Romancier, auteur du *Théâtre de Clara Gazul*, de *Carmen*, de *Colomba*; devint, en 1830, chef de cabinet du comte d'Argout, puis membre de l'Académie française; condamné à l'amende et à trois mois de prison pour avoir défendu, dans la *Revue des Deux Mondes*, Libri; devint plus tard sénateur sous le second empire. (*Note de l'éditeur.*)

12 novembre. — Mlle Périga est venue répéter chez moi *Pauline Roland,* qu'elle lira à la deuxième lecture des *Châtiments* affichée pour demain à la Porte-Saint-Martin. J'ai pris une voiture, j'ai reconduit Mlle Périga chez elle, et je suis allé à la répétition de la lecture de demain au théâtre. Il y avait Frédérick Lemaître, Berton, Maubant, Taillade, Lacressonnière, Charly, Mmes Marie Laurent, Lia Félix, Rousseil, M. Raphaël Félix et les membres du Comité de la Société des gens de lettres.

Après la répétition, les blessés de l'ambulance de la Porte-Saint-Martin m'ont fait prier par Mme Laurent de les venir voir. J'ai dit : — De grand cœur, et j'y suis allé.

Ils sont couchés dans plusieurs salles, dont la principale est l'ancien foyer du théâtre à grandes glaces rondes, où j'ai lu, en 1831, *Marion de Lorme* aux acteurs, M. Crosnier étant directeur (Mme Dorval et Bocage assistaient à cette lecture).

En entrant, j'ai dit aux blessés : — Vous voyez un envieux. Je ne désire plus rien sur la terre qu'une de vos blessures. Je vous salue, enfants de la France, fils préférés de la République, élus qui souffrez pour la patrie.

Ils semblaient très émus. J'ai pris la main à tous. Un m'a tendu son poignet mutilé. Un n'avait plus de nez. Un avait subi le matin même deux opérations douloureuses. Un tout jeune avait reçu, le matin même, la médaille militaire. Un convalescent m'a dit : — Je suis franc-comtois. — Comme moi, ai-je dit. Et je l'ai embrassé. Les infirmières, en tabliers blancs, qui sont les actrices du théâtre, pleuraient.

13 novembre. — J'ai eu à dîner M. et Mme Paul Meurice, Vacquerie et Louis Blanc. On a dîné à six heures à cause de la lecture des *Châtiments,* la deuxième, qui commençait à sept heures et demie à la Porte-Saint-Martin. Loge offerte par moi à Mme Paul Meurice pour la deuxième lecture des *Châtiments.*

14 novembre. — La recette des *Châtiments,* hier soir, a été (sans la quête) de 8,000 francs.

Bonnes nouvelles. Le général d'Aurelle de Paladines a repris Orléans et battu les prussiens. Schœlcher est venu me l'annoncer.

15 novembre. — Visite de M. Arsène Houssaye[1] avec Henri Houssaye, son fils. Il va faire dire *Stella* chez lui au profit des blessés.

[1] Romancier, critique, poète, auteur dramatique, rédacteur en chef de *l'Artiste;* puis, en 1849, administrateur de la Comédie-Française, en 1856, inspecteur général des musées de province. (*Note de l'éditeur.*)

M. Valois est venu m'annoncer que le produit des deux lectures des *Châtiments* était 14,500 francs. En ajoutant 500 francs, on aurait trois canons. Je donne pour commencer ces 500 francs 100 francs.

La Société des gens de lettres désire que, le premier (canon) étant nommé par moi *Châteaudun,* le deuxième s'appelle *Châtiment* et le troisième *Victor Hugo.* J'y ai consenti.

M. Pierre Véron [1] m'a envoyé le beau dessin de Daumier représentant l'Empire foudroyé par *les Châtiments.*

16 novembre. — Baroche, dit-on, est mort. — A Caen.

M. Édouard Thierry [2] refuse de laisser jouer le cinquième acte d'*Hernani* à la Porte-Saint-Martin pour les victimes de Châteaudun et pour le canon du 24e bataillon. — Curieux obstacle que M. Thierry.

17 novembre. — Visite du Comité des gens de lettres (MM. J. Claretie, Altaroche, Muller, Germond-Lavigne, Ducuing, Celliez, Em. Gonzalès, Valois, Lapointe, etc.). Le Comité vient me demander d'autoriser une troisième lecture des *Châtiments* à l'Opéra pour avoir un quatrième canon.

18 novembre. — Je mentionne ici une fois pour toutes que j'autorise qui le veut à dire ou à représenter tout ce qu'on veut de moi, sur n'importe quelle scène, pour les canons, les blessés, les ambulances, les ateliers, les orphelinats, les victimes de la guerre, les pauvres, et que j'abandonne tous mes droits d'auteur sur ces lectures ou ces représentations.

Je décide que la troisième lecture des *Châtiments* sera donnée gratis pour le peuple à l'Opéra.

19 novembre. — Mme Marie Laurent est venue me dire *les Pauvres gens,* qu'elle dira demain à la Porte-Saint-Martin, au profit d'un canon.

20 novembre. — Hier soir, aurore boréale.

La *Grosse Joséphine* n'est plus ma voisine. On vient de la transporter au bastion 41. Il a fallu vingt-six chevaux pour la traîner. Je la regrette. La nuit, j'entendais sa grosse voix, et il me semblait qu'elle causait avec moi. Je partageais mes amours entre *Grosse Joséphine* et Petite Jeanne.

[1] Directeur du *Charivari,* auteur de livres humoristiques et satiriques. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Critique dramatique et littéraire; bibliothécaire de l'Arsenal; administrateur de la Comédie-Française (1859-1871). (*Note de l'éditeur.*)

Petite Jeanne dit maintenant très bien *papa* et *maman.*
Aujourd'hui, revue de la garde nationale.

21 novembre. — Sont venues me voir Mme Jules Simon, Mlle Sarah Bernhardt.
Il y a eu foule chez moi après le dîner. Il paraît que Veuillot m'a insulté.
Petite Jeanne commence à se très bien traîner à quatre pattes.

23 novembre. — Jules Simon m'écrit que l'Opéra me sera donné pour le peuple (lecture gratis des *Châtiments*) le jour que je fixerai. Je désirais dimanche, mais par égard pour le concert que les acteurs et employés de l'Opéra donnent dimanche soir à leur bénéfice, je désigne lundi.

Est venu Frédérick Lemaître qui m'a baisé les mains en pleurant.

Il a plu ces jours-ci. La pluie effondre les plaines, embourberait les canons, et retarde la sortie. Depuis deux jours, Paris est à la viande salée. Un rat coûte huit sous.

24 novembre. — Je donne l'autorisation au Théâtre-Français de jouer demain vendredi 25, au bénéfice des victimes de la guerre, le cinquième acte d'*Hernani* par les acteurs du Théâtre-Français et le dernier acte de *Lucrèce Borgia* par les acteurs de la Porte-Saint-Martin, plus de faire dire, en intermède, des extraits des *Châtiments,* des *Contemplations* et de *la Légende des siècles.*

Mlle Favart est venue ce matin répéter avec moi *Booz endormi.* Puis nous sommes allés ensemble aux Français pour la répétition de la représentation de demain. Elle a très bien répété doña Sol. Mme Marie Laurent (*Lucrèce Borgia*) aussi. Pendant la répétition est venu M. de Flavigny. Je lui ai dit : — Bonjour, mon cher ancien collègue. Il m'a regardé, puis, un peu ému, s'est écrié : — Tiens! c'est vous! Et il a ajouté : — Que vous êtes bien conservé! — Je lui ai répondu : — L'exil est conservateur.

J'ai renvoyé la loge que le Théâtre-Français m'offrait pour la représentation de demain et j'en ai loué une que j'offre à Mme Paul Meurice.

Après le dîner est venu le nouveau préfet de police, M. Cresson. M. Cresson était un jeune avocat il y a vingt ans. Il défendit les meurtriers du général Bréa. Ces hommes furent condamnés à mort. M. Cresson vint me trouver. Je demandai la grâce de ces malheureux à Louis Bonaparte, alors président de la République[1]. M. Cresson, aujourd'hui préfet de police, m'a rappelé tous ces faits.

Puis il m'a parlé de la lecture gratuite des *Châtiments* que j'offre lundi 28 au peuple à l'Opéra. On craint une foule immense, tous les fau-

[1] Voir *Notes*, page 248.

bourgs, plus de quatrevingt mille hommes et femmes. Trois mille entreront. Que faire du reste? Le gouvernement est inquiet. Il craint l'encombrement, beaucoup d'appelés, peu d'élus, une collision, un désordre. Le gouvernement ne veut rien me refuser. Il me demande si j'accepte cette responsabilité. Il fera ce que je voudrai. Le préfet de police est chargé de s'entendre avec moi.

J'ai dit à M. Cresson : — Consultons Vacquerie et Meurice, et mes deux fils qui sont là. Il a dit : — Volontiers. Nous avons tenu conseil à nous six. Nous avons décidé que les trois mille places seraient distribuées dimanche, veille de la lecture, dans les mairies des vingt arrondissements, à quiconque se présenterait, à partir de midi. Chaque arrondissement aura un nombre de places proportionné au prorata de sa population. Le lendemain, les trois mille porteurs d'entrées (à toutes places) feront queue à l'Opéra, sans encombrement et sans inconvénient. Le *Journal officiel* et des affiches spéciales avertiront le peuple de toutes ces dispositions, prises dans l'intérêt de la paix publique.

25 novembre. — M^lle^ Lia Félix est venue me répéter *Sacer esto* qu'elle dira lundi au peuple.

M. Tony Révillon[1], qui parlera, est venu me voir avec le Comité des gens de lettres.

Une députation d'américains des États-Unis vient m'exprimer son indignation contre le gouvernement de la République américaine et contre le président Grant, qui abandonne la France... — A laquelle la République américaine doit tant, ai-je dit. — *Doit tout,* a repris un des américains présents.

On entend beaucoup de canonnade depuis quelques jours. Elle redouble aujourd'hui.

Napoléon le Petit va paraître, édition parisienne, conforme à celle des *Châtiments.* Hetzel m'a envoyé ce matin des exemplaires.

M^me^ Meurice veut avoir des poules et des lapins pour la famine future. Elle leur fait bâtir une cahute dans mon petit jardin[2]. Le menuisier qui la construit vient d'entrer dans ma chambre et m'a dit : — Je voudrais bien toucher votre main. — J'ai pressé ses deux mains dans les miennes.

27 novembre. — L'Académie me donne signe de vie. Je reçois l'avis officiel qu'elle tiendra désormais une séance extraordinaire le mardi.

[1] Journaliste, collabora à *la Gazette de Paris,* au *Figaro,* au *Nain jaune* et à *l'Évènement,* devint député de Paris en 1881. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Victor Hugo habitait chez Paul Meurice, dont il occupait la chambre à coucher et le cabinet de travail, au rez-de-chaussée. Ces deux pièces donnaient sur un petit jardin, avenue Frochot. (*Note de l'éditeur.*)

On fait des pâtés de rats. On dit que c'est bon.

Un oignon coûte un sou. Une pomme de terre coûte un sou.

On a renoncé à me demander l'autorisation de dire mes œuvres sur les théâtres. On les dit partout sans me demander la permission. On a raison. Ce que j'écris n'est pas à moi. Je suis une chose publique.

28 novembre. — Noël Parfait vient me demander de venir au secours de Châteaudun. De tout mon cœur, certes.

Les Châtiments ont été dits gratis à l'Opéra. Foule immense. On a jeté une couronne dorée sur la scène. Je la donne à Georges et à Jeanne. La quête faite par les actrices dans des casques prussiens pour les canons a produit, en gros sous, 1,521 fr. 35.

Émile Allix nous a apporté un cuissot d'antilope du Jardin des Plantes. C'est excellent.

Cette nuit aura lieu la trouée.

29 novembre. — Toute la nuit, j'ai entendu le canon.

Les poules ont été installées aujourd'hui dans mon jardin.

La sortie a un temps d'arrêt. Le pont jeté par Ducrot sur la Marne a été emporté, les prussiens ayant rompu les écluses.

30 novembre. — Toute la nuit le canon. La bataille continue.

Hier, à minuit, en m'en revenant du pavillon de Rohan par la rue de Richelieu, j'ai vu, un peu au delà de la Bibliothèque, la rue étant partout déserte, fermée, noire et comme endormie, une fenêtre s'ouvrir au sixième étage d'une très haute maison et une très, très vive lumière, qui m'a semblé être une lampe à pétrole, apparaître, disparaître, rentrer et sortir à plusieurs reprises; puis, la fenêtre s'est refermée, et la rue est redevenue ténébreuse. — Était-ce un signal?

On entend le canon sur trois points autour de Paris, à l'est, à l'ouest et au sud. Il y a, en effet, une triple attaque contre le cercle que font les prussiens autour de nous, La Roncière à Saint-Denis[1], Vinoy à Courbevoie, Ducrot sur la Marne. La Roncière aurait fait mettre bas les armes à un régiment saxon et balayé la presqu'île de Gennevilliers; Vinoy aurait détruit les ouvrages prussiens au delà de Bougival. Quant à Ducrot, il a passé la Marne, pris et repris Montmesly, et il tient presque Villiers-sur-Marne. Ce qu'on éprouve en entendant le canon, c'est un immense besoin d'y être.

[1] Voir *Notes*, page 248.

Ce soir, Pelletan [1] me fait dire, par son fils, Camille Pelletan, de la part du gouvernement, que la journée de demain sera décisive.

1er décembre. — Il paraîtrait que Louise Michel serait arrêtée. Je vais faire ce qu'il faudra pour la faire mettre immédiatement en liberté. Mme Meurice s'en occupe. Elle est sortie pour cela ce matin.

D'Alton-Shée est venu me voir.

Au dîner nous avons mangé de l'ours.

J'écris au préfet de police pour faire mettre Louise Michel en liberté.

On ne s'est pas battu aujourd'hui. On s'est fortifié dans les positions prises.

2 décembre. — Louise Michel est en liberté. Elle est venue me remercier.

Hier soir, M. Coquelin est venu chez moi dire plusieurs pièces des *Châtiments.*

Il gèle. Le bassin de la fontaine Pigalle est glacé.

La canonnade a recommencé ce matin au point du jour.

Onze heures et demie. La canonnade augmente.

Flourens [2] m'a écrit hier et Rochefort aujourd'hui. Ils reviennent à moi.

Dorian, ministre des travaux publics, et Pelletan, sont venus dîner avec moi.

Excellentes nouvelles ce soir. L'armée de la Loire est à Montargis. L'armée de Paris a repoussé les prussiens du plateau d'Avron. On lit les dépêches à haute voix aux portes des mairies. La foule a crié : Bravo! Vive la République! Victoire!

Voilà le deux décembre lavé.

3 décembre. — Le général Renault, blessé au pied d'un éclat d'obus, est mort.

J'ai dit à Schœlcher que je voulais sortir avec mes fils si les batteries de la garde nationale dont ils font partie sortaient au-devant de l'ennemi. Les dix batteries ont tiré au sort. Quatre sont désignées. Une d'elles est la dixième batterie, dont est Victor. Je sortirai avec cette batterie-là. Charles n'en est pas, ce qui est bien, il restera, il a deux enfants. Je le lui ordonnerai. Vacquerie et Meurice sont de la dixième batterie. Nous serons ensemble au combat.

[1] Eugène Pelletan, homme de lettres, député (1863-1869), membre du Gouvernement de la Défense nationale; devint membre de l'Assemblée nationale, puis sénateur. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Gustave Flourens, professeur d'histoire naturelle au Collège de France en 1863; prit part à l'émeute du 31 octobre 1870; fut tué à la tête d'un bataillon de la Commune, à Rueil, le 3 avril 1871. (*Note de l'éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Je vais me faire faire un capuchon. Ce que je crains, c'est le froid de la nuit.

J'ai fait les ombres chinoises à Georges et à Jeanne. Jeanne a beaucoup ri de l'ombre et des grimaces du profil; mais, quand elle a vu que c'était moi, elle a pleuré et crié. Elle avait l'air de me dire : Je ne veux pas que tu sois un fantôme! Pauvre doux ange! elle pressent peut-être la bataille prochaine.

Hier nous avons mangé du cerf; avant-hier, de l'ours; les deux jours précédents, de l'antilope. Ce sont des cadeaux du Jardin des Plantes.

Ce soir, à onze heures, canonnade. Violente et courte.

4 décembre. — On vient de coller à ma porte une affiche indiquant les précautions à prendre *en cas de bombardement*. C'est le titre de l'affiche.

Temps d'arrêt dans le combat. Notre armée a repassé la Marne.

Petite Jeanne va très bien à quatre pattes et dit très bien *papa*.

5 décembre. — Je viens de voir passer, à vide et allant chercher son chargement, un magnifique corbillard drapé portant un *H* entouré d'étoiles, en argent sur velours noir. Un romain rentrerait.

Gautier est venu dîner avec moi; après le dîner sont venus Banville et Coppée.

Mauvaises nouvelles. Orléans nous est repris. N'importe. Persistons.

7 décembre. — J'ai eu à dîner Gautier, Banville, François Coppée. Après le dîner, Asselineau. Je leur ai lu *Floréal* et *l'Égout de Rome*.

8 décembre. — *La Patrie en danger*[1] cesse de paraître. Faute de lecteurs, dit Blanqui.

M. Maurice Lachâtre, éditeur, est venu me faire des offres pour mon prochain livre. Il m'a envoyé son *Dictionnaire* et l'*Histoire de la Révolution* par Louis Blanc. Je lui donne *Napoléon le Petit* et *les Châtiments*.

9 décembre. — Cette nuit, je me suis réveillé et j'ai fait des vers. En même temps, j'entendais le canon.

M. Bowes vient me voir. Le correspondant du *Times* qui est à Versailles lui écrit que les canons pour le bombardement de Paris sont arrivés. Ce sont des canons Krupp. Ils attendent des affûts. Ils sont rangés dans l'arsenal prussien de Versailles, écrit cet anglais, l'un à côté de l'autre *comme des bouteilles dans une cave*.

[1] Rédacteur en chef : Blanqui. (*Note de l'éditeur.*)

Il y a dans *les Nouvelles* (9 décembre) :

M. Victor Hugo avait manifesté l'intention de sortir de Paris sans armes, avec la batterie d'artillerie de la garde nationale dont ses deux fils font partie.

Le 144e bataillon de la garde nationale s'est transporté tout entier avenue Frochot, devant le logis du poëte, où les délégués seuls sont entrés.

Ces honorables citoyens venaient faire défense à M. Victor Hugo de donner suite à ce projet, qu'il avait dès longtemps annoncé dans son *Adresse aux Allemands*.

« Tout le monde peut se battre, lui ont-ils dit. Mais tout le monde ne peut faire *les Châtiments*. Restez et ménagez une vie si précieuse à la France[1]. »

Je ne sais plus le numéro du bataillon. Ce n'est pas le 144e. Voici les termes de l'adresse qui m'a été lue par le chef de bataillon :

« La garde nationale de Paris fait défense à Victor Hugo d'aller à l'ennemi, attendu que tout le monde peut aller à l'ennemi, et que Victor Hugo seul peut faire ce que fait Victor Hugo. »

Fait défense est touchant et charmant.

11 décembre. — Rostan est venu me voir. Il a le bras en écharpe. Il a été blessé à Créteil. C'était le soir. Un soldat allemand se jette sur lui et lui perce le bras d'un coup de baïonnette. Rostan réplique par un coup de baïonnette dans l'épaule de l'allemand. Tous deux tombent et roulent dans un fossé. Les voilà bons amis. Rostan baragouine un peu l'allemand. — Qui es-tu ? — Je suis wurtembergeois. J'ai vingt-deux ans. Mon père est horloger à Leipsick. — Ils restent trois heures dans ce fossé, sanglants, glacés, s'entr'aidant. Rostan blessé a ramené son blesseur, qui est son prisonnier. Il va le voir à l'hôpital. Ces deux hommes s'adorent. Ils ont voulu s'entre-tuer, ils se feraient tuer l'un pour l'autre. — Ôtez donc les rois de la question !

Visite de M. Rey. Le groupe de Ledru-Rollin est en pleine désorganisation. Plus de parti ; la République. C'est bien.

J'ai offert un fromage de Hollande à Mme Paul Meurice.

Verglas.

12 décembre. — Il y a aujourd'hui dix-neuf ans que j'arrivais à Bruxelles.

13 décembre. — Paris est depuis hier éclairé au pétrole.

Canonnade violente ce soir.

[1] Ce texte, découpé dans *Les Nouvelles*, est collé sur une page blanche du Carnet. (*Note de l'éditeur.*)

14 décembre. — Dégel. Canonnade.

Le soir, nous avons feuilleté *les Désastres de la guerre,* de Goya (apportés par Burty). C'est beau et hideux.

15 décembre. — Emmanuel Arago, ministre de la justice, est venu me voir et m'annoncer qu'on avait de la viande fraîche jusqu'au 15 février, et que désormais on ne ferait plus à Paris que du pain bis. On en a pour cinq mois.

Émile Allix m'a apporté une médaille frappée à l'occasion de mon retour en France. Elle porte d'un côté un génie ailé avec *Liberté. Égalité. Fraternité.* De l'autre cet exergue : *Appel à la démocratie universelle,* et au centre : *A Victor Hugo la Patrie reconnaissante. Septembre 1870.*

Cette médaille se vend populairement et coûte cinq centimes. Elle a un petit anneau de suspension[1].

16 décembre. — Pelleport est venu ce soir. Je l'ai chargé d'aller voir de ma part Flourens qui est à Mazas et de lui porter *Napoléon le Petit.*

17 décembre. — *L'Électeur libre* nous somme, Louis Blanc et moi, d'entrer dans le gouvernement, et affirme que c'est notre devoir. Je sens mon devoir au fond de ma conscience.

J'ai vu passer sous le pont des Arts la canonnière *l'Estoc,* remontant la Seine. Elle est belle et le gros canon a un grand air terrible.

18 décembre. — J'ai fait la lanterne magique à Petit Georges et à Petite Jeanne.

Mon droit d'auteur pour *Stella,* dite par Mme Favart, à une représentation du 14e bataillon, s'est élevé à 130 francs. Mon agent dramatique a touché mon droit malgré mes instructions. Je lui donne l'ordre de le payer à la caisse de secours du bataillon.

M. Hetzel m'écrit : « Faute de charbon pour faire mouvoir les presses à vapeur, la fermeture des imprimeries est imminente. » J'autorise pour les *Châtiments* un nouveau tirage de trois mille, ce qui fera en tout jusqu'ici, pour Paris, vingt-deux mille, et pour *Napoléon le Petit* un nouveau tirage de deux mille, ce qui fait en tout pour *Napoléon le Petit* dix mille (pour Paris).

[1] Sur la page blanche, en regard de ces lignes, est collée, avec des pains à cacheter, une enveloppe sur laquelle on lit :

Dans cette enveloppe sont deux exemplaires de la médaille frappée à l'occasion de mon retour en France — (15 septembre 1870). —

Il n'y a plus dans l'enveloppe qu'un exemplaire de la médaille. (*Note de l'éditeur.*)

20 décembre. — Le capitaine de garde mobile, Breton, destitué *comme lâche* par la dénonciation de son lieutenant-colonel, demande un conseil de guerre et d'abord à aller au feu. Sa compagnie part demain matin. Il me prie d'obtenir pour lui du ministre de la guerre la permission d'aller se faire tuer. J'écris pour lui au général Le Flô. Je pense que le capitaine Breton sera demain à la bataille.

21 décembre. — Cette nuit, j'ai entendu, à trois heures du matin, le clairon des troupes allant à la bataille. Quand sera-ce mon tour?

22 décembre. — La journée d'hier a été bonne. L'action continue. On entend le canon de l'est à l'ouest.

Petite Jeanne commence à parler très longtemps et très expressivement. Mais il est impossible de comprendre un mot de ce qu'elle dit. Elle rit.

Léopold[1] m'a envoyé treize œufs frais, que je ferai manger à Petit Georges et à Petite Jeanne.

Louis Blanc est venu dîner avec moi. Il venait de la part d'Edmond Adam[2], de Louis Jourdan[3], de Cernuschi et d'autres, me dire qu'il fallait que lui et moi allassions trouver Trochu et le mettre en demeure ou de sauver Paris ou de quitter le pouvoir. J'ai refusé. Ce serait me poser en maître de la situation, et, en même temps, entraver un combat commencé qui peut-être réussira. Louis Blanc a été de mon avis, ainsi que Meurice, Vacquerie et mes fils qui dînaient avec moi.

23 décembre. — Henri Rochefort[4] est venu dîner avec moi. Je ne l'avais pas vu depuis Bruxelles l'an dernier (août 1869). Georges ne reconnaissait plus son parrain. J'ai été très cordial. Je l'aime beaucoup. C'est un grand talent et un grand courage. Nous avons dîné gaiement, quoique tous très menacés d'aller dans les forteresses prussiennes si Paris est pris. Après Guernesey, Spandau. Soit.

J'ai acheté aux magasins du Louvre une capote grise de soldat pour aller au rempart. 19 francs.

Toujours beaucoup de monde le soir chez moi. Il m'est venu aujourd'hui

[1] Léopold Hugo, neveu de Victor Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Rédacteur au *National;* adjoint d'Armand Marrast à la mairie de Paris en 1848, secrétaire général de la Préfecture de la Seine; préfet de police en 1870; devint membre de l'Assemblée nationale, puis sénateur. (*Note de l'éditeur.*)

[3] Journaliste, rédacteur du *Siècle.* (*Note de l'éditeur.*)

[4] Fondateur de *la Lanterne,* député de Paris en 1869, directeur de *la Marseillaise* et du *Mot d'ordre,* membre du Gouvernement de la Défense nationale, puis de l'Assemblée nationale; directeur de *l'Intransigeant.* (*Note de l'éditeur.*)

un peintre nommé Le Genissel, qui m'a rappelé que je l'avais sauvé du bagne en 1848. Il était insurgé de juin.

Forte canonnade cette nuit. Tout se prépare pour une bataille.

24 décembre. — Il gèle. La Seine charrie. Paris ne mange plus que du pain bis.

25 décembre. — Forte canonnade toute la nuit.

Une nouvelle du Paris d'à présent : il vient d'arriver une bourriche d'huîtres. Elle a été vendue 750 francs.

A la vente pour les pauvres, où Alice et Mme Meurice sont marchandes, un dindon vivant a été vendu 250 francs.

La Seine charrie.

26 décembre. — Louis Blanc vient, puis M. Floquet. On me presse de nouveau de mettre le gouvernement en demeure. De nouveau je refuse.

M. Louis Koch a acheté 25 francs un exemplaire du *Rappel* à la vente destinée aux pauvres. L'exemplaire des *Châtiments* a été payé 300 francs par M. Cernuschi.

27 décembre. — Violente canonnade ce matin.

J'ai eu à dîner Mme Ugalde[1], M. Bochet, M. Busnach[2]. Mme Ugalde a chanté *Patria.* La canonnade de ce matin, c'étaient les prussiens qui attaquaient. Bon signe. L'attente les ennuie. Et nous aussi. Ils ont jeté dans le fort de Montrouge dix-neuf obus qui n'ont tué personne.

J'ai reconduit Mme Ugalde chez elle, rue Chabannais, puis, je suis rentré me coucher. Le portier m'a dit : — Monsieur, on dit que cette nuit il tombera des bombes par ici. — Je lui ai dit : — C'est tout simple, j'en attends une.

29 décembre. — Canonnade toute la nuit. L'attaque prussienne continue.

Théophile Gautier a un cheval. Ce cheval est réquisitionné. On veut le manger. Gautier m'écrit et me prie d'obtenir sa grâce. Je l'ai demandée au ministre. J'ai sauvé le cheval.

Il est malheureusement vrai que Dumas est mort. On le sait par les journaux allemands. Il est mort le 5 décembre, au Puys, près Dieppe, chez son fils.

[1] Cantatrice française. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Auteur dramatique, directeur de l'Athénée; il mit à la scène plusieurs romans d'Émile Zola. (*Note de l'éditeur.*)

On me presse de plus en plus d'entrer dans le gouvernement. Le ministre de la justice, Em. Arago, est venu me demander à dîner. Nous avons causé. Louis Blanc est venu après le dîner. Je persiste à refuser.

Outre Emmanuel Arago, et mes habitués du jeudi, H. Rochefort est venu dîner, avec Blum. Je les invite à dîner tous les jeudis, si nous avons encore quelques jeudis à vivre. Au dessert, j'ai bu à la santé de Rochefort.

La canonnade augmente. Il a fallu évacuer le plateau d'Avron.

30 décembre. — D'Alton-Shée est venu ce matin. Le général Ducrot demanderait à me voir.

Les prussiens nous ont envoyé depuis trois jours plus de douze mille obus.

Hier, j'ai mangé du rat, et j'ai eu pour hoquet ce quatrain :

Ô mesdames les hétaïres,
Dans vos greniers je me nourris;
Moi qui mourais de vos sourires,
Je vais vivre de vos souris.

A partir de la semaine prochaine, on ne blanchira plus le linge dans Paris, faute de charbon.

J'ai eu à dîner le lieutenant Farcy, commandant la canonnière.

Froid rigoureux. Depuis trois jours, je sors avec mon caban et mon capuchon.

Poupée pour Petite Jeanne. Hottée de joujoux pour Georges.

Les bombes ont commencé à démolir le fort de Rosny. Le premier obus est tombé dans Paris. Les prussiens nous ont lancé aujourd'hui six mille bombes.

Dans le fort de Rosny, un marin travaillant aux gabionnages portait sur l'épaule un sac de terre. Un obus vient et lui enlève le sac. — Merci, dit le marin, mais je n'étais pas fatigué.

Alexandre Dumas est mort le 5 décembre. En feuilletant ce carnet, j'y vois que c'est le 5 décembre qu'un grand corbillard, portant un H, a passé devant moi rue Frochot.

Ce n'est même plus du cheval que nous mangeons. C'est *peut-être* du chien? C'est *peut-être* du rat? Je commence à avoir des maux d'estomac. Nous mangeons de l'inconnu.

M. Valois est venu de la part de la Société des gens de lettres me demander ce que je veux qu'on fasse des 3,000 francs de reliquat que laissent les trois lectures des *Châtiments,* les canons fournis et livrés. J'ai dit de verser ces 3,000 francs intégralement à la caisse de secours pour les victimes de la guerre, entre les mains de M^me^ Jules Simon.

1er janvier 1871. — Louis Blanc m'adresse dans les journaux une lettre sur la situation.

Stupeur et ébahissement de Petit Georges et de Petite Jeanne devant la hotte de joujoux de leurs étrennes. La hotte déballée, une grande table en a été couverte. Ils touchaient à tous et ne savaient lequel prendre. Georges était presque furieux de bonheur. Charles a dit : C'est le désespoir de la joie!

J'ai faim. J'ai froid. Tant mieux. Je souffre ce que souffre le peuple.

Décidément, je digère mal le cheval. J'en mange pourtant. Il me donne des tranchées. Je m'en suis vengé, au dessert, par ce distique :

> Mon dîner m'inquiète et même me harcèle,
> J'ai mangé du cheval et je songe à la selle.

Les prussiens bombardent Saint-Denis.

2 janvier. — Daumier et Louis Blanc ont déjeuné avec nous.

Louis Koch a donné à sa tante pour ses étrennes deux choux et deux perdrix vivantes.

Ce matin nous avons déjeuné avec de la soupe au vin.

On a abattu l'éléphant du Jardin des Plantes. Il a pleuré. On va le manger.

Les prussiens continuent de nous envoyer six mille bombes par jour.

3 janvier. — Le chauffage de deux pièces au pavillon de Rohan coûte aujourd'hui 10 francs par jour.

Le club montagnard demande de nouveau que Louis Blanc et moi soyions adjoints au gouvernement pour le diriger. Je refuse.

Il y a en ce moment douze membres de l'Académie française à Paris, dont Ségur, Mignet, Dufaure, d'Haussonville, Legouvé, Cuvillier-Fleury, Barbier, Vitet.

Lune. Froid vif. Les prussiens ont bombardé Saint-Denis toute la nuit.

De mardi à dimanche, les prussiens nous ont envoyé vingt-cinq mille projectiles. Il a fallu pour les transporter deux cent vingt wagons. Chaque coup coûte 60 francs; total : 1,500,000 francs. Il y a eu une dizaine de tués. Chacun de nos morts coûte aux prussiens 150,000 francs.

5 janvier. — Le bombardement s'accentue de plus en plus. On bombarde Issy et Vanves.

Le charbon manque. On ne peut plus blanchir le linge, ne pouvant le sécher. Ma blanchisseuse m'a fait dire ceci par Mariette : — Si M. Victor

Hugo, qui est si puissant, voulait demander pour moi au gouvernement un peu de poussier, je pourrais blanchir ses chemises.

J'étais aux Feuillantines, un obus est tombé près de moi.

Outre mes convives ordinaires du jeudi, j'ai eu à dîner Louis Blanc, Rochefort, Paul de Saint-Victor[1]. Mme Jules Simon m'a envoyé du fromage de Gruyère. Luxe énorme. Nous étions treize à table.

Premières personnes tuées dans Paris par le bombardement : quatre rue Gay-Lussac, deux près du Val-de-Grâce.

6 janvier. — Au dessert, hier, j'ai offert des bonbons aux femmes et j'ai dit :

Grâce à Boissier, chères colombes,
Heureux, à vos pieds nous tombons ;
Car on prend les forts par les bombes,
Et les faibles par les bonbons.

Les parisiens vont, par curiosité, voir les quartiers bombardés. On va aux bombes comme on irait au feu d'artifice. Il faut des gardes nationaux pour maintenir la foule. Les prussiens tirent sur les hôpitaux. Ils bombardent le Val-de-Grâce. Leurs obus ont mis le feu cette nuit aux baraquements du Luxembourg pleins de soldats blessés et malades, qu'il a fallu transporter, nus et enveloppés comme on a pu, à la Charité. Barbieux les y a vus arriver vers une heure du matin.

Seize rues ont déjà été atteintes par les obus.

7 janvier. — La rue des Feuillantines percée là où fut le jardin de mon enfance est fort bombardée.

Ma blanchisseuse, n'ayant plus de quoi faire du feu et obligée de refuser le linge à blanchir, a fait à M. Clemenceau, maire du IXe arrondissement, une demande de charbon, en payant, que j'ai apostillée ainsi :

«Je me résigne à tout pour la défense de Paris, à mourir de faim et de froid, et même à ne pas changer de chemise. Pourtant je recommande ma blanchisseuse à M. le maire du IXe arrondissement.» — Et j'ai signé. Le maire a accordé le charbon.

8 janvier. — Camille Pelletan nous a apporté du gouvernement d'excellentes nouvelles. Rouen et Dijon repris, Garibaldi vainqueur à Nuits et Faidherbe à Bapaume. Tout va bien.

[1] Secrétaire de Lamartine en 1848, rédacteur au *Correspondant,* puis à *la Presse* et à *la Liberté* où il fut critique littéraire et critique d'art. Il fut nommé, en février 1870, inspecteur général des beaux-arts. (*Note de l'éditeur.*)

On mangeait du pain bis, on mange du pain noir. Le même pour tous. C'est bien.

Les nouvelles d'hier ont été apportées par deux pigeons.

Une bombe a tué cinq enfants dans une école rue de Vaugirard.

Les représentations et les lectures des *Châtiments* ont dû cesser, les théâtres n'ayant plus de gaz pour l'éclairage et de charbon pour le chauffage.

Mort de Prim. Il a été tué à Madrid d'un coup de pistolet le jour où le roi de sa façon, Amédée, duc de Gênes, entrait en Espagne.

Le bombardement a été furieux aujourd'hui. Un obus a troué la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice où ma mère a été enterrée et où j'ai été marié.

J'ai été voir M^lle^ Louise Bertin.

10 janvier. — Bombes sur l'Odéon.

Envoi d'un éclat d'obus par Chifflart[1]. Cet obus, tombé à Auteuil, est marqué *H.* Je m'en ferai un encrier.

12 janvier. — Le pavillon de Rohan me demande, à partir d'aujourd'hui, 8 francs par tête pour le dîner, ce qui avec le vin, le café, le feu, etc., porte le dîner à 13 francs par personne.

Nous avons mangé ce matin un beefsteak d'éléphant.

Ont dîné avec nous Schœlcher, Rochefort, Blum, et tous nos convives ordinaires du jeudi. Nous étions encore treize. Après le dîner, Louis Blanc, Paul Foucher, Pelletan.

13 janvier. — Un œuf coûte 2 fr. 75. La viande d'éléphant coûte 40 francs la livre. Un sac d'oignons 800 francs[2].

Éd. Lockroy[3], qui part cette nuit pour les avant-postes, avec le bataillon qu'il commande, est venu dîner avec moi.

La Société des gens de lettres m'a demandé d'assister à la remise des canons à l'Hôtel de Ville. Je me suis excusé. Je n'irai pas.

On a passé la journée à chercher un autre hôtel. Rien n'est possible. Tout est fermé. Dépense de la semaine au pavillon de Rohan (y compris un carreau cassé), 701 fr. 50.

[1] Peintre et dessinateur. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Voir *Notes,* page 249.

[3] Journaliste; prit part à l'expédition des Mille, conduite par Garibaldi; devint, en 1871, membre de l'Assemblée nationale et fut à diverses reprises ministre du Commerce, de l'Instruction publique et de la Marine. Édouard Lockroy épousa la veuve de Charles Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

14 janvier. — Mot d'une femme pauvre sur le bois fraîchement abattu : — Ce malheureux bois vert! on le met au feu; il ne s'attendait pas à ça, il pleure tout le temps.

Le pape dit de l'abbé Dupanloup : *L'évêque d'Orléans a un chemin de fer dans la tête.*

15 janvier, 2 heures. — Bombarbement furieux en ce moment.

Je fais les vers *Dans le cirque.* Après le dîner, je les ai lus à mes convives du dimanche. Ils me demandent de les publier. Je les donne aux journaux.

17 janvier. — Le bombardement depuis trois jours n'a discontinué ni jour ni nuit.

Petite Jeanne m'a grondé de ne pas la laisser jouer avec le mouvement de ma montre.

Tous les journaux reproduisent les vers *Dans le cirque.* Ils pourront être utiles.

Louis Blanc est venu ce matin. Il me presse de me joindre à lui et à Quinet pour exercer une pression sur le gouvernement. Je lui ai répondu : — Je vois plus de danger à renverser le gouvernement qu'à le maintenir.

18 janvier. — M. Krupp fait des canons contre les ballons.

Il y a un coq dans mon petit jardin. Hier Louis Blanc déjeunait avec nous. Le coq chanta. Louis Blanc s'arrête et me dit : — Écoutez. — Qu'est-ce? — Le coq chante. — Eh bien? — Entendez-vous ce qu'il dit? — Non. — Il dit : *Victor Hugo.* Nous écoutons, nous rions. Louis Blanc avait raison. Le chant du coq ressemblait beaucoup à mon nom.

J'émiette aux poules notre pain noir. Elles n'en veulent pas.

Ce matin, on a commencé une sortie sur Montretout. On a pris Montretout. Ce soir les prussiens nous l'ont repris.

20 janvier. — L'attaque sur Montretout a interrompu le bombardement.

Un enfant de quatorze ans a été étouffé dans une foule à la porte d'un boulanger.

21 janvier. — Louis Blanc vient me voir. Nous tenons conseil. La situation devient extrême et suprême. La mairie de Paris demande mon avis.

Louis Blanc a dîné avec nous. Après le dîner, sorte de conseil auquel a assisté le colonel Laussedat.

22 janvier. — Les prussiens bombardent Saint-Denis.

Manifestation tumultueuse à l'Hôtel de Ville. Trochu se retire. Rostan vient me dire que la mobile bretonne tire sur le peuple. J'en doute. J'irai moi-même s'il le faut.

J'en reviens. Il y a eu attaque simultanée des deux côtés. J'ai dit à des combattants qui me consultaient : — Je ne reconnais pour français que les fusils qui sont tournés du côté des prussiens.

Rostan m'a dit : — Je viens mettre mon bataillon à votre disposition. Nous sommes cinq cents hommes. Où voulez-vous que nous allions? — Je lui ai demandé : — Où êtes-vous en ce moment? Il m'a répondu : — On nous a massés du côté de Saint-Denis qu'on bombarde. Nous sommes à la Villette. Je lui ai dit : — Restez-y. C'est là que je vous eusse envoyés. Ne marchez pas contre l'Hôtel de Ville, marchez contre la Prusse.

23 janvier. — Hier soir, conférence chez moi. Outre mes convives du dimanche, Rochefort et son secrétaire Mourot avaient dîné avec moi.

Sont venus le soir Rey et Gambon. Ils m'ont apporté, avec prière d'y adhérer, l'un le programme affiche de Ledru-Rollin (assemblée de 200 membres), l'autre, le programme de l'Union républicaine (50 membres). J'ai déclaré n'approuver ni l'une ni l'autre des deux solutions.

Chanzy est battu. Bourbaki réussit. Mais ni l'un ni l'autre ne marchent sur Paris. Énigme dont je crois entrevoir le secret.

Un inventeur vient de m'apporter un projet de bouclier-barricade en fer pour les troupes en ligne de bataille.

Le bombardement semble interrompu.

24 janvier. — Ce matin, Flourens est venu. Il m'a demandé conseil. Je lui ai dit : — Nulle pression violente sur la situation.

25 janvier. — On dit Flourens arrêté. Il l'aurait été en sortant de me voir.

J'ai fait manger deux œufs frais à Georges et à Jeanne.

M. Dorian est venu ce matin voir mes fils au pavillon de Rohan. Il leur a annoncé la capitulation imminente. Affreuses nouvelles du dehors. Chanzy battu, Faidherbe battu, Bourbaki refoulé.

27 janvier. — Schœlcher est venu m'annoncer qu'il donnait sa démission de colonel de la légion d'artillerie.

On est encore venu me demander de me mettre à la tête d'une manifestation contre l'Hôtel de Ville. J'ai refusé. Toutes sortes de bruits courent. J'invite tout le monde au calme et à l'union.

28 janvier. — Bismarck, dans les pourparlers de Versailles, a dit à Jules Favre : — Comprenez-vous cette grue d'impératrice qui me propose la paix!

Le froid a repris.

Ledru-Rollin demande à s'entendre avec moi (par Brives).

Petite Jeanne est un peu souffrante. Doux petit être!

Léopold me contait ce soir qu'il y avait eu dialogue à mon sujet entre le pape Pie IX et Jules Hugo, mon neveu, frère de Léopold, mort camérier du pape. Le pape avait dit à Jules en le voyant : — Vous vous appelez Hugo? — Oui, Saint-Père. — Vous êtes parent de Victor Hugo? — Son neveu, Saint-Père. — Quel âge a-t-il? (c'était en 1857). — Cinquante-cinq ans. — Hélas! il est trop vieux pour revenir à l'Église!

Charles me dit que Jules Simon et ses deux fils ont passé la nuit à dresser des listes de candidats possibles pour l'Assemblée nationale.

Cernuschi se fait naturaliser citoyen français.

29 janvier. — L'armistice a été signé hier. Il est publié ce matin. Assemblée nationale. Sera nommée du 5 au 18 février. S'assemblera le 12 à Bordeaux.

Petite Jeanne va un peu mieux. Elle m'a presque souri.

Plus de ballon. La poste. Mais les lettres non cachetées. Il neige. Il gèle.

30 janvier. — Petite Jeanne est toujours abattue et ne joue pas.

M^lle^ Périga m'a apporté un œuf frais pour Jeanne.

31 janvier. — Petite Jeanne est toujours souffrante. C'est un petit catarrhe de l'estomac. Le docteur Allix dit que cela durera encore quatre ou cinq jours.

Mon neveu Léopold est venu dîner avec nous. Il nous a apporté des conserves d'huîtres.

1^er^ février. — Petite Jeanne va mieux. Elle m'a souri.

2 février. — Le nouveau journal de Rochefort, le *Mot d'ordre,* a paru aujourd'hui. Les élections de Paris remises au 8 février.

Je continue à mal digérer le cheval. Maux d'estomac. Hier je disais à M^me^ Ernest Lefèvre, dînant à côté de moi :

> De ces bons animaux la viande me fait mal,
> J'aime tant les chevaux que je hais le cheval.

Petite Jeanne continue d'aller mieux.

4 février. — Le temps s'adoucit.

Le soir, foule chez moi. Proclamation de Gambetta.

5 février. — La liste des candidats des journaux républicains a paru ce matin. Je suis en tête.

Bancel[1] est mort.

Petite Jeanne ce soir est guérie de son rhume.

J'ai eu mes convives habituels du dimanche. Nous avons eu du poisson, du beurre et du pain blanc.

6 février. — Bourbaki, battu, s'est tué. Grande mort.

Ledru-Rollin recule devant l'Assemblée. Louis Blanc est venu ce soir me lire ce désistement.

7 février. — Nous avions trois ou quatre boîtes de conserves que nous avons mangées aujourd'hui.

8 février. — Aujourd'hui scrutin pour l'Assemblée nationale. Paul Meurice et moi avons été voter ensemble, rue Clauzel.

Après la capitulation signée, en quittant Jules Favre, Bismarck est entré dans le cabinet où ses deux secrétaires l'attendaient, et a dit : — *La bête est morte.*

J'ai rangé mes papiers en prévision du départ. Petite Jeanne est très gaie.

11 février. — Le scrutin se dépouille très lentement.

Notre départ pour Bordeaux est remis à lundi 13.

12 février. — J'ai vu hier pour la première fois *mon* boulevard. C'est un assez grand tronçon de l'ancien boulevard Haussmann. *Boulevard Victor-Hugo* est placardé sur *boulevard Haussmann* à quatre ou cinq coins des rues donnant sur le boulevard.

L'Assemblée nationale s'ouvre aujourd'hui à Bordeaux. Les élections ne sont pas encore dépouillées et proclamées à Paris. Je pense que Louis Blanc sera le premier représentant de Paris. J'eusse trouvé juste que ce fût Garibaldi.

Quoique je ne sois pas encore nommé, le temps presse, et je compte partir demain lundi 13 février pour Bordeaux. Nous serons neuf, cinq maîtres et quatre domestiques, plus les deux enfants. Louis Blanc désire partir avec moi. Nous ferons route ensemble.

[1] Représentant du peuple en 1849; exilé au coup d'État; élu député en 1869. A publié des études littéraires et philosophiques. (*Note de l'éditeur.*)

J'emporte dans mon sac en bandoulière divers manuscrits importants et œuvres commencées, entre autres *Paris assiégé* et le poëme du *Grand-père*[1].

J'ai lu avant le dîner à mes convives, M. et Mme Paul Meurice, Vacquerie, Lockroy, M. et Mme Ernest Lefèvre, Louis Koch et Villain (moins Rochefort et Victor qui ne sont arrivés que pour l'heure du dîner), deux pièces qui feront partie de *Paris assiégé* (*A Petite Jeanne. — Non, vous ne prendrez pas l'Alsace et la Lorraine*).

Pelleport m'a apporté nos neuf laissez-passer. N'étant pas encore proclamé représentant, j'ai mis sur le mien *Victor Hugo, propriétaire,* vu que les prussiens exigent une qualité ou une profession.

13 février. — J'ai quitté ce matin avec un serrement de cœur l'avenue Frochot et la douce hospitalité que Paul Meurice me donne depuis le 5 septembre, jour de mon arrivée.

[1] *L'Année terrible. — L'Art d'être grand-père.* (*Note de l'éditeur.*)

1871.

ASSEMBLÉE DE BORDEAUX. — MORT DE CHARLES HUGO.

[LA COMMUNE.] — SÉJOUR À VIANDEN. — THIERS ET ROCHEFORT.

13 février. — Partis à midi dix minutes. Arrivés à Étampes à trois heures et quart. Station d'une heure trois quarts et luncheon.

Après le lunch, nous sommes rentrés dans le wagon-salon pour attendre le départ. La foule l'entourait, contenue par un groupe de soldats prussiens. La foule m'a reconnu et a crié : *Vive Victor Hugo!* J'ai agité le bras hors du wagon en élevant mon képi, et j'ai crié : *Vive la France!* Alors un homme à moustaches blanches, qui est, dit-on, le commandant prussien d'Étampes, s'est avancé vers moi d'un air menaçant et m'a dit en allemand je ne sais quoi qui voulait être terrible. J'ai repris d'une voix plus haute, en regardant tour à tour fixement ce prussien et la foule : *Vive la France!* Sur quoi, tout le peuple a crié avec enthousiasme : *Vive la France!* Le bonhomme en colère se l'est tenu pour dit. Les soldats prussiens n'ont pas bougé.

Voyage rude, lent, pénible. Le salon-wagon est mal éclairé et point chauffé. On sent le délabrement de la France dans cette misère des chemins de fer. Nous avons acheté à Vierzon un faisan et un poulet et deux bouteilles de vin pour souper. Puis on s'est roulé dans des couvertures et des cabans et l'on a dormi sur les banquettes.

Nous arrivons à Bordeaux à une heure et demie après-midi le 14 février. Nous nous mettons en quête d'un logement. Nous montons en voiture et nous allons d'hôtel en hôtel. Pas une place. Je vais à l'Hôtel de Ville et je demande des renseignements. On m'indique un appartement meublé à louer chez M. A. Porte, 13, rue Saint-Maur, près le jardin public. Nous y allons. Charles loue l'appartement pour 600 francs par mois et paye un demi-mois d'avance. Nous nous remettons en quête d'un logis pour nous et nous ne trouvons rien. A sept heures, nous revenons à la gare chercher nos malles, ne sachant où passer la nuit. Nous retournons rue Saint-Maur où est Charles. Pourparlers avec le propriétaire et son frère qui a deux chambres, 37, rue de la Course, tout près. Nous finissons par nous arranger.

Alice a fait cette remarque : Le 13 nous poursuit. — Tout le mois de janvier nous avons été treize à table le jeudi. Nous avons quitté Paris le 13 février. Nous étions treize dans le wagon-salon, en comptant Louis Blanc, M. Bochet et les deux enfants. Nous logeons 13, rue Saint-Maur.

15 février. — A deux heures je suis allé à l'Assemblée. A ma sortie, une foule immense m'attendait sur la grande place. Les gardes nationaux qui faisaient la haie ont ôté leurs képis, et tout le peuple a crié : *Vive Victor Hugo!* J'ai répondu : — *Vive la République! Vive la France!* Ils ont répété ce double cri. Puis cela a été un délire. Ils m'ont recommencé l'ovation de mon arrivée à Paris. J'étais ému jusqu'aux larmes. Je me suis réfugié dans un café du coin de la place. J'ai expliqué dans un speech pourquoi je ne parlais pas au peuple, puis je me suis évadé, c'est le mot, en voiture.

Pendant que ce peuple enthousiaste criait : *Vive la République!* les membres de l'Assemblée sortaient et défilaient, impassibles, presque furieux, le chapeau sur la tête, au milieu des têtes nues et des képis agités en l'air autour de moi.

Visite des représentants Le Flô, Rochefort, Lockroy, Alfred Naquet, Emmanuel Arago, Rességuier, Floquet, Eugène Pelletan, Noël Parfait.

J'ai été coucher dans mon nouveau logement, rue de la Course.

16 février. — Aujourd'hui a eu lieu, à l'Assemblée, la proclamation des représentants de Paris. — Louis Blanc a 216,000 voix, il est le premier. — Puis vient mon nom avec 214,000. Puis Garibaldi, 200,000.

L'ovation que le peuple m'a faite hier est regardée par la majorité comme une insulte pour elle. De là, un grand déploiement de troupes sur la place (armée, garde nationale, cavalerie). Avant mon arrivée, il y a eu un incident à ce sujet. Des hommes de la droite ont demandé qu'on protégeât l'Assemblée (contre qui? contre moi, à ce qu'il paraît). La gauche a répliqué par le cri de : *Vive la République!*

À ma sortie, on m'a averti que la foule m'attendait sur la grande place. Je suis sorti, pour échapper à l'ovation, par le côté du palais et non par la façade; mais la foule m'a aperçu, et un immense flot de peuple m'a tout de suite entouré en criant : — *Vive Victor Hugo!* J'ai crié : *Vive la République!* Tous, y compris la garde nationale et les soldats de la ligne, ont crié : *Vive la République!* J'ai pris une voiture que le peuple a suivie.

L'Assemblée a constitué aujourd'hui son bureau. Dufaure propose Thiers pour chef du pouvoir exécutif.

Nous dînerons pour la première fois chez nous, 13, rue Saint-Maur. J'ai invité Louis Blanc, Schœlcher, Rochefort et Lockroy. Rochefort n'a pu venir.

Après le dîner, nous sommes allés chez Gent, quai des Chartrons, à la réunion de la gauche. Mes fils m'accompagnaient. On a discuté la question du chef du pouvoir exécutif. J'ai fait ajouter à la définition : *nommé par l'Assemblée et révocable par elle.*

Le général Cremer est venu nous rendre compte des dispositions de l'armée.

17 février. — Gambetta, à l'Assemblée, m'a abordé et m'a dit : — Mon maître, quand pourrais-je vous voir? J'aurais bien des choses à vous expliquer.

Thiers est nommé chef du pouvoir exécutif. Il doit partir cette nuit pour Versailles, où est la Prusse.

18 février. — Ce soir, réunion de la gauche, rue Lafaurie-Monbadon. La réunion m'a choisi pour président. Ont parlé Louis Blanc, Schœlcher, le colonel Langlois, Brisson, Lockroy, Millière[1] (pourquoi parmi nous?), Clemenceau, Martin Bernard, Joigneaux. J'ai parlé le dernier et résumé le débat. On a agité des questions graves, le traité Bismarck-Thiers, la paix, la guerre, l'intolérance de l'Assemblée, le cas d'une démission à donner en masse.

19 février. — Le président du Cercle national de Bordeaux est venu mettre ses salons à ma disposition.

Mon hôtesse, M^me^ Porte, fort jolie femme, m'a envoyé un bouquet.

Thiers a nommé ses ministres. Il prend le titre équivoque et suspect de *président chef du pouvoir exécutif.*

L'Assemblée s'ajourne. On sera convoqué à domicile.

Nous avons dîné à la maison. Puis nous sommes allés, Victor et moi, à la réunion de la gauche que j'ai présidée.

20 février. — Aujourd'hui encore le peuple m'a acclamé comme je sortais de l'Assemblée. La foule en un instant est devenue énorme. J'ai été forcé de me réfugier chez Martin Bernard qui demeure dans une rue voisine de l'Assemblée.

J'ai parlé dans le 11^e^ bureau. La question de la magistrature (qui nous fait des pétitions pour que nous ne la brisions pas) est venue à l'improviste. J'ai bien parlé. J'ai un peu terrifié le bureau.

[1] Millière avait pris part, le 31 octobre 1870, au mouvement insurrectionnel contre le Gouvernement de la Défense nationale. (*Note de l'éditeur.*)

Petite Jeanne est de plus en plus adorable. Elle commence à ne vouloir plus me quitter.

J'ai présidé ce soir la réunion de la gauche.

21 février. — M^me^ Porte, mon hôtesse de la rue de la Course, m'envoie tous les matins un bouquet par sa petite fille.

Je promène Petit Georges et Petite Jeanne à tous mes moments de liberté. On pourrait me qualifier ainsi : *Victor Hugo, représentant du peuple et bonne d'enfants.*

Le soir, j'ai présidé la réunion de la gauche.

25 février. — Le soir, réunion des deux fractions de la gauche, gauche radicale, gauche politique, rue Jacques Bell, dans la salle de l'Académie. Ont parlé Louis Blanc, Emmanuel Arago, Vacherot, Jean Brunet, Bethmont, Peyrat, Brisson, Gambetta et moi.

Je ne crois pas que mon projet de fusion, ou même d'entente cordiale, réussisse. Schœlcher et Edmond Adam m'ont reconduit jusque chez moi.

26 février. — J'ai aujourd'hui soixante-neuf ans.

J'ai présidé la réunion de la gauche.

27 février. — J'ai donné ma démission de président de la gauche radicale pour laisser à la réunion toute son indépendance.

28 février. — Thiers a apporté à la tribune le traité. Il est hideux. Je parlerai demain. Je suis inscrit le septième; mais Grévy, le président de l'Assemblée, m'a dit : — Levez-vous et demandez la parole quand vous voudrez. L'Assemblée voudra vous entendre.

Ce soir, nous nous sommes réunis dans les bureaux. Je suis du 11^e^. J'y ai parlé.

1^er^ mars. — Aujourd'hui séance tragique. On a exécuté l'empire, puis la France, hélas! On a voté le traité Shylock-Bismarck. J'ai parlé.

Louis Blanc a parlé après moi et supérieurement parlé.

J'ai eu à dîner Louis Blanc et Charles Blanc.

Le soir, je suis allé à la réunion rue Lafaurie-Monbadon, que j'ai cessé de présider. Schœlcher présidait. J'y ai parlé. Je suis content de moi.

2 mars. — Pas de séance aujourd'hui. Le vote de la paix a entr'ouvert le filet prussien. J'ai reçu un paquet de lettres et de journaux de Paris. Deux numéros du *Rappel.*

Nous avons dîné en famille tous les cinq. Puis je suis allé à la réunion.

Puisque la France est mutilée, l'Assemblée doit se retirer. Elle a fait la plaie et est impuissante à la guérir. Qu'une autre Assemblée la remplace. Je voudrais donner ma démission. Louis Blanc ne veut pas. Gambetta et Rochefort sont de mon avis. Débat.

3 mars. — Ce matin, enterrement du maire de Strasbourg, mort de chagrin. Louis Blanc est venu me trouver avec trois représentants, Brisson, Floquet et Cournet. Il vient me consulter sur le parti à prendre quant aux démissions. Rochefort et Pyat, avec trois autres, donnent la leur. Mon avis serait de nous démettre. Louis Blanc résiste. Le reste de la gauche semble ne pas vouloir de la démission en masse.

Séance.

En montant l'escalier, j'ai entendu un bonhomme de la droite, duquel je voyais le dos, dire à un autre : — Louis Blanc est exécrable, mais Victor Hugo est pire.

Nous avons tous dîné chez Charles qui avait invité Louis Blanc et MM. Lavertujon[1] et Alexis Bouvier[2].

Le soir nous sommes allés à la réunion rue Lafaurie-Monbadon. Le président de l'Assemblée ayant fait aujourd'hui les adieux de l'Assemblée aux membres démissionnaires pour l'Alsace et la Lorraine, ma motion acceptée par la réunion (leur maintenir indéfiniment leur siège) est sans objet, puisque la question est décidée. La réunion semble pourtant y tenir. Nous aviserons.

4 mars. — Réunion de la gauche. M. Millière propose, ainsi que M. Delescluze, un acte d'accusation contre le gouvernement de la Défense nationale. Il termine en disant que quiconque ne s'associera pas à lui en cette occasion est *dupe ou complice.* Schœlcher se lève et lui dit : — Ni dupe, ni complice. Vous en avez menti.

Séance à l'Assemblée.

Le soir, réunion. Louis Blanc, au lieu d'un acte d'accusation en forme de l'ex-gouvernement de Paris, demande une enquête. Je m'y rallie. Nous signons.

5 mars. — Réunion de la gauche. On parle d'une grande fermentation dans Paris. Le gouvernement qui reçoit ordinairement de Paris un minimum de

[1] Rédacteur en chef de *la Gironde,* en 1855 ; secrétaire du Gouvernement de la Défense nationale ; rédacteur en chef du *Journal officiel,* puis consul général à Amsterdam. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Romancier et auteur dramatique. (*Note de l'éditeur.*)

quinze dépêches télégraphiques par jour, n'en avait pas reçu aujourd'hui une seule à six heures du soir. Six dépêches adressées à Jules Favre sont restées sans réponse. Nous décidons que Louis Blanc ou moi interpellerons le gouvernement demain sur la situation de Paris, si l'anxiété continue et si la situation n'est pas éclaircie. Nous nous verrons avant l'ouverture de la séance.

Une députation de lorrains et d'alsaciens est venue nous remercier.

6 mars. — A midi nous avons tous déjeuné en famille chez Charles. J'ai mené ces deux dames à l'Assemblée. Question du transfèrement de l'Assemblée à Versailles ou à Fontainebleau. Ils ont peur de Paris. J'ai parlé dans le 11e bureau. J'ai failli être nommé commissaire. J'ai eu dix-huit voix, mais un M. Lucien Brun en a eu dix-neuf.

Réunion rue Lafaurie. J'ai fait la proposition de nous refuser demain tous à discuter Paris, et de rédiger un manifeste en commun signé de tous, et déclarant que nous donnions nos démissions si l'Assemblée allait ailleurs qu'à Paris. La réunion n'a pas adopté mon avis et m'a engagé à discuter. J'ai refusé. Louis Blanc parlera.

8 mars. — J'ai donné ma démission de représentant.

Il s'agissait de Garibaldi. Il avait été nommé en Algérie. On a proposé d'annuler l'élection. J'ai demandé la parole. J'ai parlé. Tumulte et rage de la droite. Ils ont crié : *A l'ordre!* C'est curieux à lire au *Moniteur.* Devant cette furie, j'ai fait un geste de la main, et j'ai dit :

— Il y a trois semaines, vous avez refusé d'entendre Garibaldi. Aujourd'hui vous refusez de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission.

Je suis allé pour la dernière fois à la réunion de la gauche.

9 mars. — Ce matin, trois membres de la réunion gauche modérée, qui siège salle de l'Académie, sont venus députés par la réunion, qui me prie, à l'unanimité de deux cent vingt membres, de retirer ma démission. M. Paul Bethmont portait la parole. J'ai remercié et refusé.

Puis est venue une autre insistance, d'une autre réunion, dans le même but. La réunion du centre gauche, dont font partie MM. d'Haussonville et de Rémusat, me prie, à l'unanimité, de retirer ma démission. M. Target portait la parole. J'ai remercié et refusé.

Louis Blanc est monté à la tribune et m'y a fait ses adieux avec grandeur et noblesse.

10 mars. — Louis Blanc a parlé hier et aujourd'hui. Hier, de ma démission. Aujourd'hui de la question de Paris. Noblement et grandement.

11 mars. — Nous nous préparons au départ.

12 mars. — Force visites. Foule chez moi. M. Michel Lévy vient me demander un livre. M. Duquesnel, directeur associé de l'Odéon, vient me demander *Ruy Blas.* Nous partirons probablement demain.

Charles, Alice et Victor sont allés à Arcachon. Ils reviennent dîner avec nous.

Petit Georges, souffrant, va mieux.

Louis Blanc est venu dîner avec moi. Il va partir pour Paris.

13 mars. — Cette nuit, je ne dormais pas, je songeais aux nombres, ce qui était la rêverie de Pythagore. Je pensais à tous ces *13* bizarrement accumulés et mêlés à ce que nous faisons depuis le 1^er^ janvier, et je me disais encore que je quitterais cette maison où je suis le 13 mars. En ce moment, s'est produit tout près de moi le même frappement nocturne (trois coups comme des coups de marteau sur une planche) que j'ai déjà entendu deux fois dans cette chambre.

Nous avons déjeuné chez Charles avec Louis Blanc. J'ai été voir Rochefort. Il demeure rue Judaïque, n° 80. Il est convalescent d'un érysipèle qui l'a mis un moment en danger. Il avait près de lui MM. Alexis Bouvier et Mourot que j'ai invités à dîner aujourd'hui en les priant de transmettre mon invitation à MM. Claretie, Guillemot et Germain Casse[1], dont je voudrais serrer la main avant mon départ.

En sortant de chez Rochefort, j'ai un peu erré dans Bordeaux. Belle église en partie romane. Jolie tour gothique fleuri. Superbe ruine romaine (rue du Colisée) qu'ils appellent le palais Gallien.

Victor vient m'embrasser. Il part à six heures pour Paris avec Louis Blanc.

A six heures et demie, je suis allé au restaurant Lanta. MM. Bouvier, Mourot et Casse arrivent. Puis Alice. Charles se fait attendre.

Sept heures du soir. Charles est mort.

Le garçon qui me sert au restaurant Lanta est entré et m'a dit qu'on me demandait. Je suis sorti. J'ai trouvé dans l'antichambre M. Porte, qui loue à Charles l'appartement de la rue Saint-Maur, n° 13. M. Porte m'a dit d'éloigner Alice qui me suivait. Alice est rentrée dans le salon. M. Porte m'a dit : — Monsieur, ayez de la force. M. Charles . . . — Eh bien ? — Il est mort.

[1] Journaliste; devint membre de l'Assemblée nationale en 1873, puis, en 1889, gouverneur de la Martinique. (*Note de l'éditeur.*)

Mort! Je n'y croyais pas. Charles!... Je me suis appuyé au mur.

M. Porte m'a dit que Charles, ayant pris un fiacre pour venir chez Lanta, avait donné ordre au cocher d'aller d'abord au café de Bordeaux. Arrivé au café de Bordeaux, le cocher en ouvrant la portière avait trouvé Charles mort. Charles avait été frappé d'apoplexie foudroyante. Quelque vaisseau s'était rompu. Il était baigné de sang. Ce sang lui sortait par le nez et par la bouche. Un médecin appelé a constaté la mort.

Je n'y voulais pas croire. J'ai dit : — C'est une léthargie. J'espérais encore. Je suis rentré dans le salon, j'ai dit à Alice que j'allais revenir et j'ai couru rue Saint-Maur. A peine étais-je arrivé qu'on a rapporté Charles.

Hélas! mon bien-aimé Charles! Il était mort.

J'ai été chercher Alice. Quel désespoir!

Les deux petits enfants dorment.

14 mars. — Je relis ce que j'écrivais le matin du 13 au sujet de ce frappement entendu la nuit.

Charles est déposé dans le salon du rez-de-chaussée de la rue Saint-Maur. Il est couché sur un lit et couvert d'un drap sur lequel les femmes de la maison ont semé des fleurs. Deux voisins, ouvriers, et qui m'aiment, ont demandé à passer la nuit près de lui. Le médecin des morts, en découvrant ce pauvre cher mort, pleurait.

J'ai envoyé à Meurice une dépêche télégraphique ainsi conçue :

«Meurice, 18, rue Valois. — Affreux malheur. Charles est mort ce soir 13. Apoplexie foudroyante. Que Victor revienne immédiatement.»

Le préfet a envoyé cette dépêche par voie officielle.

Nous emporterons Charles. En attendant, il sera mis au dépositoire.

MM. Alexis Bouvier et Germain Casse m'aident dans tous ces préparatifs qui sont des déchirements.

A quatre heures, on a mis Charles dans le cercueil. J'ai empêché qu'on fît descendre Alice. J'ai baisé au front mon bien-aimé, puis on a soudé la feuille de plomb. Ensuite on a ajouté le couvercle de chêne et serré les écrous du cercueil; et en voilà pour l'éternité. Mais l'âme nous reste. Si je ne croyais pas à l'âme, je ne vivrais pas une heure de plus.

J'ai dîné avec mes deux petits-enfants, Petit Georges et Petite Jeanne.

J'ai consolé Alice. J'ai pleuré avec elle. Je lui ai dit *tu* pour la première fois.

(Payé au restaurant Lanta le dîner d'hier, où nous attendions Charles, où Alice était, où je n'étais pas.)

15 mars. — Depuis deux nuits je ne dormais pas, j'ai un peu dormi cette nuit.

Edgar Quinet est venu hier soir. Il a dit en voyant le cercueil de Charles déposé dans le salon :

— Je te dis adieu et au revoir, grand esprit, grand talent, grande âme, beau par le visage, plus beau par la pensée, fils de Victor Hugo!

Nous avons parlé ensemble de ce superbe esprit envolé. Nous étions calmes. Le veilleur de nuit pleurait en nous entendant.

Le préfet de la Gironde est venu. Je n'ai pu le recevoir.

Ce matin, à dix heures, je suis allé rue Saint-Maur, 13. La voiture-fourgon des pompes funèbres était là. MM. Bouvier et Mourot m'attendaient. Je suis entré dans le salon. J'ai baisé le cercueil. Puis on l'a emporté. Il y avait une voiture de suite. Ces messieurs et moi y sommes montés. Arrivés au cimetière, on a retiré le cercueil de la voiture-fourgon, et six hommes l'ont porté à bras. MM. Alexis Bouvier, Mourot et moi, nous suivions, tête nue. Il pleuvait à verse. Nous avons marché derrière le cercueil.

Au bout d'une longue allée de platanes, nous avons trouvé le dépositoire, cave éclairée seulement par la porte. On y descend par cinq ou six marches. Il y avait plusieurs cercueils, attendant, comme va attendre celui de Charles. Les porteurs ont descendu le cercueil. Comme j'allais suivre, le gardien du dépositoire m'a dit : — On n'entre pas. — J'ai compris et j'ai respecté cette solitude des morts.

MM. Alexis Bouvier et Mourot m'ont ramené rue Saint-Maur, 13.

Alice était en syncope. Je lui ai fait respirer du vinaigre et je lui ai frappé dans les mains. Elle s'est réveillée et a dit : — Charles, où es-tu?

Je suis accablé de douleur.

16 mars. — Petite Jeanne souffre de ses dents. Elle a mal dormi.

A midi, Victor arrive, avec Barbieux et Louis Mie[1]. Nous nous embrassons en silence et en pleurant. Il me remet une lettre de Meurice et de Vacquerie.

Nous décidons que Charles sera dans le tombeau de mon père au Père-Lachaise, à la place que je me réservais. J'écris à Meurice et à Vacquerie une lettre où j'annonce mon départ avec le cercueil pour demain et notre arrivée à Paris pour après-demain. Barbieux partira ce soir et leur portera cette lettre.

17 mars. — Nous comptons partir de Bordeaux avec mon Charles, tous, ce soir, à six heures.

[1] Avocat. Après le 4 septembre 1870, fondateur de *la République de la Dordogne;* célèbre par ses nombreux plaidoyers en faveur des journaux républicains poursuivis sous l'empire. (*Note de l'éditeur.*)

Nous sommes allés, Victor et moi, avec Louis Mie, chercher Charles au dépositoire. Nous l'avons porté au chemin de fer.

Nous sommes partis de Bordeaux à six heures trente du soir. Arrivés à Paris à dix heures trente du matin.

18 mars. — A la gare, on nous reçoit dans un salon où l'on me remet les journaux qui annoncent notre arrivée pour midi. Nous attendons. Foule, amis.

A midi, nous partons pour le Père-Lachaise. Je suis le corbillard, tête nue, Victor est près de moi. Tous nos amis suivent, et le peuple. On crie : Chapeaux bas!

Place de la Bastille, il se fait autour du corbillard une garde d'honneur spontanée de gardes nationaux qui passent le fusil abaissé. Sur tout le parcours jusqu'au cimetière, des bataillons de garde nationale rangés en bataille présentent les armes et saluent du drapeau. Les tambours battent aux champs. Les clairons sonnent. Le peuple attend que je sois passé et reste silencieux, puis crie : *Vive la République!*

Il y avait partout des barricades qui nous ont forcés à de longs détours.

Au cimetière, dans la foule, j'ai reconnu Millière, très pâle et très ému, qui m'a salué, et ce brave Rostan. Entre deux tombes une large main s'est tendue vers moi et une voix m'a dit : — Je suis Courbet. En même temps j'ai vu une face énergique et cordiale qui me souriait avec une larme dans les yeux. J'ai vivement serré cette main. C'est la première fois que je vois Courbet.

On a descendu le cercueil. Avant qu'il entrât dans la fosse, je me suis mis à genoux et je l'ai baisé. Le caveau était béant. Une dalle était soulevée. J'ai regardé le tombeau de mon père que je n'avais pas vu depuis l'exil. Le cippe est noirci. L'ouverture étant trop étroite, il a fallu limer la pierre. Cela a duré une demi-heure. Pendant ce temps-là, je regardais le tombeau de mon père et le cercueil de mon fils. Enfin, on a pu descendre le cercueil. Charles sera là avec mon père, ma mère et mon frère.

M^me^ Meurice a apporté une gerbe de lilas blanc qu'elle a jetée sur le cercueil de Charles. Vacquerie a parlé. Il a dit de belles et grandes paroles. Louis Mie aussi a dit à Charles un adieu ému et éloquent.

Puis je m'en suis allé. On a jeté des fleurs sur le tombeau. La foule m'entourait. On me prenait les mains. Comme ce peuple m'aime, et comme je l'aime!

Nous sommes revenus en voiture avec Meurice et Vacquerie. On me remet une adresse du club de Belleville tout à fait ardente et sympathique signée : *Millière,* président, et *Avrial,* secrétaire.

Je suis brisé. Mon Charles, sois béni!

21 mars. — Nous comptons partir demain soir pour Bruxelles.

22 mars. — Partis de Paris hier soir à neuf heures, nous arrivons à Bruxelles à deux heures.

M^me^ Jules Simon avant-hier quand elle est venue me voir me disait : — Nous sommes déplorablement installés à Versailles[1]. Le plafond sent le palais, le plancher sent l'ambulance. De l'or en haut, du sang en bas. Nous couchons dans des galetas qui ont des lambris de pourpre. Nos lits n'ont qu'un matelas[2]. D'immenses salles glaciales et démeublées, ce sont nos chambres, on ne saurait voir plus de misère dans plus de faste.

23 mars. — Continuation des troubles à Paris.

25 mars. — L'état de Paris est grave, surtout à cause des prussiens qui sont là, tenant la ville sous leur canon. Thiers, en voulant reprendre les canons de Belleville, a été fin là où il fallait être profond. Il a jeté l'étincelle sur la poudrière. Thiers, c'est l'étourderie préméditée. En voulant éteindre la lutte politique, il a allumé la guerre sociale.

27 mars. — Paris est épuisé. Les élections communales vont avoir lieu.

Clément Thomas, qui vient d'être si étrangement tué à Montmartre par une espèce de tribunal de francs-juges, avait été proscrit au coup d'état. En février 1852, il vint me voir à Bruxelles. J'étais logé en compagnie de mon Charles, Grand'Place, n° 16. Clément Thomas avait à peu près mon âge. Nous causâmes longtemps. C'était un républicain sincère, mais de l'école étroite et formaliste du *National.* Il avait du reste pris Charles en grande amitié. Tous deux sont morts.

28 mars. — M. Ludwig Wilh vient me voir après mon déjeuner. Il m'annonce que *l'Étoile belge* publie ma nomination à Paris comme membre de la Commune. Blanqui et Flourens seraient aussi élus.

29 mars. — Ma nomination ne semble pas se confirmer. Tant mieux.

3 avril. — Je ne reçois plus de lettres de Paris. La poste n'y est plus distribuée. La crise devient aiguë.

[1] Les différents ministères étaient installés à Versailles et le ministère de l'Instruction publique occupait l'aile gauche du palais au rez-de-chaussée en face l'Orangerie. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Un matelas à terre. (*Note de l'éditeur.*)

4 avril. — Chose poignante, on se bat entre français. La guerre a éclaté entre Paris et Versailles.

Minuit. — Hier bataille sous les murs de Paris. Flourens a été tué. Très brave et un peu fou. Je le regrette. C'était le chevalier rouge.

9 avril. — Visite de M. Dreyfus qui arrive de Paris. Il vient de rencontrer, me dit-il, dans la rue Fossé-aux-Loups, Canrobert. Bruxelles est plein de bonapartistes qui attendent. Quoi ?

M. Ernest Lefèvre [1] vient d'arriver. Victor penchait la tête à ma fenêtre, place des Barricades, il m'a dit : — Tiens! Ernest Lefèvre! — En effet, M. Ernest Lefèvre était à la porte et sonnait.

Voici ce qui lui est arrivé : il a donné avant-hier sa démission de membre de la Commune, et s'est hâté de quitter Paris. Il nous a dit : — Ceci est le dilemme, démissionnaire aujourd'hui, fusillé demain. Cette Commune est folle. On y délibère en secret. On y parle le revolver au poing. Delescluze et Pyat provoquent les résolutions violentes, et s'esquivent au moment du vote. — Lors de leur décret des suspects, Ernest Lefèvre ayant demandé l'appel nominal, Delescluze, qui voulait voter pour sans qu'on connût son vote, s'est emporté et a menacé Ernest Lefèvre. Le préfet de police, un nommé Raoul Rigault, dit : — J'admire Marat, mais il était mou. — Ernest Lefèvre ayant appelé un membre *l'honorable* citoyen a été accablé d'injures comme entaché de parlementarisme.

Bref, cette Commune est aussi idiote que l'Assemblée est féroce. Des deux côtés, folie. Mais la France, Paris et la République s'en tireront.

11 avril. — Le jour où nous avons dîné pour la première fois au pavillon de Rohan, Flourens a dîné avec nous ainsi que son aide de camp, un grec qu'il m'a présenté. Flourens était alors *major de rempart* nommé par le général Trochu. Son aide de camp a été blessé à côté de Flourens tué. Il est en ce moment prisonnier à Versailles.

13 avril. — Paris muré de nouveau, s'éclaire de nouveau au pétrole. Plus de gaz.

On se bat à la barrière de l'Étoile. Ce qui n'empêche pas la foire au pain d'épice à la barrière du Trône. Tel est Paris.

15 avril. — Ce matin, j'ai fait contre la guerre civile les vers intitulés : *Un cri.* Je les envoie à Paris.

[1] Ernest Lefèvre, avocat, devint député de Paris en 1881 et fut l'un des trois exécuteurs testamentaires désignés par Victor Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

Alfred Asseline est de retour à Bruxelles, il vient de Paris. Il n'a pu partir qu'à grand'peine et caché dans le compartiment des dépêches.

17 avril. — M. Ludwig Wilh a traduit en vers allemands pour les journaux allemands les vers contre la guerre civile.

Les gens de Versailles ont fait arrêter Lockroy.

20 avril. — La lutte s'aggrave à Paris. Ulbach arrêté à Paris.

21 avril. — Alice a reçu de M^me^ Jules Simon une lettre indignée contre les gens de la Commune. Elle se plaint du pillage chez elle.

23 avril. — Lockroy en prison à Versailles, Ulbach en prison à Paris, Pierre Véron en exil à Bruxelles, cela caractérise la situation.

24 avril. — Félix Pyat a donné sa démission de la Commune et a déclaré dans *le Drapeau* que c'était à cause de la suppression de quatre journaux. Là-dessus, séance de la Commune où le membre Clément, appuyé par une foule d'autres, déclare que Pyat a approuvé la suppression des journaux, et que sa démission est une désertion.

Dans la même séance le citoyen Delescluze déclare qu'il ne quittera pas la Commune et *qu'il se fera tuer.*

25 avril. — Émile Deschamps est mort à Versailles. Il avait quatrevingts ans. Charmant talent, charmant esprit, cœur charmant.

27 avril. — Armistice de quelques heures entre Versailles et Paris.

30 avril. — J'ai déjà donné à Petit Georges trois leçons de lecture et d'écriture mêlées.

Les journaux annoncent qu'on n'a pu retrouver le ballon *Victor Hugo* qui, parti de Paris en octobre 1870, était allé s'abattre en Belgique. Moi, pendant ce temps-là, j'étais parti de Belgique et j'étais allé m'enfermer à Paris.

2 mai. — Ce soir à minuit, clair de lune, j'ai entendu dans les arbres de la place des Barricades chanter un rossignol. Etait-ce une de mes chères âmes?

3 mai. — À minuit, le rossignol. En même temps j'entendais Jeanne endormie dire en rêvant : *Papa.*

6 mai. — Garibaldi m'a écrit. Sa lettre m'est transmise par le général Bordone qui est arrêté et au secret dans les prisons de Marseille.

11 mai. — Paris est de nouveau muré. Les lettres de Paul Foucher à *l'Indépendance belge* sont interceptées.

12 mai. — Paul Foucher a failli être arrêté par ordre de la Commune. Il s'est échappé. Il est à Versailles. Schœlcher est arrêté. Par qui ? Par ceux de Versailles ? Non. Par ceux de Paris. Ernest Lefèvre est prévenu par moi (avisé par le colonel Laussedat qui arrive de Francfort où sont Favre et Bismarck) qu'il y a un ordre d'extradition signé contre tous les membres de la Commune, et qu'il n'en est peut-être pas excepté. (Dès que Thiers sera maître de Paris.)

14 mai. — Auber est mort. Il avait quatrevingt-neuf ans.

Musique italienne. Charmante, quelquefois belle, quelquefois vulgaire. Rossini en haut, Auber à mi-côte, Adam en bas. Trois maîtres de même race, l'un confinant au sublime, l'autre au vulgaire; mais le premier ayant quelque chose des défauts du dernier, et le dernier quelque chose des beautés du premier.

15 mai. — La Commune fait démolir la maison de Thiers. Odieux et bête.

23 mai. — L'armée de Versailles est entrée dans Paris. Billioray est tué[1], Paschal Grousset[2] est en fuite. Pyat est caché.

24 mai. — Le bruit court que le Louvre et les Tuileries brûlent. Je ne puis le croire.

Rochefort arrêté à Meaux a été amené en plein jour à Versailles et livré aux huées de la populace. Indigne exhibition. *Turba.*

25 mai. — Fait monstrueux. Ils ont mis le feu à Paris. On envoie jusqu'en Belgique chercher des pompiers. Ceux de Bruxelles viennent de partir à toute vapeur.

J'ai écrit ma protestation contre le déni d'asile du gouvernement belge aux vaincus de la Commune. Elle sera demain dans *l'Indépendance.*

[1] Fausse nouvelle. Billioray, membre de la Commune, a été déporté en 1871 à la presqu'île Ducos où il est mort en 1876. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Journaliste; membre de la Commune en 1871, nommé délégué aux Affaires extérieures. Condamné à la déportation à la Nouvelle-Calédonie d'où il s'évada. (*Note de l'éditeur.*)

27 mai. — Ma protestation en faveur du droit d'asile a paru. Polémique. L'incendie de Paris diminue. Force lettres et visites me remerciant et me félicitant de ma protestation pour le droit d'asile.

1er juin. — Nous sommes partis de Bruxelles à midi trente-cinq[1].

Luxembourg. 3 juin. — Cournet fusillé, Razoua fusillé, Delescluze tué, Millière fusillé, Ranc prisonnier, Malon prisonnier, Édouard Lockroy prisonnier, faisaient partie de la réunion de la gauche que je présidais, maison Sieuzac, à Bordeaux. Il y a trois mois de cela.

Mourot, prisonnier avec Rochefort, était un des deux seuls amis qui m'accompagnaient au transfert du cercueil de Charles au dépositoire des morts de Bordeaux. L'autre était M. Alexis Bouvier. Dans la longue allée de peupliers du cimetière, sous la pluie à verse, nous étions tête nue tous les trois, derrière le corbillard. Bouvier était à ma droite, Mourot à ma gauche.

5 juin. — Miot et Gambon que j'avais invités à dîner chez moi tous les jours en octobre 1869 sont fusillés.

Au congrès de Lausanne que je présidais en septembre 1869, Chaudey parla, puis Longuet[2]. Chaudey a été fusillé par la Commune, Longuet a été fusillé par l'Assemblée.

Cluseret vint me voir le 7 septembre (j'écris la date de souvenir). Je venais d'arriver à Paris. Il m'avait souvent écrit. Je ne l'avais jamais vu. Je le reçus dans le cabinet de Paul Meurice. C'était un homme d'assez haute taille, à la figure ronde et pleine, aux yeux hardis et indécis, la moustache, l'allure militaires, l'air respectueux. Il me dit : — Ce gouvernement (Trochu, Jules Favre, etc.) trahit. Il livrera Paris. Vous, Victor Hugo, nommez-moi général. Votre signature me suffit. Je lèverai un corps franc de cinquante mille hommes et je chasserai les prussiens. — Paul Meurice lui répondit pour

[1] Victor Hugo ayant déclaré qu'il donnerait aux vaincus de la Commune l'asile que le Gouvernement belge leur refusait, sa maison fut attaquée la nuit à coups de pierres par une bande de manifestants qui proféra contre lui des menaces de mort. A la suite de cette agression, le ministre de la Justice prit un arrêté enjoignant «au sieur Hugo» de quitter immédiatement la Belgique. Voir ACTES ET PAROLES, *Depuis l'exil*. TOUTE LA LYRE, *la Corde d'airain*. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Journaliste. Ses violentes attaques contre l'empire au congrès de Liége le firent, à son retour en France, condamner à la prison. Rédacteur en chef du *Journal officiel* sous la Commune; membre de la Commune lors des élections du 16 avril; à l'entrée des troupes de Versailles, il parvint à se réfugier en Angleterre. Les journaux avaient annoncé sa mort. (*Note de l'éditeur.*)

moi : — Victor Hugo ne veut ni ne peut faire acte de gouvernement. — Il salua et partit. Je ne l'ai plus revu. Il vient d'être fusillé.

Cissey, général, a fusillé à lui seul plus de six mille insurgés prisonniers. Thiers avait dit : — *Rien ne se fera que pour les lois, avec les lois, et par les lois.*

7 juin. — Lettre de Vacquerie. Il est en sûreté. *L'Indépendance* dit que Meurice est prisonnier à Versailles. *Le Siècle* dit qu'il n'a pu être arrêté et qu'il est à l'étranger.

8 juin. — Nous partons aujourd'hui pour Vianden. A Diekirsch, où nous sommes arrivés à six heures, on avait annoncé mon arrivée. Il y avait foule à la gare, bien qu'il plût à verse. On m'a salué. Quelques hommes ont dit à demi-voix : Vive la République! Je l'ai répété à haute voix. Il y avait beaucoup de femmes très bien mises, et quelques-unes jolies. Une d'elles, fort belle, me regardait avec une inexprimable douceur. J'ai dit à Jeanne, que j'avais sur mes genoux, de lui envoyer un baiser. Jeanne a regardé la dame et a mis sa petite main sur sa bouche. La dame a baissé vivement son voile en souriant à Jeanne et s'est mise à pleurer. Charmante apparition.

Un instant après nous partions. Nous sommes arrivés à Vianden à sept heures et demie.

Vianden. 13 juin. — Alice a reçu une lettre de Mme Jules Simon. — Triste. — Et une lettre de Schœlcher. — Schœlcher lui-même semble découragé.

Meurice me préoccupe, Rochefort m'inquiète. Que faire? Je ne puis plus rien, mais j'essaierai tout. Je me suis mis à la disposition de Mme Paul Meurice. Hélas! je ne vaux plus rien pour mes amis. Je suis devenu compromettant.

Reçu une lettre de Louis Blanc[1]. Dans les termes les plus amicaux, lui et Schœlcher se séparent de moi à l'occasion de ma protestation. Je leur répondrai : Franchise pour franchise. Une protestation pour le droit d'asile, et contre la réaction, était nécessaire. Je l'eusse faite dans l'Assemblée, je l'ai faite hors de l'Assemblée. Je ne veux ni du crime rouge, ni du crime blanc. Vous vous êtes tus, j'ai parlé. J'ai combattu le *væ victis*. L'avenir jugera.

[1] Voir *Notes*, page 249.

14 juin. — On s'est battu au Père-Lachaise. Beaucoup de sépultures sont détruites. Les journaux annoncent qu'on a respecté le tombeau de mon père, où j'ai mis le 18 mars mon Charles. La tombe est intacte.

15 juin. — On me remet une lettre. Une femme m'écrit. Elle était la femme d'un nommé Garreau, serrurier, directeur de Mazas sous la Commune. Ce malheureux a été fusillé. Sa femme, en fuite, demande à entrer à mon service. Louise devant partir le 25, j'engage Alice à prendre Marie Mercier (c'est son nom) pour remplacer Louise. La pauvre femme dit que ce serait pour elle le paradis.

16 juin. — Charles Delescluze à Bordeaux faisait partie de la réunion de représentants de la gauche, rue Lafaurie-Monbadon, que je présidais. Je ne l'avais jamais vu. Un jour, dans une séance de la réunion qui, par extraordinaire, avait lieu dans le jour, et qui se tenait au 11e bureau, j'aperçois à un bout de la table où nous siégions un profil livide, yeux jaunes, lèvres bilieuses, cheveux blancs ayant été blonds. Édouard Lockroy était à ma droite. Je lui dis : — Quel est cet homme ? — Il me répond, bas : — C'est Delescluze. — Il était question des représentants de l'Alsace. J'avais proposé de déposer un projet de décret pour les retenir dans l'Assemblée. La gauche avait acclamé mon idée et m'avait demandé de rédiger la proposition. Delescluze parla pour de l'air dont il aurait parlé contre. Il affectait de ne pas prononcer mon nom et me désignait ainsi : *le citoyen.* Ce qui ne me fâchait pas. Il me regardait avec des yeux de haine inexprimable. Le soir, il y eut une deuxième réunion sur le même sujet. Delescluze y vint. Je lus ce que j'avais écrit. La lecture de la proposition, fixée en rédaction définitive, fit grand effet sur la gauche. On me félicita. Delescluze se leva, le visage sinistre et furieux, regarda de travers ma proposition déposée sur le bureau, et déclara avec rage qu'il l'approuvait. Je ne l'ai vu que ces deux fois-là.

18 juin. — Maurice Garreau était sous la Commune directeur de Mazas. Il allait tous les jours causer deux ou trois heures avec l'archevêque. Il répondait à Raoul Rigault qui le blâmait : — *C'est égal, ça le désembête.*

Ce pauvre Garreau a été fusillé. Sa veuve qui est ici, Marie Mercier, m'a raconté le fait. — Alice lui donne de l'ouvrage et je la secours de mon mieux.

Garreau, directeur de Mazas, a refusé de mettre le feu à la prison. Il a fait ce qu'il a pu pour alléger le sort des otages. Sa femme, malgré les défenses, portait les journaux à l'archevêque, *non,* dit-elle, *qu'elle l'aimât plus*

IMPRIMERIE NATIONALE.

que les autres curés, mais parce qu'il s'ennuyait bien, et que cela lui faisait, à elle, de la peine.

Ce fut le mercredi 24 qu'on vint chercher les otages à Mazas pour les mener à la Roquette. Le président Bonjean disait en causant avec l'archevêque : — Du côté de Versailles on commet des atrocités. Cela est dangereux pour nous. — Avant de partir, ils semblaient inquiets. L'archevêque fit distribuer aux prisonniers le vin qu'il laissait dans sa cellule et que lui avait apporté sa sœur, M^me^ de Beauregard. Il demanda à Garreau : — Où nous mène-t-on? — Je l'ignore, dit Garreau. Il le savait. Sa femme aussi. Elle avait les yeux pleins de larmes, *quoique haïssant les prêtres,* dit-elle. *Mais on ne devait pas les tuer.* — Garreau, consterné, alla se coucher et dit à sa femme : — Ne me parle pas. C'est affreux de tuer ces gens-là. — Les otages partirent dans de grands omnibus du chemin de fer, sans autre garde que deux gardes nationaux dans chaque voiture. La foule assemblée devant Mazas cria en les voyant : — A bas la prêtraille! Les voitures partirent au galop. A la Roquette, ils furent mis en cellule, et ils vivaient encore le lendemain jeudi à cinq heures. Mais des furieux criaient : — Les Versaillais fusillent les nôtres, est-ce qu'on ne va pas fusiller ceux-là? Ceci détermina le meurtre. Quand on les fusilla, les troupes n'étaient qu'à un demi-quart de lieue de la Roquette.

Entre autres faits, voici comment une femme a été fusillée. Elle avait été blessée d'un éclat d'obus au fort d'Issy où elle combattait avec M^me^ Eudes, André Léo et Rochebrune. On l'avait portée à une ambulance du XIV^e^ arrondissement. Les troupes de Versailles, victorieuses, sont entrées dans cette ambulance. Les soldats ont arraché de son lit la blessée. On l'a traînée au camp voisin. Elle était en chemise. Elle a écarté sa chemise et montré ses seins au peloton qui la couchait en joue en disant : — *Délivrez-moi.* — Les soldats tremblaient. Ils l'ont mal ajustée. Elle n'est morte qu'à la seizième balle.

Marie Garreau n'a pas vu ces faits, mais ils lui ont été racontés par un témoin oculaire. Elle a vu de ses yeux fusiller au faubourg Saint-Antoine la femme qui avait dans ses bras un enfant de six semaines.

Marie Garreau me dit : — *Que j'ai vu de ruisseaux de sang!*

19 juin. — Je reçois une lettre de Paul Meurice. Grande joie. Il est mis en liberté.

Je reçois de Liége (envoi de Victor) des affiches, des brochures, des journaux et des caricatures contre ceux qui m'ont assailli et expulsé. Réveil de l'opinion.

J'écris à Meurice qu'il vienne à Vianden.

24 juin. — Lettre de Busnach. Henri Rochefort désire que j'écrive pour lui à Thiers.

Georges et Jeanne ont vu aujourd'hui pour la première fois un colimaçon, les cornes sortant et rentrant. Grande stupeur. Jeanne a d'abord ri, puis a fini par pleurer.

26 juin. — En 1849, j'ai présidé le Congrès de la Paix à Paris; j'avais trois vice-présidents : Cobden, Coquerel, Deguerry. Le 24 août, anniversaire de la Saint-Barthélemy, au moment de clore le Congrès j'ai fait s'embrasser Deguerry et Coquerel[1]. Cobden est mort, Coquerel est mort, Deguerry vient d'être fusillé.

28 juin. — Georges vient de me dire : — Il y a ici une petite fille qui me donne des bêtes. — Il avait un colimaçon dans une main et un hanneton dans l'autre.

Les journaux annoncent qu'un M. de Montépin demande aux auteurs dramatiques que je sois exclu de la société comme ayant fait partie (occulte évidemment) de la Commune[2].

30 juin. — Victor est revenu ce soir. Il m'a apporté une nouvelle affiche d'un meeting à Liége contre mon expulsion.

Je reçois une adresse du Comité des instituteurs belges contre l'acte du gouvernement belge envers moi.

[1] Deguerry était curé de la Madeleine; Coquerel, pasteur protestant. (*Note de l'éditeur.*)

[2] On lit dans *le Figaro :*

La lettre suivante vient d'être adressée à M. Auguste Maquet, président de la Société des Auteurs dramatiques :

Paris, 22 juin 1871.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de soumettre à votre haute approbation, et à celle de vos collègues, une proposition qui me semble toucher aux intérêts les plus chers de notre dignité.

Je demande que MM. Félix Pyat, Victor Hugo, Henri Rochefort, Vacquerie, Paul Meurice, ceux enfin d'entre nous qui, soit par leurs actes, soit par leurs écrits, ont pactisé avec les doctrines de la Commune de Paris soient déchus de l'honneur d'appartenir à la fraternelle société des auteurs dramatiques. En effaçant leurs noms de nos listes, nous affirmerons notre indignation légitime contre les chefs et les souteneurs de la secte qui procédait par l'assassinat des otages, l'empoisonnement des soldats de notre armée, le pillage des caisses publiques, l'incendie des palais, des maisons, des théâtres.

Entre de tels hommes et nous, nous creuserons un abîme. — C'est assurément notre droit, et c'est, je crois, notre devoir.

Forcé de quitter Paris, et ne pouvant, à mon grand regret, assister à l'assemblée générale du 1er juillet pour y soutenir ma proposition, j'ose vous demander, Monsieur le Président, de vouloir bien donner connaissance de cette lettre à nos collègues réunis.

Ils comprendront le sentiment qui m'anime et j'espère qu'ils ne refuseront pas de s'y associer.

Agréez, etc.

Xavier de Montépin.

Quelques pages plus loin, un extrait de journal daté du 1er juillet et collé sur un feuillet blanc du carnet annonce que « l'assemblée a écarté la proposition en passant à l'ordre du jour sans discussion, par 55 voix contre 37». (*Note de l'éditeur.*)

1er juillet. — Les journaux annoncent que la liste radicale de Paris commence ainsi :

Victor Hugo
Gambetta.

Gambetta désire être nommé. Moi point.

5 juillet. — Comme je le savais d'avance, je n'ai pas la moindre chance d'être en ce moment nommé à Paris. Le plus que la réaction puisse porter, c'est Gambetta.

23 juillet. — L'horloge du pavillon des Tuileries marque *neuf heures moins dix minutes,* le moment précis où l'incendie l'a touchée et arrêtée.

5 août. — Depuis quelques jours, beaucoup d'officiers prussiens en uniformes, sabre au côté et casque en tête, viennent à Vianden, stationnent sur le pont devant ma maison, et quand je parais à ma fenêtre, me saluent. Cela va m'empêcher de me mettre à la fenêtre.

23 août. — Nous avons quitté Vianden.

Mondorf. 2 septembre. — Paul de Kock est mort. Thiers est nommé par l'Assemblée président de la République.

5 septembre. — Il y a un an je rentrais à Paris. Quelles acclamations alors! quelle réaction aujourd'hui! Et qu'ai-je fait? mon devoir.

16 septembre. — Reçu un télégramme de Meurice. Il nous a loué pour un an un appartement rue La Rochefoucauld, 66.

18 septembre. — Lettre de Paul Meurice. M. Chilly demande *Ruy Blas* pour l'Odéon. M. Perrin demande tout mon répertoire pour le Théâtre-Français.

22 septembre. — Arrive un télégramme de Bochet, annonçant la condamnation de Rochefort à la déportation dans une enceinte fortifiée. Cela me détermine à partir le plus tôt possible pour Paris. J'espère pouvoir partir demain.

23 septembre. — Voici notre itinéraire : aujourd'hui 23, Thionville, demain 24, Reims, après-demain 25, Paris.

25 septembre. — Nous sommes partis de Reims pour Paris à midi et demi. Nous arrivons à Paris à six heures. Nous allons à l'appartement retenu, 66, rue La Rochefoucauld. Nous allons descendre rue Laffitte, hôtel Byron.

Paris. 26 septembre. — Ce matin Meurice arrive. Puis Bochet. Nous causons de Rochefort. Je ferai pour le sauver ce qu'on voudra; mais je ne suis plus rien.

28 septembre. — Rochefort m'a écrit. J'ai écrit à Thiers.

29 septembre. — Visite de d'Alton-Shée. Sa femme vient d'accoucher. Demeurant à Passy, elle a été fin mai et commencement de juin douze jours et douze nuits sans dormir, à cause des feux de peloton, des fusillades et des cris d'hommes et d'enfants qu'on fusillait dans le bois de Boulogne sans interruption jour et nuit.

Promenade le soir en voiture. Nous avons vu les ruines des Tuileries et de l'Hôtel de Ville. Sinistre.

30 septembre. — Un homme officiel, grave et noir, est venu m'apporter la réponse de M. Thiers. Il m'attend demain dimanche à deux heures.

1^er^ octobre. — Je suis allé voir M. Thiers pour Rochefort. A midi et demi, départ pour Versailles. Dans le wagon un homme ganté de jaune qui lit *le Figaro* a l'air de me reconnaître et me regarde d'un air furieux; arrivée à Versailles à une heure et demie. Pluie et soleil. A deux heures j'entrais à la Préfecture, que M. Thiers habite. On m'a introduit dans un salon drapé de soie cramoisie.

Un instant après, Thiers est entré. Il m'a tendu la main et je l'ai prise. Il m'a conduit, à travers des corridors et des escaliers, à un cabinet retiré, où il a fait faire un peu de feu. Nous avons causé.

L'entretien a été long et suffisamment cordial. Je l'ai félicité de ce qu'il a fait pour la libération du territoire, et j'ai ajouté :

— Du reste, des abîmes séparent mon opinion de la vôtre. Il y a entre nous des désaccords auxquels vous tenez, et moi aussi. Mais des rencontres de consciences sont possibles.

La commission dite des grâces est tellement féroce qu'il n'y a aucune commutation officielle à espérer pour Rochefort. Mais, à défaut de commutation officielle, il peut y avoir une commutation de fait.

Voici ce que j'ai obtenu de Thiers pour Rochefort :

Rochefort ne sera pas embarqué. Il subira sa peine dans une forteresse, en

France. Je me suis récrié contre une forteresse, et contre Belle-Ile et contre le Mont-Saint-Michel. Thiers m'a dit : *Je prends note de votre désir. Je ferai mieux.*

J'ai demandé Nice.

Rochefort verra ses enfants librement, et tant qu'il voudra.

Enfin, comme il faut qu'il vive, il pourra écrire l'histoire de Napoléon III, qu'il veut faire.

Et puis, d'ici à six ou sept mois, l'amnistie arrivera; et il sera libre.

Je dois dire que Thiers est entré dans beaucoup de détails. Il m'a notamment raconté des scènes d'intérieur des commissions de l'Assemblée et des conseils de guerre, et sa conversation avec l'empereur d'Autriche au sujet de l'empereur d'Allemagne, que l'empereur d'Autriche appelle *mon oncle.* Tout à coup, Thiers s'est interrompu, et a dit : *Mais j'en dis trop.* Puis, il a repris : *Non, je sais à quel honnête homme j'ai affaire.* Je lui ai dit : — Soyez tranquille.

C'est pourquoi je n'écris pas cette conversation plus en détail.

Il m'a dit :

— Je suis comme vous un vaincu qui a l'air d'un vainqueur; je traverse comme vous des tourbillons d'injures. Cent journaux me traînent tous les matins dans la boue. Mais savez-vous mon procédé ? Je ne les lis pas. — Je lui ai répondu : — C'est précisément ce que je fais. Votre procédé est le mien. — Et j'ai ajouté : — Lire des diatribes, c'est respirer les latrines de sa renommée. — Il m'a serré la main en riant.

J'ai appelé son attention sur les atrocités déjà commises, et je l'ai engagé à ne laisser exécuter aucun condamné. J'ai demandé qu'il muselât les gens à épaulettes. J'ai insisté pour l'amnistie. Il m'a dit :

— Je ne suis qu'un pauvre diable de dictateur en habit noir.

L'entretien, commencé à deux heures un quart, a duré jusqu'à trois heures et demie. A quatre heures, je suis reparti pour Paris.

Il y avait dans le wagon deux jeunes officiers frais éclos de Saint-Cyr, et une jeune femme avec un jeune homme, son mari probablement. La jeune femme lisait un journal, *l'Éclipse,* où il y a une caricature de Henri V par Gill. Je regardais Sèvres et les bois de Meudon. Tout à coup la jeune femme montre du doigt à son mari une ligne du journal et s'écrie : — Victor Hugo est un héros.

– Prends garde, dit le jeune homme bas, il est là! — Et il m'a montré discrètement.

La jeune femme a pris mon chapeau qui était sur la banquette et en a baisé le crêpe; puis elle m'a dit :

— Vous avez bien souffert, monsieur! continuez de défendre les vaincus. Et elle a pleuré. Je lui ai baisé la main. C'est une âme charmante qui a de bien beaux yeux. Je lui ai donné la main, à Paris, pour descendre de wagon, et, après un salut, nous nous sommes perdus chacun de notre côté dans la foule.

2 octobre. — M. Thiers m'informe par dépêche télégraphique que je puis aller voir Rochefort. Le général Appert m'attendra à une heure et me conduira. Je reçois la dépêche trop tard pour arriver à une heure. Je pars néanmoins.

En route, je viens en aide à une pauvre femme qui est montée péniblement dans le wagon où je suis. La voiture où elle était a versé. Elle a la fièvre et des battements de cœur. Je lui donne des conseils et je la rassure. Elle me prend pour un médecin.

Arrivée à Versailles à une heure trois quarts. Le général Appert ne comptant plus sur moi est parti. Je m'adresse au colonel Gaillard. Obstacle. M. Thiers a oublié que, depuis le 25, Rochefort a été lâché par la justice militaire et saisi par le pouvoir civil. Ce n'est plus le général Appert qui règne sur la prison, c'est le préfet. Le colonel Gaillard me pilote à la préfecture; pas de préfet. Il est parti. Le secrétaire général? — Pas de secrétaire général. Il est chez le ministre. Je me décide à l'attendre. On lui envoie une dépêche. Il arrive. Il me fait traverser la rue. Prison et palais se touchent. Il n'y a qu'à passer le ruisseau. Rochefort loge en face de Thiers.

A la prison, empressement. On m'introduit dans un salon long de huit pieds, large de cinq, éclairé d'un soupirail grillé, meublé de deux chaises dépaillées et d'une latrine. C'est une cellule qui sert aux visites de haute faveur. Le directeur fait boucher la tinette, me salue jusqu'à terre et s'en va.

La porte s'ouvre. Entre Rochefort, pâle, l'œil allumé. Il se jette dans mes bras. Je lui dis tout ce que j'ai obtenu. Il est heureux. Je lui dis en outre ce que je viens de savoir du colonel Gaillard, qu'il n'y a rien, absolument rien de vrai dans les calomnies semées sur le compte de sa pauvre petite Noémie[1], et que c'est une rose et un ange. Il était ravi; le voilà épanoui. Nous nous embrassons encore. Nous causons. Il garde ma main dans ses mains. Il me dit : — Vous me sauvez! et il ajoute : — Au reste, c'est la seconde fois. — J'ai oublié la première, lui dis-je. — Comment! en 1868, ne m'avez-vous pas ouvert vos bras quand j'entrais en exil! reprend-il. Sans vous, je serais mort de nostalgie.

Il verra ses enfants, il ne sera pas embarqué, il sera libre d'écrire son his-

[1] Fille de Rochefort. (*Note de l'éditeur.*)

toire de Napoléon III, je lui promets un grand succès, et je lui montre prochainement l'amnistie.

— Encore quelques mois, lui dis-je, et vous serez libre.

Il reprend : — Sans vous, j'étais mort.

Et il me montre ses cheveux qui sont tout gris.

Mais il faut partir. Je lui dis : — J'ai Meurice et Blum à dîner. — Emmenez-moi, me dit-il en riant. — Je vous invite avant six mois, lui dis-je.

Et nous nous quittons après un long embrassement.

— Reviendrez-vous? — Oui, certes.

Et il rentre pendant que je sors. Il est content, il va bien dormir, je suis heureux.

J'étais de retour à Paris à six heures et demie.

3 octobre. — M^me^ Henry Maret est venue me voir. Je m'occuperai de son mari qui, lui aussi, est condamné.

Un journaliste, Maroteau, est condamné à mort pour fait de presse!

Rochefort m'a dit hier : — J'ai écrit sur le mur de ma cellule les trois vers que vous avez faits sur moi dans *l'Année terrible*[1].

4 octobre. — Visite de M. Floquet. Floquet m'a parlé du complot bonapartiste. Ladmirault[2] tient Paris. L'empire est armé. Paris est désarmé.

J'ai rencontré Langlois rue Pigalle. Il m'a sauté au cou. Nous sommes allés causer dans mon nouveau logis, au milieu des caisses d'emballage. Lui aussi voit s'approcher le complot bonapartiste. Il m'a consulté sur le renouvellement de l'Assemblée par tiers.

9 octobre. — Reçu la lettre définitive du directeur de l'Odéon. Je lui réponds. J'accepte. Le traité pour *Ruy Blas* est conclu.

10 octobre. — Victor a trouvé Rochefort presque radieux. Il lui a dit : — Vous me charmez avec votre air de santé et de joie. — Rochefort lui a dit : — Je le dois à votre père.

[1] Ils viennent, louches, vils, dévots, frapper à terre
Rochefort, l'archer fier, le puissant sagittaire
Dont la flèche est au flanc de l'empire abattu.
Les Pamphlétaires d'église.
(*Note de l'éditeur.*)

[2] Général; sous-gouverneur de l'Algérie en 1865 et sénateur en 1866; commanda un corps d'armée en 1870; prit une part active à la répression de la Commune et devint, le 1^er^ juillet 1871, gouverneur de Paris avec les pleins pouvoirs de l'état de siège; sénateur en 1876. (*Note de l'éditeur.*)

Il sera transféré à Tours ou à Avignon à son choix. Toutes les promesses que Thiers m'a faites seront tenues.

1871.

J'ai un peu erré dans Paris.

La maison de la rue de Clichy, numéro 3 ou 5, où j'ai été petit enfant vers 1806, a été démolie pour faire une place.

La maison des Feuillantines, où j'étais en 1810 et 1811, a été démolie pour faire une rue.

La maison de la rue Sainte-Marguerite, 42, pension Cordier, où j'ai été élève, rhétorique et philosophie, de 1815 à 1817, a été démolie pour faire une rue.

La maison de la rue des Petits-Augustins, 18, où j'étais en 1818 et 1819, avec ma mère et mes frères, a été démolie pour faire une cour (la cour de l'École des Beaux-Arts).

La maison de la rue de Mézières, 10, où ma mère est morte, a changé d'aspect et est méconnaissable. Ma mère est morte en 1821.

La maison de la rue de Vaugirard, 92, où Charles est né en 1826, a été démolie pour faire une place.

La maison de la place Royale, 6, où j'ai habité seize ans, est défigurée. Le balcon s'est écroulé.

La maison de la rue de la Tour-d'Auvergne, 37, où j'ai habité d'octobre 1848 à décembre 1851, a perdu sa belle vue sur Paris. Elle est masquée au sud par de hautes maisons neuves.

La chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice, où ma mère a été enterrée et où je me suis marié, a été trouée d'un obus prussien le 13 janvier 1871.

1872.

LA CENTIÈME DE *RUY BLAS*.

20 février. — Hier a eu lieu à l'Odéon la première représentation de la reprise de *Ruy Blas*. Février est pour moi un mois à noter.

Le 26 février 1802, ma naissance.

Le 25 février 1830, représentation d'*Hernani*.

Le 26 février 1831, publication de *Notre-Dame-de-Paris*[1].

Le 2 février 1833, représentation de *Lucrèce Borgia*.

Le 2 février 1870, reprise de *Lucrèce Borgia*.

Le 19 février 1872, reprise de *Ruy Blas*.

En février 1843, ma douce Léopoldine s'est mariée.

Après le dîner, nous sommes allés à *Ruy Blas*. La représentation a été superbe. Il y a eu un coup de sifflet. C'est un nommé Frémy, fils de l'homme du Crédit Foncier[2], qui a sifflé. Il était avec une nommée...[3]. Il a sifflé au mot : *filles de joie* et à :

Triste comme un lion mangé par la vermine.

Le public, irrité, a expulsé le siffleur, ce que j'ai désapprouvé et regretté.

21 février. — Troisième de *Ruy Blas*. Après le dîner, foule chez moi. Je suis allé à l'Odéon. Salle comble. J'ai vu et félicité Sarah Bernhardt. Elle m'a dit : — Embrassez-moi.

24 février. — Visite de Chilly, directeur de l'Odéon. Il est enthousiasmé. Il m'a apporté le bordereau de la recette d'hier : 6,316 francs. Il dit que l'Odéon n'a jamais fait de ces recettes-là.

[1] Ce roman n'a été mis en vente qu'au commencement de mars 1831. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Frémy, gouverneur du Crédit Foncier. (*Note de l'éditeur.*)

[3] Le nom est resté en blanc. (*Note de l'editeur.*)

27 février. — Gill a fait sur moi, à propos de *Ruy Blas,* un très beau dessin qui paraît demain dans *l'Eclipse.* Je l'ai invité à dîner.

1er mars. — Jules Favre est venu me voir. Nous avons causé longuement.

Il m'a dit : — J'ai froissé le sentiment national. Je suis un homme fini. — Je l'ai rassuré et consolé, bien qu'en profond désaccord avec lui. C'est un grand talent, et je lui ai vu, en décembre 1851, un grand courage.

Et puis, je suis l'homme des vieilles amitiés.

3 mars. — M. G. P., rédacteur du *Radical,* m'écrit. Je ne le connais que par des articles spirituels où il m'a un peu égratigné; il m'a taxé *d'extravagance,* en compagnie, il est vrai, d'Eschyle, de Shakespeare et de Beethoven. Il est à la côte. Il me le dit. Je lui envoie 100 francs.

10 mars. — Alexandre Dumas fils est venu me voir. Les journaux avaient dit qu'il m'avait appelé *crétin sublime.* Il a démenti le fait et est venu. Nous nous sommes serré la main. Je lui ai dit : — Le mot ne me blessait nullement. *Crétin* me flatte et *sublime* ne m'offense pas.

25 mars. — Robelin est venu. Je l'ai retenu à dîner. Nous sommes allés ensuite à *Ruy Blas,* loge 44, aux premières. La salle était comble. Très belle représentation. J'ai pu vérifier la justesse de ce que m'avait dit M. Duquesnel. Lafontaine a perdu, Geffroy est resté stationnaire, Mélingue a gagné. Nous avions pour ouvreuse de notre loge la vieille bonne femme Rosambeau, femme du pauvre comédien légendaire Rosambeau, auquel j'ai fait autrefois quelque bien. Ce brave Rosambeau était cousin de Mlle George.

30 mars. — Le jour où je suis allé à l'Odéon, j'ai vu Mlle Sarah Bernhardt dans sa loge. Elle s'habillait. Je note un détail : elle m'a dit que les princes d'Orléans (MM. d'Aumale et de Joinville) étaient venus trois fois à *Ruy Blas,* en cachette, dans une baignoire.

31 mars. — Il n'y avait plus qu'un bourreau pour toute la France. Il vient de mourir. Quand la guillotine mourra-t-elle?

8 avril. — Trois femmes en deuil sont venues me parler pour Louise Michel. Elle ne veut rien demander. Mais elle souffre dans sa prison. Elle est à la maison centrale d'Auberives. On voudrait obtenir une commutation en bannissement. Je ferai mes efforts.

20 avril. — On dit que décidément Rochefort va être transporté en Nouvelle-Calédonie. Je lui ai écrit immédiatement, pour empêcher cela, une lettre qu'il ne recevra peut-être pas, mais que Thiers recevra. — En pleine poitrine.

25 avril. — Courbet est venu me parler pour des tableaux qu'il trouve invendables. Ces tableaux sont de Guignet, élève de Decamps. — Cette peinture, me dit Courbet, n'a plus de raison d'être. — Je suis d'un autre avis. Est-elle bonne ou est-elle mauvaise? Là est toute la question. En art, être, c'est être beau ou vrai. Tout ce qui est a raison d'être.

29 avril. — Nous avons eu à dîner M. et M^me^ Glatigny, H. de Lacretelle, Léon Valade, Jean Aicard. Albert Glatigny[1] a improvisé vers à vers sur *l'Année terrible* sur des rimes que chacun lui jetait. Résultat curieux et charmant.

1^er^ mai. — Ma lettre à Rochefort a porté coup. Thiers l'a lue. Il a déclaré avant-hier au conseil des ministres qui le pressait de faire déporter Rochefort, que Rochefort ne serait pas déporté, que lui Thiers avait donné sa parole, et qu'il quitterait plutôt le pouvoir que d'y manquer.

8 mai. — Hier, à la gare Montparnasse, un passant s'est approché de moi, a tiré un pli de sa poche, et me l'a remis, puis s'est retiré en saluant. J'ai ouvert le pli. J'y ai trouvé des vers *A Georges et à Jeanne.* Le dernier est beau :

Qu'au chêne foudroyé Dieu conserve ses nids!

Vers minuit, comme je faisais mon *post-cœnam passus mille,* avant de rentrer, j'ai été abordé rue de Bréda par deux passants dont un petit, gros, gras, l'air spirituel. Il s'est nommé : Charles Monselet[2]. Je lui ai donné la main. Il m'a demandé à venir me voir.

9 mai. — *Le Moniteur* dit que c'est par colère de n'avoir pas été élu le 7 janvier que j'ai signé la pétition demandant la dissolution de l'Assemblée.

Simple observation : je n'ai pas signé cette pétition.

[1] Poète, auteur dramatique, acteur. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Romancier, critique littéraire au *Monde illustré,* à *l'Artiste,* à *la Revue de Paris,* critique dramatique au *Figaro,* à *l'Évènement,* fondateur du *Gourmet.* (*Note de l'éditeur.*)

11 mai. — Je suis allé au Luxembourg où je n'étais pas entré depuis vingt-cinq ans. Quelle dévastation ! La fontaine Médicis seule a gagné. Elle est très bien encadrée dans les arbres en arrière d'un long bassin, avec un très beau groupe d'Acis et Galatée regardés par Polyphème.

10 juin. — M. Amédée Blondeau est venu de la part de M. Coquelin du Théâtre-Français me demander de lui laisser jouer Triboulet.

11 juin. — A six heures, j'ai mis un habit et je suis allé chez Brébant[1]. Brébant est venu me recevoir avec un apparat bizarre sur le seuil de sa porte. C'est un bon gros homme à figure ouverte, qui fait bien vivre les autres, et qui vit bien. Il m'a mené dans ses grands appartements préparés, la salle pour le banquet et le salon pour la soirée. J'ai trouvé une de mes invitées déjà arrivée, M^lle^ Nancy, qui a joué le page. La table, de cinquante couverts, était toute dressée, mais il y aura soixante-deux convives. Il a fallu dresser une table annexe. J'ai marqué les places pour les femmes, les hommes se placeront à volonté. Je serai au centre avec Sarah Bernhardt à ma droite et M^me^ Lambquin à ma gauche. Puis, à droite de Sarah Bernhardt, Chilly, puis M^me^ Broisat, puis Vacquerie, puis M^lle^ Colas, très jolie personne qui a aussi joué le page. A ma gauche, après M^me^ Lambquin, M. Duquesnel, puis M^me^ Ramelli, qui a joué la camerara mayor, puis Meurice. En face de moi, Théophile Gautier entre M^mes^ Noémie et Nancy.

Les invités sont arrivés en foule, les deux salons étaient absolument pleins. A sept heures trois quarts on a servi. J'ai donné le bras à M^lle^ Sarah Bernhardt et tous se sont placés.

Le dîner a été très gai et très cordial. Tout à coup, après le premier service, Chilly s'est trouvé mal. On l'a porté près d'une fenêtre. Émile Allix lui a tâté le pouls et a dit qu'il fallait le reporter chez lui. Son fils l'a accompagné. Quand le pauvre Chilly évanoui a passé près de moi, porté à bras, je lui ai serré la main qui pendait. Mais il était sans connaissance. Son fils nous a rassurés en nous disant que cela lui arrivait quelquefois.

Le dîner a continué, attristé. Vers la fin, l'entrain est revenu. Jules Cauvain a dit un sonnet sur la centième représentation de *Ruy Blas*. Je me suis levé et j'ai porté un toast; pendant que je parlais Blum écrivait afin que mes paroles soient demain dans *le Rappel*. Tous ces braves comédiens étaient émus et charmants. Geffroy, qui était venu remplacer Chilly entre Sarah Bernhardt et M^me^ Broisat, m'a dit avec les larmes aux yeux : — Je ne trouve pas un mot à vous répondre.

[1] Victor Hugo offrait, à ses interprètes, à l'occasion de la centième de *Ruy Blas*, un dîner au restaurant Brébant. (*Note de l'éditeur.*)

Sarah Bernhardt m'a dit : — Mais embrassez-nous donc, nous les femmes ! — Je les ai embrassées toutes. Et Sarah Bernhardt deux fois, la première et la dernière. Elle m'a dit : — Commencez par moi. — Puis elle m'a dit : — Finissez par moi.

Après le dîner on a pris le café dans le salon. Les frères Lyonnet sont venus. Je ne les connaissais pas. Ils ont chanté des choses charmantes, entre autres, un *Noël* de Gautier et une *Chanson* de Ronsard. Ils sont jumeaux et ont presque le même visage et le même talent.

A minuit, on s'est séparé.

12 juin, cinq heures. — Sarah Bernhardt sort de chez moi. Elle vient m'annoncer que ce pauvre Chilly est mort. Il n'a pas repris connaissance.

Je songe à cette destinée que j'avais commencée et que j'ai finie. Chilly était sorti de l'ombre et avait commencé à exister par *Marie Tudor*[1]. Il est venu en quelque sorte mourir sur *Ruy Blas.*

14 juin. — La première page de ce carnet de notes commence au lendemain de la reprise de *Ruy Blas;* la dernière page se clôt par la mort de Chilly. On l'a enterré aujourd'hui. C'est comme une clôture fatale de cette reprise de *Ruy Blas.*

Je suis allé à la maison mortuaire, rue des Marais-Saint-Martin, 46. M^me^ de Chilly a désiré me parler. Je l'ai trouvée en larmes, tout accablée. Elle m'a conté ceci : — Chilly a une maison de campagne où est son chien de chasse. Le 7 juin, le chien s'est mis à hurler. Il a hurlé jour et nuit sans interruption pendant quatre jours et quatre nuits. Dans la nuit du 11 juin, il s'est tu tout à coup. Chilly mourait dans cette minute-là.

Autre fait : — Dans la nuit du 10 juin, vers deux heures, un grand bruit a réveillé dans leur lit Chilly et sa femme. C'était un verre de lampe qui se cassait bruyamment sur la cheminée. La lampe n'était pas une lampe qui se refroidit ayant été éteinte depuis plus de quatre heures. M^me^ de Chilly a dit à son mari : — Entends-tu ? — Chilly a répondu : — *Oui, on m'avertit qu'il faut que je parte.*

J'ai accompagné le cercueil. A l'église et sur tout le parcours, la foule m'a salué avec une sorte de tendresse qui m'a profondément touché.

J'ai revu à cet enterrement Taylor qui a quatrevingts ans et que je n'avais pas vu depuis vingt-cinq ans; nous avons eu le temps d'être, lui sénateur, et moi proscrit.

[1] Chilly avait créé le rôle du Juif dans *Marie Tudor,* en 1833. (*Note de l'éditeur.*)

1873.

MORT DE FRANÇOIS-VICTOR.

Guernesey. 17 janvier. — Décidément Thiers me tient parole. Cette fois encore Rochefort ne part pas.

22 janvier. — J'envoie à Paul Meurice qui veut bien me suppléer aux répétitions de *Marion de Lorme* un exemplaire unique de *Marion de Lorme*, 1831, avec chiffres et marques à l'encre de la main de M^me^ Dorval, variantes de ma main, et, sur la couverture, un siffleur dessiné par moi[1].

23 janvier. — Je reçois d'Émile Allix une lettre qui m'attriste. Mon Victor souffre[2].

25 janvier. — Les journaux anglais sont dupes de la mystification des journaux bonapartistes qui ont donné comme faits pour Napoléon III les vers que j'ai faits sur Charles X en 1837[3]. Tous les journaux anglais les reproduisent.

13 mars. — Il y a deux ans aujourd'hui que mon Charles a cessé d'être visible pour nous, mais j'espère qu'il ne nous a pas quittés. N'est-ce pas que tu es là, mon Charles bien-aimé?

30 mars. — Deux comités électoraux de Lyon m'ont écrit, l'un le 16 mars, l'autre le 25, pour me prier d'être représentant de Lyon (siège vacant par

[1] Cet exemplaire fait partie de la collection que Paul Meurice a donnée à la *Maison de Victor Hugo*. (*Note de l'éditeur.*)

[2] François-Victor était atteint depuis plusieurs mois d'une grave maladie des reins. (*Note de l'éditeur.*)

[3] *Sunt Lacrymæ rerum.* Les Voix intérieures. (*Note de l'éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

la démission Laprade). Je leur réponds que je ne pourrais rentrer à l'Assemblée que pour proposer l'amnistie, qui serait rejetée en ce moment, ce qui compromettrait la question pour l'avenir, que par conséquent je crois devoir m'abstenir de rentrer à l'Assemblée.

4 avril. — Incidents en France. La droite a fini par forcer Grévy à donner sa démission de président de l'Assemblée. Grévy est un homme de cœur, de probité et de talent.

15 avril. — La nouvelle arrive que Dorian est mort. C'était un homme vaillant et qui avait rendu de grands services à Paris assiégé comme ministre des travaux publics. Il était venu manger du cheval chez moi en famille au pavillon de Rohan. Je le regrette, ce brave et utile Dorian.

19 avril. — La nouvelle arrive qu'Albert Glatigny est mort. Une charmante âme envolée.

17 mai. — Nous sommes allés revoir la Maison visionnée [1]. Elle a toujours le même aspect. Elle est seule, déserte et lugubre, avec toutes ses portes et toutes ses fenêtres murées, excepté deux. Au moment où nous arrivions, un corbeau est venu se poser sur la cheminée, puis y est entré, en est ressorti, et s'est envolé au-dessus des bruyères en criant. Nous sommes descendus de voiture, nous avons fait le tour de la maison. On voyait au loin le phare des Hanois. Tout à coup, pendant que j'étais là, pensif, un nuage s'est abattu sur la mer, un grand nuage blanc qui a traîné sur l'eau et l'a cachée; au bout de quelques instants, ce nuage avait pris la forme du brouillard où j'ai fait perdre *la Durande;* c'était exactement la haute muraille blanche semblable à une falaise mouvante, ayant une frontière en ligne droite sous laquelle les navires disparaissent; et j'avais sous les yeux une page des *Travailleurs de la mer.*

Telle est la politesse que m'a faite l'océan.

25 mai. — Thiers est renouvelé. Mac-Mahon le remplace.

27 mai. — Ce soir j'ai écrit à Mac-Mahon pour Rochefort.

4 juin. — Meurice m'écrit que nos amis ont craint que ma lettre à Mac-Mahon n'irritât le gouvernement de réaction furieuse et ne fît plus de mal que de bien. Veillons sur Rochefort et attendons.

[1] *Les Travailleurs de la mer.* (*Note de l'éditeur.*)

28 juin. — Les journaux arrivent. Ernest Lefèvre vient d'être arrêté.

5 juillet. — Émile Allix est arrivé. Les nouvelles de Victor que nous donne Émile Allix sont de plus en plus rassurantes.

30 juillet. — Beau temps. Nous partons ce matin.

Paris. 31 juillet. — Je suis descendu 55, rue Pigalle.

Après le déjeuner je suis parti pour Auteuil, villa Montmorency. Sur le perron du n° 2, il y avait Alice qui m'attendait, et Georges et Jeanne. J'ai donné à ces deux anges un chariot et une poupée et j'ai profité de leur éblouissement pour embrasser Victor qui était dans le salon à côté. Mon bien-aimé Victor a la voix forte et l'œil bon, et j'espère.

8 août. — Hier soir, M^me^ Edmond Adam est venue avec son gendre et sa fille. Elle voulait me parler de Rochefort, qui, dit-on, va partir pour Nouméa par le navire de guerre *la Virginie.* — On n'espère plus qu'en vous, m'a-t-elle dit. J'ai répondu : — Je ferai ce qu'on voudra.

Ce matin, M^me^ Edmond Adam m'écrit que le départ est décidé. Je me suis mis immédiatement à écrire au duc de Broglie[1].

Nous avons dîné comme d'ordinaire chez Victor. Victor me paraît soutenir le mieux.

9 août. — M^me^ Edmond Adam m'écrit qu'elle part avec son mari pour dire adieu à Rochefort qui est embarqué.

Ma lettre arrivera-t-elle à temps?

11 août. — Je reçois la réponse de M. de Broglie au sujet de Rochefort. C'est une fin de non-recevoir.

12 août. — Rochefort est parti. Il ne s'appelle plus Rochefort. Il s'appelle le n° 166.

Après le dîner sont venus M. et M^me^ Edmond Adam amenant les enfants de Rochefort, Octave et Noémie, tout en deuil. Je les ai embrassés. Je leur ai dit : — Vous reverrez votre père.

13 août. — Ce matin Edmond Adam a vu Thiers qui lui a dit : — Comme

[1] Président du Conseil des ministres. Voir ACTES ET PAROLES, *Depuis l'exil.* (*Note de l'éditeur.*)

je suis content d'avoir tenu ma parole à Victor Hugo! Si Rochefort mourait en route! quelle responsabilité prennent ces gens-là!

28 août. — A midi et demi, MM. Ritt et Larochelle, directeurs de la Porte-Saint-Martin, sont arrivés avec les acteurs qui doivent jouer *Marie Tudor*, Mmes Marie Laurent, Dica Petit et Frédérick Lemaître, Dumaine, Taillade et les autres. J'ai fait la lecture de *Marie Tudor*.

1er septembre. — Aujourd'hui lundi 1er septembre ont commencé les répétitions de *Marie Tudor*. J'y suis allé (à une heure). On a répété *les deux premières journées*.

Après la répétition, M. Larochelle m'a montré le théâtre dont la construction avance. L'irréparable salle de la Porte-Saint-Martin est à jamais perdue. J'avais recommandé à l'architecte actuel de la reproduire exactement. Il me l'avait promis, il ne l'a pas fait. La salle nouvelle sera belle, mais mauvaise.

3 septembre. — Nous avons dîné en famille. Victor va bien. C'est moi qui l'ai porté à table. Il marche et passe ses bras autour de mon cou.

8 septembre. — Aujourd'hui, étant sur l'impériale de l'omnibus d'Auteuil, après avoir reçu une averse qui m'a transpercé jusqu'aux os, par parenthèse, je suis passé devant les Tuileries au moment où les maçons jetaient bas la dernière muraille de l'aile où avait été la salle de la Convention. On eût dû respecter ces murs où avait habité la monarchie, mais où avait siégé la Révolution.

16 septembre. — Victor va être traité par les inhalations d'oxygène.

24 septembre. — On a de bonnes nouvelles de Rochefort. Il a écrit de Canaries à sa fille. Il se porte assez bien[1].

4 octobre. — Victor a emménagé aujourd'hui 20, rue Drouot. Il a très bien supporté le voyage d'Auteuil à Paris.

7 octobre. — Les journaux royalistes et dévots m'appellent *marquis de Sade. Marie Tudor*, disent-ils, est le plus grand scandale depuis *Justine*[2].

[1] Voir *Notes*, page 250.

[2] *Justine ou les Malheurs de la vertu*, roman du marquis de Sade, 1791. (*Note de l'éditeur.*)

26 octobre. — Aujourd'hui la trentième de *Marie Tudor*. Avant-hier quatre jeunes élégants, on appelle cela aujourd'hui *gommeux*, étaient à la représentation dans une première loge. Bochet était près d'eux. Il a entendu l'un de ces quatre dire aux autres avec douceur : *On devrait le mener en cour d'assises, l'auteur d'une pièce comme ça.*

28 octobre. — Cette nuit, après quelques heures de profond sommeil, je me suis réveillé. Il y avait au levant, dans le ciel, au-dessus des toits du carrefour Pigalle, une grande clarté plutôt d'or que de feu, plutôt rose que rouge. Aucun cri, aucun bruit. J'ai pensé que c'était l'aurore et je me suis rendormi.

29 octobre. — Ce matin, cette aurore m'est expliquée, c'était l'incendie. Cette nuit l'Opéra a brûlé.

31 octobre. — Ce matin, Georges, ayant enfreint une défense de sa mère relative à un pot de confitures, m'a dit : — *Papapa, veux-tu me donner la permission d'avoir mangé les confitures ce matin?*

1^er^ novembre. — Après le dîner est venu Edmond Adam. Il nous a apporté d'assez bonnes nouvelles de Rochefort. On le traite bien dans le navire. Ils arriveront à Nouméa dans les premiers jours de novembre.

6 novembre. — Monselet devait dîner avec nous aujourd'hui; il s'est excusé télégraphiquement par un quatrain :

Contretemps détestable.
Théâtres et tracas.
Ce soir à votre table
On ne me verra pas.

Je lui ai répondu :

Que désormais chez nous chaque jeudi t'amène !
Et je m'adresse à Dieu lui-même, et je lui dis :
Fais-nous la semaine
Des quatre jeudis !

11 novembre. — Le docteur Voillemier est venu ce matin. Il ne croit pas que Victor puisse partir pour le Midi avant le 1^er^ janvier. Il pense que la douleur va décroître.

Après le dîner sont venus Louis Blanc, Peyrat et Brisson. On a parlé de Bazaine. J'ai dit que la peine devait être la dégradation, Louis Blanc le pense aussi; Peyrat et Brisson sont pour la peine de mort.

13 novembre. — Très beau mot que m'a répété Mme Larrieu. Un soldat, pendant le siège de Paris, a écrit à sa mère : *Vous ne me reverrez pas simple soldat. Je veux me couvrir de terre ou de gloire.*

21 novembre. — On a posé dans le salon de mon fils le buste de marbre blanc couronné de lauriers que David d'Angers a fait de moi, et m'a donné. Le buste en bronze lui avait été commandé par la ville de Besançon et est à Besançon. Victor a fait placer le buste de marbre sur un grand socle revêtu de velours rouge.

30 novembre. — Le docteur Sée a déclaré que dans un mois Victor marcherait, et que *dans trois mois il serait radicalement et absolument guéri.* Joie.

10 décembre. — Minuit. Bazaine vient d'être condamné à mort. A l'unanimité.

11 décembre. — Camille Pelletan nous a dit que Bazaine, en rentrant dans sa chambre-prison, après la lecture de son jugement, avait eu un accès de fureur, et avait tout cassé autour de lui.

13 décembre. — La peine de Bazaine est commuée en vingt ans de détention.

Je ne voulais point la mort, mais la dégradation publique était nécessaire à la conscience universelle.

J'ai invité Schœlcher à dîner. Il est venu m'annoncer qu'il avait déposé aujourd'hui même à la tribune une demande d'abolition de la peine de mort. Je l'ai félicité.

20 décembre. — Victor a eu une somnolence de deux jours causée par le chloral. Il a une fièvre qui me préoccupe.

23 décembre. — Minuit. Victor s'affaiblit beaucoup. Inquiétude profonde.

26 décembre. — Ce matin vendredi, à midi, mon fils, mon bien-aimé Victor, nous a quittés. Il est mort.

27 décembre. — C'était hier. Il était midi. J'étais rue Pigalle. Je travaillais. On m'a apporté un mot de Gouzien [1]. Une voiture était en bas. Je m'y suis

[1] La petite lettre d'Armand Gouzien est collée en regard de la page du carnet, c'est un mot écrit au crayon, à la hâte :

Cher et bien-aimé maître, nous attendons M. Sée qui doit venir d'un instant à l'autre. Victor est beaucoup plus mal depuis ce matin.

Votre très respectueux,

Armand Gouzien.

(*Note de l'éditeur.*)

jeté comme j'étais, en caban de chambre, en pantalon à pieds et en pantoufles. Je suis arrivé rue Drouot. Je suis monté, je suis entré dans la chambre. Les rideaux du lit étaient fermés. Alice était sur un fauteuil comme évanouie. Mme Gouzien la soutenait et pleurait. Gouzien et Émile Allix étaient là, accablés. J'ai écarté les rideaux. Victor semblait dormir. J'ai soulevé et baisé sa main, qui était souple et chaude. Il venait d'expirer, et si son souffle n'était plus sur sa bouche, son âme était sur son visage. J'ai baisé Victor au front, et je lui ai parlé bas. Qui donc entendrait, si ce n'est la mort? Oh! j'ai une foi profonde. Je vous reverrai tous, vous que j'aime et qui m'aimez. Je suis resté longtemps penché sur Victor, je l'ai béni, et je lui ai dit de nous bénir et de nous prendre sous les ailes qu'il a maintenant.

Louis Blanc est venu, et M. Lionnet qui a dessiné à la lampe Victor endormi.

Encore une fracture, et une fracture suprême, dans ma vie. Je n'ai plus devant moi que Georges et Jeanne.

Au moment où j'écris ceci, un corbillard blanc passe sous ma fenêtre.

Ô mon doux Victor bien-aimé!

Dix heures du matin. — Meurice vient de venir. Louis Blanc parlera. L'enterrement se fera demain dimanche. On n'ira pas à l'église. Je désire que devant cette tombe, Louis Blanc, en mon nom, affirme l'âme immortelle et Dieu éternel.

Victor est couché sur son lit dans des draps blancs avec des fleurs sur la tête et autour de lui. Il est pâle et beau. J'entre de temps en temps et je lui parle. Je baise son front qui est de marbre.

Je lui ai mené Georges, et j'ai dit à Georges : *Souviens-toi!* Je lui ai fait baiser le front de mon Victor bien-aimé.

Jeanne est trop petite, et ne comprend pas. Elle joue.

Les amis se pressent autour de ce cercueil. Il y a foule en cette sombre maison. On enterre mon enfant demain dimanche.

28 décembre. — Le 26, vers onze heures du matin, j'étais dans ma chambre, rue Pigalle. Je corrigeais une des dernières feuilles du tome III de *Quatrevingt-treize*. J'avais l'œil sur ceci que Gauvain dit à Cimourdain :

..... Je rêvais que la mort me baisait la main.

C'est en ce moment-là qu'on m'a apporté le billet de Gouzien m'appelant en hâte près de Victor.

29 décembre. Hier. — C'est au Père-Lachaise qu'on l'a porté. Il n'y avait plus de place dans le caveau de mon père. On l'a mis dans un caveau provisoire. Je l'ai suivi à pied de la rue Drouot jusque-là. Le peuple l'a suivi comme moi.

Louis Blanc a parlé. Ce qu'il a dit est beau. Il a attesté, comme je le souhaitais, le Dieu infini et l'âme immortelle.

La foule m'a entouré. J'ai serré des mains innombrables.

En voilà un de plus parmi mes bien-aimés invisibles, mais présents. Car vous n'êtes pas morts, et je sens l'ombre de vos ailes sur moi.

En marchant, je n'ai pas quitté des yeux le cercueil. Il y avait deux bouquets des deux côtés de la tête. La foule faisait une haie épaisse. Je voyais vaguement des têtes à toutes les fenêtres. De temps en temps des mains se tendaient avec des couronnes d'immortelles qu'on posait sur le cercueil. Il faisait beau, le soleil brillait, mais il avait plu, et l'on marchait dans la boue. Au cimetière, il a fallu s'arrêter. La foule a empêché un moment d'avancer. Puis on s'est remis en marche. Quand le cercueil a été dans le caveau, on a posé dessus les fleurs et les couronnes. Alors Louis Blanc a parlé. Paul Meurice et Auguste Vacquerie étaient à côté de moi.

Je suis revenu dans une voiture noire avec Louis Blanc, M^me^ Louis Blanc, Paul Foucher.

J'ai trouvé près d'Alice Schœlcher et Edmond Adam et toutes ces dames. J'ai causé longtemps avec M^me^ Jules Simon. Je veux assurer l'avenir des deux petits; Georges et Jeanne deviennent toute ma vie. Jules Simon a été le tuteur d'Alice et peut m'aider.

Les frères Lionnet sont venus, et m'ont apporté le portrait que l'un d'eux a fait de Victor l'autre soir. C'est ressemblant, beau et poignant.

Je reçois des lettres de tous. Je n'ai pas le temps ni la force de répondre. Pourtant j'ai écrit à Edgar Quinet. Je lui dis dans ma lettre : — Je suis accablé, mais j'ai foi. Je crois à l'immortel moi de l'homme comme à l'éternel moi de Dieu.

J'ai écrit à Louis Blanc ceci : — Je vous remercie au nom de l'âme qui vous écoutait. Le cercueil est une oreille ouverte. On y entend déjà le ciel et on y entend encore la terre. Votre voix arrivait jusqu'à lui qui était là, gisant comme corps, et planant comme esprit.

1874.

1^er^ janvier. — Vers deux heures du matin, je me suis réveillé, et j'ai été dans l'ombre écrire sur ma table ce vers qui m'est venu :

Et maintenant à quoi suis-je bon ? A mourir.

C'est ainsi que j'entre dans l'année 1874.

14 janvier. — Garibaldi m'écrit. Il m'envoie dans sa lettre des feuilles de roses cueillies sur le tombeau de ses filles à Caprera[1].

23 janvier. — En réponse aux deux lettres qu'ils m'ont écrites, j'ai écrit à Louis Blanc et à Dumas fils que j'irai jeudi 29 à l'Académie, et que je voterai pour Dumas et Charles Blanc.

29 janvier. — Je vais ce matin à l'Académie. Je n'y ai pas mis le pied depuis le 1^er^ décembre 1851, veille du coup d'état.

Deux heures. Je suis de retour de l'Académie. A midi un quart j'entrais à l'Institut. Une double haie de passants s'était faite dans la seconde cour, et attendait. On m'a salué à mon passage. L'Académie a maintenant dans le bâtiment de gauche sa salle des séances, qui était il y a vingt-cinq ans dans le bâtiment de droite. C'est au premier. Il y a des tas de bustes le long des murs et très pêle-mêle dans les antichambres. Je suis arrivé à la porte, elle était fermée et gardée. Un des gardiens m'a dit : — On ne passe pas. Un autre a dit : — C'est M. Victor Hugo. — Je suis entré. La séance commençait. Je me suis assis à la première place venue, la dernière chaise au bout de la table à droite. J'ai signé sur la feuille de présence. J'étais le dernier arrivé. On a, selon l'usage, fait déclarer à chaque membre, nominalement, qu'il n'avait pas engagé sa voix. Le directeur actuel, M. Duvergier de Hauranne, a ainsi commencé un appel nominal (par la droite) : M. le comte d'Haussonville... M. le comte de Rémusat... M. Thiers... M. Jules Favre... M. le

[1] Voir *Notes*, page 250.

duc d'Aumale... (chacun répondait : *Non*). Le président m'a aperçu et ne m'a pas reconnu, m'a enjambé, et a dit à mon voisin de droite : M. Saint-René Taillandier... puis M. de Loménie... Alors on a crié : — Mais vous oubliez M. Victor Hugo! — Le président a dit : — Pardon, je ne le voyais pas.

Telle est ma rentrée à l'Académie.

Il y a eu huit ou dix scrutins. En somme on a réussi à remplacer MM. Lebrun, Vitet et Saint-Marc-Girardin.

Voici l'ordre des nominations :

Mézières	18 voix.
A. Dumas fils	22 —
Caro	18 —

Ainsi voilà l'Académie encarognée.

Cela a duré en tout une heure. A une heure un quart, je sortais.

Sont venus me dire bonjour : MM. Legouvé, Camille Doucet, Jules Favre, Rémusat et d'Haussonville. Dans la cour j'ai retrouvé la même haie de spectateurs et les mêmes saluts.

Le maximum des voix de M. Charles Blanc (soutenu par M. Thiers) a été 12. Le maximum des voix de M. Taine (soutenu par M. Guizot) a été 10.

J'avais devant moi le dos du duc d'Aumale. Il ne s'est pas retourné.

En rentrant, je suis allé voir les petits. Ils étaient dans mon cabinet dont ils ont fait leur chambre aux joujoux cassés. Jeanne tâchait de raccommoder un fourneau boiteux avec une patte de mouton à roulettes.

A dix heures je suis sorti. Louis Blanc est venu. Dumas fils est venu. Il m'a laissé sa carte [1].

26 février. — La veuve d'Albert Glatigny est morte. Deux âmes charmantes parties.

3 mars. — Taylor est venu me voir. Il a 85 ans. Nous ne nous étions pas parlé depuis quelque chose comme vingt-cinq ou trente ans [2].

[1] Carte collée en regard de la page du carnet :

Mon cher Maître, j'ai voulu que ma première visite d'académicien fût pour vous. A tout seigneur tout honneur. Je vous embrasse.

5 heures. 29 janvier 74. A. Dumas.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français et fondateur de la Société des artistes dramatiques. (*Note de l'éditeur.*)

5 mars. — On devait recevoir aujourd'hui à l'Académie M. Émile Ollivier. M. Emile Ollivier ayant tenu à faire dans son discours l'apologie de Louis Bonaparte, la réception a été ajournée.

30 mars. — Midi et demi. Rochefort est évadé. Avec Jourde et Paschal Grousset. Il est à Sydney. Il a envoyé une dépêche directe à Mme Edmond Adam. Bochet est venu m'annoncer cette bonne nouvelle.

31 mars. — Après le dîner, Gustave Flaubert est venu en compagnie de Mme Pasca, qui a du talent et qui est belle, et qui désirait m'être amenée.

Puis Mme Edmond Adam et Lockroy. Il s'agit de Rochefort. Il demande qu'on lui envoie 25,000 francs[1]. Je propose une souscription publique avec le plus de représentants possible, s'inscrivant chacun pour 500 francs. Moi, je donnerais mille francs. Ces souscriptions pour les condamnés et les évadés sont interdites par la loi; mais la loi est mauvaise, et je ferais à la souscription publique un préambule que je signerais, et où je dirais : — Une loi qui proscrit la fraternité et qui punit la pitié est une loi mauvaise. Nous la flétrissons, nous la méprisons et nous la violons. — Et nous attendrions le procès.

Une violation publique de la loi vaut mieux qu'une violation secrète. Honneur dans l'une, honte dans l'autre. Si la souscription reste occulte, je donnerai les mille francs tout de même, mais je regretterai la grande occasion perdue.

2 avril. — J'envoie à Mme Edmond Adam, en un bon sur la librairie Hachette payable le 15 avril, les mille francs que j'ai mis à sa disposition[2].

28 avril. — Je veux faire rapporter à Paris mon doux petit Georges, celui de 1867[3]; il est exilé à Bruxelles. Je veux le réunir à son père, à mon Charles. Berru m'écrit à ce sujet.

[1] Somme convenue avec le capitaine qui avait mis son bateau à la disposition de Rochefort et de ses amis pour leur évasion. (*Note de l'éditeur.*)

[2] En regard de la page, brouillon de la lettre à Mme Edmond Adam :

Madame, je vous envoie dans ce pli les mille francs que j'ai mis à votre disposition pour la souscription relative à notre ami Rochefort. Comme je vous l'ai dit, et comme j'eusse voulu le dire à mon cher et vaillant Edmond Adam, j'aurais cru l'occasion bonne pour une grande protestation publique contre l'état de siège, les tribunaux d'exception et l'iniquité qui a frappé Rochefort. On me fait remarquer que les vacances et la dispersion de la gauche rendent cela difficile et peut-être impossible. Je le regretterais. Nos amis en décideront.

Je serre les mains cordiales d'Edmond Adam et je mets à vos pieds, Madame, tous mes hommages et tous mes respects.

2 avril 1874. (*Note de l'éditeur.*)

[3] Premier-né de Charles Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

29 avril. — C'est aujourd'hui que nous quittons le 55 de la rue Pigalle pour le 21 de la rue de Clichy.

8 mai. — J'ai recouché aujourd'hui, pour la première fois, dans le vieux grand lit de chêne où Victor avait couché avant moi. Il y avait donné l'hospitalité à Rochefort, quand Rochefort proscrit est venu habiter la chambre de Victor en 1868. Je n'avais pas couché dans ce lit depuis la nuit du 27 mai, à Bruxelles, où j'y fus réveillé à coups de pierre[1].

13 mai. — A neuf heures, nous sommes allés au Père-Lachaise. Robelin y était, présidant aux travaux. Il y avait dans un caveau provisoire six cercueils, celui de mon père, celui de ma mère, celui de mon frère Eugène (Abel n'y est pas)[2], celui de Charles, celui de Victor et celui du petit Georges qui venait d'arriver de Bruxelles. Huit fossoyeurs attendaient. On a placé les six cercueils dans trois chariots verts à quatre roues traînés à bras. Il tombait une pluie fine. Nous avons suivi quelque temps les rues de tombeaux du cimetière, et nous sommes arrivés au caveau que j'ai fait refaire. Il a été très creusé et très approfondi. La tombe était ouverte. On a descendu dans le caveau d'abord mon père, puis ma mère, puis Eugène, puis à côté de mon père, l'arrière-petit-fils près du bisaïeul, Georges, dont le cercueil est facile à distinguer par cinq gros clous ronds à la tête et trois aux pieds. Chacun des six cercueils porte sur une plaque de métal le nom de celui qui est dedans. On fera comme cela un jour pour moi.

J'ai remarqué la place où je serai probablement. Elle est au même étage que Victor, dans le compartiment d'à côté.

Ce tombeau où mon père est entré le premier fait face au tombeau de Camille Jordan. Sur la pyramide de marbre, qui porte sur sa façade le nom de mon père, sont inscrits à droite ces noms : *Sophie, comtesse Hugo,* née en 1780, morte le 27 juin 1821. — *Eugène, vicomte Hugo,* né en 1800, mort en 1836. A gauche, ceux-ci : *Charles Hugo,* né le 4 novembre 1826, mort le 13 mars 1871. — *Georges Hugo,* né le 30 mars 1867, mort le 16 avril 1868. — *François-Victor Hugo,* né le 28 octobre 1828, mort le 26 décembre 1873.

Cette pyramide était descellée et debout à côté du tombeau. Ce qui en est le piédestal offrait une sorte de table. J'ai demandé un crayon que m'a offert un des assistants et du papier qu'un autre m'a donné; et sur cette table, je me suis mis à écrire pendant qu'on scellait le compartiment où est Victor.

[1] Voir *Note,* page 179.

[2] Abel Hugo est enterré au cimetière Montparnasse, dans le caveau de famille de sa femme. (*Note de l'éditeur.*)

Il pleuvait toujours. J'étais tête nue. Je me suis aperçu qu'il y avait un parapluie au-dessus de moi. C'était un des assistants qui tendait son parapluie ouvert sur ma tête. J'ai écrit ceci pour être gravé au-dessous du nom de mon père :

GUERRE DE LA VENDÉE. — CAMPAGNE DU RHIN.

GUERRE D'ITALIE. — GUERRE D'ESPAGNE.

CAMPAGNE DE FRANCE.

SIÈGE DE THIONVILLE.

1792-1815.

Par lui Thionville resta française.

On a fermé la tombe. Nous sommes sortis du Père-Lachaise. Il était onze heures et demie.

Mon pauvre petit Georges est mort dans son treizième mois et a été apporté à la tombe de Paris le 13 mai. Son père, arrivé à Bordeaux le 13 février, est mort le 13 mars.

6 juin. — Après le dîner est venu M. ...[1], inspecteur des tombeaux. Il m'a dit : — Monsieur, je suis envoyé à vous par M. le préfet de la Seine. — Je lui ai demandé : Comment s'appelle-t-il en ce moment? — Il m'a répondu : — M. Ferdinand Duval. Et il a continué en tirant de sa poche un papier sur lequel était transcrite l'épitaphe que j'ai faite pour le tombeau de mon père. — Il m'a dit : — M. le préfet a la censure des épitaphes. — Et, en me montrant la dernière ligne ainsi conçue :

Par lui Thionville resta française.

Il a ajouté :

— Monsieur le préfet a l'honneur de vous prévenir qu'il croit devoir effacer cette ligne.

— Pourquoi? ai-je demandé.

— Parce qu'elle pourrait en ce moment blesser l'Allemagne.

Je lui ai dit : — Monsieur, voici ma réponse : J'envoie à M. le préfet une paire de soufflets.

En rentrant dans le salon j'ai dit le fait à Schœlcher.

[1] Le nom est resté en blanc sur le carnet. (*Note de l'éditeur.*)

11 juin. — M. Alfred Feydeau, architecte de la ville, inspecteur des cimetières, est venu ce soir et m'a laissé sa carte avec un mot m'annonçant que le préfet de la Seine n'insiste pas et que l'épitaphe de mon père sera respectée. A la bonne heure[1] !

12 juin. — Après le déjeuner, nous sommes allés au Jardin des Plantes où Petite Jeanne a vu les bêtes. Elle m'a dit : *Si l'éléphant crache sur moi ou me tape avec son nez, tu le gronderas.*

Pendant ce temps-là, le gouvernement suspendait pour quinze jours *le Rappel* et deux autres journaux.

15 juin. — Je reçois ce matin sous enveloppe (lettre chargée) le premier article de Rochefort depuis son évasion, publié à New-York et reproduit à Bruxelles sur la couverture rouge de *la Lanterne.* (Envoi de Berru.)

29 juin. — Le soir est venu Naquet[2]; nous avons causé de la proclamation de Mac-Mahon à l'armée à propos de la parade d'hier. Cette proclamation contient une vague menace de coup d'état militaire.

30 juillet. — Après le dîner, beaucoup de monde. Beaucoup de représentants, fort émus de ce qui se passe, entre autres M. Bardoux que je n'avais pas vu depuis Bordeaux. C'est un homme d'esprit et de cœur, qui fait des vers. Il est du centre gauche. Il est de la commission du budget, et il m'a raconté «en confidence» les «confidences» faites ce matin à la commission du budget, par Cissey, ministre de la guerre. Il paraîtrait que la Prusse prépare la guerre. De notre côté, nous avons 3,500,000 fusils Chassepot et 300 batteries attelées. J'ai dit à M. Bardoux : — Cela ne suffit pas. Il faut le double de cela. Il faut pouvoir mettre sur pied deux millions d'hommes. Pour chaque homme, il faut trois fusils. Donc il faut six millions de fusils.

Réfléchir aussi au fusil Chassepot. Il y a un fusil meilleur que le fusil Chassepot, c'est le fusil Gras.

20 août. — Reçu *la Lanterne* de Rochefort. C'est toujours le grand pamphlétaire.

[1] Carte jointe au carnet :

ALFRED FEYDEAU
Architecte
Inspecteur général à la Préfecture de la Seine

a l'honneur de faire savoir à Monsieur Victor Hugo que M. le Préfet a décidé le maintien de l'épitaphe dont il l'a entretenu il y a quelques jours. — L'entrepreneur pourra donc la faire graver sur le monument.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Alfred Naquet, promoteur de la loi sur le divorce. (*Note de l'éditeur.*)

28 septembre. — Comme nous descendions de voiture arrivait à notre porte Gambetta accompagné de M. Spuller[1]. Gambetta venait me dire le bon résultat de l'élection d'Angers[2] et causer avec moi de la situation. Nous sommes d'accord sur l'avenir certain de la République.

5 octobre. — J'ai acheté les trois numéros de *l'Éclipse* où il y a les trois dessins de Gill :

L'Homme qui rit (Thiers);
L'Homme qui parle (Gambetta);
L'Homme qui pense (V. H.).

[1] Journaliste, rédacteur en chef de *la République française* en novembre 1871, devint député en 1876, ministre de l'Instruction publique en 1887 et ministre des Affaires étrangères en 1889. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Victoire remportée aux élections de Maine-et-Loire par le candidat républicain, M. Maillé, contre le candidat soutenu par le gouvernement de Mac-Mahon. (*Note de l'éditeur.*)

1875-1884.

1875.

Paris. 12 mars. — Un sergent de ville de la rue de Clichy, à qui Mme Robert a demandé mon numéro, a répondu : — *Monsieur Victor Hugo? je le vois quelquefois passer avec ses complices.*

27 mars. — Edgar Quinet est mort ce matin à cinq heures. C'était une grande âme et un noble esprit. Sa veuve m'a envoyé un télégramme[1].

28 mars. — Mme Versigny est venue de la part de Mme Quinet me prier de parler demain.

M. Henri Brisson[2] est venu, au nom de la gauche, me demander de parler demain.

Madier de Montjau[3] est venu me demander d'affirmer demain la République.

30 mars. — Hier, à l'enterrement de Quinet, une femme du peuple, m'a crié : *Ne mourez pas*[4]*!*

Guernesey. 24 avril. — Je lis l'*Alceste* d'Euripide. Il y a autre chose à faire.

Paris. 10 mai 1875. — A trois heures, je suis allé à l'Académie pour la discussion des candidats aux places de Jules Janin et de Guizot. On a discuté Jules Simon et Dumas (le chimiste). J'avais à côté de moi M. Émile Ollivier, qui m'a profondément salué, mais en silence. MM. de Sacy, Claude

[1] Télégramme collé sur la page blanche du carnet :

Votre ami Quinet a quitté cette terre ce matin à cinq heures. A vous qui l'aimez, je vous envoie ce cri de douleur. Veuve Edgar QUINET.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Président de l'extrême gauche. (*Note de l'éditeur.*)

[3] Avocat; défendit à ce titre beaucoup d'insurgés de juin 1848; exilé après le coup d'état du 2 décembre; devint député de la Drôme en 1874. (*Note de l'éditeur.*)

[4] Obsèques d'Edgar Quinet, voir ACTES ET PAROLES, *Depuis l'exil.* (*Note de l'éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Bernard et Nisard ont parlé pour M. Dumas. MM. Legouvé et Mignet, pour M. Jules Simon. Je n'ai rien dit.

En sortant, Alexandre Dumas fils m'a abordé. Je lui ai dit : — Il y a deux Dumas; l'Académie des sciences en a un, l'Académie française a l'autre. Que chacune garde le sien. Moi, je suis content du nôtre.

13 mai. — Comme je passais sous la porte qui va à la seconde cour de l'Institut, fracas d'une voiture princière. J'y vois quelqu'un qui me salue. C'est le duc d'Aumale. Nous causons. Je lui demande un vote sérieux contre l'empire, représenté par l'ex-sénateur Dumas. Il me dit : — Je ne puis qu'une chose, m'obstiner dans mon vote solitaire et faire manquer l'élection. Cela vous va-t-il ? — Oui, lui dis-je. — C'est convenu. Nous nous serrons la main. Nous entrons.

On scrutine. John Lemoine est nommé pour remplacer Jules Janin.

Quant au fauteuil de Guizot, quatre tours de scrutin sans résultat. Il faut 18 voix. Jules Simon en a 17, Dumas, 17, Laugel, 1 [1]. Cette voix unique persiste. C'est le vote du duc d'Aumale. — Renvoi à six mois.

6 juin. — M. de Rémusat, que j'avais vu le 13 mai à l'Académie, et qui était fort gai ce jour-là, est mort. L'autre jour, il entre au Vaudeville, a chaud, sort, a froid, rentre avec la fièvre et il est mort ce matin à sept heures. C'était un esprit probe, fin et fort, sans grandeur.

1^er^ juillet. — M^me^ Marie Laurent est venue me dire *le Revenant* qu'elle dit ce soir à la Gaîté au bénéfice des inondés.

L'état de siège ne veut rien laisser dire de *l'Année terrible.*

23 septembre. — J'ai écrit ce matin mes dispositions, notamment pour la publication des choses inédites que je laisserai après ma mort. Je désigne pour cette publication, mes fils bien-aimés n'étant plus là, trois amis : Paul Meurice, Auguste Vacquerie et E. Lefèvre.

22 octobre. — M. Ernest Thomas, gendre de ce brave Morin qui fut le premier maître de mes fils, m'a apporté les deux portraits de Charles enfant et de Victor enfant, faits par leur mère, en 1837, et donnés par elle à M. Morin. M. Ernest Thomas m'a offert ces portraits si précieux pour moi. M. Morin est mort.

Charles ressemble à Georges et Victor à Jeanne.

[1] Laugel, secrétaire du duc d'Aumale. (*Note de l'éditeur.*)

23 octobre. — Je reçois pour le tombeau de mes chers morts une grande couronne noire faite de deux branches, l'une de chêne, l'autre de laurier, et une lettre d'envoi très touchante, d'une femme, une ouvrière, qui signe C. F.[1].

9 novembre. — On est venu me demander de laisser dessiner mon salon pour *la Chronique illustrée* de M. Montrosier. J'ai consenti et j'ai invité M. Montrosier à dîner pour vendredi avec Monselet. J'ai pris une plume et j'ai écrit sur le coin de la table cette invitation à Monselet :

Mandat impératif : viens dîner vendredi.
Âtre ardent, soupe chaude, et cœur pas refroidi.

V. H.

30 novembre. — Nous avons dîné seuls avec les enfants. Ils ont invité Élisée et Henri. Après le dîner ils ont joué dans le salon. Comme je les gourmandais un peu, Jeanne m'a engagé à avoir soin de ma popularité en ces termes : *Ne gronde pas les autres quand on t'aime.*

[1] Voici cette lettre, collée en regard de ces lignes sur la page blanche du carnet :

A Monsieur Victor Hugo.

Permettez à une ouvrière républicaine de vous offrir une couronne pour vos chers morts.

Bien faible hommage de mon admiration pour vous.

C'est mon travail. Daignez l'accepter. Cela me portera bonheur.

Une lectrice du *Rappel.*

C. F.

(*Note de l'éditeur.*)

1876.

8 janvier. — J'ai vu aujourd'hui dans l'omnibus une pauvre vieille femme tout en deuil qui cachait ses yeux dans ses mains et qui pleurait. J'ai prié pour elle, et dans le fond de ma pensée je l'ai bénie, et j'ai supplié Dieu de prendre en pitié cette douleur que je voyais et ce malheur que j'ignorais.

21 janvier. — Nous avons eu à dîner les membres du jury pour le concours Michaëlis[1] : MM. É. Augier, E. Legouvé et E. Perrin (directeur du Théâtre-Français). Après le dîner, on a jugé le concours. Pas de premier prix. Un second prix (2,000 fr.) [M. Villiers de l'Isle Adam] et un autre second prix. Enfin un troisième prix (M. A. Michel).

25 janvier. — Miss Yung m'écrit de Londres qu'on vient de placer dans le foyer du théâtre de Drury Lane quatre bustes de grandeur colossale : Shakspeare, Walter Scott, Byron et moi.

27 janvier. — Frédérick Lemaître est mort. C'était le plus grand acteur de ce temps.

Ont dîné avec nous Gambetta, Spuller, M^me^ Ménard, la petite Marthe Féval qui a trois ans. Comme elle n'était pas sage à table, Jeanne lui a dit : *Marthe ! Monsieur Victor Hugo te regarde !* Gambetta a dit : — C'est le mot des Pyramides dit par un enfant de six ans à un de trois.

4 avril. — J'ai vu hier pour la première fois Dupanloup[2]. Nez crochu, face rouge, air furieux.

5 avril. — Rencontré sur un omnibus un homme brun, moustachu, barbu, vulgaire, accent méridional. C'est un belluaire. Il s'appelle Pezon.

[1] Le sujet du concours, organisé par M. Michaëlis, était la célébration du centenaire de Philadelphie. Les concurrents devaient présenter un acte en vers. *Le Nouveau Monde,* l'acte de Villiers de l'Isle Adam, partagea le second prix avec : *Un grand citoyen,* drame en vers de MM. Armand d'Artois et Lafaille. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Dupanloup, évêque d'Orléans, élu député du Loiret en 1871, ennemi acharné de la politique et des doctrines libérales de Victor Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

Il m'a dit : — Je vais en avoir douze (douze lions). Il faut savoir s'en servir de ces gars-là. Un lion, on n'a qu'à sauter dessus. Ce n'est pas plus malin que ça.

31 mai. — Le sultan est déposé. C'était un imbécile coûteux. Cet Abdul-Aziz est remplacé par son neveu, un Mourad V.

4 juin. — Le nouveau sultan, Mourad V, a fait traduire *les Orientales* en turc.

5 juin. — Mourad V traduit si bien *les Orientales* qu'il vient de faire étrangler Abdul-Aziz.

11 août. — Ce matin, à Versailles, j'ai déjeuné chez M. Floquet, qui habite l'ex-prison de Bazaine. C'est une fort jolie maison dans un très beau jardin. Tout cela est plein d'arbres et d'oiseaux. Louis Blanc, Madier de Montjau et Scheurer-Kestner[1] ont déjeuné avec nous. Après le déjeuner Louis Blanc m'a lu le manifeste qu'il vient de faire au nom de l'extrême-gauche de la Chambre des députés, et qui sera publié demain.

Au Sénat, le comte Rampon, président du centre gauche, et M. Magnin, l'ancien ministre du commerce du siège de Paris, président de la gauche, sont venus, au nom de leurs groupes, me prier de présider toute la gauche (les membres restant à Paris), pendant les vacances, jusqu'à la rentrée, qui aura lieu en novembre.

1er septembre. — Rochefort m'a écrit pour me demander l'autorisation de faire encarter les prospectus de son livre dans les livraisons de *Quatrevingt-treize*. Je lui réponds que je consens.

6 octobre. — La guerre semble imminente.

12 octobre. — M. Victor Cochinat a dîné avec nous. Il désire entrer à *l'Homme libre*, nouveau journal de Louis Blanc. Je lui ai donné une lettre pour Louis Blanc.

19 octobre. — La question serbe s'aggrave, la Bourse baisse. Pourtant je ne crois pas à la guerre européenne. Les rois n'ont aucun intérêt à ouvrir cette cage-là.

[1] Membre de l'Assemblée nationale en 1871, devint sénateur inamovible en 1875. Il fut le promoteur de la revision du procès d'Alfred Dreyfus. (*Note de l'éditeur.*)

29 octobre. — Une noble femme, une ouvrière de Paris, la même que l'an passé, qui ne signe pas, m'envoie une grande couronne de jais noir pour le tombeau de mes fils.

1er novembre. — Une députation du xxe arrondissement est venue me demander de répondre au discours étrange de Gambetta [1]. Étant attaqué par ce discours, ce n'est pas à moi à répondre. J'aurais l'air de me défendre. Je ne me défends jamais. Je l'ai dit à ces braves hommes. Ils ont compris.

[1] Dans un discours prononcé le 27 octobre à Belleville, Gambetta avait dit : « Ceux qui veulent l'amnistie totale sont mus par une générosité de sentiments; mais qu'ils me permettent de leur dire qu'ils sont dupes de leur cœur, et qu'ils trahissent, bien à leur insu, la cause qu'ils veulent servir. » — Or Victor Hugo n'avait jamais cessé de réclamer l'amnistie pleine et entière.

Un autre passage du discours faisait allusion aux exilés du coup d'état, à ces aînés républicains qui « traînaient au dehors une existence qui, si elle n'était pas sans dignité, était sans profit pour la France ». (*Note de l'éditeur.*)

1877.

2 septembre. — Talmeyr est réserviste. Il a bousculé son fourrier. On craint un conseil de guerre. Je vais m'occuper de le tirer de là.

4 septembre. — Thiers est mort hier soir. D'une attaque d'apoplexie.

Après le dîner, à neuf heures, je suis allé à la réunion des sénateurs, rue Louis-le-Grand. On a délibéré sur l'incident de la mort de Thiers.

6 septembre. — M^me^ Thiers faisant ses conditions, le gouvernement retire le décret qui faisait faire par l'État les funérailles de Thiers.

8 septembre. — Aujourd'hui enterrement de Thiers. J'y suis allé. Trajet à pied de la maison place Saint-Georges à Notre-Dame de Lorette; de là au Père-Lachaise par les boulevards. Foule immense. Discours médiocres. Il y a eu des choses touchantes, la bannière de Belfort.

11 septembre. — J'ai écrit il y a trois jours au général Deligny pour Talmeyr (Maurice Coste). Il y a ordonnance de non-lieu.

19 septembre. — Manifeste de Mac-Mahon. Un homme provoquant la France [1].

20 septembre. — Mac-Mahon a fait hier 19 l'ouverture de l'avenue de l'Opéra. Huées. Rires. Aboiement d'un chien.

29 septembre. — Talmeyr est arrivé à la fin du dîner. Je l'ai embrassé. Il m'a dit : *Vous m'avez sauvé de dix ans de fers.*

5 octobre. — M. Sorel, secrétaire de la présidence du Sénat, est venu de la part du président du Sénat m'informer que le gouvernement médite des poursuites contre l'*Histoire d'un crime.* Le président du Sénat fera son devoir et soutiendra l'inviolabilité des sénateurs. Quant à moi, j'accepte le combat.

[1] A l'approche des élections, Mac-Mahon laissait entendre dans son manifeste qu'il resterait au pouvoir, même en cas d'insuccès, pour défendre les intérêts conservateurs. (*Note de l'éditeur.*)

6 octobre. — Le prince de Hohenlohe a dit : Fourtou[1] est un Morny de province.

7 octobre. — On a mis en vente hier l'édition à 2 francs de l'*Histoire d'un crime.* On en a vendu 22,000 avant midi.

9 octobre. — On dit ce soir Gambetta arrêté. Je n'en crois rien. Mais tout est possible aux insensés régnants.

14 octobre. — Nos convives habituels du dimanche, Paul Meurice, plus MM. Dulac et Siffren, Gustave Frédérix et M. Gaston Bérardi à qui le prince Orloff a conté ce matin qu'il venait de voir Mac-Mahon, lequel, devinant les élections, lui a dit : *Mes ministres m'ont f.... dans la m.....*

11 novembre. — Rochefort m'envoie une énorme truite saumonée du lac de Genève pêchée par lui-même.

Ce soir fortes anxiétés. Situation grave. Mac-Mahon.

12 novembre. — Première escarmouche à la Chambre. Demande d'enquête.

13 novembre. — Broglie, après le discours d'Albert Grévy, a dit : *Ils ont un général.*

2 décembre. — Voici l'anniversaire. On dirait qu'il va être célébré par lui-même, et que le crime est à son poste pour recommencer. Le premier ministre actuel est Rochebouët[2], un des mitrailleurs du boulevard Montmartre. — Depuis trois jours le temps m'a manqué pour écrire ce petit memento quotidien. Les choses sont étrangement obscures.

10 décembre. — Tout à faire à la fois. Le temps m'a manqué pour les notes au jour le jour. J'ai donné le dimanche 8, au Grand-Hôtel, un dîner à la presse littéraire de tous les journaux[3]. Il y avait cent quarante-huit convives. Sarah Bernhardt était à ma droite.

Pendant ce temps-là, tout est sombre. Mac-Mahon continue d'être une calamité publique.

[1] Ministre de l'intérieur le 16 mai. Se signala par ses mesures réactionnaires. (*Note de l'éditeur.*)

[2] A la suite des élections du 14 octobre, le cabinet de Broglie dut se retirer et Mac-Mahon appela à la présidence du conseil le général Rochebouët, qui avait pris en décembre 1851 une part active au coup d'état et qui, en 1877, forma un cabinet en dehors des deux Chambres. (*Note de l'éditeur.*)

[3] Centième représentation de la reprise d'*Hernani.* (*Note de l'éditeur.*)

Il y a eu hier Sénat. Nous avons passé (les délégués des trois gauches du Sénat) tout le temps de la séance publique en comité secret. Plusieurs résolutions graves ont été abordées et débattues.

Aujourd'hui 10 décembre nous avons eu encore comité secret des délégués des gauches du Sénat. On ne sait s'il y a un ministère. Ils sont tous faits le matin et défaits le soir.

Sénat. Rien que de l'anxiété. Nous avons eu trois séances secrètes.

13 décembre. — Ministère Dufaure. Demi-solution.

14 décembre. — Convocation d'urgence au Sénat pour une communication du gouvernement.

27 décembre. — Vacquerie m'a annoncé que Bardoux (le ministre de l'instruction publique) l'avait informé qu'il voulait me donner la grand'-croix de la Légion d'honneur, avec prière de me sonder là-dessus[1].

[1] Le conseil de l'ordre refusa une promotion contraire aux règlements, Victor Hugo n'étant qu'officier de la Légion d'honneur. (*Note de l'éditeur.*)

1878.

26 janvier. — Dialogue :

Mac-Mahon. — Voyons, Ducrot, raccommodons-nous.

Ducrot grogne.

Mac-Mahon. — Voyons, Ducrot, mon vieux camarade, venez dîner avec moi aujourd'hui.

Ducrot. — Je ne peux pas.

Mac-Mahon. — Pourquoi ?

Ducrot. — Je vais ce soir à *Hernani.*

Mac-Mahon. — Amenez-le.

28 janvier. — Je suis allé au Sénat pour faire nommer Léon Dierx employé à la questure. J'ai réussi.

7 février. — Louis Blanc est venu hier me demander, de la part de M^me^ Ledru-Rollin, de parler à l'inauguration du monument de Ledru-Rollin au Père-Lachaise, le 24 février. Louis Blanc parlerait, ainsi que Crémieux et Garnier-Pagès (s'ils peuvent, vu leur âge) [1].

22 mars. — Nous sommes allés à la Porte-Saint-Martin à la première des *Misérables* [2]. Grand succès. On a nommé mon Charles. La pièce est bien jouée. Il y a une charmante petite Cosette. Georges et Jeanne y étaient.

20 mai. — Dispositions prises pour le centenaire de Voltaire.

21 mai. — Aujourd'hui Sénat. On annonce la question de Dupanloup. Bavardage de Dupanloup contre Voltaire.

11 juin. — Aujourd'hui j'irai à l'Académie. Discussion des candidats.

J'y suis allé à trois heures et demie. Saint-René Taillandier et Sacy ont parlé l'un pour Wallon, l'autre pour Renan.

[1] En 1878 Crémieux avait 82 ans, Garnier-Pagès 75 ans et V. Hugo 76. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Drame tiré du roman de Victor Hugo par Charles Hugo et Paul Meurice, représenté à Bruxelles en 1863, et à Paris en 1878. Pour cette reprise, Paul Meurice, seul auteur survivant, avait remanié complètement la pièce. (*Note de l'éditeur.*)

12 juin. — Je suis allé à l'Institut. 34 membres présents.

ÉLUS.

Henri Martin (Thiers).....	18 voix.
Ernest Renan (Claude Bernard).....	19

Le duc d'Aumale est venu me serrer la main. Je lui ai dit un mot qui l'a déterminé à voter comme moi[1].

En rentrant, j'ai trouvé dans le salon un très beau dessin au fusain de Benjamin Constant : Jeanne, Georges et moi, avec un fond superbe.

[1] Le vote de Victor Hugo est connu par la lettre qu'on trouvera page 251, aux *Notes*. (*Note de l'éditeur.*)

1879.

28 août. — Jour du départ pour Veules[1]. Nous sommes partis de Paris à une heure cinq minutes. Ciel gris. Temps froid. Arrivée à Motteville à quatre heures par une pluie à verse. Là nous trouvons un petit omnibus local. Trois heures de route. De bons chevaux. Nous arrivons à Veules à sept heures vingt minutes. Le trajet eût été charmant sans le mauvais temps. Jolis paysages entrevus à travers la pluie. A notre descente à Veules, les nuages s'écartent et le soleil couchant se montre superbe. La mer aussi.

29 août. — J'occupe un beau pavillon sur la mer. Très grande chambre en bois du plus beau style. A côté un cabinet.

2 septembre. — Hier dimanche, la société musicale a voulu me donner un concert. Le maire, qui est bonapartiste, s'y est opposé. Ils ont exécuté sur le rivage *la Marseillaise* et *le Chant du départ.*

9 septembre. — Jusqu'à notre arrivée mer maussade, à notre arrivée, mer charmante, aujourd'hui, une terrible tempête.

11 septembre. — Nous partons à deux heures un quart, nous sommes à Caudebec à sept heures. Nous y rencontrons M^me^ Ernest Lefèvre, charmante, venue avec M. et M^me^ Glaize, dans un panier qu'elle mène elle-même. A sept heures et demie à Villequier. Auguste Vacquerie, sur le seuil, nous attend. Nous sommes installés avec une grâce tout hospitalière.

12 septembre. — Après le déjeuner, je suis allé au tombeau de ma fille. Le cimetière touche à l'église. Le tombeau de Léopoldine est au centre d'une grande tombe de famille composée de tombeaux séparés. Son mari est près d'elle, avec une inscription qui rappelle leur mariage et leur mort.

Au bas, on lit :

De profundis clamavi ad te.

Devant est le tombeau de ma femme, avec cette inscription :

ADÈLE

FEMME DE VICTOR HUGO.

[1] Victor Hugo allait passer huit jours chez Paul Meurice. (*Note de l'éditeur.*)

Autour sont les tombeaux de la famille Vacquerie. Prière. Amour.

Je suis resté là jusqu'à six heures du soir. Je suis entré dans l'église. L'église de Villequier est du XV^e^ siècle. Simple, mais belle et bien tenue.

13 septembre. — A deux heures et quart nous partons en voiture pour deux visites, l'une à la ruine de Bocheville, l'autre à la ruine de Jumièges. Nous arrivons à Bocheville à trois heures. Nous voyons tout ce qui reste de l'ancien monument, plus le cloître. Bocheville appartient aujourd'hui au duc de Stagpoole, protestant converti. A la mort de sa femme, il s'est fait prêtre, et il est camérier du pape.

Nous partons de là à quatre heures. Nous sommes à Jumièges à cinq heures. Nous en repartons à six heures et demie. Bocheville et Jumièges sont deux restes admirables.

17 septembre. — Vu de mon lit le mascaret.

18 septembre. — Je suis allé au tombeau. Prière. Ils m'entendent. Je les entends.

19 septembre. — A une heure un quart, départ pour Tancarville. Temps charmant. Pays charmant. Nous sommes à Tancarville à trois heures. C'est une ruine de forteresse sur une ruine d'écueil. Rien de plus beau. Nous visitons tout. Avant les réclamations de Lamartine à la Chambre des députés et de moi à la Chambre des pairs, la mer venait battre le pied du rocher. A présent il s'élève avec une vaste plaine à ses pieds.

Nous partons de Tancarville à quatre heures et demie et à cinq heures nous voyons Lillebonne. Très beau clocher du XV^e^ siècle qu'on répare en ce moment. Cirque romain, très curieux et très beau aussi. — Nous partons de Lillebonne à six heures et demie.

Rentrés à Villequier à huit heures. Magnifique journée.

20 septembre. — Arrivés à Paris à cinq heures.

1^er^ novembre. — Envoi d'une couronne pour Charles et François-Victor par une ouvrière qui signe C. F. C'est la même. Elle ne veut pas se faire connaître. — L'homme porteur de la couronne, pressé par Mariette, a fini par dire le nom : M^me^ Clémence Florentin, 5, rue des Trois-Frères.

1881.

6 janvier. — Je suis allé à l'Académie pour Deschanel[1] à nommer au Collège de France. Il y aura demain 7 janvier quarante ans que je suis de l'Académie. Si Mignet mourait avant moi je serais le doyen.

26 février. — Ma fête[2]. Après le déjeuner est venu Émile Allix, Louis Ulbach avec toute la représentation de l'Internationale[3]. Il m'a apporté deux gros volumes contenant 10,000 signatures. Ma médaille m'arrive d'Italie. Couronne de la Comédie-Française.

28 février. — Il est arrivé ces jours-ci de tous les points du globe (jusqu'à Élisabeth-grande, ville de la plus lointaine frontière russe) des télégrammes, lettres, envois de toute espèce, au moins deux mille exemplaires auxquels il est impossible de répondre.

24 juin. — Hier Schœlcher a apporté au Sénat un exemplaire de *Notre-Dame de Paris* d'il y a cinquante ans, formé d'épreuves corrigées par moi. Cet exemplaire a été payé 2,000 francs.

9 juillet. — Saint-Victor est mort. Coup violent. J'ai pleuré. C'était une noble et grande âme. Il était de ma famille dans le monde des esprits. C'était un cœur et un esprit qui ne se perdent pas. Il faudra s'occuper de sa fille.

C'est la fête de Passy. Passy fait de sa fête ma fête. Elle a envoyé une marche aux flambeaux, deux bouquets d'artifice, etc., devant ma maison. Depuis deux heures (ce soir) foule énorme et acclamations devant ma porte.

10 juillet. — La fête continue. Musiques et fanfares ne cessent de défiler.

12 juillet. — On met aujourd'hui à l'avenue d'Eylau le nom d'avenue Victor Hugo.

[1] Voir *Notes*, page 252. — [2] Voir ACTES ET PAROLES, *la Fête du 26 février.* (*Note de l'editeur.*) — [3] Association littéraire internationale. (*Note de l'éditeur.*)

1er novembre. — *L'ouvrière républicaine,* cette noble femme qui ne signe pas autrement et qui veut laisser son nom ignoré, a envoyé le don habituel du *jour des morts* qu'elle fait à mes fils.

11 novembre. — Nous sommes allés avec Alice et les deux enfants à l'hôtel du Ministre des Postes. A la porte, nous avons rencontré Berthelot[1] qui venait. Nous sommes entrés. C'est très curieux. On se met aux oreilles deux couvre-oreilles qui correspondent avec le mur, et l'on entend la représentation de l'Opéra, on change de couvre-oreilles et l'on entend le Théâtre-Français, Coquelin, etc. On change encore et l'on entend l'Opéra-Comique.

Les enfants étaient charmés et moi aussi. Nous étions seuls avec Berthelot, le ministre, son fils et sa fille qui est fort jolie.

8 décembre. — Nomination aux trois vacances de l'Académie. Je vais à l'Institut à midi et demi. — L'Académie est à son complet actuel (trente-trois membres). — On est bonhomme et personne ne se douterait que c'est un tas d'ennemis. On vote, après les petites bêtises d'usage, serment, etc. Le portrait de Richelieu est au fond de la salle.

Premier choix. Place de Dufaure. M. Sully-Prudhomme, élu.

Il y a eu deux tours de scrutin. J'ai donné deux fois ma voix à M. Eugène Manuel.

Deuxième choix. Place de Littré. M. Pasteur, élu.

Troisième choix. Place de Duvergier de Hauranne. M. Cherbuliez, élu.

Il y a eu je ne sais combien de tours de scrutin. J'ai donné six fois ma voix à M. de Bornier.

12 décembre. — Sénat. Gambetta a très bien parlé. J'ai été content. À la fin de la séance il est venu me voir à mon banc et nous avons causé. Il viendra dîner un de ces jours. Je lui ai dit de prendre le jour qu'il voudrait.

[1] Membre de l'Académie de médecine en 1863, professeur de chimie organique au Collège de France, en 1865, membre de l'Académie des sciences en 1873, devint sénateur inamovible en 1881, ministre de l'Instruction publique en 1886. (*Note de l'éditeur.*)

1882.

8 janvier. — Je vais aux élections sénatoriales. Premier tour de scrutin, midi. Je reviens déjeuner. Le deuxième tour est à deux heures. J'y vais. À mon arrivée au pavillon de Flore, je suis entouré d'une foule criant : — *Vive Victor Hugo! Vive notre premier sénateur!* — Il y a en effet deux sénateurs nommés. Je suis le premier. Peyrat est le second. Il en reste trois à désigner. Je reste. Mon vote porte Labordère, Barodet, Engelhart.

Je rencontre Gambetta. Je l'invite le jour qu'il voudra, qu'il vienne, son couvert sera mis. Il accepte avec enthousiasme.

C'est Allain-Targé [1] qui m'a le premier appelé *Monsieur le sénateur.* Je lui ai dit en riant : *Oui, monsieur le Ministre.*

20 mars. — Les journaux annoncent que j'ai sauvé la vie à cinq des condamnés [2]; je vais faire effort pour les autres.

La nouvelle est arrivée pendant que j'étais à table. Je me suis levé et j'ai dit : — Je bois au czar qui vient de faire grâce à cinq condamnés et qui la fera à tous.

Applaudissement. Les journaux diront la chose et le czar la lira. Si le bon effet continue, ce sera beau.

26 mars. — Banquet à l'occasion de la 100e représentation de *Quatrevingt-treize* [3]. Je suis un de ceux qui invitent. Paul Meurice est l'autre.

27 mars. — A minuit et demi le souper a eu lieu. J'ai dit quelques mots, double remerciement aux acteurs qui avaient joué *Quatrevingt-treize* et aux journalistes qui avaient bien accueilli la pièce. J'étais assis entre Mme Marie Laurent et Mlle Gautier [4]. On était une centaine. Souper excellent et fort cordial. Larochelle [5] m'a adressé un speech. Je suis parti à trois heures, les laissant en fort bon appétit.

[1] Ministre des finances. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Voir *Notes,* page 252.

[3] Drame tiré par Paul Meurice du roman de Victor Hugo et joué au théâtre de la Gaîté. (*Note de l'éditeur.*)

[4] Mme Marie Laurent avait créé *la Flécharde,* Mlle Gautier *la Vivandière.* (*Note de l'éditeur.*)

[5] Directeur du théâtre de la Gaîté. (*Note de l'éditeur.*)

21 décembre. — Je suis tourmenté par la pensée de cet Oberdank. Je me décide à écrire aujourd'hui à l'empereur d'Autriche que la peine de mort, pour tout homme civilisé, est abolie[1].

Ce soir, j'apprends, par le gendre de Meurice, qu'il a été exécuté hier. — Ma lettre était partie.

[1] Voir *Notes*, page 252, et *Correspondance*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

1884.

22 février. — Je suis allé aujourd'hui au Sénat. Le hasard m'a fourni une séance presque orageuse. Il s'agissait d'une loi sur les syndicats ouvriers. Corbon a parlé, et bien parlé. Il est président de la commission.

Il y a eu, d'abord, élection à l'Académie.

François Coppée 24 voix, contre 11 Montégut.

F. de Lesseps 22 voix, contre 11 billets blancs.

25 février. — J'ai rêvé du Sénat. J'y ai parlé. J'y ai prononcé en terminant ces paroles que j'y ai dites en rêve et que j'y dirai peut-être en réalité :

« La France libre veut les peuples libres. Ce que veut la France, ce que la France demande, elle l'obtiendra. Et de l'union des libertés dans la fraternité des peuples, naîtra la sympathie des âmes, germe de cet immense avenir où commencera pour le genre humain la vie universelle et qu'on appellera la paix de l'Europe. »

7 juin. — La République affirme le droit et impose le devoir.

30 novembre. — J'ai été visiter la statue colossale en bronze de Bartholdi pour l'Amérique. C'est très beau.

J'ai dit en voyant la statue : — La mer, cette grande agitée, constate l'union des deux grandes terres apaisées.

On me demande de laisser graver ces paroles sur le piédestal.

NOTES COMPLÉMENTAIRES.

I

Les Carnets, de 1870 à 1876, sont divisés par fascicules, petits cahiers de papier à lettre plié en deux et que Victor Hugo pouvait aisément mettre dans sa poche. Dans les fascicules des années 1870-1871, avant les pages constituant le journal même dont nous venons de publier des extraits, nous avons trouvé une quantité de feuillets n'ayant aucun lien entre eux et dont les dates ne se suivent pas; selon que le fascicule s'ouvrait à tel ou tel endroit, Victor Hugo y jetait une pensée, une remarque; on y retrouve, surtout pour la période de son retour à Paris, le contre-coup des impressions du poète pendant le siège; ces notes, tout à fait indépendantes des Carnets mêmes, ont un caractère trop personnel pour entrer dans le volume, nous n'en voulons cependant pas priver le lecteur, nous les donnons ici, telles quelles, sans ordre de dates, et en les suivant page à page :

MA PRÉSENCE À PARIS.

1870-1871 (1er fascicule).

J'ai une certaine quantité de pouvoir spirituel. Veux-je autre chose?
Non.
Le pouvoir matériel? pourquoi?
Être ministre? président? etc. À quoi bon? Ministre de quoi? président de qui?
Je suis sur la terre un Esprit.
Je veux rester cela.
Je n'ai pas besoin d'être fonctionnaire des hommes; je suis fonctionnaire de Dieu.

Février 1871.

Désormais deux nations sont en présence.

Une nation victorieuse, l'Allemagne, qui a ... (énumérer : un empereur, des rois, aucune liberté) les ténèbres.

Une nation vaincue, la France, qui a ... (énumérer : la République, la liberté, la gloire, etc.) la lumière.

Il paraît que c'est la seconde qui est vaincue.

Français, réservons-nous pour délivrer l'Allemagne. La délivrance est la seule vengeance digne de nous.

Si vous me laissez réduit à moi-même je ferai mon devoir avec l'énergie d'un homme; si vous versez votre force en moi, je ferai mon devoir avec la puissance d'un peuple.

Otium cum labore.

Ma vie se résume en deux mots : Solitaire. Solidaire

Si Paris succombe, je ne succomberai pas. Je conserverai l'espérance altière.

Je rentrerai dans la solitude, j'allumerai sur mon rocher d'exil la lumière de l'avenir, je crierai : États-Unis! République! et je montrerai, à l'Allemagne devenue Prusse, la France devenue Europe.

---

29 janvier.

Je suis venu à Paris dans l'espérance d'y trouver un tombeau.

J'irai à Bordeaux avec la pensée d'en rapporter l'exil.

J'aspire à m'en retourner au bord de la mer, ayant pris cette habitude de grandeur.

---

29 janvier.

Un nain qui veut faire un enfant à une géante. C'est là toute l'histoire du gouvernement de la Défense nationale. Avortement.

La France est la tête humaine.

Coupez cette tête, si vous l'osez.

Le citoyen est absolument souverain; le représentant ne l'est que relativement. Il est limité par son mandat. Le citoyen ne doit de comptes qu'à lui-même; le représentant en doit au peuple.

La souveraineté diminue à mesure que la puissance augmente.

La Révolution a pu être une opération chirurgicale; mais la civilisation doit être une opération chimique. Ne confondez pas l'une avec l'autre, et faites en sorte que toutes deux soient d'accord, et aillent au même but.

Une guerre entre européens est une guerre civile.

Le parisien désormais est le mètre de l'homme.

Autrefois (en 1830) j'allais me voir siffler. Aujourd'hui je ne vais pas me voir applaudir.

Humillimus esto.

---

2 février 1871.

Des deux nations, laquelle est la plus à plaindre?
L'une perd ses deux provinces, l'autre gagne un empereur.

Janvier 1871.

Conférence de Londres.
Y aller? non.
La France n'a que faire là.
Elle est enfermée dans ce dilemme : être victorieuse ou vaincue.
Victorieuse, elle domine les gouvernements d'Europe. Vaincue, elle les ignore.

Etre de l'opposition, c'est mesquin. Je n'en suis pas.
Les châtiments, soit. Mais les taquineries, non.
J'ai la grande colère; je n'ai pas la petite.

La rime riche ne fait pas la poésie, mais la rime pauvre la défait.

Si je suis tué, et si mes deux fils sont tués, je prie Meurice, Vacquerie et Saint-Victor de publier mes œuvres inédites, les unes terminées, les autres inachevées ou ébauchées, et de faire ce que feraient mes fils.

20 août.

Je les prie de ne publier ces œuvres qu'avec des intervalles à raison d'un volume tous les deux ans.

Je donne mes manuscrits à la Bibliothèque nationale.

21 août.
V. H.

Cette nuit (nuit du 30 au 31 août) en rêvant, j'ai fait ce vers étrange qui a surnagé dans mon esprit après mon rêve :

Pallida mors, vigila pro vivis, sis trio noster.

Dans ma pensée, c'étaient tous les morts de ces affreux champs de bataille qui devaient se lever et prendre la défense des vivants. La mort gardant Paris.

FASCICULE DE MON JOURNAL.

BORDEAUX.

(*Paris.*)

Bruxelles[1].

Ma conscience est ma supérieure.

La conquête est une médaille. On y lit : *Prendre*, et au revers : *Rendre.*

Pauvre petite Jeanne! elle est faible et délicate.
Peut-être ne vient-elle que pour un moment.
J'ai dans l'idée qu'elle et moi nous mourrons ensemble, et que c'est l'ange chargé de m'emmener[2].

Éloquence. — Ce qui convient aux assemblées, c'est le grog.
Délayez, délayez.
J'essaie de leur faire avaler de l'élixir; mais quelle grimace elles font!

L'Assemblée actuelle est puissante pour le mal et impuissante pour le bien. Je ne veux pas être le coopérateur du mal, et je juge inutile d'être le collaborateur de l'impuissance.

En ce moment, voici toute ma pensée en deux mots :
La Commune me fait pitié. L'Assemblée me fait horreur.
Pourquoi ?
Parce que l'une et l'autre font rire la Prusse aux dépens de la France.

Paris malade, le monde a mal à la tête.

J'ai cru devoir être présent à la guerre étrangère et absent de la guerre civile.

---

[1] Ces deux derniers noms ont été tracés bien plus tard. Victor Hugo ne prévoyait pas, en écrivant le commencement du titre, les tristes événements qui en dicteraient la fin. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Cette pensée a été développée dans les vers : *A l'enfant malade pendant le siège.* L'ANNÉE TERRIBLE. (*Note de l'éditeur.*)

Le titre du fascicule suivant est donné en fac-similé page 291.

Nous ne relevons ici que trois remarques; la première relative sans doute aux représailles du gouvernement contre la Commune.

Ces façons commodes de laver les crimes ne lavent pas les gouvernements.

On ment sur mon compte. Qu'importe! Voilà plus de quarante ans qu'on m'abreuve de toutes les inventions de la haine. Je bois avec calme ces ciguës et ces vinaigres. Cela passe, et je n'en meurs pas. Poisons inutiles, qui n'aboutissent pas à l'empoisonnement. Je suis le Mithridate de la calomnie.

Le propre de Paris, c'est de tout élever à sa stature, les crimes comme les gloires.

Le premier fascicule de 1875 porte comme titre :

DU 1^er^ JANVIER (MORT DE LEDRU-ROLLIN)
AU 31 MARS (MORT D'EDGAR QUINET).

II

Voici une série de lettres et de documents relatifs au texte extrait des carnets; nous faisons précéder chacun d'eux de la ligne correspondante dans ce volume.

Page 150. — Après le dîner j'ai lu à mes amis les vers qui ouvriront l'édition française des *Châtiments : Au moment de rentrer en France.*

Dès que ces vers furent publiés, Victor Hugo reçut de Jules Ferry la lettre suivante :

« Paris, le 20 octobre 1870.

« J'ai lu tout à l'heure, illustre maître, votre chant de retour. Je ne sais s'il dépasse ou s'il égale les chants d'exil, je sais seulement qu'il a remué le plus profond de mon âme. Il y a vingt ans, vous nous vengiez, et toute la jeunesse d'alors a vécu vingt ans de vos colères. Aujourd'hui votre cœur, pour lequel les ans ne comptent pas, fait éclater cette grande piété que vous avez pour la patrie. Nul plus que vous n'aura aimé la France, et ce sera votre immortel honneur. Nous que le hasard a mis au gouvernail, dans cette tempête, nous devons baiser la main du grand poète, dont l'âme a trouvé cette formule touchante :

« Devant tes fautes, à genoux!

« Je crois que pour sauver la France, tout le secret, c'est de l'aimer autant que vous.
« Votre bien affectionné.

« Jules FERRY. »

Page 158. — Je demandai la grâce de ces malheureux à Louis Bonaparte, alors président de la République.

À LOUIS BONAPARTE [1].

Cinq têtes vont tomber! Non! Point de jours funèbres!
Ne laissez pas sortir l'échafaud des ténèbres.
La guerre dans le sang rallume son brandon.
Prince, des furieux, qu'un noir délire entraîne,
Donnent l'exemple de la haine,
Donnons l'exemple du pardon!

Ne mêlez pas de pleurs à votre aube qui brille.
Faites grâce! La paix de la clémence est fille.
Prince, quand les États, que Dieu veut éprouver,
Dérivent vers l'abîme et sont près d'y descendre,
La justice peut les défendre,
La clémence sait les sauver.

10 mars 1849.

Les peuples ont là-haut un spectateur austère.
Tandis que nous luttons entre nous sur la terre,
Un grand procès s'instruit dans le ciel irrité.
Les juges d'ici-bas reçoivent ce qu'ils donnent;
Prince, quand les hommes pardonnent,
Dieu pardonne de son côté.

11 mars.

Page 160. — Il y a en effet une triple attaque contre le cercle que font les prussiens autour de nous, La Roncière à Saint-Denis...

L'amiral de la Roncière Le Nourry, alors commandant de la circonscription de Saint-Denis, écrivit à Victor Hugo cette lettre :

DIVISION DES MARINS
DÉTACHÉS À PARIS.

«Monsieur,

«On vient de joindre à mon commandement des forts de la marine le commandement de la circonscription de Saint-Denis. C'est une position importante qui a l'avantage d'être à 1,200 mètres des avant-postes ennemis.

«S'il vous plaisait de venir aussi près des prussiens, vous seriez le bienvenu à mon quartier-général à Saint-Denis; je pense qu'ils sauraient respecter le grand poète, et s'abstiendraient pendant votre séjour de toute hostilité.

«Si cette fantaisie vous prenait, veuillez me prévenir la veille pour que je ne m'absente pas. Je serais désolé que vous fissiez le voyage, et que je ne fusse pas là pour vous recevoir.

«Mille respects de votre tout dévoué serviteur,

«DE LA RONCIÈRE LE NOURRY.

«Saint-Denis, le 14 novembre 1870, à la sous-préfecture.»

Au coin de la lettre, cette annotation, de la main de Victor Hugo : «Oui. — Je lui ferai savoir le jour.»

[1] Vers joints au dossier intitulé : *Les Meurtriers du général Bréa.* (*Note de l'éditeur.*)

Page 170. — Un sac d'oignons coûte 800 francs.

Collé sur une page blanche du Carnet, un fragment de journal nous donne ces renseignements :

« Voici, d'après *la Liberté,* un tableau curieux du cours des principales denrées alimentaires, relevé dans la seconde quinzaine de décembre 1870, pendant le siège de Paris, comparé avec le prix moyen de ces mêmes denrées en 1869 :

	PRIX MOYEN.	
	En 1869.	En 187[illegible].
Pommes de terre	1f 00c	20f 00c
Céleri (le pied)	0 25	1 75
Betterave (le kilogr.)	0 20	1 20
Huile d'olive (le kilogr.)	4 00	10 00
Lait (le litre)	0 30	2 00
Beurre frais (le kilogr.)	6 00	70 00
Œufs frais (la pièce)	0 15	2 00
Graisse de bœuf (le kilogr.)	1 30	4 00
Tête de bœuf (le kilogr.)	//	2 50
Lapins	3 00	30 00
Pigeons	1 50	20 00
Poulets	6 00	55 00
Oies	7 00	80 00
Dindons	10 00	90 00

Page 192. — Reçu une lettre de Louis Blanc. Dans les termes les plus amicaux, lui et Schœlcher se séparent de moi à l'occasion de ma protestation.

« Le 6 juin 1871.

« Mon cher Victor Hugo,

« Vous m'avez demandé des nouvelles de Paul Meurice et de Vacquerie. Paul Meurice est ici, hélas ! dans une prison. Quant à Vacquerie, il m'a été impossible de savoir où il était.

« Inutile de vous dire avec quelle ardeur nous voudrions pouvoir, Schœlcher et moi, être de quelque utilité à Paul Meurice. Nous nous sommes adressés au grand prévôt, qui nous a reçus avec beaucoup de courtoisie, mais sans que cette visite ait produit d'autre résultat qu'un permis envoyé à Schœlcher pour Mme Meurice. Car nous n'avons pu, quant à nous, obtenir qu'on nous laissât parvenir jusqu'au prisonnier.

« Comme j'ai cessé de recevoir régulièrement *le Rappel* à dater du jour où les communications ont été coupées entre Paris et Versailles, j'ignore quels sont les articles qui ont donné lieu à l'accusation lancée contre les rédacteurs, mais, par quelques numéros que j'ai eus sous les yeux, j'ai pu juger que, souvent, la Commune avait eu dans les écrivains du *Rappel* des censeurs très sévères. J'ai donc bon espoir, quel que soit l'emportement des colères qui grondent autour de tous les détenus indistinctement.

« De cet emportement, du reste, une preuve cruelle vous a été fournie, mon cher Victor Hugo, même en pays étranger, par l'indigne traitement que vous a valu votre lettre sur l'extradition. Schœlcher, tout en vous serrant tendrement la main, veut que je vous dise qu'il a regretté la publication de cette lettre, qu'il trouve inopportune et dépassant la mesure. Vous l'avouerai-je ? Mon sentiment à cet égard est conforme au sien. Mais qu'on ait vu dans une pareille déclaration une justification d'attentats que vous aviez condamnés avec la toute-puissance de votre génie, avant même ce qui en a été le couronnement affreux, voilà ce qui ne saurait se comprendre, si la violence des sentiments excités par des circonstances aussi horribles n'expliquait beaucoup de choses qui, sans cela, seraient inexplicables !

« Votre ami dévoué,

« Louis Blanc.

« P.-S. Schœlcher m'annonce à l'instant qu'on a demandé la translation de Paul Meurice dans une maison de santé et qu'on est sur le point de l'obtenir. »

Page 212. — On a de bonnes nouvelles de Rochefort. Il a écrit de Canaries à sa fille.

Victor Hugo n'avait pas encore reçu la lettre suivante :

«En mer, 22 août 1873.
«Devant Ténériffe.

«Je voulais toujours vous écrire, cher maître, mais les îles de Ré et de Guernesey étaient assez suspectes l'une et l'autre pour que les moindres correspondances échangées entre elles devinssent immédiatement une question de cabinet (noir). Depuis que j'ai trouvé dans l'*autographe* du sieur Villemessant des fac-similés de mes épanchements de prison, je me suis fait une loi de ne plus exposer mes confidences de famille à aller échouer dans les bureaux de la presse ordurière.

«Il m'est cependant impossible de ne pas vous donner quelques nouvelles de mon affreuse santé qui a subi en mer d'effroyables secousses. J'ai été pendant cinq ou six jours la statue du vomissement. Des soins continuels et réellement touchants de la part de tout le monde à bord m'ont peu à peu retapé l'estomac. Je puis maintenant manger un peu et me tenir debout.

«Nous voilà loin des bonnes soirées de Bruxelles. Votre Charles est mort, je ne suis pas beaucoup plus vivant que lui, et Adam que j'ai vu une heure avant mon départ m'inquiète un peu sur la santé de Victor. Que de séparations et de déchirements ! en être à regretter l'exil !

«Vous vous doutez de l'effet produit sur ma pauvre Noémie par mon embarquement. C'est pour elle surtout que je crains. Je lui écris une lettre presque riante pour la consoler. Si vous la voyez, cher maître, dites-lui de ces bonnes et réconfortantes paroles comme vous seul en trouvez. J'ai confié mes trois enfants à notre excellent ami Edmond Adam. Il sera leur père, et s'il a besoin d'un aide dans ce travail que les circonstances rendent si difficile, je suis sûr que vous serez là. Je compte marier avant peu ma chère enfant. Adam vous racontera tout cela. J'aurais été heureux que vous fussiez son témoin. J'ai hâte de me faire oublier d'elle de façon à souffrir tout seul et à ne pas toujours la savoir de moitié dans mes mésaventures.

«Nous sommes six dans une grande cage, ce qui me permet de me croire encore comme du temps de *la Lanterne* «le lion du jour». Seulement je ne suis plus qu'un lion du Jardin des Plantes. Cette situation ridicule d'un ancien membre du gouvernement français faisant l'ours entre huit mètres de grillages ne me rend ni honteux, ni fier. Elle paraît du reste inspirer à ceux qui me voient plus d'attendrissement que de gaîté.

«Louise Michel est également embarquée sur cette *Virginie* dont je suis le déplorable Paul.

«Je serre dans mes bras toute votre famille, Victor, M^me^ Alice, M^me^ Drouet, la petite Jeanne et mon gros filleul [1] qui doit être merveilleux s'il a continué comme il faisait à embellir tous les jours.

«Je vous embrasse tendrement.

«Henri Rochefort.»

Page 217. — Garibaldi m'écrit; il m'envoie dans sa lettre des feuilles de roses cueillies sur le tombeau de ses filles à Caprera.

Voici cette lettre, nous la donnons telle quelle. Le grand patriote éprouvait une gêne visible à s'exprimer en français, aussi finit-il sa lettre en italien :

«Caprera, 6 Gennajo 74.

«Mon bien cher Hugo,

«J'ai eu deux Roses — Américaine l'une, et à Caprera l'autre. On les trouvait trop belles, trop bonnes. — Moi-même je pressentais la fin précoce de ces boutons de la reine des fleurs. Et l'aile glacée de la mort a flétri ces trop précieuses créatures.

«Sceptique, je dis alors : Ce monde n'est point fait pour les anges, mais pour la canaille ! Vieux cèdre dépouillé de tes jeunes rejetons, tu restes debout avec ton auréole immortelle du génie et la reconnaissance de tous ceux qui ne sont ni imposteurs ni serviles.

[1] Rochefort était le parrain de Georges Hugo. (*Note de l'éditeur.*)

« En vain les reptiles veulent te mordre dans ton pays natal, ils ne trouveront point ton talon, les Thersites — et tout honnête homme dans le monde trouvera toujours dans le colosse de *l'Année terrible* l'Achille de la raison et de la justice.

« Il tempo con sue fredd' ali vi spazza fine la ruine! (Foscoli.)

« E tu, mio carissimo Ugo sai bene; cosa sia la trasformazione della matéria — Oggi, il tuo valoroso ed amato François doma noi, mio caro vecchio. — Non voglio con cio attenuare la grandissima tua perdita.

« Per la vita tuo [1],

« G. Garibaldi. »

« Je vous envoye un bouton de fleur cueilli sur le tombeau de mes deux filles.

« Rose. »

Page 235. — Je suis allé à l'Institut... Élus : Henri Martin, Ernest Renan.

L'année suivante, avant sa réception, Renan écrivait à Victor Hugo :

« Paris, lundi 21 mars 1879.

« Cher et illustre maître,

« Vous avoir pour parrain [2] dans cette solennité littéraire, être assis à côté de vous et vous saluer notre maître à tous, était un honneur pour toute ma vie, et je n'y puis renoncer qu'à la dernière extrémité. Et d'un autre côté, cependant, si jeudi votre voix devait se faire entendre au Sénat, si votre suffrage était nécessaire, comment tout ne s'effacerait-il pas devant cet intérêt majeur? Soyez juge, grand et vénéré confrère. Après la séance de mardi, vous pourrez peut-être voir la durée des débats; après la séance de mercredi, vous le verrez certainement. Aussitôt que vous serez fixé, écrivez-moi : *je suis libre,* et grande sera ma joie, ou bien : *je me dois au Sénat,* et alors je me résignerai, ou plutôt en murmurant un peu je demanderai à un autre confrère de m'introduire. Cette seconde supposition est si pénible que je ne veux pas m'y arrêter. Il nous serait si doux ce jour-là de vous voir parmi nous et de vous fêter!

« Agréez, cher et illustre maître, l'expression de ma vive et haute admiration.

« E. Renan. »

Page 238. — Je suis allé à l'Académie pour Deschanel.

Nous avons retrouvé sur une feuille volante ce portrait d'Émile Deschanel, tracé par Victor Hugo sans doute à l'époque où il votait pour lui, en 1881 :

Émile Deschanel était de l'Université; il fut destitué par un arrêté signé Parieu, et (pour les initiés) contre-signé Cousin. Motifs de cette destitution : fierté et talent. Deschanel fit son devoir au 2 décembre. On l'arrêta, puis on l'exila. Ensuite, à Bruxelles, comment faire pour vivre? Deschanel, de professeur, est devenu orateur. Il a ouvert un nouvel horizon à l'enseignement; il a créé, avec un très grand succès de parole, les conférences, mode de propagande des idées justes et vraies adopté aujourd'hui partout, et dont l'honneur revient à Deschanel. Il est de cette forte race d'esprits qui répliquent à la persécution par la persistance et aux ténèbres par la lumière.

[1] Voici la traduction de ces cinq dernières lignes :

Le temps avec ses froides ailes balaie la fin des ruines! (Foscoli.)

Et toi, mon bien cher Hugo, tu sais bien ce qu'est la transformation de la matière. Aujourd'hui, ton valeureux et aimé François nous domine, mon cher vieux. Je ne veux pas avec cela atténuer l'immensité de ta perte.

Pour la vie à toi.

[2] Victor Hugo et Jules Simon furent les parrains de Renan lors de sa réception à l'Académie française. (*Note de l'éditeur.*)

Page 240. — Les journaux annoncent que j'ai sauvé la vie à cinq des condamnés.

Il s'agissait de nihilistes dont Victor Hugo avait demandé la grâce. *Le Rappel* publia, dans son numéro du 8 mars 1882, cette lettre ouverte à l'empereur de Russie :

Il se passe des faits d'une nouveauté étrange. Le despotisme et le nihilisme continuent leur guerre. Guerre effrontée du mal contre le mal; duel de ténèbres. Par moment une explosion déchire cette obscurité; un instant de clarté apparaît, et il se fait un jour de nuit. C'est horrible. La civilisation doit intervenir.

A cette heure, voici ce qu'on voit : Une obscurité illimitée; au milieu de cette ombre dix créatures humaines, dont deux femmes (deux femmes!) sont marquées pour la mort. Et dix autres sont données à la cave russe, la Sibérie.

Pourquoi?

Pourquoi ce gibet? pourquoi ce cachot? Un groupe d'hommes s'est assemblé. Il s'est déclaré *haut tribunal*. Qui assistait à ses séances? Personne. Pas de public? Pas de public. Qui en rendait compte? Personne. Pas de journaux. Mais les accusés? Il n'y étaient pas. Mais qui parlait? On l'ignore. Mais les avocats? Il n'y avait pas d'avocats. Mais quel code citait-on? Aucun. Sur quelle loi s'appuyait-on? Sur toutes et sur aucune. Et qu'est-il sorti de là?

Dix condamnés à mort. Et les autres.

Que le gouvernement russe y prenne garde.

Il est gouvernement régulier. — Il n'a rien à craindre d'un gouvernement régulier; il n'a rien à craindre d'une nation libre, rien à craindre d'une armée, rien à craindre d'un état légal, rien à craindre d'une puissance correcte, rien à craindre d'une force politique. Il a tout à craindre du premier venu, d'un passant, d'une voix quelconque.

Grâce!

Une voix quelconque, c'est personne, c'est tout le monde, c'est l'immense anonyme. On entendra cette voix; elle dira grâce! Je crie grâce dans l'ombre. La grâce en bas, c'est la grâce en haut. Je demande grâce pour le peuple à l'empereur; sinon je demande à Dieu grâce pour l'empereur.

Victor Hugo.

Page 241. — Je me décide à écrire aujourd'hui à l'empereur d'Autriche...

Victor Hugo avait déjà écrit le 15 décembre 1882 une première lettre pour demander la grâce d'Oberdank, condamné pour avoir lancé des bombes lors de l'ouverture de l'exposition de Trieste. Cette première lettre a été publiée dans la Correspondance. Voici la seconde lettre :

La peine de mort est abolie pour tout homme civilisé.

La peine de mort (avec toutes ses dépendances) sera effacée des codes du vingtième siècle. Il serait beau de pratiquer, dès à présent, la loi de l'avenir.

Victor Hugo.

21 décembre 1882.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

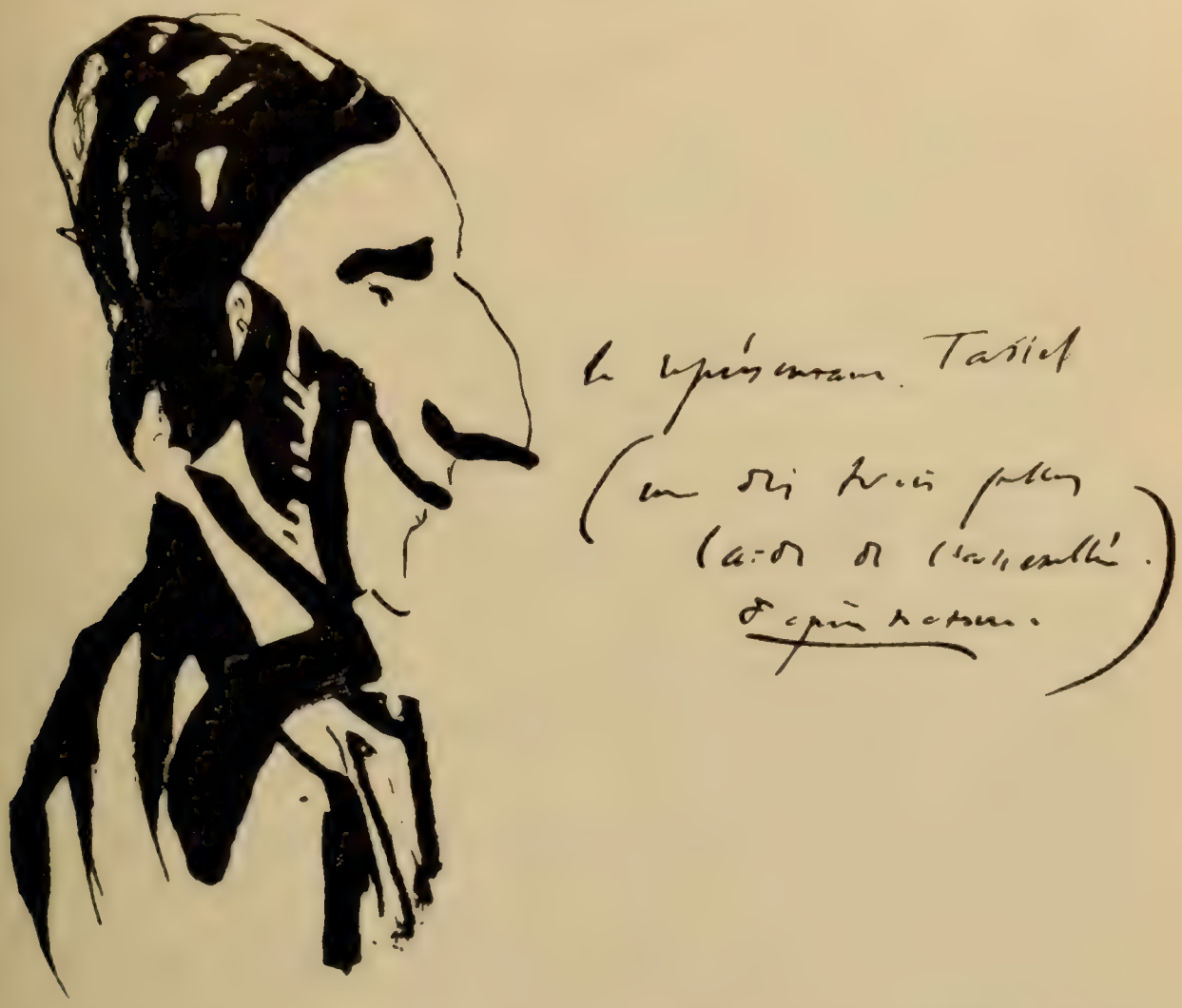
LE MANUSCRIT

DE

CHOSES VUES.

Les manuscrits qui forment le second volume de *Choses vues* ne diffèrent pas de ceux du premier volume ; ils sont moins nombreux puisque à partir de 1868 le texte a été pris dans les carnets. De 1849 à 1867, fort peu de ratures et d'ajoutés sur ces feuillets qui presque toujours sont datés.

Sur l'une des pages du récit que nous avons intitulé *Un dîner chez le roi Jérôme*, Victor Hugo a dessiné ce profil de l'un de ses collègues.



Le dernier récit sur l'exil du roi Louis-Philippe, en juillet 1850, porte en tête cette indication qui annonce l'intention d'utiliser ces pages : *Matériaux. Faits.*

La peine de mort. — Pour ce récit comme pour ceux de *l'Affaire Hubert* et *Tapner*, Victor Hugo a constitué un dossier et écrit le titre sur une chemise contenant cinq feuillets; à l'intérieur de cette chemise est collé un article de journal donnant des détails sur le procès d'un condamné à mort anglais, le journal conclut à une erreur judiciaire; en tête de l'article, Victor Hugo a inscrit au crayon la date *juin 1871*, ce qui fait présumer qu'il aurait relu en 1871 cette *Chose vue* datée du 16 octobre 1851.

L'Affaire Hubert. — Ce manuscrit est sous une double chemise; sur la première on lit :

AFFAIRE HUBERT.

Dossier.

1° Récit;
2° Lettre de Hubert;
3° Document publié par la *Société la Fraternité;*
4° Document publié par la réunion générale des proscrits.

Sur la seconde chemise, il n'y a que cette mention : *Récit. Écrit à la hâte et non revu.*

Nous avons retrouvé parmi les papiers inédits deux petites plaquettes imprimées : le document publié par la société *la Fraternité* et le document publié par la réunion générale des proscrits. Cette dernière plaquette contient le texte de la déclaration de l'espion Hubert; dans le manuscrit de Victor Hugo, en regard de l'alinéa se rapportant à la déclaration de Hubert, nous lisons cette mention : *tâcher d'en avoir le texte.* Voici ce texte, que Victor Hugo aurait publié s'il l'avait eu sous la main :

Le soussigné Hubert vient d'apprendre aujourd'hui par deux proscrits que des mal intentionnés, des médisants, des calomniateurs faisaient circuler sur son compte certaines versions inventées à plaisir, depuis son retour en France.

Hubert, qui est sans crainte et sans reproche, étant pour quitter l'île de Jersey dans l'intention de n'y pas revenir d'aussitôt, tient à ne pas y laisser de mauvais souvenirs; c'est pourquoi, fort de sa conscience, il offre de justifier complètement sa conduite depuis son âge de puberté jusqu'aujourd'hui, et tient à briser par des preuves palpables les efforts des menteurs qui l'attaquent par derrière, lâchement, et dans le but de nuire aux principes pour lesquels il a tant souffert et mourra plutôt que d'apostasier. — A cet effet, il demande à ses compagnons proscrits à Jersey de former, sans distinction de société, un jury devant lequel il comparaîtra avec les infâmes qui le calomnient.

La lumière se fera.

Il demande que tout soit terminé avant vendredi prochain. La justice du peuple doit être prompte.

Salut et fraternité.

Signé : Hubert.

Ce 17 octobre 1853.

Sur Tapner. — Sur le titre et sur la première page, l'indication *Peine de mort* est répétée. Deux croquis au courant du manuscrit, l'un représentant les sept arcades de la cour de la prison, l'autre le hangar où étaient les gibets de Béasse et de Tapner. A la dernière page un plan donnant l'emplacement des tombes dont il est parlé dans le récit et quelques notes utilisées; sous ce plan, collé avec des pains à cacheter, quelques brins d'herbe, une feuille desséchée; au-dessous, cette indication : *Herbe de la fosse de Tapner et notes prises sur les lieux.*

Souvenirs personnels de Bruxelles et de Jersey. — Les neuf fragments de cette division sont tous de papier, d'écriture et de format différents.

Les Carnets sont inégaux, eux aussi, de diverses grosseurs, cartonnés, entoilés, ou en cuir; ceux de 1870 à 1876 sont de simples cahiers de papier à lettres plié en deux, formant des fascicules inégaux qui ne contiennent qu'une partie de l'année; le premier, le plus curieux, août 1870-février 1871, va du 15 août, jour du départ de Guernesey, au 12 février 1871, veille du départ de Paris pour Bordeaux; les notes prises au jour le jour (dépenses, visites reçues, journal) sont précédées d'un cahier ajouté après coup, et contenant les remarques et les pensées publiées aux *Notes complémentaires.*

Avant de quitter Guernesey, Victor Hugo avait fait un inventaire des manuscrits qu'il y laissait, la liste de cet inventaire (une copie faite sous sa dictée) est en tête du premier fascicule; nous ne reproduirons de cette liste que les titres intéressants, car souvent de simples copies sont mentionnées; nous donnons en note la date de publication des manuscrits non parus en 1870 et nous indiquons où l'on peut trouver dans cette édition les Reliquats correspondant aux titres que Victor Hugo n'a pas utilisés.

Les Quatre Vents de l'Esprit [1].

Le poëme *Dieu* (tout le dossier) [2].

La Légende des Siècles (la suite. — Tout le dossier) [3].

Actes et discours de l'exil (dossier qui sera complet en y ajoutant ce qui est dans *l'Homme*) [4].

Le dossier *Comédie* [5].

Le poëme non terminé, provisoirement intitulé : *Religions* [6].

Les Châtiments (tome II) inédits [7].

Le dossier contenant les matériaux des trois recueils projetés : *La Croissance de*
la Pensée.
l'Âme.
la Conscience.
l'Esprit. — Les Profondeurs. — Toute l'âme [8].

Le dossier *Épîtres* [9].

Les *Albums de voyage* [10] et les choses ajournées.

[1] Deux volumes, 1881.

[2] Publié en 1891.

[3] Nouvelle série et tome V et dernier publiés en 1877 et 1883.

[4] Le journal *l'Homme,* fondé par Ribeyrolles, à Jersey. — *Actes et paroles;* a paru d'abord en un volume en 1872, puis en 1875-1876, en trois volumes.

[5] Une grande partie de ce dossier est entrée dans le Reliquat du *Théâtre en Liberté.*

[6] Publié en 1880.

[7] Voir Reliquat des *Châtiments* et *les Années funestes.*

[8] *Toute la lyre,* trois volumes, 1888-1893.

[9] En grande partie dans le Reliquat des *Châtiments.*

[10] Voir *En voyage,* t. II (*Voyages et excursions*).

(*Notes de l'éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le manuscrit de ce qui est écrit de mon *Histoire du 2 décembre* [1].
Beaucoup de dossiers *vers et prose*, ébauches, *Angelo*, avec l'acte inédit [2].
2 décembre. Pièces justificatives [3].
La mer et le vent [4].
Les *Choses de l'Infini* [5].
Liasse de dossiers très importants, *Histoire contemporaine. Faits personnels* [6].
Faits contemporains. Chambre des pairs [7].
Explication sur la vie et la mort [8].
La peine de mort [9].
Empire II. — Histoire. — Faits [10].
Dossier intitulé *Chambre des pairs* [11].
Dossier non trié, *vers et prose.*
Petit dossier intitulé : *Inconvénient de lire des choses inédites.* (Les pauvres gens.)
Dossier bleu. *A trier.*
Autre dossier bleu, plus gros. *Vers et prose. A trier.*
Dieu. Dossier supplémentaire à joindre au grand dossier *Dieu.*
Comédie. Important.
Vers et prose. A relire et à trier.
Dossier triple. *A trier. Vers et prose.*
Ancien dossier non trié. *Très important.*
Belgique. Waterloo. 1861 [12].
Gros dossier daté *22 mai 1864. W. Shakespeare.*
Dossier du chapitre *Londres* à faire (*Le Londres de la reine Anne*) [13].
Dossier *93* [14].
Autre dossier utile pour 93 [15].
Questions sociales.
Science de l'air.
Six petits carnets de notes.
Le dossier du Banquet de Bruxelles [16].
Beaucoup de mes dessins, achevés ou ébauchés.
La collection de *l'Homme.*
Les costumes faits pour mes drames par Boulanger, Delacroix, Devéria, Châtillon, etc. [17].

[1] *Histoire d'un crime*, deux volumes, 1877.
[2] *Angelo*, 4e partie, *Homodei.*
[3] *Histoire d'un crime*, t. II de cette édition.
[4] Chapitre intercalé dans *les Travailleurs de la mer*, pages 326 à 344 de cette édition.
[5] Chapitre publié dans *Post-scriptum de ma vie*, en 1901.
[6] Sans doute *Choses vues*, deux volumes, 1887-1899.
[7] *Choses vues.*
[8] Dossier classé dans *le Tas de pierres*, encore inédit.
[9] Il y a plusieurs dossiers portant ce titre; voir page 79 de ce volume et *Actes et paroles.*
[10] *Histoire d'un crime.*
[11] Compte rendu des séances, *Choses vues*, t. I de cette édition.
[12] Carnet de notes publiées dans *les Misérables*, t. II de cette édition.
[13] *L'Homme qui rit*, Reliquat.
[14] Deux volumes, 1874.
[15] *Quatrevingt-treize*, que nous publierons prochainement dans cette édition, contiendra un Reliquat et des notes.
[16] Banquet offert à Victor Hugo à l'occasion des *Misérables.*
[17] Plusieurs de ces dessins sont à la Maison de Victor Hugo. (*Notes de l'éditeur.*)

Un dossier contenant des liasses sous ce titre : *Questions contemporaines.* (Choses inédites.)

Un dossier relatif aux *Misérables.*

Un dossier *Choses à classer et à garder.*

Journaux utiles à consulter.

Dossier *Cuba*[1]. — Dossier *Slave* et autres pièces.

Plus les copies de *l'Épée, Mangeront-ils? Welff, castellan d'Osbor.*

Cette nomenclature, qui constitue une sorte de document, nous a paru curieuse à reproduire; rien de pareil dans les autres fascicules dont nous ne donnons pas la description, qui serait, par ses répétitions, fastidieuse : les comptes, les secours, s'y mêlent aux nouvelles reçues de France, aux réflexions sur son entourage, aux remarques sur les saisons; nous en avons extrait de nombreux passages, mais le texte est ici seul intéressant; écrit au jour le jour, il ne comporte aucune rature, aucun ajouté.

[1] *Actes et paroles.* (*Note de l'éditeur.*)

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *CHOSES VUES.*

Le premier volume de *Choses vues* abonde en détails sur tout le règne de Louis-Philippe; le second volume ne nous donne qu'un Louis Bonaparte incomplet, un Louis Bonaparte à son aurore, le Louis Bonaparte qui, en dépit de ses équipées passées, obscurcissant, par son effacement volontaire et le prestige de son nom, le jugement d'hommes qu'on aurait crus plus perspicaces, avait réussi à conquérir la présidence de la République, à préparer victorieusement son coup d'État et à réaliser les folles et coupables espérances amorcées par les aventures de Strasbourg et de Boulogne.

Les débuts du président Louis Bonaparte, ses tentatives pour grouper autour de lui les hommes des divers partis, pour dissiper toutes les défiances en protestant de son attachement aux institutions républicaines sont retracés par Victor Hugo avec une rigoureuse précision. Les faits les plus menus sont fidèlement recueillis, et ils ne sont pas indifférents, car, en les lisant attentivement, ils nous éclairent, en partie, sur les illusions singulières auxquelles s'abandonnaient tant d'hommes politiques sur le compte du chef de l'État. Victor Hugo note très scrupuleusement ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu; sa mémoire ne saurait le trahir puisqu'il écrit aussitôt toutes les conversations qu'il a eues soit avec le président, soit avec des membres de la famille impériale, soit avec des ministres. Il veut être un simple témoin, mais il est déjà un témoin un peu soupçonneux par le soin même avec lequel il relate des confidences parfois troublantes sur les tendances du nouveau régime; ce n'est pas de l'histoire arrangée, maquillée, c'est de l'histoire vue dans les coulisses et racontée par des hommes qui approchent le président et viennent confier à Victor Hugo soit les faits dont ils ont été les témoins, soit les impressions que ces faits leur inspirent. En réalité, c'est un véritable journal tenu avec soin.

Lorsque le coup d'État éclate, ce journal n'est pas interrompu, Victor Hugo persiste à consigner, au jour le jour, toutes les phases de la résistance, soit dans les réunions des représentants restés libres dont il est un des orateurs les plus ardents et les plus écoutés, soit sur les barricades. Ce sont bien toujours des choses vues et vécues; elles ne seront utilisées que dans son *Histoire d'un crime*, mais cette fois rédigées, coordonnées, développées, commentées.

Puis vient l'exil. Tous les liens sont forcément brisés. Que pourrait conter Victor Hugo puisqu'il sait seulement par les journaux ce qui se passe dans son pays? Il ne sort plus, il ne voit personne, il se consacre tout entier à son travail; et même les rares *Choses vues* écrites pendant l'exil ont une affinité avec son œuvre, comme l'affaire Hubert, sorte de morceau détaché de l'*Histoire d'un crime*, ou *Tapner*, sorte d'épilogue du *Dernier jour d'un condamné*. Nous ne trou-

vons que quelques pages sur la proscription. Tout ce qui remplissait jadis sa vie est détruit. Son théâtre est interdit en France. Si l'exilé se mêle encore à la politique, c'est pour défendre la vie d'un condamné, l'indépendance d'un peuple opprimé, ou le droit et la justice. Ses relations avec l'Académie sont rompues, pas complètement cependant, car des candidats, par un sentiment de déférence qui les honore, ne pouvant rendre la visite traditionnelle à l'exilé, lui adressent des lettres de regret et de sympathie. Voici la lettre du duc Albert de Broglie :

Monsieur,

Candidat à l'Académie française pour la place laissée vacante par la mort du Père Lacordaire, j'ai le regret de ne pouvoir me conformer à l'usage, en venant personnellement vous demander de m'être favorable. Vous me permettrez cependant de saisir cette occasion pour vous exprimer toute la sympathie que m'ont inspirée les injustices qui vous ont frappé, et dont vous prolongez, en ce moment encore, la rigueur par un dévouement volontaire.

Veuillez agréer, Monsieur, les assurances de ma haute considération.

Albert de Broglie.

Paris, 16 janvier 1862.

Puis une lettre de Littré qui, attaqué violemment par l'évêque Dupanloup, ne fut pas élu, et n'entra à l'Académie française que huit ans plus tard, en 1871, malgré la protestation de l'évêque d'Orléans qui donna bruyamment sa démission.

Paris, le 17 février 1863.

Monsieur et illustre confrère,

Je remplace par une lettre la visite de candidature que je ne puis faire à l'exilé volontaire de Guernesey; je me serais fait un grand honneur de lui porter les deux volumes sur l'histoire de la langue française que je lui ai envoyés il y a quelque temps, et un premier fascicule d'un dictionnaire de la langue française que je prépare depuis vingt ans et que je lui envoie présentement. Ce sont des œuvres d'érudition sans doute; mais c'est de l'érudition en fait de langue française. Ce qui, dans ma pensée, m'a autorisé à solliciter le suffrage de l'Académie. Si vous avez jamais quelque curiosité de tourner les feuillets de ce dictionnaire, vous y rencontrerez plus d'une fois votre nom. Il est entré dans mon plan de citer; et de beaux vers de Victor Hugo tiennent leur place parmi mes autorités.

Agréez, Monsieur et illustre confrère, l'assurance de ma haute considération.

E. Littré.

Citons enfin cette lettre du poète Auguste Barbier :

Paris, 20 avril 1869.

Monsieur et illustre maître,

Il est probablement à votre connaissance que je me présente à l'Académie française pour occuper l'un des fauteuils laissés vacants par la mort de MM. Viennet et Empis. Ne pouvant aller à Guernesey vous faire ma visite d'usage, permettez-moi d'accomplir ce devoir par quelques mots écrits et par l'envoi à votre adresse du plus marquant de mes ouvrages, mes *Iambes et poëmes.*

Quoique loin de la terre natale, Monsieur, vous y êtes présent en esprit. La fécondité de votre imagination s'y épanche en œuvres grandioses et saisissantes et toujours vous nous charmez, toujours vous nous remuez. Il m'eût été très agréable de profiter de l'occasion de ma candidature pour m'entretenir un moment avec vous et pour conquérir personnellement votre intérêt. Cet avantage je ne l'aurai point. Je me console, toutefois, de ma mauvaise fortune en pensant que si le grand poëte est hors de son milieu naturel, Paris et la phalange académique, on peut dire militairement de lui : absent pour le service de la liberté. Et ce n'est pas sa moindre gloire que d'être le champion toujours actif et toujours puissant d'une si belle cause.

Veuillez, Monsieur et illustre maître, agréer l'expression profonde de mes regrets et l'assurance de mes sentiments de haute considération.

Auguste Barbier.

Nous avons expliqué pourquoi la période de l'exil était pauvre en *Choses vues*. Mais, dira-t-on, il y a les Carnets; c'est bien là un journal quotidien ? Oui, sans doute, mais, jusqu'en 1870, les Carnets relatent surtout les tâches journalières, les renseignements sur la marche du travail et les correspondances avec les éditeurs, documents qui ont été ou seront reproduits dans nos historiques.

Une partie importante de ce volume est pourtant constituée par les extraits des Carnets.

Paul Meurice en avait fait paraître des fragments, se conformant au désir exprimé par Victor Hugo, dans son Carnet de 1859. Il avait donné quelques pages sur le siège de Paris en 1870-1871 et les débuts de l'Assemblée nationale à Bordeaux. Son intention avait été de poursuivre cette publication dans un troisième volume de *Choses vues*. Mais, lorsqu'il traça le plan de cette édition, il considéra qu'il était préférable de l'enrichir, en y introduisant des pages inédites.

Nous avons donc complété les extraits des Carnets dans la période de 1870-1871, et nous avons conduit cette publication jusqu'aux dernières années de la vie du poète, nous attachant à ce qui pouvait avoir un caractère historique, anecdotique et biologique. Un choix en effet s'imposait. Il y a de menus détails qui intéressent seulement celui qui les rapporte et ceux qu'ils concernent. Cependant nous avons reproduit quelques récits de la vie intime du poète, de ses joies et, hélas ! le plus souvent de ses douleurs, puis la nomenclature des faits : des jugements en quelques lignes sur les hommes et les événements, les conversations échangées avec des personnages politiques et de grands écrivains, les anecdotes sur le théâtre, les petites intrigues parlementaires et académiques.

Sans doute, dans ses Carnets, Victor Hugo ne donne pas aux événements les développements qu'il leur consacre dans toute la période avant l'exil lorsqu'il écrit sur des feuilles volantes; c'est qu'à son retour en France il est sollicité par tant d'occupations diverses qu'il n'a pas toujours le temps de tenir au courant son journal, même d'écrire les quelques lignes habituelles. La politique lui prend toutes ses heures, le condamne parfois à négliger son travail, l'empêche même d'assister aux répétitions des reprises de ses drames; et cette politique qui, à une autre époque, nous avait valu tant de *choses vues* exigea, après la rentrée en France, non seulement le sacrifice de nouvelles *choses vues*, mais celui de nombreuses œuvres conçues, et que ses devoirs de représentant, devenus plus impérieux, l'empêcheront d'accomplir. En effet, à dater de janvier 1876, lorsqu'il fut élu sénateur de la Seine, s'il ne cessa de publier chaque année une œuvre, plusieurs d'entre elles étaient de date ancienne et quelques autres de date récente, mais antérieures à 1876. Aussi les *Choses vues* sont forcément empruntées aux Carnets et, d'année en année, elles revêtent le caractère d'instantanés. Ce n'est souvent que le cri de douleur d'un homme qui se livre tout entier à sa sensibilité, éprouvant une sorte de soulagement à épancher dans ses Carnets les souffrances qu'il ne confiait ni à sa famille, ni à ses amis. En réalité, les Carnets des dix dernières années ne sont qu'une sorte de mémorandum. C'est probablement ce journal qui lui aurait fourni des points de repère pour écrire un volume projeté qu'il intitulait : PAGES DE MA VIE.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Ayant été amené à refondre les deux volumes primitifs de *Choses vues* afin de respecter l'ordre chronologique, nous avons dû grouper dans cette revue les articles publiés sur la première et sur la seconde série; la lecture en sera plus saisissante et plus claire, les deux critiques se complétant l'une par l'autre et donnant ainsi une impression sur l'œuvre tout entière.

Victor Hugo a eu la bonne fortune de recueillir des louanges unanimes; ce n'est pas un mince honneur, car il se présentait sous un aspect inconnu, il devenait journaliste et devait être jugé par des journalistes qui jouissaient de l'autorité nécessaire pour se prononcer sur la valeur et les mérites de leur nouveau confrère. On dit volontiers que les journalistes ne sont pas toujours équitables envers ceux qui n'appartiennent pas à la profession. Ils se sont bien vengés de cette petite calomnie, non seulement en prodiguant leurs éloges à *Choses vues*, mais en regrettant que Victor Hugo n'ait pas donné au journalisme une part plus grande dans son œuvre et dans sa vie. C'est qu'en effet il a — et nous parlons ici du journaliste qui voit et qui raconte les événements — des dons précieux. Il prête aux hommes et aux choses un singulier relief et une vive intensité; ce n'est pas une simple photographie par l'exactitude et la minutie des détails, c'est une photographie vivante, car il donne à tous les personnages qu'il met en scène, non seulement la vie physique, mais il découvre leur âme et leurs pensées. Il les prend sur le vif, dans un style sobre, net, concis. Ce n'est pas notre appréciation personnelle que nous apportons ici, c'est le résumé des articles qu'on va lire. Tous les écrivains sont d'accord pour admirer ce peintre prodigieux qui sut non seulement donner des couleurs exactes à ses tableaux, mais encore les animer et qui, selon la juste remarque de Gaston Deschamps, emmagasina « une incroyable quantité de couleurs et de formes, de spectacles charmants ou de visions terribles, les saynètes de la vie quotidienne ou les tragi-comédies de l'histoire ».

Le Figaro.

Philippe Gille.

Les exécuteurs du testament littéraire de Victor Hugo feront paraître demain, à la librairie Hetzel-Quantin, un livre intitulé *Choses vues,* et qui révélera un Victor Hugo inattendu et nouveau. L'auteur de *la Légende des Siècles* et des *Châtiments* n'a plus d'étonnements à nous donner, et *Toute la lyre,* son chef-d'œuvre posthume, dit-on, ne fera que consacrer une fois de plus la gloire du plus grand des poètes.

Mais je le répète, ce n'est pas de ce Victor Hugo là qu'il s'agit aujourd'hui; ce n'est pas l'homme statue, c'est l'homme vivant, intime, sans auréole, avec un crayon et un calepin. C'est un bon bourgeois qui, dépouillant le poète, court la ville le nez au vent, prenant indistinctement une note sur des faits insignifiants, mondains de son époque, consignant aussi sur ces feuilles volantes les grandes aventures de son temps. Son langage a toujours les proportions des faits qu'il enregistre, et s'il s'élève d'un ton en nous parlant des funérailles de Napoléon, des procès Teste et Cubières, Choiseul-Praslin, du cachot de Marie-Antoinette à la Conciergerie, il redevient pittoresque, léger, spirituel devant tel ou tel épisode de la vie parisienne.

Victor Hugo, homme de génie, est connu, admiré du monde entier; presque personne

ne le sait parisien, homme d'esprit. C'est là qu'est la révélation. Une vue d'ensemble sur le livre en dira plus que je ne saurais faire.

Après avoir cité plusieurs fragments de *Choses vues*, le critique conclut :

Il est permis à tout le monde de prendre des notes et de les rédiger, il n'était donné qu'à Victor Hugo de voir et de faire voir tant de choses en quelques minutes, par quelques mots. C'est pour moi ce qui ressort de ce volume fourmillant de faits et que je viens de lire d'un trait comme le roman le plus émouvant, le plus attachant. Il est vrai que ce volume n'est autre chose que de l'Histoire, histoire d'autant plus intéressante que c'est celle de nos mœurs, de notre pays.

Le Gil Blas.

Louis Ulbach.

Ce livre comptera parmi les plus intéressants, les plus étranges de toute l'œuvre de Victor Hugo. Ce n'est pas l'éloquence qui étonne plus que d'habitude. Ce n'est pas l'émotion héroïque ou sentimentale qui surprend davantage. C'est, puisqu'il faut employer une fois en bonne part le mot banal, c'est le *naturalisme* de ces impressions vives, de ces croquis faits devant l'acte, le paysage, le monument, l'homme, et jamais Victor Hugo n'eut plus de puissance, plus de verve artistique que dans ces notes d'albums, pour ainsi dire, qu'il entassait chaque jour, chaque soir, et dont la vérité splendide serait une démonstration du génie, s'il restait une preuve à faire.

Mais l'intérêt profond et psychologique c'est, je le répète, dans cette spontanéité, dans cette sincérité d'intention et d'effet.

Il n'y a plus de mise en scène calculée pour le lecteur. Victor Hugo gardait ces fragments pour les coudre à d'autres œuvres, peut-être les gardait-il tout à fait pour lui. C'est donc l'intimité de son esprit et de son cœur que nous avons là. Si l'on sent l'artiste merveilleux, c'est qu'il est impossible de dédoubler l'homme et que le naturel le plus imprévu est, sous sa plume, aussi rayonnant que l'effet le plus calculé.

L'Événement.

Georges Duval.

Choses vues, on le sait déjà, est un recueil d'impressions intimes. Il n'était peut-être pas destiné au public. Dans plusieurs phases importantes de sa vie, Victor Hugo a pris la plume, comme un peintre aurait pris son crayon; n'ayant pas le temps de remplir une toile, il s'est contenté d'esquisser sur un album. Quelques traits par-ci par-là, le bonhomme est campé. Dix lignes donneront une idée de la perspective. Seulement il est arrivé pour Victor Hugo ce qui est arrivé pour tous les grands peintres. Si simplifiée qu'elle fût, son esquisse devait avoir l'importance d'une œuvre.

J'ai éprouvé à la lecture de *Choses vues* la même impression qu'en étudiant certains croquis de Delacroix. Cela paraît tout d'abord vague, quelquefois impénétrable. Et puis — c'est là une des magies du dessin — la forme se dessine de plus en plus nette. Bientôt, dans ce fouillis de lignes enchevêtrées les unes dans les autres, comme au hasard, semblables aux ronces des lisières, vous retrouverez non seulement les contours, mais tout le génie de la composition. Enfin, comme s'il s'était souvenu que c'est frapper l'art au cœur que de séparer le dessin de la couleur, par un phénomène échappant à l'analyse ce tracé noir s'estompe, se nuance, se colore, devient éclatant. Sur la turbulence des mouvements rugit la férocité de la brosse, les costumes ruissellent de lumière, la touche flamboie, le galbe se profile avec une élégance antique, certains portraits semblent avoir été taillés dans le marbre éthéré de l'apothéose.

Victor Hugo, c'est une banalité de le répéter, — mais les dévots ne prient-ils pas tous les jours? — n'était pas seulement un grand peintre, mais encore un grand penseur. Miroir sensible où tous les événements de ce siècle sont venus se réfléchir, il les a analysés en les reproduisant. Quoi de plus intéressant que de connaître l'opinion d'un tel homme sur un fait si menu qu'il soit. Du reste, il n'y a pas plus de menus faits dans la vie, qu'il n'y a de petites manifestations dans la nature. Tout se tient, tout s'enchaîne. Le brin d'herbe a l'importance du cèdre. C'est vous dire l'intérêt qui existe à lire l'auteur écrivant indistinctement sur

Balzac ou Napoléon, racontant un épisode littéraire ou politique, faisant défiler des hommes en vue, appréciant une question littéraire, commentant le passé, jugeant le présent, empiétant quelquefois sur l'avenir et, chose curieuse, ne cessant jamais d'être lui-même.

Le Moniteur universel.

Édouard Thierry.

... Quels souvenirs m'a rappelés le nouveau volume de l'illustre écrivain, recueilli et publié ces derniers jours par ses fidèles exécuteurs testamentaires!

Nulla dies sine linea, pas un jour qui n'eût sa ligne, c'était la devise du maître des maîtres.

... Ah! que cela fait du bien à ceux qui avaient perdu leur poète de le retrouver après un si douloureux éloignement et de se retrouver eux-mêmes avec lui, de l'aimer sans y faire effort, sans s'y contraindre, ni se reprocher en même temps de l'aimer trop et de moins l'aimer! Le voici touchant et touché, presque sans haine et la mansuétude au cœur.

Des deux voix que Victor Hugo avait tour à tour en parlant, la voix sombre du tribun menaçant, et la voix qui parle du cœur au cœur dans l'intimité, c'est surtout l'organe lumineux et ami qu'il conserve.

Sa prose rythmique est souple et aisée. Elle récite comme le vers de *Cromwell* et des *Feuilles d'automne.* Elle cherche moins la couleur que la limpidité. Elle est sincère. Elle agrandit le sujet quand il est grand; mais elle ne surfait rien et n'exagère pas. Le poète est fidèle à ses traditions de famille et à l'enthousiasme de sa jeunesse.

Le critique cite *les Funérailles de Napoléon* et ajoute :

Quelle image! Et quelle vérité dans quelle poésie! Le moment est venu plus tard où Victor Hugo a été à son tour cette torche ardente qui traîne l'acclamation déroulée en fumée derrière elle.

Paris illustré.

Saint-Juirs.

Une heureuse fortune fait revivre chaque année Victor Hugo par la publication de ses œuvres posthumes. Dans son grand atelier littéraire, au fond des coffres, les privilégiés à qui il a légué sa volonté suprême ont trouvé intact un immense trésor de manuscrits inédits.

... *Choses vues!* Ce titre n'est pas une promesse vaine. Le volume ne contient en effet que des pages écrites sur les hommes et les choses que Victor Hugo a réellement connus, sur les drames ou les comédies de la vie auxquels il a été mêlé intimement, depuis 1838 jusqu'en 1875. Le grand poète a beaucoup retenu, non seulement parce qu'il a beaucoup vu, mais parce qu'il a bien vu. Presque toujours, c'est l'œil qui fait l'artiste. Chez Victor Hugo, la vision est extraordinairement fidèle et pénétrante. Son regard embrasse les surfaces sans en omettre aucun détail typique; mais, s'il ne se contente pas de la possession complète des apparences, il s'enfonce profondément et atteint l'au-delà. Il n'y a pas à mettre en doute la parfaite exactitude des tableaux qu'il peint dans leur vérité matérielle et morale, avec un style toujours proportionné au sujet, avec un esprit toujours en éveil, avec une âme souvent attendrie. Ces copeaux ajoutent à l'œuvre considérable et diverse de Victor Hugo une note de plus, et, après avoir admiré le poète dans *la Légende des Siècles,* le philosophe dans *les Misérables,* l'artiste dans *Notre-Dame de Paris,* le satirique dans *les Châtiments,* le conteur dans le *Voyage aux bords du Rhin,* le dramaturge dans *Hernani,* nous voyons le puissant créateur de tant d'œuvres diverses nous apparaître sous un aspect absolument nouveau dans *Choses vues.* C'est un Saint-Simon qui a écrit ce livre, un Saint-Simon qui possède au suprême degré ce qui manquait au duc quand il écrivait ses mémoires : le cœur. Victor Hugo est un Saint-Simon ému.

Le livre est beau de la plus haute beauté parce qu'il est humain. Un souffle généreux le traverse. Il offre le double attrait des mémoires et du journal intime. Mais quel journal que celui-là, à la fois simple et génial, et quel maître journaliste que Victor Hugo!

... Je voudrais reproduire entièrement la conclusion de ce beau livre, c'est une page admirable où Victor Hugo énumère tous les personnages qui lui ont fait l'honneur d'entrer dans sa maison. Ce sont des rois et des empereurs mêlés à de simples artisans, des ma-

réchaux et des sergents, des princes et un cordonnier, toute la bigarrure humaine. Et le poète conclut, après avoir vu tous ces hommes, qu'il n'y a qu'«un homme». Il n'y a aussi qu'une chose devant laquelle on doive s'agenouiller : la bonté. Le génie et la bonté, c'est Victor Hugo tout entier.

Le Gaulois.

POPINOT.

... Victor Hugo faisant du reportage pour son compte personnel, *interviewant* les hommes de son temps et, souvent, se confessant lui-même à la fin de la journée : voilà ce qu'on trouve dans ce volume inattendu, unique dans l'œuvre qu'il continue et par lequel ce qu'on a appelé naturalisme fait invasion dans le castel du romantisme.

Avoir vu, c'est le privilège de ceux qui ont vécu ; et ceux qui ont vécu, vu et retenu sont de plus en plus goûtés, à mesure qu'ils se font plus rares dans ce XIX^e^ siècle parvenu au dernier quart de sa course.

... Il y a là une disposition d'esprit curieuse à signaler, plus commune aujourd'hui peut-être qu'à d'autres époques où l'on aimait mieux regarder devant que derrière soi. Comme on n'a pas de l'avenir des perspectives bien tentantes, comme l'espérance ne paraît pas destinée à avoir le dessus dans son duel toujours pendant avec l'anxiété de l'inconnu, on se tourne volontiers vers le passé et l'on demande jusque dans ses plus petits détails et ses moindres miettes le récit à ceux qui l'ont pu voir. Il arrive même que plus les miettes sont petites, intimes, familières, ramassées sur quelque coin de la table, dont l'histoire proprement dite n'a daigné apercevoir que les gros morceaux, plus elles sont recherchées des gourmets.

Le volume de *Choses vues* arrive donc absolument à l'heure où il pouvait être le plus fêté.

... Ceci est, proprement, le journal de Victor Hugo.

Les pages s'y suivent diverses et inégales, allant du premier-Paris aux faits divers, en passant par les échos. La chronique judiciaire de la Chambre des pairs, où l'on sait que le poète avait été appelé par ordonnance royale datée de 1845, y tient une large place. Les craquements et les scandales des procès Teste, Cubières, Praslin, annonçaient la tempête où périt le bâtiment.

Le Charivari.

Pierre VÉRON.

Avec Victor Hugo, il faut s'attendre toujours à de nouvelles surprises.

On croyait, certes, que le maître des maîtres avait, dans tous les genres, donné la mesure de son génie immense, de son infinie fécondité et de ses aptitudes quasi immortelles.

Et voilà qu'après sa mort un volume paraît, qui étonne et qui charme, en dehors de tout ce qui avait chez lui charmé et étonné.

Ce volume, c'est celui qui vient de paraître sous ce titre d'une simplicité voulue, qui précise bien ce que le grand écrivain a voulu faire.

Ce ne sont pas des *Mémoires* au sens banal du mot.

Victor Hugo n'avait pas à faire concurrence à ceux qui, n'étant rien ou presque rien par eux-mêmes, ont besoin de vivre aux dépens des autres et les débitent en tranches d'anecdotes.

Ce ne sont non plus les commentaires d'un siècle semblables à ceux que Chateaubriand délaissé remplit de sa personnalité chagrine et envahissante.

Rien que des notes, et quelles notes!

Au jour le jour, Victor Hugo les a écrites sous l'impression des événements ou des rencontres qui l'avaient frappé.

Il y a là des récits merveilleux, écrits par un reporter de génie. Il y a des tableaux tracés par le pinceau d'un admirable peintre.

Il y a du cœur, il y a de l'esprit.

MM. Vacquerie et Paul Meurice, qui poursuivent avec un dévouement filial la publication des œuvres posthumes d'Hugo, ont choisi avec un goût sûr tous ces fragments d'un intérêt égal et d'un ton varié.

Le Radical.

Georges LEFÈVRE.

Il y a longtemps déjà que tout le monde a constaté la prodigieuse variété du génie de

Victor Hugo, si diverse et si complexe : *Choses vues* en est un nouvel exemple. Après la formidable envolée lyrique de *la Fin de Satan,* voici que nous rencontrons un volume charmant, lyrique et familier.

C'est Victor Hugo qui nous raconte des histoires, et quelles histoires! C'est dans sa vie elle-même que nous pénétrons, dans sa vie de tous les jours, simple et profonde. Nous nous asseyons près de lui à sa table de travail, nous l'accompagnons chez les personnages en vue du moment; il nous les dépeint, il les fait parler, il nous les explique. En deux traits de plume, il nous en fait de curieux et inaltérables portraits.

Pauvres grands hommes du moment, dont nous savons à peine les noms, et que la postérité n'aurait sans doute jamais connus si Victor Hugo ne les avait tirés de l'oubli et éclairés comme d'un reflet de son impérissable gloire.

... Il y a, dans *Choses vues,* un certain nombre d'épisodes qui m'ont plus violemment attiré et ému en ce qu'ils se rapportent à ma spécialité professionnelle. J'entends parler de ceux où Victor Hugo s'est fait chroniqueur judiciaire.

Tous les grands procès criminels et politiques de l'époque sont là : l'affaire Fieschi, l'attentat de Lecomte, l'attentat de Joseph Henri, le procès Teste et Cubières, celui du duc de Praslin et enfin un procès d'une autre nature devant un tribunal exceptionnel, le jugement et l'exécution morale de l'espion Hubert par les proscrits de Jersey.

Ce qu'il y a d'art, de vérité, de puissance dramatique et d'intensité d'émotion dans ces comptes rendus est simplement incroyable. Ce n'est plus une narration, c'est une résurrection même des audiences.

Tous les accusés, les fous comme Joseph Henri, les criminels odieux comme le président Teste ou l'espion Hubert, réapparaissent aussi vivants qu'au jour des débats, chacun avec sa physionomie propre, avec sa manie particulière ou son tic spécial; et, autour d'eux, la foule des assistants qui les contemplent, les témoins qui les chargent ou les excusent, les juges qui tiennent leur sort entre leurs mains, les impressions fugaces et changeantes de l'audience, les hésitations du verdict, tout cela est mis en lumière avec une incomparable grandeur.

Et comme tout le milieu ambiant est bien nettement contemporain des personnages de premier plan! Comme à travers les caractères communs et invariables engendrés par les mêmes fonctions on aperçoit le tempérament propre de chacun!

C'est un modèle inimitable, hélas! que Victor Hugo nous a mis sous les yeux; mais s'il nous est interdit d'en approcher jamais, au moins pouvons-nous nous en inspirer. Nous ferons ainsi plus grand, plus sincère et plus humain.

L'Écho de Paris.

E. Lepelletier.

Ce livre est une surprise. Il ne figurait pas, que je sache, dans l'alléchante nomenclature des œuvres premières que tant de fois nous lûmes dans *Profils et grimaces,* il y a bientôt vingt ans, impatients de l'avenir, nous demandant, non sans une intime angoisse, s'il nous serait donné de vivre assez pour connaître un jour tous ces beaux poèmes mystérieusement gardés avec les « seis llaves » du poète espagnol : la *Fin de Satan, Toute la Lyre* et ce *Dieu* énigmatique. Nous ne nous attendions pas à trouver un jour dans Victor Hugo un journaliste. Il nous avait bien appelés ses « confrères » à l'un des derniers banquets auquel, sous sa présidence, nous bûmes à sa vieillesse si glorieuse, à sa gloire toujours jeune, mais nous n'avions pas prévu qu'il viendrait à nous autrement que dans une allocution bienveillante, en manière de compliment!

C'est cependant du journalisme — supérieur, il est vrai, intense de pensée et magistral de forme, — mais du journalisme quand même que cette suite de tableaux comme la mort du duc d'Orléans, le procès de Fieschi, les funérailles de Napoléon. C'est presque du reportage et de l'interview dans un dîner chez M. de Salvandy, une visite à la Conciergerie; mais quel reporter! Il prend ses notes avec le burin de Tacite et va voir ses modèles dans un fiacre auquel Pégase est attelé.

Les *Choses vues* ont été visibles pour le poète de 1838 à 1875, faisant ainsi suite à ce curieux recueil de *Littérature et philosophie mêlées,* seul volume de son œuvre auquel puisse être rapporté le présent livre. Ces tableaux, ces scènes,

ces croquis, ces indiscrétions, ces impressions, ce sont les petites épopées d'un quart de siècle, la légende du XIX^e^ siècle.

Les choses que Victor Hugo a voulu voir et qu'il nous évoque sont toutes caractéristiques et variées. Le contraste y est permanent. C'est une galerie où chaque toile accrochée a sa valeur et fait saillir en relief la toile voisine. Les morts célèbres, les grands bouleversements politiques, les attentats, les procès mémorables y accompagnent les portraits, les anecdotes, les croquis de la rue, les impressions de la vie mondaine. Victor Hugo, annaliste, même lorsqu'il apparaît familier, presque bonhomme, quand il nous dit simplement ce qu'il a surpris en passant, ce qu'il a entendu dans la foule, ce qu'il a obtenu en questionnant l'égout après avoir interrogé le palais, demeure Victor Hugo épique. Il va, vient, s'arrête, flâne, muse, tournaille, les mains dans les poches, à travers Paris et son siècle, comme dans son appartement; tout à coup il se dirige vers une fenêtre et l'ouvre : vous croyez qu'elle donne sur quelque jardin ? — elle donne sur l'infini.

L'Indépendance belge.

Gustave FRÉDÉRIX.

... Ces mementos, annotations, croquis ayant été mis sur papier par la main de Victor Hugo, sont du reportage où les faits prennent relief et se colorent par la vision et le style de Victor Hugo. C'est du naturalisme, a-t-on déjà dit, et voilà certes des documents comme on en réclame aujourd'hui, des documents pris aux meilleurs moments, où ont été consignées des paroles d'acteurs et de témoins des événements. Seulement celui qui tenait la plume n'est pas un greffier impersonnel; sa plume comme son encre se reconnaissent entre toutes.

Tant mieux. Si impersonnel, du reste, que soit un greffier, il pèse toujours un peu sur son procès-verbal, dans l'emploi de ce mot-ci au lieu de celui-là, et il y a plusieurs façons d'être exact et précis. Les choses vues par un certain œil sont autres que les mêmes choses vues par un autre œil. C'est tout bénéfice, par conséquent, que toutes les choses vues par Victor Hugo aient l'éclat, l'arête vive que tous les objets prennent sous son regard.

... Les scènes souriantes, les portraits en deux ou trois touches, les anecdotes, les dialogues charmants abondent dans ce livre de notes au crayon où le génie fait des siennes à tout coup. Quelle jolie boutade que celle de Béranger, agacé de sa popularité.

On se laisserait aller à citer bien d'autres pages, des plaisantes, des dramatiques, des scènes de passion, des dialogues, des portraits. Il y a tout un roman de coquetterie cruelle et de câlinerie tendre chez la femme, de souffrance enivrée chez l'amant et qui est intitulé : *D'après nature.* C'est d'une poésie délicieuse avec la plus hardie réalité. Voilà du naturalisme, avec tous les dehors et toutes les profondeurs de la nature. Les *Choses vues* par Victor Hugo étonneront, charmeront toutes les sortes de lecteurs, les frivoles et les graves, les femmes et les poètes.

Le Siècle.

Adolphe MICHEL.

Choses vues. Un nouveau livre de Victor Hugo, un des plus étourdissants de son œuvre immense et, à coup sûr, un des plus inattendus, Victor Hugo chroniqueur, Victor Hugo faisant du «reportage» sur les événements du jour!

Il est vrai que ce reportage est le plus souvent une page magistrale d'histoire. De l'histoire représentée par un puissant coloriste auquel aucun détail n'échappe, et interprétée par un penseur plein de pitié pour les douleurs qu'il rencontre, pour les catastrophes dont il est le témoin.

... On trouve dans ce volume une variété de ton bien faite pour déconcerter ceux qui reprochent parfois à Victor Hugo une certaine monotonie. Il n'y a pas d'esprit qui s'assouplisse aussi aisément que cet incomparable esprit aux sujets qui le sollicitent. À côté du saisissant récit de la mort de Balzac, des funérailles de Napoléon, de la mort du duc d'Orléans, voici des anecdotes on ne peut plus joliment contées sur des gens de théâtre. Voyez, par exemple, le petit souper de M^lle^... Zubiri en compagnie d'un peintre «bêta» et de l'auteur; voyez encore : *Un dîner chez M. de*

Salvandy, et les pages sur Béranger. Voulez-vous un récit de l'exil, un drame émouvant en quelques pages? lisez *l'Espion Hubert;* mais il faudrait tout citer, car tout dans *Choses vues* est à lire et à relire.

Ce volume a ceci d'original qu'il est, dans l'œuvre du maître, une manifestation inattendue; il a cette autre originalité de joindre le piquant de la chronique et l'intérêt du roman à la valeur d'un document historique.

Paris.

6 juin 1887.

Georges MONTORGUEIL.

Il y a de la gloire à doter vingt noms dans ce que Victor Hugo a laissé. MM. Vacquerie et Meurice, gardiens de ce trésor posthume, l'exploitent en lettrés consciencieux et en amis fidèles. Ils retrouvent, dans ces miettes d'un magnifique festin, des festins encore. Ce sont des œuvres achevées que, par un dédain de prodigue, le poète gardait dans ses tiroirs, attendant peut-être cette disette du génie que, seul entre les écrivains illustres de tous les pays et de tous les temps, il ne connut point. A côté des ouvrages parachevés sont les esquisses; nulle part, mieux que là, n'est visible l'envers du génie, qui a quelque chose de mystérieux et de divin.

Ce sont de fugitifs croquis que l'on met aujourd'hui sous nos yeux : mais d'une intensité de vie, d'une vérité de dessin, d'une franchise d'allures, qu'ils valent les pages aînées, celles que nous avons lues, relues et que nous relirons.

Ces notes sur les hommes et sur les choses ne sont pas de vagues silhouettes, des remarques personnelles et sans intérêt, comme, sous couleur de nous initier aux secrets sentiments des écrivains amis, des amis trop complaisants ont coutume de le faire. Le livre qui a pour titre *Choses vues* est substantiel, profond, lumineux; c'est un document pour servir à l'histoire humaine et politique de ce temps.

Nous sommes nombreux qui nous disons tout haut les admirateurs des écrivains d'une école qui s'appelle réaliste, parce qu'il faut bien s'appeler quelque chose; mais nous avouons, sans qu'il nous en coûte, que le plus observé des romans de cette école ne saurait dépasser, en observation minutieuse et en souci du détail vrai, en puissance du rendu, sans tricherie ni procédé, les chapitres divers de *Choses vues.* C'est du réalisme cela, mais un réalisme qui n'exclut point l'idéal. Il y a toutes sortes de choses sous le ciel, mais il y a le ciel. Dans la même page, où l'artiste campe l'homme à la façon d'un Ribera ou d'un Goya, le poète rappelle qu'il y a aussi l'humanité. La justice domine la silhouette des juges; la monarchie la silhouette du roi. Et dans l'action combinée du peintre et du philosophe, le corps grotesque du passant est aussi visible que l'âme des foules.

... Jamais je n'ai mieux senti l'embarras de choisir. Il n'est pas une ligne qui ne retienne, dans ce livre attachant comme un roman et sévère comme l'histoire.

La République française.

Gustave ISAMBERT.

De la bonne chronique, en voilà! Je dirais volontiers qu'elle est trop bonne, car il faut se retenir pour ne pas se mettre à copier. Le nouveau confrère qui nous arrive, saluons! c'est tout uniment Victor Hugo. Il fallait se méfier de l'auteur du *Rhin.* Tout le monde avait senti que ces lettres à un ami décelaient un chroniqueur d'avenir. Eh bien! Victor Hugo n'avait pas plus manqué à cette vocation qu'aux autres : il a écrit des chroniques; seulement, il les gardait pour lui et pour la postérité. Ce que nous donnent ses exécuteurs testamentaires n'est ni un journal intime, ni un registre méthodique de menus faits. C'est bien un recueil de chroniques. Il y a des indiscrétions piquantes, les descriptions pittoresques, les histoires de salons et de boudoirs, les catastrophes, les causes célèbres, les émotions de la rue, les enterrements et même les agonies à sensation. On ne parlait sous Louis-Philippe ni de reportage ni d'interview; mais on n'a importé réellement que des mots. Victor Hugo ne manque point de nous rapporter ses entrevues avec les hommes du jour; mais comme il était l'un d'eux et qu'il pouvait les traiter tous de pair de France à compagnon, y compris le roi des Français, sa récolte n'était point banale.

De toutes les variétés de cultures qui composent ce fameux domaine de la chronique, dont personne n'a fixé les limites et que tout le monde reconnaît sans effort, il n'en est pas une peut-être dont on ne trouve dans *Choses vues* un échantillon et un modèle. Ceux qui aiment à explorer les coins mal connus de Paris ont dû lire déjà avec passion la visite à la Conciergerie. Les descripteurs de soirées mondaines, de redoutes et de galas mettront au premier rang de leurs classiques le récit de la fête chez le duc de Montpensier; il n'y manque même pas (à vous Parisis!) la liste des notabilités reconnues au passage. On retrouve une autre énumération à propos d'un dîner chez le ministre Salvandy; mais là, il y a mieux qu'un assemblage de noms connus à divers titres : chacun des convives est croqué en quelques traits; cela va de deux mots à quatre lignes au plus; on les voit entrer, se mouvoir et s'attabler.

Voulez-vous assister à une cérémonie solennelle? Voici le récit détaillé du retour des cendres. Recueillir les impressions de Paris sous le coup d'un événement tragique? Le duc d'Orléans vient de se briser le crâne sur la route de la Révolte : vous aurez non seulement les on-dit, mais la description précise du lieu où l'accident s'est produit, les explications des médecins et, comme diraient aujourd'hui les crieurs de journaux du boulevard, « tous les curieux détails ». Tout le monde a déjà lu la description des derniers moments de Balzac, voici l'enterrement de M^lle^ Mars en 1847.

... Un chroniqueur n'est pas complet s'il ne nous introduit pas de temps en temps dans le monde du théâtre, et même dans l'intimité des actrices. Rassurez-vous : cette note même ne fait pas défaut; vous ne verrez pas seulement les comédiennes se ranger derrière le cercueil d'une camarade, vous entendrez les doléances de la pauvre George vieillie, se plaignant des grands airs de Rachel et trouvant que Louis-Philippe a bien mérité sa chute, attendu « qu'il n'a rien fait pour Harel ». Vous verrez M^lle^ ... Zubiri en déshabillé, ce qui est le mot propre, car cette personne fut vraiment possédée de la manie du déshabillage. Elle était, pour le moment, éprise d'un peintre de grand talent qu'elle accablait de mauvais compliments et qu'elle torturait sans y mettre de méchanceté : mais aucune considération n'aurait pu l'empêcher de faire voir aux amis comme elle avait la gorge faite et la jambe tournée.

... Il faut se borner : à quoi bon analyser et citer par extraits un livre dont tous les curieux sont en train de dévorer les trois ou quatre cents pages?

Le Siècle.

Edmond Texier.

... Ce livre : *Choses vues* restera comme un volume à part dans l'œuvre de Victor Hugo. A côté de portraits, de récits, de scènes où il a joué un rôle, il y a telle note dont l'importance historique n'échappera à personne. Lisez le chapitre : Royer-Collard.

Il y a de tout dans ce dernier volume, même du naturalisme avant la lettre, je veux dire sans argot ni grossièreté. Il paraît que le document humain existait déjà avant le tambourinage qui a été fait autour de sa proclamation. Victor Hugo était, à ses heures, naturaliste sans le savoir; c'est, il paraît, la meilleure manière de l'être.

Le Voltaire.

Lucien Valette.

Choses vues, c'est le recueil, non pas des mémoires du poète, mais plutôt d'un journal que Victor Hugo tenait des événements auxquels il avait été mêlé, ou simplement de ses pensées sur les hommes et des aventures intéressantes de sa vie intime. On retrouve dans ces volumes l'homme bon, d'un esprit si fin, d'une humeur si douce et pleine de charme, d'une bonhomie si cordiale que les familiers du maître connaissaient bien.

... Le premier morceau est daté de 1838, le dernier de 1875. C'est donc toute la maturité du maître qui défile devant nous avec ses idées sur les hommes et sur les choses. Citer de courts fragments pris çà et là présente l'embarras d'un choix dans un ouvrage où l'on devrait tout prendre.

Félicitons MM. Meurice et Vacquerie du soin qu'ils apportent à accomplir la tâche que leur a confiée leur ami. Leur publication se fait avec une variété et une méthode dont on ne saurait trop les louer. Après *la Fin de Satan,* ce formidable poème que beaucoup placent

au-dessus de *la Légende des Siècles, Choses vues* nous charme et nous réjouit par son gracieux abandon, par sa note intime et toute la finesse d'esprit du Maître universel.

Longtemps encore Hugo nous apparaîtra toujours jeune et nouveau, comme me le disait son ami Banville, d'un génie universel résumant toute la littérature passée, galvanisant les lettres françaises pendant cinquante années et montrant le chemin à plusieurs générations d'écrivains auxquels il apprit à écrire.

Tous les fragments d'articles qui suivent concernent le volume de *Choses vues* (*nouvelle série*) qui parut en 1899.

Le Rappel.

Lucien Victor-Meunier.

Dans cette nouvelle série des *Choses vues* — le onzième volume des œuvres posthumes de Victor Hugo — fourmillent les appréciations originales, les observations curieuses, les saillies spirituelles, et ces pages, d'une puissance aisée et familière, constituent, pour ceux qui entreprendront d'écrire l'histoire de la France contemporaine, les plus précieux, les plus indispensables des documents.

Je vois surtout, moi, l'ardent, l'immense amour des faibles, des pauvres, du peuple, des autres, dont déborde ce livre tout frémissant de pitié.

Impressions, sensations écrites au jour le jour, jetées à main rapide sur un carré de papier, crayonnées, en marche, sur un feuillet de calepin; c'est peut-être dans ces notes hâtives, plus que dans les ouvrages longuement réfléchis, que se manifeste l'âme de l'écrivain.

Ici, le poète a suivi son inspiration naturelle; ici, c'était bien son cœur qui écrivait, plus que sa pensée même, si je puis ainsi dire, car les menus faits de chaque jour ne pouvaient détourner cette pensée souveraine des grands labeurs qu'elle poursuivait.

Ici se montre, nue, la bonté de celui que l'on avait presque cessé d'appeler le Maître, pour lui donner le nom de Père que, certes, il préférait.

A chaque instant, à chaque pas, dans ce nouveau volume ajouté à la constellation qui brillera éternellement dans le ciel de l'humanité, cette bonté sublime apparaît.

... Ce que je disais, l'autre jour, à propos de *Fécondité*, je le répète à propos de *Choses vues;* gloire et reconnaissance à ceux qui se penchent vers les souffrants et serrent dans leurs bras l'opprimé, la victime, le malheureux, en lui disant : « Mon frère! »

Quand on est Victor Hugo, on souffre non seulement de ce qui vous touche personnellement, mais de toute iniquité, de tout crime commis, de toute misère étalée, saignante sous le soleil.

... Dans *Choses vues,* nous le retrouvons tout entier; athlète combattant pour toutes les grandes idées, pour toutes les nobles causes, et tendre ami de tous les petits.

Il est là tout entier, le poète des *Châtiments* et de *la Légende des Siècles,* le romancier des *Misérables* et des *Travailleurs de la mer,* l'orateur qui, le premier, prononça le nom des États-Unis d'Europe, et, le premier aussi, attesta cette vérité : « On peut abolir la misère. »

Et, le livre fermé, on songe avec une admiration faite de reconnaissance pieuse à tout ce qui est sorti de grand et de bon, d'éternel, de ce cerveau, de ce cœur, de cette âme : Victor Hugo.

Le Figaro.

Philippe Gille.

On se rappelle le succès qu'obtint, lorsqu'il parut, le premier volume de *Choses vues;* ce succès fut aussi grand, sinon plus, que celui qui accueillit les autres œuvres posthumes du grand poète; on n'avait plus rien à apprendre de son génie, on l'admirait depuis longtemps, mais on était curieux de connaître la pensée intime de l'écrivain avant que son talent lui eût donné la forme définitive qu'elle devait revêtir devant le lecteur; on voulait la surprendre sans parure, telle qu'elle venait d'éclore, incorrecte même, n'importe comment, mais inédite et vivante, chaude encore de la chaleur du cerveau qui l'enfantait. Rien de plus intéressant d'ailleurs, de plus curieux à parcourir que ces carnets-albums que son ami M. Paul Meurice a bien voulu nous laisser voir

et toucher. Ici c'est un croquis, là une note résumant une scène de la rue, trois lignes d'indication pour une idée à développer, un relevé des menues dépenses au cours de la journée, un numéro de fiacre conservé entre des feuillets, une haute pensée philosophique ou politique, des impressions reçues à la Chambre ou au Sénat, au théâtre ou à l'Académie.

Cette variété de documents constitue le grand intérêt de ce dernier volume, qui renferme aussi de bien curieuses notes sur la vie des Tuileries sous Louis-Philippe, sur les personnages du temps, Guizot, Thiers, le prince de Joinville, Lamartine, sur la révolution de février 1848 et les journées de juin ; on y trouve de tout, jusqu'à des plaisanteries, des bons mots fort amusants, quoi qu'en disent ceux qui croiraient faire tort au génie de Victor Hugo en lui reconnaissant la légèreté de l'esprit.

Le Réveil du Dauphiné.

Jean BERNARD.

... N'était la crainte de paraître paradoxal, je vous dirais que les *Choses vues,* dépositions d'un témoin sur les menus incidents de l'histoire, seront l'œuvre de Victor Hugo la plus lue par les historiens de demain.

C'est là du vrai et du grand reportage, que tant de gens dédaignent encore aujourd'hui et qui est la forme la plus vivante, la plus intéressante, la plus difficile du journalisme. Écrire une chronique sur un sujet donné, bien à l'aise, à tête reposée, en prenant son temps, parbleu! la belle affaire, mais c'est à la portée du premier journaliste venu, à la condition qu'il ait des lettres, connaisse son histoire et ne soit dépourvu ni de philosophie, ni de style. Mais, pour raconter dans une forme personnelle l'événement dont vous venez d'être témoin, pour redonner de la vie au tumulte de tout à l'heure, classer les émotions de la rue, rendre les vibrations de la foule, pour être en un mot un « actualiste » dans le vrai sens du mot, il faut avoir une nature toute spéciale et cumuler à la fois la poésie de l'improvisation et la sûreté du jugement. Il n'y en a pas beaucoup parmi ceux qui se haussent sur leurs talons de grands seigneurs qui soient capables de ce tour de force quotidien.

Les *Choses vues* nous prouvent que Victor Hugo aurait été, s'il l'avait voulu, un de ces journalistes-là et que, tenant à la fois de Saint-Simon et de Chateaubriand, il aurait pu être ce qu'il nous apparaît : un « reporter de génie », comme l'a si bien qualifié hier M. Jules Claretie.

L'Écho de la Semaine.

Félix DUQUESNEL.

Choses vues, c'est le titre sous lequel vient de paraître le nouveau volume des œuvres inédites de Victor Hugo, série de notes intimes et familières, prises à coups de crayon, au courant de la vie. Et, certes, c'est bien l'histoire vraie que celle écrite ainsi, comme en robe de chambre et en pantoufles, sous l'impression du moment, sans l'apprêt de la réflexion, alors que, le « masque tombé », le « héros évanoui », l'homme est resté seul, bien seul, vis-à-vis de lui-même.

Le charme de ces petits tableaux, charme de bonhomie souvent narquoise, de sincérité même naïve, se double encore, alors qu'on se souvient que celui qui les peignit avait un pinceau de maître. Et comme ils sont colorés, ces croquis, comme elles sont à fleur de finesse, ces esquisses pointilléees de malice. Comme elles sont dessinées, ces silhouettes qui s'animent, dans le pittoresque de la vérité. Le sang circule dans leurs veinules; elles ont bien la grimace de la vie, sans avoir la solennité du portrait qui ment à la postérité.

Il y a là comme un panorama de quarante-cinq années qui se déroulent rapides, kaléidoscope vivant où les hommes et les choses se suivent et s'enlacent en une ronde amusante, gens de politique, gens de cour et gens de théâtre, pochés en pleine veine de sagesse railleuse.

Cela court de 1825 à 1871, une période où les événements ne chômèrent pas. Et le grand poète, qui dit ce qu'il a vu, fait mieux encore, il nous le fait voir grâce à quelques feuillets de carnet mis en ordre par Paul Meurice qui livre à notre curiosité la figure intime et familiale que bien peu connaissent encore.

Le Temps.

Gaston Deschamps.

... M. Paul Meurice vient de détacher des carnets du maître une nouvelle série de croquis.

... Les notes de Victor Hugo sur la monarchie de Juillet, les entretiens avec Louis-Philippe, la visite au tombeau du duc d'Orléans, les dîners chez Villemain avec Guizot, les cérémonies des Tuileries, les séances de la Chambre des pairs et les émeutes des journées de février 1848 pourraient servir de commentaires, en marge des *Misérables* et des *Contemplations*.

Les caricatures crayonnées sur le papier de l'Assemblée constituante, pendant les discours d'Odilon Barrot et de Dupin, les soirées de l'« Élysée national », sous la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte, annoncent *les Châtiments* et l'*Histoire d'un crime*.

Et enfin, le journal du siège de Paris est la maquette de *l'Année terrible*.

Victor Hugo a profité, littérairement, de tout ce qu'il a vu. Et ce drainage de tout ce qui tombait sous son œil commença dès sa petite enfance.

Je relisais récemment ces vers de sa première jeunesse :

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles,
Burgos sa cathédrale aux gothiques aiguilles,
Irun ses toits de bois, Vittoria ses tours,
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Je n'aurais jamais compris ce dernier vers si je n'avais noté, dans les *Mémoires* de Sigisbert Hugo, père du poète et général au service de Joseph-Napoléon, roi d'Espagne, cette *chose vue :*

Quand les rois catholiques voyageaient en Espagne et qu'ils ne logeaient pas dans les édifices publics, la maison particulière qui avait l'honneur de les recevoir obtenait de nombreux privilèges : le propriétaire *faisait tapisser de grosses chaînes de fer le mur de son principal escalier.*

Voilà donc une impression qui date vraisemblablement de 1811, année où Victor Hugo alla rejoindre son père à Madrid.

... Je pourrais montrer, par d'autres exemples, cette puissance d'absorption optique qui emmagasina dans la mémoire de Victor Hugo une incroyable quantité de couleurs et de formes, de spectacles charmants ou de visions terribles, les saynètes de la vie quotidienne ou les tragi-comédies de l'histoire, les émotions d'un poète et les révolutions d'un peuple, la maison et la cité, les empires et les républiques, les victoires et les défaites, le drapeau blanc et le drapeau tricolore, les lys de la Restauration, le coq de Louis-Philippe, l'aigle d'Austerlitz et l'aigle de Boulogne, le patriotisme de Gambetta, les drapeaux neufs distribués à l'armée nouvelle, — tout le panorama du siècle...

La Libre Parole.

Édouard Drumont.

... Dans *Choses vues,* nous retrouvons la plupart des dons merveilleux du maître qui fut, lorsqu'il le voulut, un aussi grand écrivain en prose qu'en vers.

Choses vues, c'est du reportage fait par un homme de génie, qui décrit simplement ce qui a frappé ses yeux. On devine quel caractère et quelle couleur prennent les spectacles regardés par ce styliste prodigieux qui, s'il fut assez médiocre toujours comme analyste et comme psychologue, eut certainement le plus merveilleux appareil visuel qu'on puisse imaginer pour saisir et fixer tout ce qui, dans le monde extérieur, avait forme, relief et mouvement.

Ce talent de peindre, et de peindre vrai, existait chez Victor Hugo à un degré si intense qu'il suppléait à l'esprit philosophique qui lui manqua la plupart du temps. Sous sa plume, qui est un pinceau, quand elle n'est pas un burin, les événements et les hommes ne se bornent pas à se raconter et à s'expliquer comme dans les récits des écrivains ordinaires ; il semble qu'ils renaissent, ils donnent vraiment l'illusion de la vie, on croirait les voir se mouvoir et se dérouler comme en un gigantesque panorama dont les figures seraient en chair et en os.

Prenez, par exemple, dans le premier volume de *Choses vues,* le compte rendu du procès Teste et Cubières, qui fut jugé par la Chambre des pairs, dont Victor Hugo faisait partie.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Toute une époque se reflète dans ces pages qui ne sont que des notes sans prétention, de simples notes prises à l'audience.

... Le récit de Victor Hugo traduit avec une concision tragique l'espèce d'angoisse qui étreignait les pairs chargés de juger un des leurs.

... Il nous donne la sensation qu'il y a quelque chose d'ébranlé, quelque chose de pourri dans la monarchie de Juillet, et que la chute n'est pas loin.

Cette chute, le grand écrivain la raconte dans le second volume de *Choses vues,* ou plutôt, il la peint, il la grave avec cette même énergique sobriété qui donne aux hommes et aux choses un relief, une intensité de vie extraordinaires.

Lisez les pages consacrées aux journées de Février. Vous entendrez gronder l'émeute, vous verrez le peuple se ruer aux barricades, vous respirerez l'odeur de la poudre. Au milieu de ce grouillement de foules, de ces clameurs, de la fumée, du crépitement des balles, l'écrivain n'en trouve pas moins moyen de croquer quelques personnages. Et son œil les a si bien vus, il a si bien emmagasiné dans sa rétine leurs moindres gestes, le cliché ainsi obtenu est d'un réalisme si saisissant que ces hommes vous apparaissent comme si on avait photographié à votre intention, non seulement leurs visages et leurs corps, mais aussi leurs âmes et leurs pensées.

... Victor Hugo, je le répète, ne fut ni un grand analyste, ni un grand psychologue. Il ne fut même pas un « voyant » dans le sens prophétique que prend ce mot lorsqu'il s'agit de Balzac. Je n'ose dire non plus qu'il fut un « voyeur », car ce mot s'est fait une vilaine réputation. Il fut un « regardeur » prodigieux. Nul ne fut mieux organisé pour la perception de l'univers visible, plus énergiquement impressionné par tout ce qui est un spectacle, un geste ou une image.

Là où d'autres pensent, il décrit; mais sa description est tellement prise sur le vif, tellement saignante de vérité si l'on peut dire, qu'elle éveille irrésistiblement la pensée.

Revue franco-allemande.

Albert LANTOINE.

Il y a dans ce livre quelques *Choses vues* qui sont gaies et beaucoup qui sont tragiques, des événements et des incidents, des paroles de roi et des gestes de filles.

... Ceci est du reportage fait par un homme qui savait penser et qui pouvait tout voir, étant d'une noblesse littéraire devant laquelle les portes les plus aristocratiques s'ouvraient à deux battants.

Hugo n'est point remarquable par l'abondance des détails, mais par la façon dont il les fait valoir, usant du procédé antithétique dont il a fait un tel usage dans toute son œuvre. Chargé d'aller à la chasse aux renseignements, il ne fût jamais rentré dans un bureau de rédaction le portefeuille vide, dénué de copies. Un chien écrasé lui eût inspiré des tirades sur les crimes possibles de la civilisation ou sur le symbole touchant des bêtes que les pierres tumulaires représentent couchées aux pieds des châtelaines. Rue de Chartres, il regarde à travers les interstices d'une barrière l'ancien emplacement du Théâtre du Vaudeville où ne sont plus que des vestiges noirâtres de l'incendie qui les dévasta, et que voit-il? Une pâquerette qui dans ce lieu horrible sourit à un moucheron. Cette fleur et cet insecte lui sont un motif pour trois pages d'exquises divagations.

... Il n'a pas suffi à Victor Hugo d'entasser durant sa vie les chefs-d'œuvre sur les chefs-d'œuvre, il a voulu qu'au delà de la tombe sa parole s'entendît encore : et comme d'un grenier abondant voilà que des mains pieuses retirent intarissablement depuis deux lustres les écrits à nous destinés. Constamment préoccupé de l'avenir, plus soucieux de l'éducation de ceux qui devaient voir mûrir l'aube que de grandir encore sa renommée (le nombre de ses ouvrages posthumes est une preuve de ce désintéressement), il affirme toujours son autorité au milieu des nombreuses préoccupations qui nous divisent. On le croyait oublié. Les tempêtes politiques, les procès religieux, les célébrités plus bruyantes que brillantes accaparaient notre attention, faisaient que nos oreilles étaient plus rarement frappées par son nom à la sonorité glorieuse. Mais son nom est ainsi que ces lampes qui semblent bleuir et s'éteindre sous les rafales et qui, l'accalmie venue, apparaissent de nouveau dans leur blanche clarté. Il fut et demeure le génie surhumain qu'à travers les âges personne n'égala, et dont les nations antiques eussent divinisé la mémoire.

Le Soleil.

Charles Canivet.

... Ce sera l'honneur de la vieillesse de M. Paul Meurice d'avoir, d'abord en compagnie d'Auguste Vacquerie, et bientôt seul, après la mort du rédacteur en chef du *Rappel,* recueilli, compulsé et coordonné ces *Choses vues,* qui forment le recueil le plus intéressant qu'il soit possible de lire.

Les souvenirs se répandent sur un long espace de temps. Ils sont présentés tantôt sous une forme plus développée, tantôt en manière d'anecdotes piquantes, concentrées en quelques lignes, ce que l'on appellerait aujourd'hui des nouvelles à la main; mais quelles nouvelles! et comme on se les disputerait, à cette heure, si un reporter pouvait les présenter de la même façon; car jamais temps ne furent plus propices, pas même ceux où Victor Hugo dépensait les trésors de sa verve et de son observation. Et c'était pour sa satisfaction personnelle, histoire de jeter sur le papier quelques lignes qui, de temps en temps, lui faisaient sans doute plaisir à relire, et auxquelles il ne changeait rien. Ainsi devrait-on, dans toutes les occasions, surtout quand on tient quelque place dans le monde, ici ou là, dans toutes les professions, noter ses impressions, ne fût-ce que pour retrouver, en les parcourant, au cours d'une longue vie, l'impression vivante de choses et de jours forcément oubliés, ou tout au moins très diminués.

Toute la période historique, qui comprend quatre années de crise politique aiguë, depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la proclamation du second empire, se résume, dans *Choses vues,* en quelques pages anecdotiques d'une réalité étonnante.

Lamartine, beau comme un Dieu, et qui apparaît aux contemporains avec l'auréole du génie, y est montré fréquemment par certains petits côtés de son caractère, en divinité descendue de l'Olympe, et qui perd de son prestige, en se retrouvant parmi les mortels.

... Il y a là une série d'impressions des plus curieuses et qui serviront nécessairement, plus tard, à l'histoire réelle de cette époque, lorsque le gouvernement provisoire, à peine installé, était obligé de lutter contre toutes sortes de difficultés dans les journées de Février qui provoquaient à Paris un enthousiasme si extraordinaire, et où les Parisiens républicains s'emballèrent, comme on dit aujourd'hui, avec une si singulière inconscience.

... Il y a dans tout ceci cependant moins d'appréciations que d'anecdotes prises sur le vif; les hommes y sont moins observés que saisis sur le moment, avec la précision d'un photographe pratiquant le système des instantanés. Il y en a toute une série, représentés plutôt par leurs petits côtés, mais qui sont les plus sûres indications de la nature et du caractère.

... Le volume se termine par une sorte de journal du siège de Paris, en une série d'impressions brèves, en phrases hachées et coupées, dont la plupart ont, malgré cela, l'ampleur de réels et grands tableaux. Le poète de *l'Année terrible* y est, en germe, comme vingt années auparavant le poète des *Châtiments* se préparait dans les observations recueillies et consignées à l'Élysée et autour de l'Élysée. Aussi faut-il savoir gré à M. Paul Meurice d'avoir colligé, avec tant de soin scrupuleux, tous ces feuillets détachés, et de les avoir mis en ordre. Ils rappellent, avec une précision inouïe, des époques et des personnages que Victor Hugo grandit ou rapetisse — ceux-ci surtout — au gré de son caprice ou de sa fantaisie, tantôt avec bonne humeur, parfois non sans quelque mélancolie. En un mot, le volume justifie son titre, car il s'agit bien là de choses vues, saisies au passage et rédigées, avec la rapidité de la vision, pour ainsi dire sur le moment même.

Le Journal.

Jules Claretie.

UN REPORTER DE GÉNIE.

Ce reporter, c'est le plus grand poète du siècle. On ne s'imagine pas quelle acuité de vision eut l'homme extraordinaire que fut Victor Hugo. Ce puissant cerveau était en même temps un œil en quelque sorte photographique, mais dont les instantanés, tout naturellement s'agrandissaient. Sainte-Beuve nous assurait que la prunelle de Victor Hugo pouvait, du haut des tours de Notre-Dame, reconnaître facilement un passant traversant la place du Parvis. «Il voit tout; mais il voit énorme».

M. Paul Meurice publie aujourd'hui même un nouveau volume de Hugo, *Choses vues*, dont il m'a remis, ces jours derniers, les bonnes feuilles. C'est là qu'on peut s'assurer, une fois encore, combien Victor Hugo qui, selon Sainte-Beuve, voyait «énorme», savait voir «juste» aussi.

J'ai lu avec un entraînement passionné ces pages si attirantes, d'une intensité de vie vraiment extraordinaire, et je m'aperçois que l'auteur des *Contemplations* qui eût été un si étonnant architecte et qui fut à Guernesey, en son logis de Hauteville-House, un si admirable décorateur (on y voit même des carapaces de tortues dont il dora et cisela l'écaille, comme des Esseintes), Victor Hugo eût été, s'il l'eût voulu, un reporter génial, un annotateur superbe des grands et menus faits de son temps.

Choses vues! Jamais titre ne fut mieux choisi. Victor Hugo savait voir et pouvait voir; à l'Académie, à la Chambre, au Sénat il fut orateur et partout il était maître; mais il fut spectateur aussi et, comme il dessinait en voyage les hautes cathédrales gothiques et les vieux burgs écroulés à demi, dans les assemblées — ou encore au théâtre entre deux répétitions — il crayonnait quelques profils de contemporains, notait un mot, une répartie, un jugement, une scène intime qui, — comme son entrevue avec le roi Jérôme — allait être, un jour, une scène d'histoire. Ce sont ces mots, ces feuillets de carnets, ces pages volantes que M. Paul Meurice a recueillis avec le soin qu'il apporte à toutes choses et qui se double ici de piété.

... Je le lis et il me semble l'entendre causer. Tel il est là dans ces pages au crayon, tel je le trouvais chez lui, en son appartement de la rue de Clichy, ou dans le petit hôtel de l'avenue d'Eylau où il est mort. Ce grand homme était le causeur le plus simple et le plus charmant. Il ne pontifiait pas, quoi qu'on ait dit, il voulait plaire et il plaisait. Il avait une bonhomie supérieure avec un grain d'humeur narquoise. Il avait vu des milieux divers, et, de ses voyages à travers le monde, les livres et les âmes, il avait tout retenu. Il me disait souvent ce mot souriant :

— Feuilletez-moi, mon cher ami!

Et je le «feuilletais», en effet. C'était une encyclopédie vivante. Je ne sais pas de plaisir plus grand que d'écouter ceux qui valent la peine d'être entendus.

Il y a dans ce beau volume une page qui m'est particulièrement chère, c'est celle où, à la date du 5 septembre 1870, il raconte sa rentrée en France, son retour d'exil après dix-huit ans de proscription. Quel souvenir! L'avant-veille, j'étais revenu de Sedan à Bruxelles, à travers les lignes allemandes. La veille j'avais dîné chez Victor Hugo avec M. Antonin Proust, qui revenait avec nous sur Paris. Il avait été convenu que nous partirions le lendemain. J'étais aux côtés de Victor Hugo devant le guichet lorsqu'il prit son billet à la gare. Il regarda sa montre «2 h. 30». Puis, la voix ferme :

— Un billet pour Paris.

Tout ce voyage avec le vieillard ému de passer la frontière, de revoir la Patrie, mériterait d'être conté heure par heure.

A Landrecies, apercevant des soldats, de ces pauvres soldats lassés du corps de Vinoy qui — suprême espoir — battaient en retraite sur Paris, échappés à ce terrible coup de filet de Sedan que je venais de voir et dont j'avais encore l'horreur dans les yeux, Victor Hugo se pencha à la portière et, la voix vibrante devant ces pantalons rouges tout boueux des journées de marche :

— Vive la France! cria-t-il.

Il pleurait.

— Vive l'armée! Vous avez fait votre devoir! Vous n'êtes pas des vaincus! Courage! répétait le poète aux soldats.

Les pauvres gens regardaient étonnés, harassés, silencieux, cet homme à barbe blanche qui les haranguait ainsi.

Le train repartait. Victor Hugo retomba sur la banquette, tout pâle :

— J'aimerais mieux, me disait-il, n'être jamais revenu si je devais voir la France réduite à ce qu'elle était sous Louis XIII.

Pendant que le wagon roulait, il rêvait, ou, encore, au crayon, prenait des notes. Il regardait les arbres, les toits des maisons, l'œil étonné, ravi. Nous dînâmes à Tergnier. Du pain frais, du fromage et du vin, un repas sommaire, le buffet étant vide.

— C'est vous, dit Victor Hugo, qui m'aurez offert à dîner le premier à ma rentrée en France!

Et, avec un attendrissement saintement puéril, mettant de côté un morceau de pain que nous venions de partager :

— Je vous le rendrai en rimes!

Il voulait écrire une pièce de vers sur cette première bouchée de pain. L'a-t-il fait?

L'Intransigeant.

Henri ROCHEFORT.

... On retrouve ainsi tout le long du livre ce mélange de profondeur et de bonne humeur. Et, tout en savourant ces charmantes boutades, je me rappelle les quinze mois que j'ai passés à Bruxelles, du milieu de 1868 à la fin de 1869, non pas seulement dans sa société, mais dans sa maison : car si quelqu'un a vu réellement ce grand homme en « robe de chambre », je puis affirmer que c'est moi, et je l'ai toujours connu ce que, contrairement à l'espèce de légende pontificale bâtie autour de lui, il se montre dans *Choses vues,* c'est-à-dire la gaieté, la simplicité, la cordialité en personne.

A force de salamalecs et de qualificatifs dithyrambiques, on l'avait presque obligé de pontifier, en effet; mais comme il se rattrapait, dans la familiarité de l'intérieur, de la gêne qu'on lui imposait! Nos dîners, où j'avais ma place entre lui et un de ses fils, Charles ou François-Victor, n'étaient presque toujours qu'un éclat de rire. A la date du 23 décembre 1870, alors que, depuis le 29 octobre, c'est-à-dire depuis environ deux mois, j'avais donné ma démission de membre du Gouvernement de la « défense nationale » comme celui de Galliffet-Waldeck est de la « défense républicaine », il a inscrit dans ses cahiers cette courte note :

Henri Rochefort est venu dîner avec moi. J'ai été très cordial. Je l'aime beaucoup.

Il m'aimait beaucoup, je le crois. J'ose dire que j'avais su le prendre. Je ne lui flanquais pas à la tête des compliments qui sont des pavés. J'entamais même parfois avec lui des discussions dans lesquelles il perdait un peu patience; mais il n'ignorait pas que ses plus beaux vers m'étaient restés dans la tête, et il me savait le plus grand gré de les lui citer, car à peine étaient-ils tombés de sa plume puissante qu'il les oubliait.

Je me rappelle encore lui avoir joué le plus agréable tour qu'il soit possible de jouer à un homme, fût-ce à un grand homme. Comme nous étions à table, Charles Hugo fit allusion à une des pièces les moins connues, mais peut-être la plus admirable des *Châtiments : La Caravane.*

Vous devriez la lire, me dit Charles. Et il m'expliqua que cette caravane, c'était la marche du progrès, qui va toujours devant lui, à travers les obstacles de toute nature et contre les ennemis de tout poil.

... Je n'ai pas la prétention de rimer comme le fait Victor Hugo, répondis-je négligemment; mais si j'avais eu un pareil sujet à traiter, voici, il me semble, ce que j'aurais écrit.

Et je récitai, sans en manquer un vers, tout le morceau, qui en a près de quatre cents.

Victor Hugo, stupéfait et tout ému, se leva de table et, les larmes aux yeux, vint m'embrasser sur les deux joues.

Tous ces souvenirs me reviennent en lisant *Choses vues,* et je le revois aussi dans sa droiture, son incroyable pénétration d'esprit et ses raisonnements d'une justesse toujours inattaquable, car le génie n'est peut-être que le point culminant du bon sens.

Aussi ai-je dévoré ce livre, que d'autres dévoreront aussi et où ils sentiront palpiter une grande âme, en même temps que le plus superbe cerveau du XIX^e^ siècle.

Le Petit Bleu.

Gustave SIMON.

Il est bien difficile, avec un génie universel comme Victor Hugo qui s'est surpassé dans tant de genres avec un éclat incomparable, qui a été littérateur et poète, dramaturge et romancier, historien et artiste, de découvrir un genre auquel il n'ait pas touché; et, cependant, c'est dans les œuvres posthumes et, notamment dans ce nouveau volume de *Choses vues* publié après-demain par les soins de Paul Meurice, dont l'infatigable ardeur et la piété touchante se sont consacrées, avec un noble désintéressement, au culte de cette

grande mémoire, que Victor Hugo nous a été révélé comme un admirable journaliste.

Certes, journaliste il l'était lorsqu'il publiait dans les journaux des pages superbes, flétrissant les crimes de la force, protestant contre les lâchetés et les apostasies, plaidant la cause des faibles, des humbles, des déshérités, condamnant la guerre, faisant appel à la justice et à la pitié. On sentait dans ces éloquentes apostrophes le poète, l'orateur, l'apôtre. Mais le journaliste qui raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, qui rapporte une conversation, note une impression, commente en quelques lignes un événement, qui se trouve un jour dans le cabinet d'un membre du gouvernement, le soir dans quelque dîner d'hommes importants, ou dans une salle de spectacle, ou dans un salon, et qui nous donne la physionomie d'un intérieur, nous trace en quelques lignes une figure et la fixe en traits définitifs, anime une conversation avec la vivacité de son style, sa belle humeur et son esprit, qui sait faire parler les gens d'une façon intéressante parce qu'il sait les interroger, le journaliste, enfin, qui peut parler de politique, de littérature, d'art, de poésie, s'élever jusqu'aux sujets les plus grands et descendre aux sujets les plus modestes, traduire, dans une conversation ou dans un récit, toute une période de l'histoire ou les mœurs d'un temps, celui-là est le rare journaliste.

Le volume *Choses vues* donne l'impression d'un recueil d'articles. C'était, en effet, un véritable journal que le poète écrivait pour lui, que nous sommes heureux de retrouver et qui aurait fait la fortune de bien des journaux s'il avait été publié aux époques où il a été écrit.

Ceux qui ont fréquenté Victor Hugo dans l'intimité, dans une intimité étroite et limitée, savent qu'il était un merveilleux conteur.

Je me souviens encore des quelques soirées passées à Bruxelles, place des Barricades. Nous étions seuls chez lui, mon père et moi, comme invités, avec ses fils Charles et François-Victor. On se mettait à table, et le potage était à peine servi qu'il se mettait à parler; il aimait à raconter ses voyages ou ses souvenirs d'exil : et c'était une véritable fête. Il avait une mémoire prodigieuse, et les anecdotes attachantes ou pittoresques se succédaient ininterrompues, animées de sa verve intarissable, présentées sous une forme vivante et colorée. Il ressuscitait un personnage et le marquait de quelques traits si précis qu'on le voyait sans le connaître et qu'on l'aurait reconnu si on l'avait rencontré; il décrivait ce paysage avec son âme de poète et d'artiste; et je n'oublierai jamais cette vision magique d'un soleil couchant sur les montagnes d'Espagne; il était impossible de rendre avec une vérité plus saisissante la dégradation progressive des ors et des rouges de ces feux mourants; et nulle afféterie, nulle recherche, nulle pompe dans le langage, mais une sensation fortement éprouvée, interprétée et traduite avec la plus grande simplicité.

Il se plaisait à ces retours vers le passé, à ces promenades dans les chemins déjà parcourus, et on le suivait comme si on avait fait avec lui le voyage. Mais il ne s'abandonnait ainsi qu'avec les intimes; les jours de réception plus solennelle, il causait et racontait peu; il recherchait plus volontiers la discussion.

Il notait sur des feuilles volantes ou sur des carnets, au courant de la plume, ses impressions, ses pensées, ses souvenirs, ses conversations et les conversations des autres, ses courses, ses visites, ses dîners et même ses dépenses. Ces petits carnets avaient toutes les formes, toutes les grandeurs, toutes les grosseurs. Et sur les pages se pressaient, en une écriture fine, serrée, parfois confuse, des récits ou des notes sur tous les événements ou les incidents qui l'avaient frappé.

C'est dans cet océan de pages, dans cette minuscule et abondante bibliothèque de carnets que Paul Meurice a puisé le volume de *Choses vues,* où l'on retrouve l'ancien conteur, le maître journaliste qui savait bien voir et qui pouvait dire qu'il avait bien vu les choses vues, ce qui n'est pas un art vulgaire.

Je me suis attaché à ce livre comme à un vieux souvenir de ma jeunesse; j'ai reconnu en partie, dans ces pages, l'hôte familier de la place des Barricades. Ce sont d'autres récits, mais dans cette même forme piquante et acérée, philosophique et dramatique. Hélas! que d'admirables récits nous avons entendus et qu'ont gardés seulement nos mémoires!

Dans ce volume nouveau on passe en revue l'exécution de Louis XVI dont un témoin oculaire lui a donné la relation qu'il reproduit d'une façon saisissante et tragique, les événements de 1844 à 1848 aux Tuileries, les journées de Juin vraiment poignantes, qu'il vécut

comme témoin et même comme acteur, l'histoire anecdotique de Bonaparte avec ce joli portrait : «Louis Bonaparte est distingué, froid, doux, intelligent, avec une certaine mesure de déférence et de dignité, l'air allemand, les moustaches noires. Nulle ressemblance avec l'Empereur.» Puis c'est sa visite à Chateaubriand mort; puis ce sont des notes prises pendant le siège de Paris ou à l'Assemblée de Bordeaux.

Que de brillants ou sombres tableaux dans une page, quelle profondeur philosophique dans une phrase, quelle ironie amère ou charmante dans un mot!

... Et ce livre contient toute une partie de notre histoire : feuillets détachés, feuilles volantes sur lesquelles sont inscrites des choses vues. Œuvre d'historien, de philosophe, de satiriste; œuvre aussi de journaliste pénétrant, d'observateur profond, œuvre de penseur.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Choses vues. — Œuvres inédites de Victor Hugo. — Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18. A. Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (Imprimerie Quantin), 1887, in-8°, couverture imprimée. Édition originale, publiée à 7 fr. 50.

Choses vues. — Œuvres inédites de Victor Hugo. — Paris, G. Charpentier et Cie, rue de Grenelle, n° 11 (Imprimeries réunies, A), 1888. Première édition, in-18, couverture imprimée. Prix : 3 fr. 50.

Choses vues. — Librairie du Victor Hugo illustré. Eugène Hugues, éditeur, Paris, rue Thérèse, n° 8 [Imprimerie A. Quantin), s. d. (1889), grand in-8°, couverture illustrée. Illustrations de Gérardin, Mouchot. A. Gumery, Rochegrosse, E. Ronjat, Férat, Lix, Vogel, etc. Deux croquis de Victor Hugo. — A paru d'abord en 36 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 4 francs. Les vingt premières livraisons sont enregistrées dans la *Bibliographie de la France* du 16 février 1889.

Choses vues. — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-18 (s. d.) [1897]. Prix : 2 francs.

Choses vues. — Édition à 25 centimes le volume, 4 volumes in-32. Jules Rouff et Cie, Paris, rue du Cloître-Saint-Honoré (s. d.).

Choses vues. Nouvelle série. — Œuvres inédites de Victor Hugo. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, rue Auber, n° 3. (Imprimeries réunies, B), 1900, in-8°, couverture imprimée. Édition originale, enregistrée dans la *Bibliographie de la France* du 16 octobre 1899 et publiée à 7 fr. 50.

Choses vues. Nouvelle série. — Librairie du Victor Hugo illustré. Eugène Hugues, éditeur, Paris, rue Thérèse, n° 13 (Imprimeries réunies), s. d. [1899]. Grand in-8°, couverture illustrée. — A paru d'abord en livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 4 francs.

Les deux séries ont été brochées et vendues ensemble. Prix : 7 francs.

Choses vues. Nouvelle série. — Œuvres inédites de Victor Hugo. Paris, Calmann-Lévy, rue Auber, n° 3. (Imprimerie Motteroz.) Première édition in-18. Prix : 3 fr. 50.

Choses vues. Nouvelle série. — Édition à 25 centimes le volume. 5 volumes in-32. Jules Rouff et Cie, Paris, rue du Cloître-Saint-Honoré (s. d.).

Choses vues. — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50. 1913. Deux volumes grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1889. Édition Hugues. Deux croquis : *Joseph Henri.* — *Parmentier* (Victor Hugo). — *Frontispice.* — *L'émeute du 12 mai.* — *Le cortège.* — *Le comte Mortier.* — *Fête chez le duc de Montpensier* (L. Mouchot). — *Origine de Fantine.* — *D'après nature* (G. Rochegrosse). — *Le quinze mai.* — *L'espion Hubert* (A. Férat). — *Mort de Balzac* (F. Lix).

Dessins dans le texte par Gérardin, Gumery, Ronjat, Mouchot, Férat, Méaulle, Karl Fichot, Lix, Thiriat, Vogel, Toussaint, Sinibali, Hewitt.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

VICTOR HUGO

CHOSES VUES

NOUVELLE SÉRIE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3
—
1900

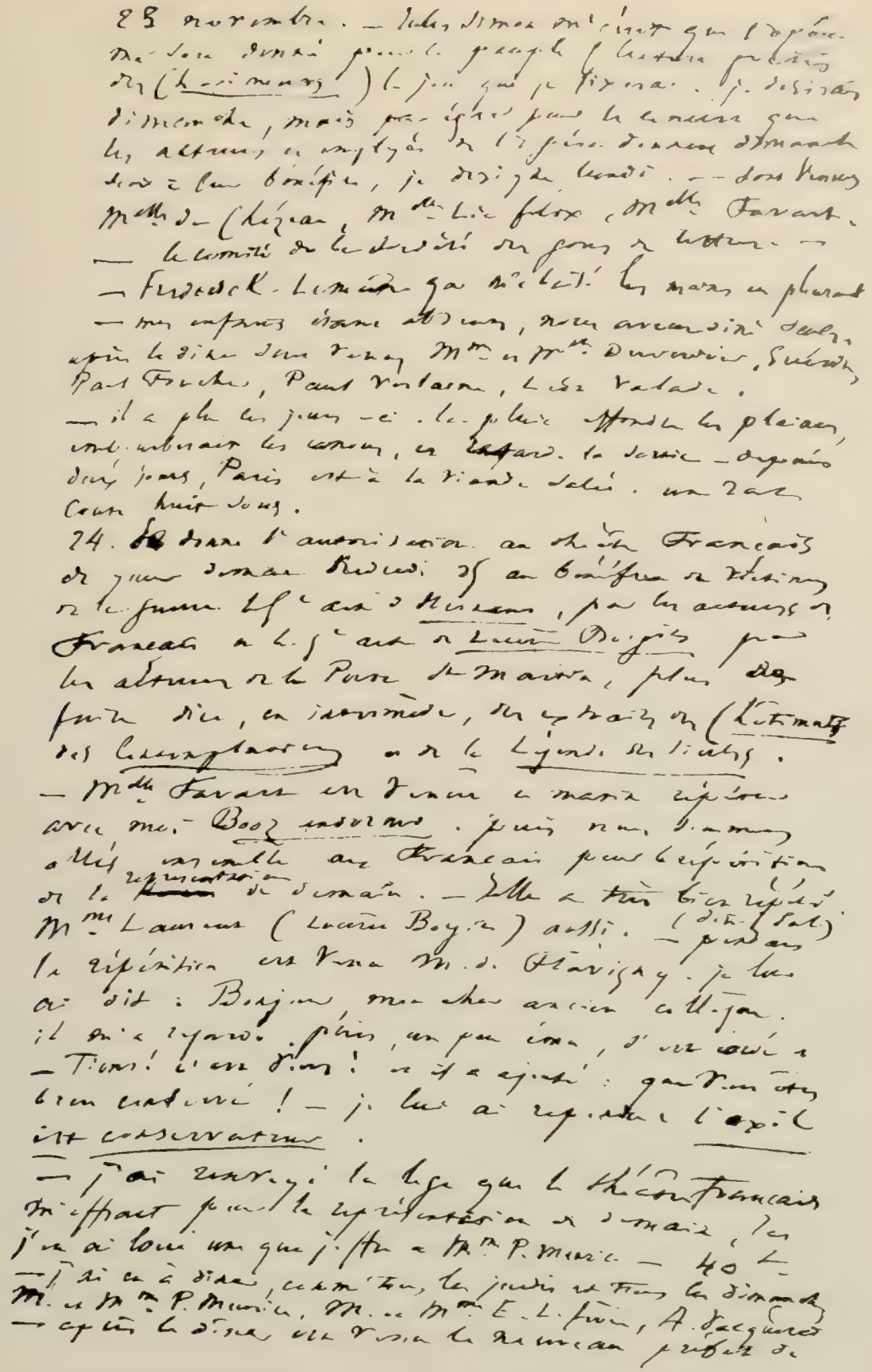
Couverture de l'Édition originale

283

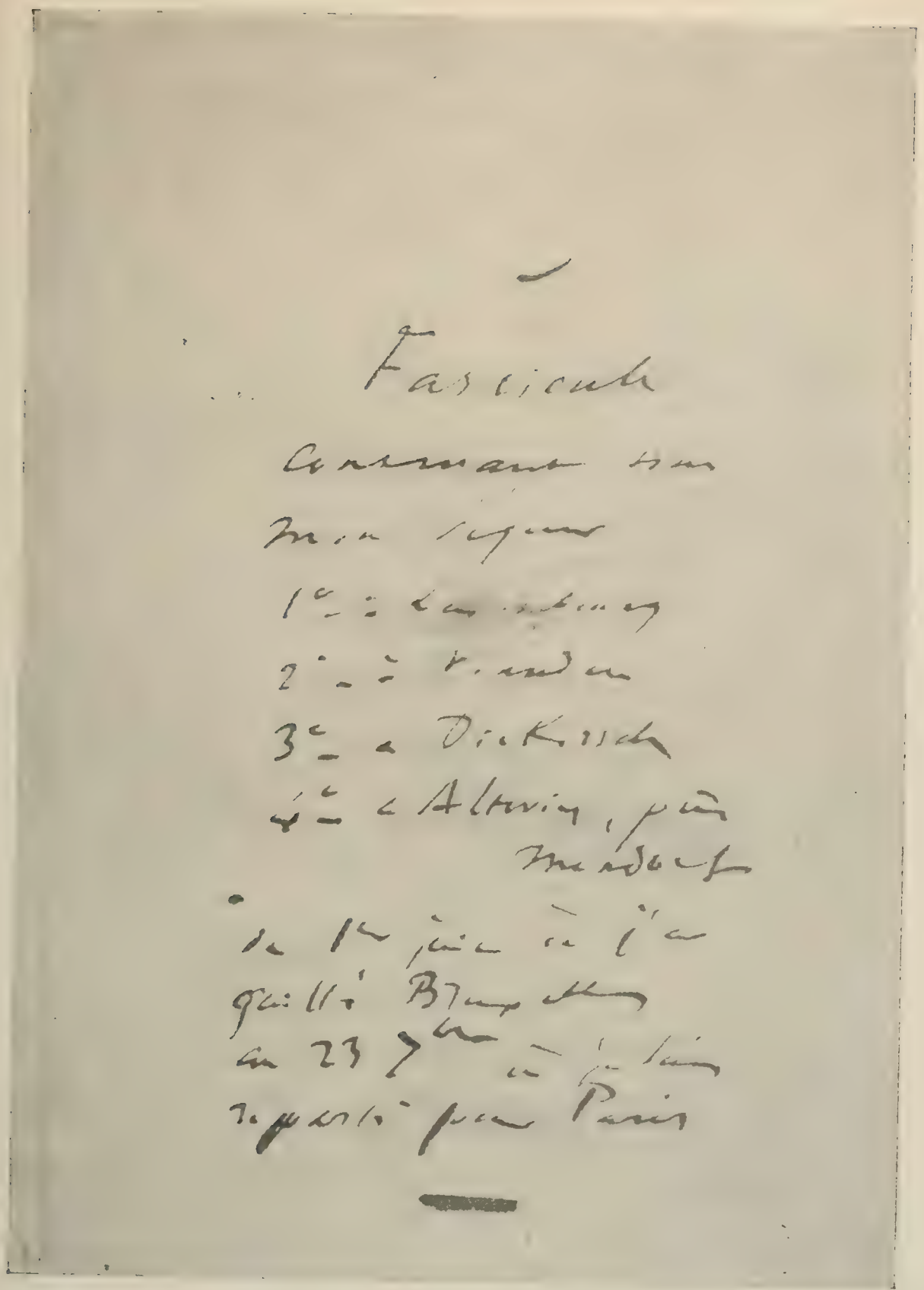
Vianden. — La maison que j'habite au coin du pont. — Dessin de Victor Hugo.

Maison de Victor Hugo.

Mort de François-Victor Hugo. — D'après un bois gravé par F. Chifflart.
Maison de Victor Hugo.



Fac-similé d'une page de carnet. 1870-1871. (Voir page 158.)



Couverture d'un Carnet de 1871.

TABLE.

1849.

Pages.

Louis Bonaparte et Béranger 1

Un dîner chez le roi Jérôme 3

Notes sur la situation 5

Autour de Louis Bonaparte 25

D'après nature 27

Le jardin d'hiver 31

Le chancelier Pasquier 33

Les meurtriers du général Bréa 36

Un descendant de Corneille 40

Le suicide d'Antonin Moine 41

Mademoiselle George 43

Assemblée nationale 45

I. L'élection de Victor Hugo 45
II. Un ministre incendiaire 45
III. Dernière séance de l'Assemblée constituante 46
IV. Physionomie de l'Assemblée constituante 47
V. Assemblée législative 49

Visite à l'ancienne Chambre des pairs 51

Proudhon à la Conciergerie 53

Portraits 54

I. Victor Cousin 54
II. M. de Casabianca 54
III. M. Molé 55
IV. La princesse Somaïloff 56
V. M. le duc d'Harcourt 56

Pierres précieuses tombées de la tribune 58

IMPRIMERIE NATIONALE.

1850.

Dans la rue 63
Le pape et Louis Bonaparte 64
Louis-Philippe en exil ; sa dernière année 65
Mort de Balzac 67
A l'Assemblée nationale 70
Opinion du roi Jérôme sur Louis Bonaparte 76

1851.

Situation 77
Les bourdonnements de l'Assemblée 77
La peine de mort 79

1852-1854.

Souvenirs personnels de Bruxelles et de Jersey 81

1853.

Affaire Hubert 89

1855.

Sur Tapner 115

1858-1867.

1858. — Un naufrage 133
1859-1860. — Le temps présent 134
1864. — La destinée 134
1867. — Blanqui à Bruxelles 135

EXTRAITS DES CARNETS.

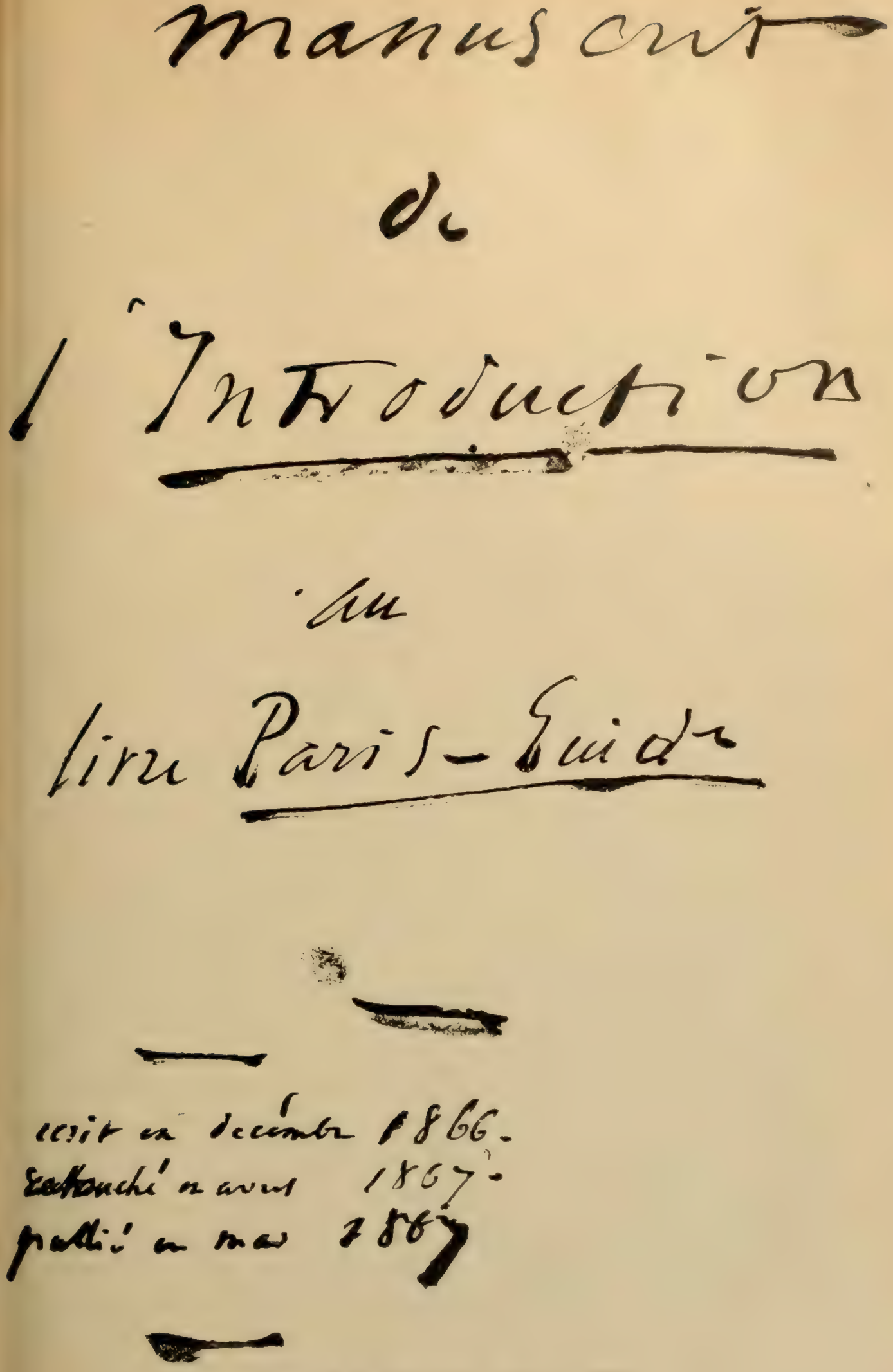
1868. — Mort de Mme Victor Hugo. 137
Une rencontre 140
1870-1871. — Pendant le siège de Paris 143
1871. — Assemblée de Bordeaux. — Mort de Charles Hugo. — [La Commune.] — Séjour à Vianden. — Thiers et Rochefort 177
1872. — La centième de Ruy Blas 203
1873. — Mort de François-Victor Hugo 209
1874. — Rentrée à l'Académie 217
1875-1884. — Dernières années 225

Notes complémentaires 243

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit de *Choses vues* 255
Notes de l'Éditeur 260
I. Historique de *Choses vues* 260
II. Revue de la critique 263
III. Notice bibliographique 279
IV. Notice iconographique 280
Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 281
Couverture de l'Édition originale. — *Vianden. La maison que j'habite.* Dessin de Victor Hugo. — *Mort de François-Victor Hugo* (Chifflart).
Deux fac-similés : Carnet 1870-1871, Couverture d'un Carnet 1871.

PARIS



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original de *Paris*.

PARIS

I

L'AVENIR.

Au vingtième siècle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale au reste de l'humanité. Elle aura la gravité douce d'une aînée. Elle s'étonnera de la gloire des projectiles coniques, et elle aura quelque peine à faire la différence entre un général d'armée et un boucher; la pourpre de l'un ne lui semblera pas très distincte du rouge de l'autre. Une bataille entre italiens et allemands, entre anglais et russes, entre prussiens et français, lui apparaîtra comme nous apparaît une bataille entre picards et bourguignons. Elle considérera le gaspillage du sang humain comme inutile. Elle n'éprouvera que médiocrement l'admiration d'un gros chiffre d'hommes tués. Le haussement d'épaules que nous avons devant l'inquisition, elle l'aura devant la guerre. Elle regardera le champ de bataille de Sadowa de l'air dont nous regarderions le quemadero de Séville. Elle trouvera bête cette oscillation de la victoire aboutissant invariablement à de funèbres remises en équilibre, et Austerlitz toujours soldé par Waterloo. Elle aura pour « l'autorité » à peu près le respect que nous avons pour l'orthodoxie; un procès de presse lui semblera ce que nous semblerait un procès d'hérésie; elle admettra la vindicte contre les écrivains juste comme nous admettons la vindicte contre les astronomes, et, sans rapprocher autrement Béranger de Galilée, elle ne comprendra pas plus Béranger en cellule que Galilée en prison. *E pur si muove,* loin d'être sa peur, sera sa joie. Elle aura la suprême justice de la bonté. Elle sera pudique et indignée devant les barbaries. La vision d'un échafaud dressé lui fera affront. Chez cette nation, la pénalité fondra et décroîtra dans l'instruction grandissante comme la glace au soleil levant. La circulation sera préférée à la stagnation. On ne s'empêchera plus de passer.

Aux fleuves frontières succéderont les fleuves artères. Couper un pont sera aussi impossible que couper une tête. La poudre à canon sera poudre à forage; le salpêtre, qui a pour utilité actuelle de percer les poitrines, aura pour fonction de percer les montagnes. Les avantages de la balle cylindrique sur la balle ronde, du silex sur la mèche, de la capsule sur le silex, et de la bascule sur la capsule, seront méconnus. On sera froid pour les merveilleuses coulevrines de treize pieds de long, en fonte frettée, pouvant tirer, au choix des personnes, le boulet creux et le boulet plein. On sera ingrat pour Chassepot dépassant Dreyse et pour Bonnin dépassant Chassepot. Qu'au dix-neuvième siècle, le continent, pour l'avantage de détruire une bourgade, Sébastopol, ait sacrifié la population d'une capitale, sept cent quatrevingt-cinq mille hommes[1], cela semblera glorieux, mais singulier. Cette nation estimera un tunnel sous les Alpes plus que la gargousse Armstrong. Elle poussera l'ignorance au point de ne pas savoir qu'on fabriquait en 1866 un canon pesant vingt-trois tonnes appelé *Big Will*. D'autres beautés et magnificences du temps présent seront perdues; par exemple, chez ces gens-là, on ne verra plus de ces budgets, tels que celui de la France actuelle, lequel fait tous les ans une pyramide d'or de dix pieds carrés de base et de trente pieds de haut. Une pauvre petite île comme Jersey y regardera à deux fois avant de se passer, comme elle l'a fait le 6 août 1866, la fantaisie d'un pendu[2] dont le gibet coûte deux mille huit cents francs. On n'aura pas de ces dépenses de luxe. Cette nation aura pour législation un fac-simile, le plus ressemblant possible, du droit naturel. Sous l'influence de cette nation motrice, les incommensurables friches d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et d'Australie seront offertes aux émigrations civilisantes; les huit cent mille bœufs, annuellement brûlés pour les peaux dans l'Amérique du Sud, seront mangés; elle fera ce raisonnement que, s'il y a des bœufs d'un côté de l'Atlantique, il y a des bouches qui ont faim de l'autre côté. Sous son impulsion, la longue traînée des misérables envahira magnifiquement les grasses et riches solitudes inconnues; on ira aux Californies ou aux Tasmanies, non pour l'or, trompe-l'œil et grossier appât d'aujourd'hui, mais pour la terre; les meurt-de-faim et les

[1]

	Années.	Tués.	Morts à la suite de blessures ou de maladies.	Total.
Armée française	1854-1856	10,240	85,375	95,615
— anglaise	1854-1856	2,755	19,427	22,182
— piémontaise	1855-1856	12	2,182	2,194
— turque	1853-1856	10,000	25,000	35,000
— russe	1853-1856	30,000	600,000	630,000
		53,007	731,984	784,991

(*Note de Victor Hugo.*)

[2] Bradley. On croit en ce moment s'apercevoir qu'il était innocent. (*Note de Victor Hugo.*)

va-nu-pieds, ces frères douloureux et vénérables de nos splendeurs myopes et de nos prospérités égoïstes, auront, en dépit de Malthus, leur table servie sous le même soleil; l'humanité essaimera hors de la cité-mère, devenue étroite, et couvrira de ses ruches les continents; les solutions probables des problèmes qui mûrissent, la locomotion aérienne pondérée et dirigée, le ciel peuplé d'air-navires, aideront à ces dispersions fécondes et verseront de toutes parts la vie sur ce vaste fourmillement des travailleurs; le globe sera la maison de l'homme, et rien n'en sera perdu; le Corrientes, par exemple, ce gigantesque appareil hydraulique naturel, ce réseau veineux de rivières et de fleuves, cette prodigieuse canalisation toute faite, traversée aujourd'hui par la nage des bisons et charriant des arbres morts, portera et nourrira cent villes; quiconque voudra aura sur un sol vierge un toit, un champ, un bien-être, une richesse, à la seule condition d'élargir à toute la terre l'idée patrie, et de se considérer comme citoyen et laboureur du monde; de sorte que la propriété, ce grand droit humain, cette suprême liberté, cette maîtrise de l'esprit sur la matière, cette souveraineté de l'homme interdite à la bête, loin d'être supprimée, sera démocratisée et universalisée. Il n'y aura plus de ligatures; ni péages aux ponts, ni octrois aux villes, ni douanes aux états, ni isthmes aux océans, ni préjugés aux âmes. Les initiatives en éveil et en quête feront le même bruit d'ailes que les abeilles. La nation centrale d'où ce mouvement rayonnera sur tous les continents sera parmi les autres sociétés ce qu'est la ferme modèle parmi les métairies. Elle sera plus que nation, elle sera civilisation; elle sera mieux que civilisation, elle sera famille. Unité de langue, unité de monnaie, unité de mètre, unité de méridien, unité de code; la circulation fiduciaire à son plus haut degré; le papier-monnaie à coupon faisant un rentier de quiconque a vingt francs dans son gousset; une incalculable plus-value résultant de l'abolition des parasitismes; plus d'oisiveté l'arme au bras; la gigantesque dépense des guérites supprimée; les quatre milliards que coûtent annuellement les armées permanentes laissés dans la poche des citoyens; les quatre millions de jeunes travailleurs qu'annule honorablement l'uniforme restitués au commerce, à l'agriculture et à l'industrie; partout le fer disparu sous la forme glaive et chaîne et reforgé sous la forme charrue; la paix, déesse à huit mamelles, majestueusement assise au milieu des hommes; aucune exploitation, ni des petits par les gros, ni des gros par les petits; et partout la dignité de l'utilité de chacun sentie par tous; l'idée de domesticité purgée de l'idée de servitude; l'égalité sortant toute construite de l'instruction gratuite et obligatoire; l'égout remplacé par le drainage; le châtiment remplacé par l'enseignement; la prison transfigurée en école; l'ignorance, qui est la suprême indigence, abolie; l'homme qui ne sait pas lire aussi rare que l'aveugle-né; le *jus contra legem* compris; la politique résorbée

par la science; la simplification des antagonismes produisant la simplification des évènements eux-mêmes; le côté factice des faits s'éliminant; pour loi, l'incontestable, pour unique sénat, l'institut. Le gouvernement restreint à cette vigilance considérable, la voirie, laquelle a deux nécessités, circulation et sécurité; l'état n'intervenant jamais que pour offrir gratuitement le patron et l'épure. Concurrence absolue des à peu près en présence du type, marquant l'étiage du progrès. Nulle part l'entrave, partout la norme. Le collège normal, l'atelier normal, l'entrepôt normal, la boutique normale, la ferme normale, le théâtre normal, la publicité normale, et à côté la liberté. La liberté du cœur humain respectée au même titre que la liberté de l'esprit humain, aimer étant aussi sacré que penser. Une vaste marche en avant de la foule Idée conduite par l'esprit Légion. La circulation décuplée ayant pour résultat la production et la consommation centuplées; la multiplication des pains, de miracle, devenue réalité; les cours d'eau endigués, ce qui empêchera les inondations, et empoissonnés, ce qui produira la vie à bas prix; l'industrie engendrant l'industrie; les bras appelant les bras, l'œuvre faite se ramifiant en innombrables œuvres à faire, un perpétuel recommencement sorti d'un perpétuel achèvement, et, en tout lieu, à toute heure, sous la hache féconde du progrès, l'admirable renaissance des têtes de l'hydre sainte du travail. Pour guerre l'émulation. L'émeute des intelligences vers l'aurore. L'impatience du bien gourmandant les lenteurs et les timidités. Toute autre colère disparue. Un peuple fouillant les flancs de la nuit et opérant, au profit du genre humain, une immense extraction de clarté. Voilà quelle sera cette nation.

Cette nation aura pour capitale Paris, et ne s'appellera point la France; elle s'appellera l'Europe.

Elle s'appellera l'Europe au vingtième siècle, et, aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité.

L'Humanité, nation définitive, est dès à présent entrevue par les penseurs, ces contemplateurs des pénombres; mais ce à quoi assiste le dix-neuvième siècle, c'est à la formation de l'Europe.

Vision majestueuse. Il y a dans l'embryogénie des peuples, comme dans celle des êtres, une heure sublime de transparence. Le mystère consent à se laisser regarder. Au moment où nous sommes, une gestation auguste est visible dans les flancs de la civilisation. L'Europe, une, y germe. Un peuple, qui sera la France sublimée, est en train d'éclore. L'ovaire profond du progrès fécondé porte, sous cette forme dès à présent distincte, l'avenir. Cette nation qui sera palpite dans l'Europe actuelle comme l'être ailé dans la larve reptile. Au prochain siècle, elle déploiera ses deux ailes, faites, l'une de liberté, l'autre de volonté.

Le continent fraternel, tel est l'avenir. Qu'on en prenne son parti, cet immense bonheur est inévitable.

Avant d'avoir son peuple, l'Europe a sa ville. De ce peuple qui n'existe pas encore, la capitale existe déjà. Cela semble un prodige, c'est une loi. Le fœtus des nations se comporte comme le fœtus de l'homme, et la mystérieuse construction de l'embryon, à la fois végétation et vie, commence toujours par la tête.

II

LE PASSÉ.

I

Il y a des points du globe, des bassins de vallées, des versants de collines, des confluents de fleuves qui ont une fonction. Ils se combinent pour créer un peuple. Dans telle solitude, il existe une attraction. Le premier pionnier venu s'y arrête. Une cabane suffit quelquefois pour déposer la larve d'une ville.

Le penseur constate des endroits de ponte mystérieuse. De cet œuf sortira une barbarie, de cet autre une humanité. Ici Carthage, là Jérusalem. Il y a les villes-monstres de même qu'il y a les villes-prodiges.

Carthage naît de la mer, Jérusalem de la montagne. Quelquefois le paysage est grand, quelquefois il est nul. Ce n'est pas une raison d'avortement.

Voyez cette campagne. Comment la qualifierez-vous ? Quelconque. Çà et là des broussailles. Faites attention. La chrysalide d'une ville est dans ces broussailles.

Cette cité en germe, le climat la couve. La plaine est mère, la rivière est nourrice. Cela est viable, cela pousse, cela grandit. A une certaine heure, c'est Paris.

Le genre humain vient là se concentrer. Le tourbillon des siècles s'y creuse. L'histoire s'y dépose sur l'histoire. Le passé s'y approfondit, lugubre.

C'est là Paris, et l'on médite. Comment s'est formé ce chef-lieu suprême ?

Cette ville a un inconvénient. A qui la possède elle donne le monde.

Si c'est par un crime qu'on l'a, elle donne le monde à un crime.

II

Paris est une sorte de puits perdu.

Son histoire, microcosme de l'histoire générale, épouvante par moments la réflexion.

Cette histoire est, plus qu'aucune autre, spécimen et échantillon. Le fait local y a un sens universel. Cette histoire est, pas à pas, l'accentuation du pro-

grès. Rien n'y manque de ce qui est ailleurs. Elle résume en soulignant. Tout s'y réfracte, mais tout s'y réfléchit. Tout s'y abrège et s'y exagère en même temps. Pas d'étude plus poignante.

L'histoire de Paris, si on la déblaie, comme on déblaierait Herculanum, vous force à recommencer sans cesse le travail. Elle a des couches d'alluvion, des alvéoles de syringe, des spirales de labyrinthe. Disséquer cette ruine à fond semble impossible. Une cave nettoyée met à jour une cave obstruée. Sous le rez-de-chaussée, il y a une crypte, plus bas que la crypte une caverne, plus avant que la caverne un sépulcre, au-dessous du sépulcre le gouffre. Le gouffre, c'est l'inconnu celtique. Fouiller tout est malaisé. Gilles Corrozet l'a essayé par la légende; Malingre et Pierre Bonfons par la tradition; Du Breul, Germain Brice, Sauval, Béquillet, Piganiol de la Force par l'érudition; Hurtaut et Marigny par la méthode; Jailliot par la critique; Félibien, Lobineau et Lebeuf par l'orthodoxie; Dulaure par la philosophie; chacun y a cassé son outil.

Prenez les plans de Paris à ses divers âges. Superposez-les l'un à l'autre concentriquement à Notre-Dame. Regardez le quinzième siècle dans le plan de Saint-Victor, le seizième dans le plan de tapisserie, le dix-septième dans le plan de Bullet, le dix-huitième dans les plans de Gomboust, de Roussel, de Denis Thierry, de Lagrive, de Bretez, de Verniquet, le dix-neuvième dans le plan actuel, l'effet de grossissement est terrible.

Vous croyez voir, au bout d'une lunette, l'approche grandissante d'un astre.

III

Qui regarde au fond de Paris a le vertige. Rien de plus fantasque, rien de plus tragique, rien de plus superbe. Pour César, ville vectigale; pour Julien, maison de campagne; pour Charlemagne, école, où il appelle des docteurs d'Allemagne et des chantres d'Italie, et que le pape Léon III qualifie *Soror bona* (*Sorbonne,* n'en déplaise à Robert Sorbon); pour Hugues Capet, palais de famille; pour Louis VI, port avec péage; pour Philippe-Auguste, forteresse; pour saint Louis, chapelle; pour Louis le Hutin, gibet; pour Charles V, bibliothèque; pour Louis XI, imprimerie; pour François I^er^, cabaret; pour Richelieu, académie, Paris est, pour Louis XIV, le lieu des lits de justice et des chambres ardentes, et pour Bonaparte le grand carrefour de la guerre. Le commencement de Paris est contigu au déclin de Rome. La statue de marbre d'une dame latine, morte à Lutèce comme Julia Alpinula à Avenches, a dormi vingt siècles dans le vieux sol parisien; on l'a trouvée en fouillant la rue Montholon. Paris est qualifié « la ville de Jules » par Boëce, homme

consulaire, qui mourut d'une corde serrée autour de sa tête par le bourreau jusqu'au jaillissement des yeux. Tibère a, pour ainsi dire, posé la première pierre de Notre Dame; c'est lui qui avait trouvé cette place bonne pour un temple, et qui y avait érigé un autel au dieu Cerennos et au taureau Ésus. Sur la montagne Sainte-Geneviève on a adoré Mercure, dans l'île Louviers Isis, rue de la Barillerie Apollon, et là où sont les Tuileries, Caracalla. Caracalla est cet empereur qui faisait dieu son frère Geta à coups de poignard en disant : *divus sit, dum non vivus.* Les marchands d'eau qu'on appelait les nautes ont précédé de quinze cents ans la Samaritaine. Il y a eu une poterie étrusque rue Saint-Jean-de-Beauvais, une arène à gladiateurs rue des Fossés-Saint-Victor, aux Thermes un aqueduc venant de Rungis par Arcueil, et rue Saint-Jacques une voie romaine avec embranchements sur Ivry, Grenelle, Sèvres et le mont Cétard. L'Égypte n'est pas seulement représentée à Lutèce par Isis; une tradition veut qu'on ait trouvé vivant dans une pierre d'alluvion de la Seine un crocodile dont on voyait encore au seizième siècle la momie appliquée au plafond de la grande salle du Palais de justice. Autour de Saint-Landry se croisait le réseau des rues romanes où circulaient les monnaies de Richiaire, roi des suèves, marquées à l'effigie d'Honorius. Le quai des Morfondus recouvre la berge de boue où s'imprimaient les pieds nus du roi de France Clotaire, lequel habitait un château de poutres cloisonnées de peaux de bœuf, dont quelques-unes, fraîches écorchées, imitaient la pourpre. Où est la rue Guénégaud, Herchinaldus, maire de Normandie, et Flaochat, maire de Bourgogne, conféraient avec Sigebert II, qui portait, clouées à son chapeau, comme un roi sauvage d'aujourd'hui, deux pièces de monnaie, un quinaire des vandales et un triens d'or des visigoths. Au chevet de Saint-Jean-le-Rond était incrustée une dalle étalant, gravé en latin, le capitulaire du sixième siècle : « Que le voleur présumé soit saisi; si c'est un noble, qu'on le juge; si c'est un vilain, qu'on le pende sur place. *Loco pendatur.* » Où est l'archevêché, il y a eu une pierre dressée en commémoration de la mise à mort des neuf mille familles bulgares qui avaient fui en Bavière, en 631. Dans une bruyère où est à présent la Bourse, les hérauts ont proclamé la guerre entre Louis le Gros et la maison de Coucy. Louis le Gros, qui donna asile en France à cinq papes chassés, Urbain II, Paschal II, Gélase II, Calixte II et Innocent II, venait de sortir vainqueur de sa guerre contre le baron de Montmorency et le baron de Puiset. Dans une crypte romaine qui a existé à peu près où fut bâtie la salle dite Rue de Paris au Palais de justice, on apporta de Compiègne le premier orgue connu en Europe, qui était un don de Constantin Copronyme à Pépin le Bref, et dont le bruit fit mourir une femme de saisissement. Les caborsins, nous dirions aujourd'hui les boursiers, étaient battus de verges devant le pilier des

Halles *Septemsunt* dédié à Pythagore le musicien; ce nom *Septem* était justifié par six autres noms écrits au revers du pilier : Ptolémée l'astronome, Platon le théologien, Euclide le géomètre, Archimède le mécanicien, Aristote le philosophe et Nicomaque l'arithméticien. C'est à Paris que la civilisation a germé, qu'Oribase de Pergame, questeur de Constantinople, a abrégé et expliqué Galien, que se sont fondées la hanse pour les marchands, imitée en Allemagne, et la basoche pour les clercs, imitée en Angleterre, que Louis IX a bâti des églises, Sainte-Catherine entre autres, « à la prière des sergents d'armes », que l'assemblée des barons et des évêques est devenue parlement, et que Charlemagne, dans son capitulaire concernant Saint-Germain-des-Prés, a défendu aux ecclésiastiques de tuer des hommes. Célestin II y est venu à l'école sous Pierre Lombard. L'étudiant Dante Alighieri a logé rue du Fouarre. Abailard rencontrait Héloïse rue Basse-des-Ursins. Les empereurs d'Allemagne haïssaient Paris comme « tison de mauvais feu », et Othon II, ce boucher, qu'on appelait « la Pâle mort des sarrasins », *Pallida mors Sarracenorum,* frappait une des portes de la Cité d'un coup de lance dont elle a eu longtemps la marque. Le roi d'Angleterre, autre ennemi, a campé à Vaugirard.

IV

Paris a grandi entre la guerre et la disette. Charles le Chauve donnait aux normands, qui avaient brûlé les églises de Sainte-Geneviève et de Saint-Pierre et la moitié de la Cité, sept mille livres d'argent pour racheter le reste. Paris a été le radeau de la *Méduse :* la famine y a agonisé; en 975, on y tirait au sort à qui serait mangé. L'abbé de Saint-Germain-des-Prés et l'abbé de Saint-Martin-des-Champs, crénelés dans leurs monastères, s'attaquaient et se combattaient dans les rues, car le droit aux guerres privées a existé jusqu'en 1257. En 1255, saint Louis établit l'inquisition en France; acclimatation vénéneuse. A partir de ce moment, persécutions sans nombre dans Paris; en 1255, contre les banquiers; en 1311, contre les béguards, les hérétiques et les lombards; en 1323, contre les franciscains et les magiciens; en 1372, contre les turlupins; puis contre les jureurs, les patérins et les réformateurs. Les révoltes donnent la réplique. Les écoliers, les jacques, les maillotins, les cabochiens, les tuchins, ébauchent cette résistance, que plus tard les prêtres copieront dans la Ligue et les princes dans la Fronde; en 1588 viendra la première barricade, et le peuple, à qui Philippe-Auguste a donné ce dallage de grès nommé le pavé de Paris, apprendra la manière de s'en servir. Avec les révoltes se multiplient les supplices; et, honneur des lettres et de la science, à travers ce pêle-mêle de charniers, de piloris et de potences, ger-

IMPRIMERIE NATIONALE.

ment et croissent les collèges, Lisieux, Bourgogne, les Écossais, Marmoutier, Chaucer, Hubant, l'Ave-Maria, Mignon, Autun, Cambrai, maître Clément, cardinal Lemoine, de Thou, Reims, Coquerel, de la Marche, Séez, le Mans, Boissy, la Merci, Clermont, les Grassins, d'où sortira Boileau, Louis-le-Grand, d'où sortira Voltaire; et, à côté des collèges, les hôpitaux, asiles terribles, espèces de cirques où les pestes dévorent les hommes. La variété de ces pestes, née de la variété des pourritures, est inouïe; c'est le feu sacré, c'est la florentine, c'est le mal des ardents, c'est le mal des enfers, c'est la fièvre noire; elles font des fous; elles gagnent jusqu'aux rois et Charles VI tombe en «chaude maladie». Les impôts étaient si excessifs qu'on tâchait de devenir lépreux pour n'en point payer. De là le synonyme de ladre et d'avare. Entrez dans cette légende, descendez-y, errez-y. Tout dans cette ville, si longtemps en mal de révolution, a un sens. La première maison venue en sait long. Le sous-sol de Paris est un recéleur; il cache l'histoire. Si les ruisseaux des rues entraient en aveu, que de choses ils diraient! Faites fouiller le tas d'ordures des siècles par le chiffonnier Chodruc-Duclos au coin de la borne de Ravaillac! Si trouble et si épaisse que soit l'histoire, elle a des transparences, regardez-y. Tout ce qui est mort comme fait est vivant comme enseignement. Et, surtout, ne triez pas. Contemplez au hasard.

V

Sous le Paris actuel, l'ancien Paris est distinct, comme le vieux texte dans les interlignes du nouveau. Ôtez de la pointe de la Cité la statue de Henri IV, et vous apercevrez le bûcher de Jacques Molay. C'est sur la place du château des Porcherons, devant l'hôtel Coq, en présence de l'oriflamme déployée par le comte de Vexin, avoué de l'abbaye de Saint-Denis, que, sur la proclamation des six évêques pairs de France, Jean II, immédiatement après son sacre, qui eut lieu le 24 septembre, et le supplice du comte de Guines, qui eut lieu le 24 novembre, fut surnommé « le Bon ». A l'hôtel Saint-Pol, Isabeau de Bavière mangeait de l'aigrun, c'est-à-dire des oignons de Corbeil, des «eschaloignes» d'Étampes, et des gousses d'ail de Grandeluz, tout en riant avec quelque prince anglais de la paternité de son mari Charles VI sur son fils Charles VII. C'est sur le Pont au Change que fut crié, le 23 août 1553, l'édit du parlement défendant de parier si une femme grosse accoucherait d'une fille ou d'un garçon. C'est dans la salle basse du Châtelet que, sous François I^er^, père des lettres, on donnait aux imprimeurs relaps la question à seize crans. C'est rue du Pas-de-la-Mule que passait presque tous les jours, en 1560, le premier président du parlement de Paris, Gilles le Maistre,

monté sur une mule, suivi de sa femme dans une charrette et de sa servante sur une ânesse, allant le soir voir pendre les gens qu'il avait jugés le matin. Dans la tour de Montgomery, non loin du logis du concierge du palais, lequel avait droit à deux poules par jour et aux cendres et tisons de la cheminée du roi, était creusé, au-dessous du niveau de la Seine, ce cachot nommé *la Souricière,* à cause des souris qui y rongeaient vivants les prisonniers. Dans l'embranchement de rues appelées le Trahoir, parce que Brunehaut, dit-on, y fut traînée à la queue d'un cheval, à l'âge de quatrevingts ans, et plus tard l'Arbre-Sec, à cause d'un arbre sec, c'est-à-dire d'une potence qui était là en permanence, au pied du gibet, à quelques pas d'un étuviste où se faisaient les plus gaies orgies nobles du seizième siècle, des bouquetières offraient des fleurs et des fruits aux passants avec ce chant :

Fleur d'aiglantier,
Verjux à faire aillie.

A la porte Saint-Honoré, le cardinal de Bourbon, qui fut une ébauche de Charles X, et le duc de Guise, se sont promenés pour la première fois avec des gardes, nouvelle qui fit subitement blanchir la moitié de la moustache du roi de Navarre. C'est en sortant de faire ses dévotions à Sainte-Marie-l'Égyptienne que Henri III tira de dessous ses petits chiens pendus à son cou dans un panier rond l'édit qu'il remit au chancelier Chiverny et qui reprenait aux bourgeois de Paris la noblesse que leur avait octroyée Charles V. C'est devant la fontaine Saint-Paul, rue Saint-Antoine, qu'aux obsèques du cardinal de Birague la cour des aides et la chambre des comptes se donnèrent des coups de poing pour la préséance. Ici a été la grand'chambre où siégeait « la magistrature française », longues barbes au seizième siècle, larges perruques au dix-septième, et ici est le guichet du Louvre par où sortaient de grand matin les mousquetaires noirs ou gris qui, de temps en temps, venaient mettre ces barbes et ces perruques à la raison. On sait qu'elles étaient parfois réfractaires. En 1644, par exemple, l'opposition du parlement alla jusqu'à consentir à la surcharge de l'emprunt, dit *forcé,* pour toute la France, le parlement excepté. Une certaine acceptation des voleurs et des chauves-souris a longtemps caractérisé les rues de Paris; avant Louis IX, pas de police; avant La Reynie, pas de lanternes. En 1667, la cour des miracles, ayant encore toutes ses guenilles gothiques, fait vis-à-vis aux carrousels de Louis XIV. Cette vieille terre parisienne est un gisement d'évènements, de mœurs, de lois, de coutumes; tout y est minerai pour le philosophe. Venez, voyez. Cet emplacement a été le Marché aux pourceaux; là, dans une cuve de fer, au nom de ces princes qui, entre autres habiletés monétaires, inventèrent le *tournois noir,* et qui au quatorzième siècle, en l'espace

de cinquante ans, trouvèrent moyen de faire sept fois de suite à la fortune publique la rognure d'une banqueroute[1], phénomène royal renouvelé sous Louis XV, au nom de Philippe Ier, qui déclara argent les espèces de billon, au nom de Louis VI et de Louis VII, qui contraignirent tous les français, les bourgeois de Compiègne exceptés, à prendre des sous pour des livres, au nom de Philippe le Bel, qui fabriqua ces angevins d'or douteux appelés *moutons à la grande laine* et *moutons à la petite laine,* noms qui symbolisent la tonte du peuple, au nom de Philippe de Valois, qui altéra le florin Georges, au nom du roi Jean, qui éleva des rondelles de cuir portant un clou d'argent au centre à la dignité de ducats d'or, au nom de Charles VII, doreur et argenteur de liards qu'il qualifia *saluts d'or* et *blancs d'argent,* au nom de Louis XI, qui décréta que les hardis d'un denier en valaient trois, au nom de Henri II, lequel fit des henris d'or qui étaient en plomb, pendant cinq siècles, on a bouilli vifs les faux monnayeurs.

VI

Au centre de ce qu'on appelait alors la Ville, distincte de la Cité, est la Maubuée (mauvaise fumée), lieu où l'on a rôti, dans le goudron et les fagots verts, tant de juifs, pour punir «leur anthropomance», et, dit le conseiller De l'Ancre, «les admirables cruautés dont ils ont toujours usé envers les chrétiens, leur forme de vie, leur synagogue déplaisante à Dieu, leur immondicité et puanteur». Un peu plus à l'écart, l'antiquaire rencontre le coin de la rue du Gros-Chenet, où l'on brûlait les sorciers en présence d'un bas-relief doré et peint, attribué à Nicolas Flamel, et représentant le météore tout en feu, gros comme une meule de moulin, qui tomba à Ægos-Potamos, la nuit où naquit Socrate, et que Diogène d'Apollonie, le législateur de l'Asie Mineure, appelle une «étoile de pierre». Puis ce carrefour Baudet, où fut criée et commandée, à son de corne ou de trompe, comme le raconte Gaguin, l'extermination des lépreux par tout le royaume, à cause d'une mixture d'herbe, de sang et «d'eau humaine», roulée dans un linge et liée à une pierre, dont ils empoisonnaient les citernes et les rivières. D'autres cris avaient lieu. Ainsi, devant le Grand-Châtelet, les six héraults d'armes de France, vêtus de velours blanc sous leurs dalmatiques fleurdelysées, et le caducée à la main, venaient, après les pestes, les guerres et les disettes, rassurer le peuple et lui annoncer que le roi daignait continuer à recevoir l'impôt. A l'extrémité nord-est, cette place, place Royale de la monarchie, place des Vosges de la république, fut l'enclos royal des Tournelles, où Phi-

[1] 1306. — 1339. — 1342. — 1347. — 1348. — 1353. — 1358. (*Note de Victor Hugo.*)

lippe de Comines partageait le lit de Louis XI, ce qui dérange un peu son sévère profil d'historien; on ne se figure guère Tacite couchant avec Tibère. Philippe de Comines, qui était sénéchal de Poitiers, était aussi seigneur de Chaillot, et avait toute la Cerisaie jusqu'au fossé de l'égout de Paris, sept fiefs arriérés tenus de la Tour Carrée, plus justice moyenne et basse avec mairie et sergent. Cela, heureusement, ne l'empêche pas d'être un des ancêtres de la langue française.

VII

Il faut, en présence de cette histoire de Paris, s'écrier à chaque instant comme John Howard devant d'autres misères : *C'est ici que les petits faits sont grands.* Quelquefois cette histoire offre un double sens; quelquefois un triple sens; quelquefois aucun. C'est alors qu'elle inquiète l'esprit. Il semble qu'elle tourne à l'ironie. Elle met en relief tantôt un crime, tantôt une sottise, parfois on ne sait quoi qui n'est ni sottise ni crime et qui pourtant fait partie de la nuit. Au milieu de ces énigmes on croit entendre derrière soi, en aparté, l'éclat de rire bas du sphinx. Partout des contrastes ou des parallélismes qui ressemblent à de la pensée dans le hasard. Au numéro 14 de la rue de Béthisy meurt Coligny et naît Sophie Arnould, et voilà brusquement rapprochés les deux aspects caractéristiques du passé, le fanatisme sanglant et la jovialité cynique. Les halles, qui ont vu naître le théâtre (sous Louis XI), voient naître Molière. L'année où meurt Turenne, madame de Maintenon éclôt; remplacement bizarre; c'est Paris qui donne à Versailles madame Scarron, reine de France, douce jusqu'à la trahison, pieuse jusqu'à la férocité, chaste jusqu'au calcul, vertueuse jusqu'au vice. Rue des Marais, Racine écrit *Bajazet* et *Britannicus* dans une chambre où, cinquante ans plus tard, la duchesse de Bouillon, empoisonnant Adrienne Lecouvreur, vient faire à son tour une tragédie. Au numéro 23 de la rue du Petit-Lion, dans un élégant hôtel de la renaissance dont il reste un pan de mur, tout à côté de cette grosse tour à vis de Saint-Gilles où Jean sans Peur, entre le coup de poignard de la rue Barbette et le coup d'épée du pont de Montereau, causait avec son bourreau Capeluche, ont été jouées les comédies de Marivaux. Assez près l'une de l'autre s'ouvrent deux fenêtres tragiques : par celle-ci, Charles IX a fusillé les parisiens; par celle-là, on a donné de l'argent au peuple pour l'écarter de l'enterrement de Molière. Qu'est-ce que le peuple voulait à Molière mort? l'honorer? Non, l'insulter. On distribua à cette foule quelque monnaie, et les mains qui étaient venues boueuses s'en allèrent payées. Ô sombre rançon d'un cercueil illustre! C'est de nos jours qu'a été démolie la tourelle à la croisée de laquelle le dauphin Charles, trem-

blanc devant Paris irrité, se coiffa du chaperon écarlate d'Étienne Marcel, quatre cent trente ans avant que Louis XVI se coiffât du bonnet rouge. L'arcade Saint-Jean a vu passer un petit « Dix août », le 10 août 1652, qui esquissa la mise en scène du grand; il y eut branle du bourdon de Notre-Dame et mousqueterie. Cela s'appelle l'*émeute des têtes de papier.* C'est encore en août, la canicule est anarchique, c'est le 23 août 1658, qu'eut lieu, sur le quai de la Vallée, dit autrefois le Val-Misère, la bataille des moines augustins contre les hoquetons du parlement; le clergé recevait volontiers les arrêts de la magistrature à coups de fusil; il qualifiait la justice empiétement; il s'échangea entre le couvent et les archers une grosse arquebusade, ce qui fit accourir La Fontaine, criant sur le Pont-Neuf : *Je vais voir tuer des Augustins.* Non loin du collège Fortet, où ont siégé les Seize, est le cloître des Cordeliers, où a surgi Marat. La place Vendôme a servi à Law avant de servir à Napoléon. A l'hôtel Vendôme il y avait une petite cheminée de marbre blanc célèbre par la quantité de suppliques de forçats huguenots qu'y a jetées au feu Campistron, lequel était secrétaire général des galères, en même temps que chevalier de Saint-Jacques et commandeur de Chimène en Espagne, et marquis de Penange en Italie, dignités bien dues au poëte qui avait apitoyé la cour et la ville sur Tiridate résistant au mariage d'Érinice avec Abradate. Du lugubre quai de la Ferraille, qui a vu tant d'atrocités juridiques, et qui était aussi le quai des Racoleurs, sont sortis tous ces joyeux types militaires et populaires, Laramée, Laviolette, Vadeboncœur, et ce Fanfan la Tulipe mis de nos jours à la scène avec tant de charme et d'éclat par Paul Meurice. Dans un galetas du Louvre est né de Théophraste Renaudot le journalisme; cette fois ce fut la souris qui accoucha d'une montagne. Dans un autre compartiment de ce même Louvre a prospéré l'Académie française, laquelle n'a jamais eu un quarante et unième fauteuil qu'une fois, pour Pellisson, et n'a jamais porté le deuil qu'une fois, pour Voiture. Une plaque de marbre à lettres d'or, scellée à l'un des coins de rue du Marché-des-Innocents, a longtemps appelé l'attention des parisiens sur ces trois gloires de l'année 1685, l'ambassade de Siam, le doge de Gênes à Versailles, et la révocation de l'édit de Nantes. C'est contre le mur de l'édifice appelé Val-de-Grâce que fut jetée une hostie[1] à propos de laquelle on brûla vifs trois hommes. Date : 1688. Six ans plus tard, Voltaire allait naître. Il était temps.

[1] Champ des Capucines. Croix de la Sainte-Hostie. (*Note de Victor Hugo.*)

VIII

On montrait encore, il y a quarante ans, dans la sacristie de Saint-Germain-l'Auxerrois, la chaise cramoisie, portant la date de 1722, en laquelle trônait le cardinal-archevêque de Cambrai le jour où le sieur Clignet, bailli de l'abbaye de Saint-Remi de Reims, et les sieurs de Romaine, de Sainte-Catherine et Godot, chevaliers de la Sainte-Ampoule, vinrent prendre « les ordres de son éminence au sujet du sacre de sa majesté ». L'éminence était Dubois, la majesté était Louis XV. Le garde-meuble conservait une autre chaise à bras, celle du régent d'Orléans. C'est sur ce fauteuil que le régent d'Orléans était assis le jour où il parla au comte de Charolais. M. de Charolais revenait de la chasse où il avait tué quelques faisans dans les bois et un notaire dans un village. Le régent lui dit : *Allez-vous-en, vous êtes prince, et je ne ferai couper la tête ni au comte de Charolais qui a tué un passant, ni au passant qui tuera le comte de Charolais.* Ce mot a servi deux fois. Plus tard, on a jugé utile de l'attribuer à Louis XV, promu Bien-Aimé. Rue du Battoir, le maréchal de Saxe avait son sérail qu'il menait avec lui à la guerre, ce qui faisait à la suite de l'armée trois coches pleins appelés par les hulans « les fourgons à femmes du maréchal ». Que d'évènements étranges, parfois accumulés avec cette incohérence de la réalité où vous êtes libre de puiser des réflexions! Dans la même semaine, une femme, madame de Chaumont, gagne, dans l'agiotage du Mississipi, cent vingt-sept millions, les quarante fauteuils de l'Académie française sont envoyés à Cambrai pour y asseoir le congrès qui a cédé Gibraltar à l'Angleterre, et la grande porte de la Bastille s'entr'ouvre à minuit, laissant voir dans la première cour l'exécution aux flambeaux d'un inconnu dont personne n'a jamais su ni le nom ni le crime. Les livres étaient traités de deux façons; le parlement les brûlait, le théologal les lacérait. On les brûlait sur le grand escalier du palais, on les lacérait rue Chanoinesse. C'est, dit-on, dans cette rue, au milieu d'un rebut de livres condamnés, que les épîtres de Pline, depuis imprimées chez Alde Manuce, furent découvertes par le moine Joconde, le faiseur de ponts de pierre que Sannazar nommait *Pontifex*[1]. Quant aux grands degrés du palais, à défaut des écrivains, « qui sentaient le roussi », ils voyaient brûler les écrits. Boindin, au pied de cet escalier, disait à Lamettrie : *On vous persécute, parce que vous êtes athée janséniste; moi, on me laisse tranquille, parce que j'ai le bon sens d'être athée moliniste.* Il y avait, en outre, pour les livres les sentences de Sorbonne. La Sorbonne, calotte plutôt que dôme, dominait ce chaos de collèges qui était l'Université, et que

[1] *Hunc tu jure potes dicere Pontificem.*

le premier Balzac, dans sa querelle avec le père Golu, a appelé le *Pays latin*, nom qui est resté. La Sorbonne avait, de par la scolastique, juridiction morale. La Sorbonne forçait Jean XXII à rétracter sa théorie de la vision béatifique; la Sorbonne déclarait le quinquina « écorce scélérate », sur quoi le parlement faisait au quinquina *défense de guérir;* la Sorbonne donnait, à propos du sac de Civitta-di-Castello, raison contre le pape Sixte IV à Antoine Campani, cet évêque « dont une paysanne accoucha sous un laurier», et à qui l'Allemagne déplut « si fort », dit son biographe, qu'à son retour en Italie, se trouvant au haut des Alpes, ce vénérable prélat.....[1], et dit à l'Allemagne :

« *Aspice nudatas, barbara terra, nates.* »

IX

La maison numéro 20, à Bercy, a appartenu à Le Prevost de Beaumont, mis vivant dans une des tombes de pierre de la tour Bertaudière pour avoir dénoncé le Pacte de famine. Tout auprès, une autre maison toute mystérieuse s'appelle la *Cour des crimes.* Personne ne sait ce que c'est. Devant la porte de la prévôté de Paris, où des cartouches sculptés et peints représentaient Énée, Scipion, Charlemagne, Esplandian et Bayard, qualifiés « fleurs de chevalerie et de loyauté », un huissier à verge, le 30 août 1766, cria l'édit ordonnant aux gentilshommes de n'avoir désormais au côté que des épées longues de trente-trois pouces au plus « avec la pointe en langue de carpe ». Les épées de guet-apens abondaient dans Paris. Très bien portées. De là l'édit. D'autres répressions étaient nécessaires; en 1750, à l'époque où l'ameublement d'une chambre pour le dauphin au pavillon de Bellevue venait de coûter dix-huit cent mille francs, on diminua, par esprit d'économie, la ration de pain des prisonniers, ce qui les affama et les fit révolter. On tira dans le tas à travers les grilles des prisons, et l'on en tua plusieurs; entre autres, au For-l'Évêque, deux femmes. Il y avait à l'Académie française un curieux effrayant, la Condamine; il rimait des bouquets à Chloris comme Gentil-Bernard, et explorait l'océan comme Vasco de Gama. Entre un quatrain et une tempête, il allait sur les échafauds considérer de près les supplices. Une fois il assistait, sur l'estrade même du tourment, à un écartèlement. Le patient, hagard et cerclé de fer, le regardait. — *Monsieur est un amateur,* dit le bourreau. Telles étaient les mœurs. Ceci se passait sur la place de Grève, le jour où Louis XV y assassina Damiens.

[1] Nous omettons une ligne. (*Note de Victor Hugo.*)

X

.....

Faut-il continuer? S'il était permis de se citer soi-même, celui qui écrit ces lignes dirait ici : *J'en passe, et des meilleurs.* Ajoutez à ce monceau douloureux la surcharge de Versailles, cette cour terrible, la maltôte, expédient des princes du dix-septième siècle, remplacée par l'agiotage, expédient des princes du dix-huitième, et ce Conti difforme écrasant de chiquenaudes le visage d'une jeune fille coupable d'être jolie, ce chevalier de Bouillon châtrant un manant pour le punir de s'appeler Lecoq, cet autre chevalier, un Rohan, bâtonnant Voltaire... — Quel précipice que ce passé! Descente lugubre! Dante y hésiterait. La vraie catacombe de Paris, c'est cela. L'histoire n'a pas de sape plus noire. Aucun dédale n'égale en horreur cette cave des vieux faits où tant de préjugés vivaces, et à cette heure encore bien portants, ont leurs racines. Ce passé n'est plus cependant, mais son cadavre est; qui creuse l'ancien Paris le rencontre. Ce mot cadavre en dit trop peu. Un pluriel serait ici nécessaire. Les erreurs et les misères mortes sont une fourmilière d'ossements. Elles emplissent ce souterrain qu'on appelle les annales de Paris. Toutes les superstitions sont là, tous les fanatismes, toutes les fables religieuses, toutes les fictions légales, toutes les antiques choses dites sacrées, règles, codes, coutumes, dogmes, et l'on distingue à perte de vue dans ces ténèbres le ricanement sinistre de toutes ces têtes de mort. Hélas! les hommes infortunés qui accumulent les exactions et les iniquités oublient ou ignorent qu'il y a un compteur. Ces tyrannies, ces lettres de cachet, ces jussions, ce Vincennes, ce donjon du Temple où Jacques Molay a assigné le roi de France à comparaître devant Dieu, ce Montfaucon où est pendu Enguerrand de Marigny qui l'a construit, cette Bastille où est enfermé Hugues Aubriot qui l'a bâtie, ces cachots copiant les puits, et ces « calottes » copiant les plombs de Venise, cette promiscuité de tours, les unes pour la prière, les autres pour la prison, cette dispersion de glas et de tocsins faite par toutes ces cloches pendant douze cents ans, ces gibets, ces estrapades, ces voluptés, cette Diane toute nue au Louvre, ces chambres tortionnaires, ces harangues des magistrats à genoux, ces idolâtries de l'étiquette, connexes aux raffinements de supplices, ces doctrines que tout est au roi, ces sottises, ces hontes, ces bassesses, ces mutilations de toutes les virilités, ces confiscations, ces persécutions, ces forfaits, se sont silencieusement additionnés de siècle en siècle, et il s'est trouvé un jour que toute cette ombre avait un total : 1789.

III

SUPRÉMATIE DE PARIS.

I

1789. Depuis un siècle bientôt ce nombre est la préoccupation du genre humain. Tout le phénomène moderne y est contenu.

Ces dates-là sont des chiffres exigibles.

Payez.

Et ne soyez pas de mauvaise foi avec ces chiffres impérieux. Éludés, ils grossissent; et tout à coup, au lieu de 89, le débiteur trouve 93.

Pourquoi tout à l'heure avons-nous rappelé ces faits, puisés au hasard dans le saisissant pêle-mêle du souvenir, tous ces faits, et tant d'autres? Parce qu'ils expliquent.

Ils ont une source, le despotisme, et ils ont une embouchure, la démocratie.

Sans eux, et sans leur résultat, 89, la suprématie de Paris est une énigme. Réfléchissez, en effet. Rome a plus de majesté, Trèves a plus d'ancienneté, Venise a plus de beauté, Naples a plus de grâce, Londres a plus de richesse. Qu'a donc Paris? La révolution.

Paris est la ville-pivot sur laquelle, à un jour donné, l'histoire a tourné.

Palerme a l'Etna, Paris a la pensée. Constantinople est plus près du soleil, Paris est plus près de la civilisation. Athènes a bâti le Parthénon, mais Paris a démoli la Bastille.

George Sand parle magnifiquement quelque part des vies antérieures. Ces existences préparatoires, sortes de dépouillements successifs de la destinée, les villes les ont comme les hommes. Paris druidique, Paris romain, Paris carlovingien, Paris féodal, Paris monarchique, Paris philosophe, Paris révolutionnaire, quelle ascension lente, mais quelle sublime sortie des ténèbres!

Après moi le déluge! dit le dernier sultan de la série. On sent en effet, sous ce Louis XV, qu'un certain accomplissement s'apprête, tant la petitesse de tout est formidable. Vers la fin du dix-huitième siècle, l'histoire ne peut plus être étudiée qu'au microscope. On voit un fourmillement de nains, et c'est tout; d'Aiguillon, Richelieu, Maurepas, Calonne, Vergennes, Brienne, Montmorin; brusquement une ouverture se fait dans ce qu'on pourrait

nommer le mur du fond, et il apparaît des inconnus hauts de cent coudées, et voici Mirabeau, l'homme-éclair, et voici Danton, l'homme-foudre, et les évènements deviennent dignes de Dieu.

Il semble que la France commence.

II

On sait ce que c'est que le point vélique d'un navire; c'est le lieu de convergence, endroit d'intersection mystérieux pour le constructeur lui-même, où se fait la somme des forces éparses dans toutes les voiles déployées. Paris est le point vélique de la civilisation. L'effort partout dispersé se concentre sur ce point unique; la pesée du vent s'y appuie. La désagrégation des initiatives divergentes dans l'infini vient s'y recomposer et y donne sa résultante. Cette résultante est une poussée profonde, parfois vers le gouffre, parfois vers les Atlantides inconnues. Le genre humain, remorqué, suit. Percevoir, pensif, ce murmure de la marche universelle, cette rumeur des tempêtes en fuite, ce bruit d'agrès, ces soufflements d'âmes en travail, ces gonflements et ces tensions de manœuvre, cette vitesse de la bonne route faite, aucune extase ne vaut cette rêverie. Paris est sur toute la terre le lieu où l'on entend le mieux frissonner l'immense voilure invisible du progrès.

Paris travaille pour la communauté terrestre.

De là autour de Paris, chez tous les hommes, dans toutes les races, dans toutes les colonisations, dans tous les laboratoires de la pensée, de la science et de l'industrie, dans toutes les capitales, dans toutes les bourgades, un consentement universel.

Paris fait à la multitude la révélation d'elle-même. Cette multitude que Cicéron appelle *plebs,* que Bessaron appelle *canaglia,* que Walpole appelle *mob,* que de Maistre appelle *populace,* et qui n'est pas autre chose que la matière première de la nation, à Paris elle se sent Peuple. Elle est à la fois brouillard et clarté. C'est la nébuleuse qui, condensée, sera l'étoile.

Paris est le condensateur.

III

Voulez-vous vous rendre compte de ce qu'est cette ville? Faites une chose étrange. Mettez-la aux prises avec la France. Et d'abord éclate une question. Quelle est la fille? quelle est la mère? Doute pathétique. Stupéfaction du penseur.

Ces deux géantes en viennent aux mains. De quel côté est la voie de fait impie?

Cela s'est-il jamais vu? Oui. C'est presque un fait normal. Paris s'en va seul, la France suit de force, et irritée; plus tard elle s'apaise et applaudit; c'est une des formes de notre vie nationale. Une diligence passe avec un drapeau; elle vient de Paris. Le drapeau n'est plus un drapeau, c'est une flamme, et toute la traînée de poudre humaine prend feu derrière lui.

Vouloir toujours; c'est le fait de Paris. Vous croyez qu'il dort, non, il veut. La volonté de Paris en permanence, c'est là ce dont ne se doutent pas assez les gouvernements de transition. Paris est toujours à l'état de préméditation. Il a une patience d'astre mûrissant lentement un fruit. Les nuages passent sur sa fixité. Un beau jour, c'est fait. Paris décrète un évènement. La France, brusquement mise en demeure, obéit.

C'est pour cela que Paris n'a pas de conseil municipal.

Cet échange d'effluves entre Paris centre, et la France sphère, cette lutte qui ressemble à un balancement de gravitations, ces alternatives de résistance et d'adhésion, ces accès de colère de la nation contre la cité, puis ces acceptations, tout cela indique nettement que Paris, cette tête, est plus que la tête d'un peuple. Le mouvement est français, l'impulsion est parisienne. Le jour où l'histoire, devenue de nos jours si lumineuse, donnera à ce fait singulier la valeur qu'il a, on verra clairement le mode d'ébranlement universel, de quelle façon le progrès entre en matière, sous quels prétextes la réaction s'attarde, et comment la masse humaine se désagrège en avant-garde et en arrière-garde, de telle sorte que l'une est déjà à Washington, tandis que l'autre est encore à César.

Sur ce conflit séculaire, et si fécond en émulation, de la nation et de la cité, posez la révolution, voici ce que donne ce grossissement : d'un côté la Convention, de l'autre la Commune. Duel titanique.

Ne reculons pas devant les mots, la Convention incarne un fait définitif, le Peuple, et la Commune incarne un fait transitoire, la Populace. Mais ici la populace, personnage immense, a droit. Elle est la Misère, et elle a quinze siècles d'âge. Euménide vénérable. Furie auguste. Cette tête de Méduse a des vipères, mais des cheveux blancs.

La Commune a droit; la Convention a raison. C'est là ce qui est superbe. D'un côté la Populace, mais sublimée; de l'autre, le Peuple, mais transfiguré. Et ces deux animosités ont un amour, le genre humain, et ces deux chocs ont une résultante, la Fraternité. Telle est la magnificence de notre révolution.

Les révolutions ont un besoin de liberté, c'est leur but, et un besoin d'autorité, c'est leur moyen. La convulsion étant donnée, l'autorité peut

aller jusqu'à la dictature et la liberté jusqu'à l'anarchie. De là un double accès despotique qui a le sombre caractère de la nécessité, un accès dictatorial et un accès anarchique. Oscillation prodigieuse.

Blâmez si vous voulez; mais vous blâmez l'élément. Ce sont des faits de statique, sur lesquels vous dépensez de la colère. La force des choses se gouverne par A + B, et les déplacements du pendule tiennent peu de compte de votre mécontentement.

Ce double accès despotique, despotisme d'assemblée, despotisme de foule, cette bataille inouïe entre le procédé à l'état d'empirisme et le résultat à l'état d'ébauche, cet antagonisme inexprimable du but et du moyen, la Convention et la Commune le représentent avec une grandeur extraordinaire. Elles font visible la philosophie de l'histoire.

La Convention de France et la Commune de Paris sont deux quantités de révolution. Ce sont deux valeurs, ce sont deux chiffres. C'est l'A plus B dont nous parlions tout à l'heure. Des chiffres ne se combattent pas, ils se multiplient. Chimiquement, ce qui lutte se combine. Révolutionnairement aussi.

Ici l'avenir se bifurque et montre ses deux têtes; il y a plus de civilisation dans la Convention et plus de révolution dans la Commune. Les violences que fait la Commune à la Convention ressemblent aux douleurs utiles de l'enfantement.

Un nouveau genre humain, c'est quelque chose. Ne marchandons pas trop qui nous donne ce résultat.

Devant l'histoire, la révolution étant un lever de lumière venu à son heure, la Convention est une forme de la nécessité, la Commune est l'autre; noires et sublimes formes vivantes debout sur l'horizon, et dans ce vertigineux crépuscule où il y a tant de clarté derrière tant de ténèbres, l'œil hésite entre les silhouettes énormes des deux colosses.

L'un est Léviathan, l'autre est Béhémoth.

IV

Il est certain que la révolution française est un commencement. *Nescio quid majus nascitur Iliade.*

Remarquez ce mot : Naissance. Il correspond au mot Délivrance. Dire : la mère est délivrée, cela veut dire : l'enfant est né. Dire : la France est libre, cela veut dire l'âme humaine est majeure.

La vraie naissance, c'est la virilité.

Le 14 juillet 1789, l'heure de l'âge viril a sonné.

Qui a fait le 14 juillet?

Paris.

La grande geôle d'état parisienne symbolisait l'esclavage universel.

Paris toujours tenu en prison, ç'a été de tout temps l'arrière-pensée des princes. Gêner qui nous gêne est une politique. La Bastille au centre, une muraille à la circonférence, avec cela on peut régner. Murer Paris, ce fut le rêve. Stabilité sous clôture; cette discipline imposée aux moines, on a voulu l'imposer à Paris. De là contre la croissance de cette ville mille précautions, et beaucoup de ceintures bouclées avec des tours. D'abord la circonvallation romaine, à laquelle était adossée, près Saint-Merry, la maison de l'abbé Suger, puis le mur de Louis VII, puis le mur de Philippe-Auguste, puis le mur du roi Jean, puis le mur de Charles V, puis le mur de l'octroi de 1786, puis l'escarpe et contrescarpe d'aujourd'hui. Autour de cette ville, la monarchie a passé son temps à construire des enceintes, et la philosophie à les détruire. Comment? Par la simple irradiation de la pensée. Pas de plus irrésistible puissance. Un rayonnement est plus fort qu'une muraille.

Enfermer la ville est un expédient; l'amoindrir en serait un autre. Ceux à qui Paris fait peur y ont songé. Soutirer la vie à cette cité monstre et prodige, pourquoi pas? On a essayé. On installait volontiers les états généraux à Blois; Bourges était déclaré capitale; de temps en temps les rois envoyaient le parlement à Pontoise; Versailles a été un exutoire. De nos jours on a proposé de mettre l'école polytechnique à Orléans, l'école de droit à Rouen, l'école de médecine à Tours, l'institut ici, la cour de cassation là, etc. De cette façon, on clivait Paris; cliver un diamant, c'est le couper en petits morceaux. On avait vingt petits Paris au lieu d'un gros. Admirable moyen de convertir trente millions en trente mille francs. Demandez à un lapidaire ce qu'il pense de la décentralisation du Régent.

Le fait fatal, le fait brutal, si vous voulez, a déjoué toutes ces combinaisons.

Sous cette réserve qu'il n'y a jamais rien que d'approximatif dans l'assimilation du fait et de l'idée, l'agrandissement matériel donne, en de certains cas, la mesure de l'agrandissement moral. Paris a d'abord tenu tout entier dans l'île Notre-Dame; puis il a jeté un pont, comme le petit oiseau qui veut sortir donne un coup de bec dans l'œuf; puis, sous Philippe-Auguste, il a eu sept cents arpents de surface, et il a émerveillé Guillaume le Breton; puis, sous Louis XI, il a eu trois quarts de lieue de tour, et il a enthousiasmé Philippe de Comines; puis, au dix-septième siècle, il a eu quatre cent treize rues, et il a ébloui Félibien. Au dix-huitième siècle, il a fait la révolution, et sonné la grande cloche d'appel, avec six cent soixante mille habitants. Aujourd'hui il en a dix-huit cent mille. C'est un plus gros bras qui peut secouer une plus grosse corde.

Le tocsin d'aujourd'hui est un tocsin pacifique. C'est la vaste sonnerie joyeuse du travail invitant toutes les nations à l'exposition du chef-d'œuvre de chacune.

V

Quelque chose de nous est toujours penché sur nos enfants, et dans le temps futur il entre une dose du temps actuel. La civilisation traverse des phases quelconques, toujours dominées par la phase précédente. Aujourd'hui, sur tout ce qui est, et sur tout ce qui sera, la révolution française est en surplomb. Pas un fait humain que ce surplomb ne modifie. On se sent pressé d'en haut, et il semble que l'avenir ait hâte et double le pas. L'imminence est une urgence; l'union continentale, en attendant l'union humaine, telle est présentement la grande imminence; menace souriante. Il semble, à voir de toutes parts se constituer les landwehrs, que ce soit le contraire qui se prépare, mais ce contraire s'évanouira. Pour qui observe du sommet de la vraie hauteur, il y a dans la nuée de l'horizon plus de rayons que de tonnerres. Tous les faits suprêmes de notre temps sont pacificateurs. La presse, la vapeur, le télégraphe électrique, l'unité métrique, le libre échange, ne sont pas autre chose que des agitateurs de l'ingrédient Nations dans le grand dissolvant Humanité. Tous les railways qui paraissent aller dans tant de directions différentes, Pétersbourg, Madrid, Naples, Berlin, Vienne, Londres, vont au même lieu, la Paix. Le jour où le premier air-navire s'envolera, la dernière tyrannie rentrera sous terre.

Le mot Fraternité n'a pas été en vain jeté dans les profondeurs, d'abord du haut du Calvaire, ensuite du haut de 89. Ce que Révolution veut, Dieu le veut. L'âme humaine étant majeure, la conscience humaine est lucide. Cette conscience est révoltée par la voie de fait dite guerre. Les guerres offensives en particulier, contenant un aveu naïf de convoitise et de brigandage, sont condamnées par l'humanité honnête du genre humain. Remettre en marche les armures n'est décidément plus possible; les panoplies sont vides, les vieux géants sont morts. Césarisme, militarisme, il y a des musées pour ces antiquités-là. L'abbé de Saint-Pierre, qui a été le fou, est maintenant le sage. Quant à nous, nous pensons comme lui, et nous nous figurons sans trop de peine que les hommes doivent finir par s'aimer. Vivre en paix, est-ce donc si absurde? On peut, ce nous semble, rêver une époque où lorsque quelqu'un dira : propreté, promptitude, exactitude, bon service, on ne songera pas tout d'abord à un canon se chargeant par la culasse, et où le fusil à aiguille cessera d'être le modèle de toutes les vertus.

VI

Insistons-y, un certain empiétement du présent sur l'avenir est nécessaire. Cette vague figuration de ce qui sera dans ce qui est, Paris l'esquisse. C'est pour la mieux faire saillir, et pour l'éclairer des deux côtés, que, tout à l'heure, en regard de l'avenir, nous avons placé le passé. Le fruit est bon à voir, mais maintenant retournez l'arbre, et montrez sa racine. Cette histoire qu'on vient de revoir, on peut en refaire et en varier le raccourci; on n'en modifiera ni le sens ni le résultat. Changer l'attitude ne change point le corps.

Qu'on interroge, non les archives de l'empire, car le mot *archives de l'empire* s'applique seulement aux deux périodes 1804-1814 et 1852-1867, et hors de là n'a aucun sens, qu'on interroge et qu'on remue jusqu'au fond les *archives de France,* et, de quelque façon que la fouille soit faite, pourvu que ce soit de bonne foi, la même histoire incorruptible en sortira.

Cette histoire, qu'on la prenne telle qu'elle est, qu'on en ait la quantité d'horreur qu'elle mérite, à la condition qu'on finisse par admirer. Le premier mot est Roi, le dernier mot est Peuple. L'admiration comme conclusion, c'est là ce qui caractérise le penseur. Il pèse, examine, compare, sonde, juge, puis, s'il est tourné vers le relatif, il admire, et, s'il est tourné vers l'absolu; il adore. Pourquoi? parce que dans le relatif il constate le progrès; parce que dans l'absolu il constate l'idéal. En présence du progrès, loi des faits, et de l'idéal, loi des intelligences, le philosophe aboutit au respect. Le coup de sifflet final est d'un idiot.

Admirons les peuples chercheurs, et aimons-les. Ils sont pareils aux Empédocles dont il reste une sandale et aux Christophe Colombs dont il reste un monde. Ils s'en vont à leurs risques et périls dans le grand travail de l'ombre. Ils ont souvent aux mains la boue du déblaiement à tâtons. Leur reprocherez-vous les déchirures de leurs habits d'ouvriers? Ô sombres ingrats que vous êtes!

Dans l'histoire humaine, parfois c'est un homme qui est le chercheur, parfois c'est une nation. Quand c'est une nation, le travail, au lieu de durer des heures, dure des siècles, et il attaque l'obstacle éternel par le coup de pioche continu. Cette sape des profondeurs, c'est le fait vital et permanent de l'humanité. Les chercheurs, hommes et peuples, y descendent, y plongent, s'y enfoncent, parfois y disparaissent. Une lueur les attire. Il y a un engloutissement redoutable au fond duquel on aperçoit cette nudité divine, la Vérité.

Paris n'y a point disparu.

Au contraire.

Il est sorti de 93 avec la langue de feu de l'avenir sur le front.

VII

Depuis les temps historiques, il y a toujours eu sur la terre ce qu'on nomme la Ville. *Urbs* résume *orbis*. Il faut le lieu qui pense.

Il faut l'endroit cérébral, le générateur de l'initiative, l'organe de volonté et de liberté, qui fait les actes quand le genre humain est éveillé, et, quand le genre humain dort, les rêves.

L'univers sans la ville; il y a là comme une idée de décapitation. On ne se figure pas la civilisation acéphale.

Il faut la cité dont tout le monde est citoyen.

Le genre humain a besoin d'un point de repère universel.

Pour nous en tenir à ce qui est élucidé, et sans aller chercher dans les pénombres les cités mystérieuses, Gour en Asie, Palenquè en Amérique, trois villes, visibles dans la pleine clarté de l'histoire, sont d'incontestables appareils de l'esprit humain.

Jérusalem, Athènes, Rome. Les trois villes rhythmiques.

L'idéal se compose de trois rayons : le Vrai, le Beau, le Grand. De chacune de ces trois villes sort un de ces trois rayons. A elles trois, elles font toute la lumière.

Jérusalem dégage le Vrai. C'est là qu'a été dite par le martyr suprême la suprême parole : *Liberté, Égalité, Fraternité.* Athènes dégage le Beau. Rome dégage le Grand.

Autour de ces trois villes, l'ascension humaine a accompli son évolution. Elles ont fait leur œuvre. Aujourd'hui de Jérusalem il reste un gibet, le Calvaire; d'Athènes, une ruine, le Parthénon; de Rome, un fantôme, l'empire romain.

Ces villes sont-elles mortes? Non. L'œuf brisé ne représente pas la mort de l'œuf, mais la vie de l'oiseau. Hors de ces enveloppes gisantes, Rome, Athènes, Jérusalem, plane l'idée envolée. Hors de Rome la Puissance, hors d'Athènes l'Art, hors de Jésuralem la Liberté. Le Grand, le Beau, le Vrai.

En outre elles vivent en Paris. Paris est la somme de ces trois cités. Il les amalgame dans son unité. Par un côté il ressuscite Rome, par l'autre, Athènes, par l'autre, Jérusalem. Du cri du Golgotha il a tiré les Droits de l'homme.

Ce logarithme de trois civilisations rédigées en une formule unique, cette pénétration d'Athènes dans Rome et de Jérusalem dans Athènes, cette tératologie sublime du progrès faisant effort vers l'idéal, donne ce monstre et produit ce chef-d'œuvre : Paris.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Dans cette cité là aussi il y a eu un crucifix. Là, et pendant dix-huit cents ans aussi, — nous avons compté les gouttes de sang tout à l'heure, — en présence du grand crucifié, Dieu, qui pour nous est l'Homme, a saigné l'autre grand crucifié, le Peuple.

Paris, lieu de la révélation révolutionnaire, est la Jérusalem humaine.

IV

FONCTION DE PARIS.

I

La fonction de Paris, c'est la dispersion de l'idée.

Secouer sur le monde l'inépuisable poignée des vérités, c'est là son devoir, et il le remplit. Faire son devoir est un droit.

Paris est un semeur. Où sème-t-il? dans les ténèbres. Que sème-t-il? des étincelles. Tout ce qui, dans les intelligences éparses sur cette terre, prend feu çà et là, et pétille, est le fait de Paris. Le magnifique incendie du progrès, c'est Paris qui l'attise. Il y travaille sans relâche. Il y jette ce combustible, les superstitions, les fanatismes, les haines, les sottises, les préjugés. Toute cette nuit fait de la flamme, et, grâce à Paris, chauffeur du bûcher sublime, monte et se dilate en clarté. De là le profond éclairage des esprits. Voilà trois siècles surtout que Paris triomphe dans ce lumineux épanouissement de la raison, qu'il envoie de la civilisation aux quatre vents, et qu'il prodigue la libre pensée aux hommes; au seizième siècle par Rabelais, — qu'importe la tonsure! — au dix-septième, par Molière, — qu'importe le travestissement et le masque! — au dix-huitième, par Voltaire, qu'importe l'exil!

Rabelais, Molière et Voltaire, cette trinité de la raison, qu'on nous passe le mot, Rabelais le Père, Molière le Fils, Voltaire l'Esprit, ce triple éclat de rire, gaulois au seizième siècle, humain au dix-septième, cosmopolite au dix-huitième, c'est Paris.

Ajoutez-y Danton, pourtant.

Paris a sur la terre une influence de centre nerveux. S'il tressaille, on frissonne.

Il est responsable et insouciant. Et il complique sa grandeur par son défaut.

Il se contente trop souvent d'avoir de la joie. Joie athénienne aux yeux de l'historien, joie olympienne aux yeux du poëte.

Cette joie est souvent une faute. Quelquefois elle est une force.

Elle vient en aide à la raison.

A l'heure qu'il est, et nous ne saurions trop en prendre acte, nous, philosophes, la guerre étant dans la coulisse et prête à rentrer en scène, Paris raille la guerre. La grosse voix militaire le fait rire. Bon commencement. C'est là

une gaieté de faubourien, mais Paris est surtout de son faubourg. Le caporalisme ayant cessé d'être une grandeur française et étant devenu une grandeur tudesque, Paris est à l'aise pour s'en moquer. Cette moquerie est saine. On en verra les suites. Dans *les Miettes de l'Histoire,* vivant et puissant livre, on lit ceci : « Un jour Henri VIII n'aima plus sa femme; de là une religion. » On pourra dire de même : « Un jour Paris n'aima plus le soldat; de là une guérison. »

Le caporalisme, c'est l'absolutisme. C'est Narvaëz. C'est Bismarck. Le despotisme est un paradoxe. L'omnipotence militaire monarchique offense le bon goût.

— Sifflons cela, dit Paris. Et il prend sa clef dans sa poche. La clef de la Bastille.

II

Paris a été trempé dans le bon sens, ce Styx qui ne laisse point passer les ombres. C'est par là que Paris est invulnérable.

Il s'engoue comme toutes les autres foules, puis, brusquement, devant les apothéoses, les te deums, les cantates, les fanfares, il perd son sérieux.

Et voilà les apothéoses en danger.

Le roi de Prusse est grand. Il a sur sa monnaie une couronne de laurier, sur sa tête aussi. C'est à peu près un César. Il est en passe d'être empereur d'Allemagne. Mais Paris sourira. C'est terrible.

Que faire à cela?

Sans doute les uniformes du roi de Prusse sont beaux; mais vous ne pouvez pas forcer Paris à admirer la passementerie de l'étranger.

Bien des choses seraient ou voudraient être; mais le rire de Paris est un obstacle.

Des principes d'autrefois, qui étaient crénelés et armés, légitimité, grâce de Dieu, inviolabilité séculaire, etc., sont tombés devant « ce rictus », comme l'appelle Joseph de Maistre.

La tyrannie est un Jéricho dont ce rire fait crouler les tours.

Les puissances terrestres que la messe noire foudroyait, un refrain de faubourien les exécute. Être excommunié était une forme de la démolition; être chansonné en est une autre.

La gaieté de Paris est efficace, parce que, venant des entrailles du peuple, elle se rattache à des profondeurs tragiques.

C'est à Paris, désormais, nous l'avons indiqué plus haut, qu'est l'*urbi et orbi.* Mystérieux déplacement du pouvoir spirituel.

Au balcon du Quirinal succède cette boîte à compartiments qu'on appelle

la casse d'imprimerie. De ces alvéoles sortent, ailées, les vingt-cinq lettres de l'alphabet, ces abeilles. Pour n'indiquer qu'un détail, dans une seule année, 1864, la France a exporté pour dix-huit millions deux cent trente mille francs de livres. Les sept huitièmes de ces livres, c'est Paris qui les imprime.

Les clefs de Pierre, l'allusion décourageante à la porte du ciel plutôt fermée qu'ouverte, sont remplacées par le rappel perpétuel du bien qu'ont fait aux peuples les grandes âmes, et si Saint-Pierre de Rome est un plus vaste dôme, le Panthéon est une plus haute pensée. Le Panthéon, plein de grands hommes et de héros utiles, a au-dessus de la ville le rayonnement d'un tombeau-étoile.

Ce qui complète et couronne Paris, c'est qu'il est littéraire.

Le foyer de la raison est nécessairement le foyer de l'art. Paris éclaire dans les deux sens, d'un côté la vie réelle, de l'autre la vie idéale. Pourquoi cette ville est-elle éprise du beau? Parce qu'elle est éprise du vrai. Ici apparaît dans son néant la puérile distinction entre le fond et la forme, dont une fausse école de critique a vécu pendant trente ans. Fond et forme, idée et image, sont, dans l'art complet, des identités. La vérité donne la lumière blanche; en traversant ce milieu étrange qu'on nomme le poëte, elle reste lumière et devient couleur. Une des puissances du génie, c'est qu'il est prisme. Elle reste réalité et devient imagination. La grande poésie est le spectre solaire de la raison humaine.

III

Paris n'est pas une ville; c'est un gouvernement. «Qui que tu sois, voici ton maître.» Je vous défie de porter un autre chapeau que le chapeau de Paris. Le ruban de cette femme qui passe gouverne. Dans tous les pays, la façon dont ce ruban est noué fait loi. Le boy de Blackfriars copie le gamin de la rue Grénétat. La manola de Madrid a encore aujourd'hui pour idéal la grisette. Caillé, le blanc qui a vu Tombouctou, disait avoir trouvé, dans le Bagamedri, sur la hutte d'un nègre, cette inscription : *A l'instar de Paris.* Paris a ses caprices, ses faux goûts, ses illusions d'optique; un moment il a mis Lafon au-dessus de Talma et Wellington au-dessus de Napoléon. Quand il se trompe, tant pis pour le bon sens universel. La boussole est affolée. Le progrès est quelques instants à tâtons.

L'autorité allant dans un sens, l'opinion allant dans l'autre; un gouvernement obscur sur un peuple lumineux; ce phénomène se voit parfois, même à Paris. Paris le traverse comme on traverse une pluie. Le lendemain il se sèche au soleil.

C'est à Paris qu'est l'enclume des renommées. Paris est le point de départ des succès. Qui n'a pas dansé, chanté, prêché, parlé devant Paris n'a pas dansé, chanté, prêché et parlé. Paris donne la palme et il la chicane. Ce distributeur de popularité a parfois des avarices. Les talents, les esprits, les génies, sont de sa compétence, et il conteste volontiers, et le plus longtemps qu'il peut, les plus grands. Qui a été plus nié que Molière[1]? Et à ce sujet, — disons-le en passant, — que l'artiste et le poëte ne souhaitent pas trop n'être point contestés. Être discuté, c'est traverser l'épreuve. Épuiser de son vivant la contradiction est utile. Le rabais qui n'aura pas été essayé sur vous votre vie durant, vous le subirez plus tard. A la mort, les incontestés décroissent et les contestés grandissent. La postérité veut toujours retravailler à une gloire.

Paris, insistons-y, est un gouvernement. Ce gouvernement n'a ni juges, ni gendarmes, ni soldats, ni ambassadeurs; il est l'infiltration, c'est-à-dire la toute-puissance. Il tombe goutte à goutte sur le genre humain, et le creuse. En dehors de qui a la qualité officielle d'autorité, au-dessus, au-dessous, plus bas, plus haut, Paris existe et sa façon d'exister règne. Ses livres, ses journaux, son théâtre, son industrie, son art, sa science, sa philosophie, ses routines qui font partie de sa science, ses modes qui font partie de sa philosophie, son bon et son mauvais, son bien et son mal, tout cela agite les nations et les mène. Vous empêcherez plus aisément l'invasion des sauterelles que l'invasion des modes, des mœurs, des élégances, des ironies, des enthousiasmes. Cela entre partout, et opère irrésistiblement. Toutes ces choses qui sont Paris sont autant de rongeurs invisibles. Dans toutes les constructions sociales et politiques actuellement solides et satisfaisantes au regard, Paris, à l'état latent, pullule, sape et mine, ménageant les surfaces qui restent intactes. Ce fourmillement des idées parisiennes, dry-rot effrayant, évide l'intérieur des pouvoirs patents, met dedans l'inconnu, et les laisse debout jusqu'au jour de la chute en poussière. Même dans les pays hiérarchiques, tels que la Grande-Bretagne, ou despotiques, tels que la Russie, ce travail de Paris se fait. La réforme, en Angleterre, résulte de notre suffrage universel. Et

[1] Avant qu'un peu de terre obtenu par prière
Pour jamais dans la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Etc. (BOILEAU.)

(Note de Victor Hugo.)

c'est bien. Le présent, si robuste qu'il semble et si hautain qu'il soit, est attaqué de cette maladie incurable, l'avenir. Tous les matins, l'humanité en s'éveillant regarde le coin de son mur. Paris y affiche son spectacle jusqu'à ce qu'il y affiche sa révolution. Que donne-t-on aujourd'hui? Scribe. Et demain? Lafayette.

Quand il est mécontent, Paris se masque. De quel masque? d'un masque de bal. Aux heures où d'autres prendraient le deuil, il déconcerte étrangement l'observateur. En fait de suaire, il met un domino. Chansons, grelots, mascarades, tous les airs penchés de l'abâtardissement, pyrrhiques excessives, musiques bizarres, la décadence jouée à s'y méprendre, des fleurs partout. Transformation gaie. Y réfléchir.

IV

Un défunt procureur général, fort peu malveillant pour le pouvoir, s'est fâché tout rouge contre Paris. Son mécontentement contre les parisiens produisit des catilinaires contre les parisiennes. Ce magistrat, qui était, à ce qu'il paraît, de l'Académie, a prolongé ses réquisitoires jusque sur les toilettes des femmes. La mort l'a surpris prématurément, car probablement le sévère accusateur officiel, en sortant de sa colère contre le trop d'ampleur des jupes, eût passé à la seconde question, le trop de largeur des consciences; et, après s'être énergiquement indigné de beaucoup de bijoux sur une femme, il nous eût dit l'effet que lui faisaient beaucoup de serments sur un homme.

On est Caton ou on ne l'est pas.

Il existe d'autres vieillards, éloignés de Paris pour des motifs quelconques depuis quinze ou seize ans, qui vivent solitaires, qui ne voient jamais d'autres toilettes que celles de l'aurore sortant de la mer, et qui sont plus indulgents. Ils aiment ces villes où le soudain est toujours caché. D'ailleurs, dans les villes où il y a de la femme, il y a dû héros. Les excès de parure ont au fond la même source que les excès de bravoure. Prenez garde, cette langueur n'est peut-être que l'attente d'une occasion. On a vu les efféminés se redresser virils. Une ville était plus vaillante que Sparte; c'était Sybaris. Supposez, par exemple, le territoire à défendre, un roulement de tambour à la frontière, et vous verrez. Quelle plus folle journée que le dix-huitième siècle? Le soir arrivé, c'est la Convention, c'est la Patrie en danger, c'est le premier venu immense, c'est Rouget de l'Isle trouvant le chant dont Barra trouve l'action, c'est la France des Quatorze armées. Sur ce, comptez les défauts, et requérez contre Paris. Montrez-lui le poing. Pourquoi pas?

Boerhaave, étudiant les fièvres cérébrales, s'écriait : *Que de mal on peut dire du soleil!*

En quatre mots, et tout net, Paris ne recule pas.

Pourtant il a ses inconséquences, parfois coupables. Ainsi, il s'est ému pour la Pologne et ne s'émeut pas pour l'Irlande; il s'est ému pour l'Italie et ne s'émeut pas pour la Roumanie, qui est Italie; il s'est ému pour la Grèce et ne s'émeut pas pour la Crète, qui est Grèce. Il y a quarante ans, Psara l'a soulevé; aujourd'hui Arcadion le laisse froid. Même héroïsme pourtant, même cause, même droit; mais autre moment. Hélas! Paris aussi a ses sommeils. *Quandoque bonus dormitat.* Quelquefois, cette immensité a pour occupation le néant.

Il faut l'aimer, il faut la vouloir, il faut la subir, cette ville frivole, légère, chantante, dansante, fardée, fleurie, redoutable, qui, nous l'avons dit, à qui la prend donne la puissance, que Maximilien, aïeul de Charles-Quint, aurait payée de tout son empire, que les Girondins auraient achetée de leur sang et que Henri IV eut pour une messe. Ses lendemains sont toujours bons. La folie de Paris, cuvée, est sagesse.

V

Mais, dira-t-on, le Paris immédiatement actuel, le Paris de ces quinze dernières années, ce tapage nocturne, ce Paris de mascarade et de bacchanale, auquel on applique particulièrement le mot décadence, qu'en pensez-vous? Ce que nous en pensons? nous n'y croyons pas. Ce Paris-là existe-t-il? S'il existe, il est au vrai Paris du passé et de l'avenir ce qu'est une feuille à un arbre. Moins encore. Ce qu'est une excroissance à un organisme. Jugerez-vous le chêne sur le gui? Jugerez-vous Cicéron sur le pois chiche?

Un peu d'ombre flottante ne compte pas dans un immense lever d'aurore. Nous nions la décadence, nous ne nions pas la réaction. Une réaction ressemble à une décadence; faites la différence pourtant : la décadence est incurable, la réaction n'est que momentanée. Qu'en cet instant où nous sommes la réaction sévisse, nous n'en disconvenons point. Nous constatons volontiers une réaction actuelle, aussi violente, et par conséquent aussi faible qu'on voudra, et sur tous les points, et qui se manifeste à peu près partout, contre l'ensemble du fait révolutionnaire et démocratique, contre tout le mouvement d'esprits dérivé de 89, contre toutes les idées qui ont la vie et l'avenir. Cette réaction, si vaillamment dénoncée par l'éloquence fière et forte d'Eugène Pelletan, par l'étincelante gaieté philosophique de Pierre Véron,

par l'ironie pénétrante et profonde de Henri Rochefort, par Michelet, par Auguste Villemot, par Louis Ulbach, et par la généreuse indignation de presque tous les écrivains démocratiques, essaie de remonter tous les courants de la révolution, le courant littéraire comme le courant politique, le courant philosophique comme le courant social, le courant des idées comme le courant des faits, et prend le progrès à rebours et le siècle à contre-sens. Nous en sommes peu inquiet. Cet oïdium des intelligences est superficiel; le fond de la pensée publique n'est point touché; quel que soit l'effort rétrograde, la tendance de l'époque n'en sera en rien altérée. C'est la minute qui est malade, non le siècle.

Cela voudrait être un retour au passé, passé politique absolutiste, passé littéraire monarchique, restauration du droit divin comme principe et du goût classique comme dogme. Peine perdue. Ce contre-courant produit par un barrage disparaîtra avec le barrage. Il ne peut naître d'un incident qu'un incident, cette réaction, dont sourient les penseurs, durera ce que durent les réactions, le temps que le reflux arrive. Or le reflux des principes est aussi éternel, aussi absolu et aussi certain que le reflux des océans. Donc passons. De bas empire point.

Le fond du siècle est grand et honnête. Disons-le, après la révolution française, aucune gangrène de peuple n'est possible. Grâce à la France pénétrante, grâce à notre idéal social infiltré à cette heure dans toutes les intelligences humaines, d'un pôle à l'autre, grâce à ce vaccin sublime, l'Amérique se guérit de l'esclavage, la Russie du servage, Rome du fanatisme, les croyances de l'absurdité, les codes de la barbarie. De chaque chose le virus ôté, voilà la révolution vue par un de ses plus grands côtés. Regardez. Constatez, sinon le fait régnant, du moins la tendance souveraine. C'est l'éducation sans la compression, l'enseignement sans le pédantisme, l'ordre sans le despotisme, la correction sans la vindicte, le moi sans l'égoïsme, la concurrence sans le combat, la liberté sans l'isolement, l'homme sans la bête, la vérité sans la glose, Dieu sans Bible. Qu'est-ce que la révolution française? un vaste assainissement. Il y avait une peste, le passé. Cette fournaise a brûlé ce miasme.

VI

Mais parler de Paris, l'injurier, le railler, le dédaigner, cela est sans inconvénient. Prendre avec les colosses un air de mépris, rien n'est plus facile. C'est presque enfantin. Il y a là-dessus des rédactions toutes faites. Défiez-vous des ritournelles, c'est comme en pédagogie la comparaison des poëtes vi-

vants à Claudien, à Lucain et à Stace. Cela date de loin. Cecchi déclare que Dante n'est qu'un Stace; pour Scudéry, Corneille n'est qu'un Claudien; pour Greene, Shakespeare n'est qu'un Lucain et un Gongora. Voilà Dante, Corneille et Shakespeare bien malades. Ces procédés de critique, qui ont pris place dans les cahiers d'expressions des rhétoriciens, sont vieux; mais qu'importe! ils servent encore aujourd'hui. De même Paris n'est qu'une Gomorrhe. *Sodome* est la variante de Joseph de Maistre.

Paris étant haï, c'est un devoir de l'aimer. Pourquoi le hait-on? parce qu'il est foyer, vie, travail, incubation, transformation, creuset, renaissance. Parce que de toutes ces choses régnantes aujourd'hui, superstition, stagnation, scepticisme, obscurité, recul, hypocrisie, mensonge, Paris est le contraire magnifique. A une époque où les syllabus décrètent l'immobilité, il fallait rendre un service au genre humain, prouver le mouvement. Paris le prouve. Comment? en étant Paris.

Être Paris, c'est marcher.

A cette heure de réaction contre toutes les tendances du progrès, dénoncé de tous côtés, de par l'encyclique, de par la jurisprudence, de par le droit divin, de par le «bon goût», de par le *magister dixit,* de par l'ornière, de par la tradition, etc., en cette insurrection flagrante de tout le passé, passé fanatique, passé scolastique, passé autoritaire, contre ce puissant dix-neuvième siècle, fils de la révolution et père de la liberté, il est utile, il est nécessaire, il est juste de rendre témoignage à Paris. Attester Paris, c'est affirmer, en dépit de toutes les apparentes évidences acceptées du vulgaire, la continuation de la vaste évolution humaine vers la libération universelle. Au moment où nous sommes, la coalition nocturne des vieux préjugés et des vieux régimes triomphe, et croit Paris en détresse, à peu près comme les sauvages croient le soleil en danger pendant l'éclipse.

Cette affirmation de Paris, ce livre la fait.

Cette affirmation, elle est dans les pages qu'on lit en ce moment. Affirmation de la démocratie, affirmation de la paix, affirmation du siècle. Pourtant, indiquons ce qui est en notre pensée le côté réservé. Une affirmation n'existe qu'à la condition d'être en même temps une négation. Donc ces pages nient quelque chose.

C'est un Oui qui dit Non.

Du reste, en écrivant ces quelques feuilles, nous n'engageons pas plus le livre[1] que nous ne sommes engagé par lui. Si quelqu'un dans ce livre est peu de chose, c'est nous. Un édifice bâti par une éblouissante légion d'esprits,

[1] Le livre *Paris-Guide,* publié pour l'Exposition universelle de 1867, et dont les pages de Victor Hugo étaient l'Introduction. (*Note de l'éditeur.*)

voilà ce que c'est que ce livre. Si à tous les noms dont il offre la pléiade, il réunissait les autres noms lumineux qui, pour des raisons diverses, lui manquent, ce livre, ce serait Paris même. Quant à nous, ainsi que cela convient, nous sommes sur le seuil, presque dehors. Absent de la ville, absent du livre. Il existe au delà de nous, et nous sommes en deçà. Isolement humble et sévère, que nous acceptons.

V

DÉCLARATION DE PAIX.

I

Que l'Europe soit la bienvenue.

Qu'elle entre chez elle. Qu'elle prenne possession de ce Paris qui lui appartient, et auquel elle appartient! Qu'elle ait ses aises et qu'elle respire à pleins poumons dans cette ville de tous et pour tous, qui a le privilège de faire des actes européens! c'est d'ici que sont parties toutes les hautes impulsions de l'esprit du dix-neuvième siècle; c'est ici que s'est tenu, magnifique spectacle contemporain, pendant trente-six ans de liberté, le concile des intelligences; c'est ici qu'ont été posées, débattues et résolues dans le sens de la délivrance, toutes les grandes questions de cette époque : droit de l'individu, base et point de départ du droit social, droit du travail, droit de la femme, droit de l'enfant, abolition de l'ignorance, abolition de la misère, abolition du glaive sous toutes ses formes, inviolabilité de la vie humaine.

Comme les glaciers, qui ont on ne sait quelle chasteté grandiose, et qui, d'un mouvement insensible, mais irrésistible et continu, rejettent sur leur moraine les blocs erratiques, Paris a mis dehors toutes les immondices, la voirie, les abattoirs, la peine de mort. Cette pénalité, inquiétude de la conscience publique qui sent là un empiétement sur l'inconnu, Paris l'a supprimée autant qu'il était en lui. Il a compris que l'échafaud chassé, c'était, dans un temps donné, l'échafaud détruit, et il a mis la guillotine à la porte. De cette façon, il a été aussi peu complice que possible du suicide qui a eu lieu dernièrement par le moyen du bourreau, la société obéissant à la réquisition d'un enfant-monstre[1]. En dépit de la fiction de l'enceinte fortifiée, la Roquette, c'est dehors. On pend dans Londres, on ne pourrait guillotiner dans Paris. De même qu'il n'y a plus de Bastille, il n'y a plus de place de Grève. Si l'on essayait de redresser la guillotine devant l'hôtel de ville, les pavés se soulèveraient. Tuer dans ce milieu humain n'est plus possible. Présage décisif et certain. Le pas qui reste à faire est celui-ci : mettre hors la loi ce qui est hors la ville. Il se fera. La sagesse du législateur est de suivre le philosophe, et ce qui a son commencement dans les esprits a inévitablement

[1] Lemaire. (*Note de Victor Hugo.*)

sa fin dans le code. Les lois sont le prolongement des mœurs. Enregistrons les faits à mesure qu'ils se présentent. Dès à présent, quand la peine de mort opère sur une place publique en France, défense est faite à l'armée de regarder l'échafaud; les hommes de garde ne doivent point faire face au supplice, et les soldats ont ordre de tourner le dos à la loi. C'est là, à vrai dire, une exécution de la guillotine. Il faut louer l'autorité publique quelconque qui l'a voulue.

Au fond, cette autorité, c'est Paris.

Paris est un flambeau allumé. Un flambeau allumé a une volonté.

Paris, après 89, la révolution politique, a fait 1830, la révolution littéraire; remise en équilibre des deux régions, la région de l'idée appliquée et la région de l'idée pure; installation dans l'intelligence de la démocratie installée dans l'état; suppression des routines ici comme des abus là; transformation du goût français en goût européen; remplacement d'un art ayant pour souverain le public par un art ayant pour élève le peuple. Ce peuple, celui de Paris, est déjà pensif et profond. Prenez ce petit être qu'on appelle le gamin de Paris; en révolution que fait-il? il respecte le chemin de fer et démolit l'octroi; et l'instinct de cet enfant éclaire toute l'économie politique. C'est à Paris que la question des banques s'élabore, et que se centralise ce vaste et fécond mouvement coopératif qui, donnant raison aux prévisions du grand socialiste de 1848, Louis Blanc, amalgame le capitaliste à l'ouvrier, associe les industries sans gêner la liberté, proportionne le résultat à l'effort, et résout l'un par l'autre les deux problèmes du bien-être et du travail. Les préjugés et les erreurs sont des torsions qui exigent un redressement; l'appareil orthopédique, ébauché par Ramus, agrandi par Rabelais, retouché par Montaigne, rectifié par Montesquieu, perfectionné par Voltaire, complété par Diderot, achevé par la Constitution de l'an II, est à Paris. Paris tient école. École de civilisation, école de croissance, école de raison et de justice. Que les peuples viennent se tremper l'âme dans ce tourbillon de vie! que les nations viennent vénérer cet hôtel de ville d'où est sorti le suffrage universel, cet Institut, avant peu régénéré, d'où sortira l'enseignement gratuit et obligatoire, ce Louvre d'où sortira l'égalité, ce champ de Mars d'où sortira la fraternité. Ailleurs on forge des armées; Paris est une forge d'idées.

Bonne espérance à l'avenir! Paris est la ville de la puissance par la concorde, de la conquête par le désintéressement, de la domination par l'ascension, de la victoire par l'adoucissement, de la justice par la pitié et de l'éblouissement par la science. De l'Observatoire la philosophie voit une plus grande quantité de Dieu que la religion n'en voit de Notre-Dame. Dans cette cité prédestinée, le contour vague, mais absolu, du progrès est partout reconnaissable; Paris, chef-lieu d'Europe, est déjà hors de l'ébauche, et dans

toutes les révolutions qui dégagent lentement sa forme définitive, on distingue la pression de l'idéal, comme on voit sur le bloc de glaise à demi pétri le pouce de Michel-Ange.

Le merveilleux phénomène d'une capitale déjà existante représentant une fédération qui n'existe pas encore, et d'une ville ayant en elle l'envergure latente d'un continent, Paris nous l'offre. De là l'intérêt pathétique qui se mêle au puissant spectacle de cette cité-âme.

Les villes sont des bibles de pierre. Celle-ci n'a pas un dôme, pas un toit, pas un pavé, qui n'ait quelque chose à dire dans le sens de l'alliance et de l'union, et qui ne donne une leçon, un exemple ou un conseil. Que les peuples viennent dans ce prodigieux alphabet de monuments, de tombeaux et de trophées épeler la paix et désapprendre la haine. Qu'ils aient confiance. Paris a fait ses preuves. De Lutèce devenir Paris, quel plus magnifique symbole! Avoir été la boue et devenir l'esprit!

II

L'année 1866 a été le choc des peuples, l'année 1867 sera leur rendez-vous.

Les rendez-vous sont des révélations. Là où il y a rencontre, il y a entente, attraction, frottement, contact fécond et utile, éveil des initiatives, intersection des convergences, rappel des déviations au but, fusion des contraires dans l'unité; telle est l'excellence des rendez-vous. Il en sort un éclaircissement. Un carrefour de sentiers avec son poteau indicateur débrouille une forêt, un confluent de rivières conseille la colonisation, une conjonction de planètes éclaire l'astronomie. Qu'est-ce qu'une exposition universelle? C'est le monde voisinant. On va causer un peu ensemble. On vient comparer les idéals. Confrontation de produits en apparence, confrontation d'utopies en réalité. Tout produit a commencé par être une chimère. Voyez-vous ce grain de blé; il a été, pour les mangeurs de glands, une absurdité.

Chaque peuple a son patron de l'avenir qui est une extravagance; l'amalgame et la superposition de toutes ces extravagances diverses composent, pour l'œil fixe du penseur, la confuse et lointaine figure du réel. Ces réverbérations viennent des profondeurs. Ainsi les fantômes ébauchent l'être; ainsi les idolâtries esquissent Dieu.

Celui qui rêve est le préparateur de celui qui pense. Le réalisable est un bloc qu'il faut dégrossir, et dont les rêveurs commencent le modelé. Ce travail initial semble toujours insensé. La première phase du possible, c'est d'être l'impossible. Quelle quantité de folie y a-t-il dans le fait? Épaississez

tous les songes, vous avez la réalité. Concentration auguste de l'utopie, semblable à la concentration cosmique, qui de fluide devient liquide, et de liquide solide. A un certain moment, l'utopie est maniable; c'est là que la philosophie la quitte et que l'homme d'état la prend, l'homme d'état n'étant que le deuxième ouvrier. Il n'est rien qui ne débute par l'état visionnaire. Prenez le fait le plus algébriquement positif, et remontez-le de siècle en siècle, vous arrivez à un prophète. Quel songe creux que Denis Papin! S'imagine-t-on une marmite transfigurant l'univers? Comme l'Académie des sciences leur dit leur fait de temps en temps à tous ces inventeurs! Ils ont toujours tort aujourd'hui et raison demain. Or le demain d'une foule de chimères est arrivé; c'est de cela que se compose aujourd'hui la richesse publique et la prospérité universelle. Ce qui vous eût fait mettre à Charenton au siècle dernier a, en 1867, la place d'honneur au palais de l'Exposition internationale. Toutes les utopies d'hier sont toutes les industries de maintenant. Allez voir. Photographie, télégraphie, appareil Morse, qui est l'hiéroglyphe, appareil Hughes, qui est l'alphabet ordinaire, appareil Caselli qui envoie en quelques minutes votre propre écriture à deux mille lieues de distance, fil transatlantique, sonde artésienne qu'on appliquera au feu après l'avoir appliquée à l'eau, machines à percement, locomotive-voiture, locomotive-charrue, locomotive-navire, et l'hélice dans l'océan en attendant l'hélice dans l'atmosphère. Qu'est-ce que tout cela? Du rêve condensé en fait. De l'inaccessible à l'état de chemin battu. Continuez donc, vous, pédants, à nier, vous, voyants, à marcher.

Une rencontre des nations comme celle de 1867, c'est la grande Convention pacifique. Elle a cela d'admirable qu'elle accable comme l'évidence, qu'elle supprime subitement partout l'obstacle, et qu'elle remet en mouvement dans tous ses engrenages plus ou moins entravés le divin mécanisme de la civilisation. Une exposition universelle, à Paris, et en 1867, c'est une brusque rupture partout à la fois et un splendide vol en éclats de tous les bâtons dans les roues. Nous disons *tous,* et nous ne nous opposons à aucun des rêves que contient ce monosyllabe immense. Un grand espoir de clarté prochaine, c'est là toute notre vie. Allons, allons, incendiez-vous dans le progrès. Une chevelure de flamme sur votre tas de charbon noir. Peuples, vivez.

III

Il manquera à ce palais de l'exposition ce qui lui eût donné une signification suprême, aux quatre angles, quatre statues colossales, figurant quatre incarnations de l'idéal : Homère représentant la Grèce, Dante représentant

l'Italie, Shakespeare représentant l'Angleterre, Beethoven représentant l'Allemagne, et, devant la porte, tendant la main à tous les hommes, un cinquième colosse, Voltaire, représentant, non le génie français, mais l'esprit universel.

Quant à l'exposition de 1867 en elle-même, considérée comme réalisation, nous n'avons point à en juger. Elle est ce qu'elle est, nous la croyons magnifique, mais l'idée nous suffit. Ce qu'est l'idée, et quel chemin elle a fait, un chiffre le dira. En 1800, à la première exposition internationale, il y avait deux cents exposants; en 1867, il y en a quarante-deux mille deux cent dix-sept.

Une certaine mise à point de la civilisation résulte d'une exposition universelle. C'est une sorte d'homologation. Chaque peuple remet son dossier. Où en est-on? Le genre humain vient là faire sa propre connaissance. L'exposition est un *nosce te ipsum*.

Paris s'ouvre. Les peuples accourent à cette aimantation énorme. Les continents se précipitent, Amérique, Afrique, Asie, Océanie, les voilà tous, et la Sublime Porte, et le Céleste Empire, ces métaphores qui sont des royaumes, ces gloires qui sont de la barbarie. Vous plaire, ô athéniens! c'était l'ancien cri; vous plaire, ô parisiens! c'est le cri actuel. Chacun arrive avec l'échantillon de son effort. Cette Chine elle-même, qui se croyait «le milieu», commence à en douter, et sort de chez elle. Elle va juxtaposer son imagination à la nôtre, les cas tératologiques de la statuaire à notre recherche de l'idéal, et à notre sculpture de marbre et de bronze la sculpture torturée et magnifique du jade et de l'ivoire, art profond et tragique où l'on sent le bourreau. Le Japon vient avec sa porcelaine, le Népaul avec son cachemire, et le caraïbe apporte son casse-tête. Pourquoi pas? Vous étalez bien vos canons monstres.

Ici une parenthèse. La mort est admise à l'exposition. Elle entre sous la forme canon, mais n'entre pas sous la forme guillotine. C'est une délicatesse.

Un très bel échafaud a été offert, et refusé.

Enregistrons ces bizarreries de la décence. La pudeur ne se discute pas.

Quoi qu'il en soit, casse-têtes et canons auront tort. Les machines de meurtre ne sont ici que pour faire ombre. Elles ont honte, on le voit. L'exposition, apothéose pour tous les autres outils de l'homme, est pour elles pilori. Passons. Voici toute la vie sous toutes les formes, et chaque nation offre la sienne. Des millions de mains qui se serrent dans la grande main de la France, c'est là l'exposition.

Comme les conquérants ont vieilli! où est aujourd'hui le blocus continental?

Appuyons sur ces phénomènes démocratiques d'une portée si haute. Les portes ne sont jamais ouvertes trop grandes dans la démonstration du progrès. Le trop n'est pas à craindre lorsqu'on énumère les évidences rassurantes à l'extrémité desquelles est la concorde. L'unité se forme; donc l'union. L'homme Un, c'est l'homme Frère, c'est l'homme Égal, c'est l'homme Libre.

Le fait des peuples se produit en dehors du fait des gouvernements.

Symptôme décisif. Ce qui vient à ce rendez-vous de l'exposition universelle, ce n'est pas seulement l'Europe, redisons-le, ce n'est pas seulement le groupe civilisé, ce n'est pas seulement l'Angleterre avec sa pyramide dorée de soixante pieds de haut figurant le rendement d'or de l'Australie, la Prusse avec son temple de la Paix et sa grotte de sel gemme, la Russie avec sa vieille orfèvrerie byzantine, la Crimée avec ses laines, la Finlande avec ses lins, la Suède avec ses fers, la Norvège avec ses fourrures, la Belgique avec ses dentelles, le Canada avec ses bois de luxe, New-York avec son anthracite dont un seul bloc pèse huit mille livres, le Brésil avec les bijoux entomologiques et ornithologiques que lui fait son soleil; ce qui arrive, ce qui accourt, ce qui s'empresse, c'est le vieux Thibet fanatique, c'est le Kolkar, le Travancore, le Bhopal, le Drangudra, le Punwah, le Chatturpore, l'Attipor, le Gundul, le Ristlom; c'est le jam de Norvanaghur, c'est le nizam d'Hyderabad, c'est le kao de Rusk, c'est le thakore de Morwée; c'est toute cette famille de nations embryonnaires sur lesquelles pèsent les hautesses asiatiques, les maharadjahs, les jageerdars, les bégums. Jusqu'à un baril de poudre d'or, qui est envoyé par cet informe roi nègre de Bonny, habitant d'un palais bâti d'ossements humains. Disons-le en passant, ce détail a fait horreur. C'est avec des pierres que notre Louvre à nous est bâti. Soit.

L'Égypte n'a que sa momie; elle l'exhume. Ce cimetière étale tous ses chefs-d'œuvre, ses sarcophages de porphyre, ses cercueils de granit rose, ses gaines à cadavres peintes et dorées, d'autant plus ornées qu'elles doivent être plus enfouies. La contemporaine du zodiaque de Denderah, la vache Hothor, descend de son socle de basalte, et vient. Rhamsès, Chephrem, Ateta, la reine Ammenisis, débarquent par le chemin de fer; l'antique statue de bois que les arabes appellent Cheick-el-Beled, et qui est un dieu inconnu, arrive, apportant au nom d'Isis, la mère commune, à la vieille Lutèce le salut de la vieille Thèbes. Comment t'appelles-tu, Lutèce? Je m'appelle Paris. Et toi, comment t'appelles-tu, Thèbes? Je m'appelle Dehr-el-Bahari. Constatation poignante; les deux villes de même race ont, chacune de leur côté, perdu figure, l'une dans la civilisation, l'autre dans la barbarie. Différence entre ce qui a avancé et ce qui a reculé.

IMPRIMERIE NATIONALE.

IV

Donc, ce qui vient, c'est tous les peuples.

Non, il n'est plus temps de s'en dédire. L'exposition internationale ne se rétracte pas. Les rois ont beau s'organiser militairement, donnons-leur la joie de le leur répéter à satiété, ce qui est l'avenir, ce n'est pas la haine, c'est l'entente; ce n'est pas le roulement des bombardes, c'est la course des locomotives. L'apaisement de l'univers est fatal. Rien n'y peut. Pour tout ce qui est plumet, dragonne, cymbale, quincaillerie meurtrière, gloriole sanglante, il y a refroidissement.

Le rapetissement de la terre par le chemin de fer et le fil électrique la met de plus en plus dans la main de la paix. Qu'on résiste tant qu'on voudra; les temps sont arrivés. L'ancien régime lutte en pure perte. Le passé est très ingénieux pour un mort; il se donne beaucoup de peine, il fait des trouvailles, il invente chaque jour un nouvel engin très curieux et très homicide. On lui donnera la croix d'honneur, mais il n'aura pas d'autre réussite. Les hommes commencent à voir moins trouble; l'envie de s'entre-tuer leur passe. Rien ne prévaut contre un tel courant d'idées. Les déclivités de la civilisation versent le genre humain dans tel ou tel sens, et cette fois, et pour jamais, l'univers penche du bon côté. Il y aura peut-être encore une ou deux péripéties, mais finales. L'immense vent de l'avenir souffle la paix. Que faire contre l'ouragan de fraternité et de joie? Alliance! alliance! crie l'infini. Et, sous cette haleine de l'invisible, l'amour pousse hors de terre comme l'herbe. Insurgez-vous donc contre ce verdissement du printemps universel. Défaites donc la révolution. Défaites donc, non seulement le vingtième siècle devant vous, mais le dix-huitième derrière vous. Rêves! rêves! rêves! Les énormes boulets d'acier, du prix de mille francs chaque, que lancent les canons titans fabriqués en Prusse par le gigantesque marteau de Krupp, lequel pèse cent mille livres et coûte trois millions, sont juste aussi efficaces contre le progrès que les bulles de savon soufflées au bout d'un chalumeau de paille par la bouche d'un petit enfant.

V

Pourquoi voulez-vous nous faire croire aux revenants? Vous imaginez-vous que nous ne savons pas que la guerre est morte? Elle est morte le jour où Jésus a dit : *Aimez-vous les uns les autres!* et elle n'a plus vécu sur la terre que d'une vie de spectre. Pourtant, après le départ de Jésus, la nuit a encore duré près de deux mille ans, la nuit est respirable aux fantômes, et la guerre a

pu rôder dans ces ténèbres. Mais le dix-huitième siècle est venu, avec Voltaire qui est l'étoile du matin, et la Révolution qui est l'aube, et maintenant il fait grand jour. La guerre habite un sépulcre. Les larves ne sortent pas des sépulcres à midi. Qu'elle reste dans son tombeau et qu'elle nous laisse dans notre lumière.

Cache tes drapeaux, guerre. Sinon, toi, misère, montre tes haillons. Et confrontons les déchirures. Celles-ci s'appellent gloire; celles-là s'appellent famine, prostitution, ruine, peste. Ceci produit cela. Assez.

Est-ce vous qui attaquez, allemands? Est-ce nous? A qui en veut-on? Allemands, *all Men,* vous êtes Tous-les-Hommes. Nous vous aimons. Nous sommes vos concitoyens dans la cité Philosophie, et vous êtes nos compatriotes dans la patrie Liberté. Nous sommes, nous, européens de Paris, la même famille que vous, européens de Berlin et de Vienne. France veut dire Affranchissement, Germanie veut dire Fraternité. Se représente t-on le premier mot de la formule démocratique faisant la guerre au dernier?

Les masses sont les forces; depuis 89, elles sont aussi les volontés. De là le suffrage universel. Qu'est-ce que la guerre? c'est le suicide des masses. Mettez donc ce suicide aux voix! Le peuple complice de son propre assassinat, c'est le spectacle qu'offre la guerre. Rien de plus lamentable. On voit là à nu tout ce hideux mécanisme des forces détournées de leur but et employées contre elles-mêmes. On voit les deux bouts de la guerre; nous en avons montré un tout à l'heure qui est le résultat : la misère. Maintenant montrons l'autre, qui est la cause : l'ignorance. Oh! ce sont là, en effet, les deux tragiques maladies. Qui les guérira augmentera la lumière du soleil.

Le propre de l'ignorance, c'est de subir. Les forces s'ignorent. Avez-vous remarqué le grand œil doux du bœuf? Cet œil est aveugle. Il faut qu'il reste doux, mais qu'il devienne intelligent. La force doit se connaître. Sans quoi elle est terrible. Elle aboutit à commettre des crimes, elle qui doit les empêcher. Que tout soit actif, que rien ne soit passif, le secret de la civilisation est là. Forces passives, quel mot inepte! De là des meurtres. Un cadavre étendu qui regarde le ciel accuse évidemment. Qui? Vous, moi, nous tous, non seulement ceux qui ont fait, mais ceux qui ont laissé faire.

Que les spectres s'en aillent! Que les méduses se dissipent! Non, même pendant le canon d'une bataille, nous ne croyons pas à la guerre. Cette fumée est de la fumée. Nous ne croyons qu'à la concorde humaine, seul point d'intersection possible des directions diverses de l'esprit humain, seul centre de ce réseau des voies qu'on appelle la civilisation. Nous ne croyons qu'à la vie, à la justice, à la délivrance, au lait des mamelles, aux berceaux des enfants, au sourire du père, au ciel étoilé. De ceux mêmes qui gisent froids et saignants sur le champ de bataille se dégage, à l'état de remords

pour les rois, à l'état de reproche pour les peuples, le principe fraternité; le viol d'une idée la consacre; et savez-vous ce que recommandent aux vivants les morts, ces paisibles ombres? La paix.

VI

Bas les armes! Alliance. Amalgame. Unité!

Tous ces peuples que nous énumérions tout à l'heure, que viennent-ils faire à Paris? Ils viennent être France. La transfusion du sang est possible dans les veines de l'homme, et la transfusion de la lumière dans les veines des nations. Ils viennent s'incorporer à la civilisation. Ils viennent comprendre. Les sauvages ont la même soif, les barbares ont le même amour. Ces yeux saturés de nuit viennent regarder la vérité. Le lever lointain du Droit Humain a blanchi leur sombre horizon. La Révolution française a jeté une traînée de flamme jusqu'à eux. Les plus reculés, les plus obscurs, les plus mal situés sur le ténébreux plan incliné de la barbarie, ont aperçu le reflet et entendu l'écho. Ils savent qu'il y a une ville-soleil; ils savent qu'il existe un peuple de réconciliation, une maison de démocratie, une nation ouverte, qui appelle chez elle quiconque est frère ou veut l'être, et qui donne pour conclusion à toutes les guerres le désarmement. De leur côté, invasion; du côté de la France, expansion. Ces peuples ont eu le vague ébranlement des profonds tremblements de la terre de France. Ils ont, de proche en proche, reçu le contre-coup de nos luttes, de nos secousses, de nos livres. Ils sont en communion mystérieuse avec la conscience française. Lisent-ils Montaigne, Pascal, Molière, Diderot? Non. Mais ils le respirent. Phénomène magnifique, cordial et formidable, que cette volatilisation d'un peuple qui s'évapore en fraternité. Ô France, adieu! tu es trop grande pour n'être qu'une patrie. On se sépare de sa mère qui devient déesse. Encore un peu de temps, et tu t'évanouiras dans la transfiguration. Tu es si grande que voilà que tu ne vas plus être. Tu ne seras plus France, tu seras Humanité; tu ne seras plus nation, tu seras ubiquité. Tu es destinée à te dissoudre tout entière en rayonnement, et rien n'est auguste à cette heure comme l'effacement visible de ta frontière. Résigne-toi à ton immensité. Adieu, Peuple! salut, Homme! Subis ton élargissement fatal et sublime, ô ma patrie, et, de même qu'Athènes est devenue la Grèce, de même que Rome est devenue la chrétienté, toi, France, deviens le monde.

Hauteville-House, mai 1867.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT

DE

PARIS.

Deux dossiers formés par Victor Hugo constituent ce Reliquat. L'un contient le plan, les b ouillons, les notes qui ont servi à écrire la préface de *Paris-Guide*, l'autre des pages réservées et qui ont paru sans doute faire longueur. Voici le premier dossier, pour nous le plus intéressant, car il nous montre la genèse de cette préface qui a dû coûter à son auteur autant de recherches qu'un roman.

La chemise porte ce titre dont nous conservons la disposition :

COPEAUX DE LA

PRÉFACE

DU LIVRE *PARIS.*

Utiles pour la brochure

Où en sont les questions[1] *?*

On nous demande, à nous solitaire, de rendre témoignage à la foule. On demande à celui qui n'a plus d'autre perspective que le désert d'affirmer la beauté, la grandeur et l'efficacité des multitudes. On demande à l'absent qui n'a plus désormais d'autre voisinage que la tombe de se tourner vers Paris, c'est-à-dire vers la vie, et de dire ce qu'il en pense. Ce qu'on nous demande, nous le faisons. Pourquoi? Parce que, si peu que nous soyons, et quoique déjà personnellement hors de toute chose humaine, nous sommes de ceux qui ont pour intérêt personnel l'intérêt général, parce que Paris, étant haï, doit être aimé; parce que Paris, c'est la démocratie, parce que Paris, c'est la révolution, parce que Paris, c'est l'avenir.

(Développer ceci que Paris est une affirmation, que ce qui perd la France c'est le scepticisme. Et finir par : *C'est un Oui qui dit Non.*)

[1] En variante : *État des questions.* (*Note de l'éditeur.*)

La réaction nie le XIX^e^ siècle, Paris l'affirme. La réaction nie la démocratie, Paris l'affirme. La réaction nie la philosophie, la littérature et l'art nés en 1830 de 1789, Paris affirme 1789 et 1830. La réaction veut, organise, sacre, proclame et déclare la guerre; Paris affirme la paix.

Le fait littéraire de 1830 est connexe au fait politique de 1789. On ne peut réagir contre l'un sans réagir contre l'autre. Peine perdue d'ailleurs, ils sont l'esprit nouveau. De là leur nécessité. L'esprit nouveau se ramifiant dans l'ordre social, c'est 89; l'esprit nouveau se ramifiant dans l'ordre idéal, c'est 1830. L'une de ces dates rayonne sur le droit, l'autre sur l'art. Elles adhèrent l'une à l'autre d'une adhérence profonde, l'identité de racine. Elles sont, sous deux formes, la Révolution.

L'année 1866 s'est distinguée par son admiration intelligente pour un ingénieux mécanisme au moyen duquel un homme peut tuer douze hommes par minute; l'application sur une grande échelle de cette invention utile a fait pousser, l'été passé, des cris d'enthousiasme au monde civilisé. Du reste, on se tromperait de croire que l'antiquité avait moins d'esprit que nous et manquait de goût pour les perfectionnements. Sylla lâcha cent lions dans l'arène; Sylla fut effacé par César qui en lâcha quatre cents, et César fut éclipsé par Pompée qui en lâcha six cents. Cicéron, dans son discours pour Sextius, immortalise un lion qui mangeait à lui seul deux cents hommes par jour. Tarquin avait bâti un cirque où il ne tenait que mille bêtes féroces à la fois; c'était mesquin; Flaminius ajouta au cirque Tarquinien le cirque Appolinaire; deux cirques pouvaient suffire à une civilisation croissante, quoique Auguste y eût mis des crocodiles; on construisit le cirque de Flore auquel on ajouta le cirque de Sallustri; à ces cirques, décidément étroits, César adjoignit le cirque Julien, dont Néron fit la succursale, le cirque Vatican; mais les fêtes consommaient beaucoup d'hommes, les chrétiens devenaient gênants, Adrien édifia le cirque Domitia, Caracalla le cirque de la porte Capène, Alexandre Sévère le cirque Alexandrin, Héliogabale le cirque Castrensis, Gallien le cirque Appien, et on ne sait qui le cirque Intimus. Un savant du III^e^ siècle calcula qu'un diard vaut deux manuls, qu'un lynx vaux deux diards, qu'un ocelot vaux deux lynx, qu'un guépard vaut deux ocelots, qu'un léopard vaut deux guépards, et qu'une panthère vaut quatre léopards. Sur ce, Héliogabale fit cultiver les panthères et encouragea ce progrès dans les tigres. On le voit, Rome, à cette époque, marchait à grands pas, comme la Prusse aujourd'hui, dans la voie des améliorations.

Quoi qu'il en soit, 1866 a été célèbre par une tuerie, 1867 sera célèbre par le rendez-vous du monde intellectuel à Paris. Entre Sadowa et l'exposition universelle il y a la même distance qu'entre le cadavre et l'âme.

Une orange gâtée gâte toutes les autres. Quand il s'agit de l'âme humaine, retournez cette vérité, une intelligence saine assainit les autres. Pourquoi? C'est qu'une intelligence saine, c'est une intelligence claire. Le propre de la clarté, quand elle paraît, c'est de se faire aurore, et d'abolir la nuit. Le rayon est irrésistible.

A tout prendre et toutes les objections pesées ce qu'elles valent, Paris est, parmi les villes, une intelligence saine.

A toutes les villes illustres qui ont quelque chose de plus que lui, Paris peut donner ce qui leur manque. A Rome, qui a plus de majesté, il donnera la liberté. l'égalité.
A Londres, qui a plus de richesse, il donnera la tolérance. A Venise, à Florence, à Séville, qui ont plus de beauté, il donnera la philosophie. A Constantinople, qui a plus de soleil, il donnera la civilisation.

Dans l'avenir, la juxtaposition des bons assainira les mauvais.

Les répertoires de faits ou de mots deviennent insuffisants et disparaissent. Moreri est remplacé par Trévoux, Trévoux par Delandine, Delandine par Michaud, Michaud par Duckest, Duckest par Bouillet, Bouillet par Didot-Rénier, Didot-Rénier par Vapereau, Vapereau par Larousse.

Diderot subsiste.

Paris est la ville initiale du genre humain.

Paris a parfois de certaines répliques. La statue de Voltaire par exemple.

Voici quelques détails supprimés ou oubliés de la division intitulée Le Passé :

Talma va un jour au n° 14 de la rue de Béthisy. Il se nomme. — Ah! dit le portier, vous venez ici parce que Sophie Arnould y est née? — Non, dit Talma, mais parce que Coligny y est mort.

Ceci est la rue des Marais où Racine, dans son vaste cabinet obscur à une seule fenêtre, se plaignait à La Fontaine de ne pouvoir voyager, vu qu'on ne parlait plus français en France, passé Orléans.

Voici l'Hôtel de Soissons où un trompette sonnait à sept heures du soir la retraite des négociants et banquiers sous peine de prison.

Voici la rue de Nevers où un géomètre attentif à l'évolution d'une roue de carrosse qui allait l'écraser découvrit le cycloïde.

Paris a été barbare. Quand ? (un fait de chaque époque. Louis XIV. Lettre M^me^ de Sévigné). Hélas ! jusque pendant la Révolution. Une sorte de sauvagerie terrible, née de cette barbarie même, l'a liquidée, soldée et close. Toute l'énigme de la terreur est là. C'est dans ce sens que Jésus a dit : *Je suis venu apporter la guerre, non la paix.* Cette guerre-là pourtant fait la paix. Mais disons-le, les représailles sont une excuse, non une justification. Il peut y avoir du mal dans l'acharnement sur le mal.

Quatre pages détachées du manuscrit publié et paginées T, Y, Z (le haut d'un des feuillets étant coupé, on ne peut voir la lettre qu'il portait) forment le deuxième dossier composé de deux fragments qui ont, comme le manuscrit, des ratures, des ajoutés, des surcharges.

Ces deux fragments étaient dans une chemise portant ces indications qui nous renseignent sur les projets de Victor Hugo :

INTRODUCTION. — PARIS.

Parties ajournées.

UTILE

Soit pour la continuation de *Littérature et philosophie mêlées ;*

Soit pour le livre de critique et de philosophie que j'intitulerai :

MES FAUTES DE FRANÇAIS.

Suit une liste des images, des métaphores, reprochées à Victor Hugo, au moment de leur apparition, par les puristes et les défenseurs du genre classique :

Orientales. 1828. — *Ruisselant de pierreries.* (*Orientales. Lazzara*). Si fort entré dans la circulation et devenu banal depuis comme *enflammé de colère* et autres métaphores usées par le frottement.

Étude sur Mirabeau. 1834. — *Fulgurant* (*Sfolgorante*).

Introduction. 1867. — *Bouillir* (employé comme verbe actif).

Avant qu'il *ne* frappe. (Un seul cas. *Hernani*).

Grandissement (grandir, actif), différent de agrandissement, agrandir. Etc.

Le premier fragment débute par un passage utilisé dans la sixième division de *Fonction de Paris* (voir p. 333) et rayé ici. Sous ces ratures, on lit une partie de l'énumération des insultes subies par Paris; la suite est inédite et prend pour titre :

PARIS CONTESTÉ.

I

Voulez-vous apprendre à quelle époque ceci remonte? Les normands, au IXe siècle, pénètrent jusqu'à Paris. Savez-vous pourquoi? Parce que Dieu est en colère. Et pourquoi Dieu est-il en colère? A cause du luxe des femmes. Déjà! c'est Albon qui l'affirme. Sous Philippe-Auguste, Guillaume de Villeneuve blâme « le peu de modestie des dames ». Croire à la dégradation de Paris, c'est la perpétuelle illusion d'optique des contemporains; ne voir que son époque est une myopie universelle. Le jour où l'on s'accoutumera à comparer un peu, il y aura un grand pas de fait.

Bossuet a foudroyé Paris, Boileau l'a bougonné. Garasse qui avait, dit Niceron, « beaucoup de feu et d'imagination, et d'ailleurs une bonne poitrine », a dit leur fait aux parisiens. Paris n'a pas d'esprit, telle est la forte trouvaille de Garasse. « Sot par nature, sot par bécarre, sot par bémol, sot à la plus haute gamme, sot à double semelle, sot à double teinture, sot en cramoisi, sot en toute sorte de sottise... Livré à un athéisme brutal, acoquiné à des mélancolies langoureuses et truandes. »

Ainsi parle cet écrivain religieux.

Gilbert reprochant à Voltaire

> Ses vers sans art,
> D'une moitié de rime habillés au hasard,

en faisait Paris responsable. Il s'écriait :

> Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Ce vers s'est extravasé dans toute l'éloquence officielle, sacerdotale et académique de notre temps. Cette vue basse, qui le croirait? Voltaire lui-même l'a eue. Il écrivait : — Ah! mon cher Thériot, nous sommes en pleine Rome des Césars! — Certes, Louis XV pouvait sembler un Vitellius très passable, mais Voltaire se trompait. Rome, sous les Césars, était atteinte d'un ramollissement cérébral; c'est ce qu'on a nommé le Bas-Empire. Rien de tel à Paris. Paris a été garrotté quelquefois; du temps de Voltaire, il l'était; mais il faut distinguer entre un fait de paralysie et un fait de camisole de force. Ce n'est point la même immobilité.

Les poucettes gênent le geste, non la pensée. Henri III, passant rue des Sept-Voies, où devait germer la Ligue, disait : *Ha! vilain Paris, quelle joie de cracher sur ton pavé!* On n'était pas loin des barricades. Le pavé de Paris souffre tout jusqu'à ce qu'il venge tout.

II

De nos jours, n'importe qui méprise Paris. C'est un certificat d'austérité qu'on se donne à soi-même. Rien de mieux. Tout ce que la France a d'hommes scrupuleux éclate et se scandalise avec unanimité.

Un défunt magistrat qui était, à ce qu'il paraît, de l'Académie...[1]

Il y a de la mode dans la déclamation, et beaucoup de discours, sermons, prêches, harangues, etc., sont faits sur patron comme la robe et le chapeau de la saison. On exhibe les chapeaux rue Vivienne et les sermons à Notre-Dame. Paris a bon dos. Traitez-le comme bon vous semble; il ne se fâche pas. Il se laisse condamner, calomnier, outrager et vilipender sans déranger son sourire. Qu'est-ce que ça lui fait? Comme ce cocher de fiacre blâmé par arrêt du Parlement, il répond : cela m'empêchera-t-il de mener l'univers? Paris n'est sensible qu'à l'art et au talent. Dire des gros mots n'est pas un art. L'injure est un puits banal. Il n'y a aucun talent à prendre à terre une poignée d'immondices et à dire : Voilà Paris.

L'injure et l'invective, c'est deux; l'invective peut être grande; elle est souvent acte de poëte et cri de conscience; Palissot injurie, Juvénal invective. Donc injuriez le géant. Soit.

Faites, si vous pouvez, que le premier article de n'importe quel journal de n'importe quel pays ne soit pas sur Paris. Que dit Paris? que fait Paris? que pense Paris? telle est la question que s'adresse tous les matins en s'éveillant le genre humain.

Paris n'est point parfait. Sans doute. Faste, tapage, extravagance, d'accord. Vous parlez de décadence. Voyons donc vos « grands siècles ». Du cynisme? moins qu'au siècle de Périclès. Des bassesses? moins qu'au siècle d'Auguste. Des vices? moins qu'au siècle de Léon X. Des crimes? moins qu'au siècle de Louis XIV. Quant à ses modes, à ses rubans, à ses coiffures, faites-lui en des forfaits tant que vous voudrez. Nous autres, nous voyons les forfaits ailleurs.

Trois divisions, replacées dans le manuscrit publié, manquent et la page suivante porte le chiffre

V

Les vieux partis, le parti-roi, le parti-prêtre (il faut bien se servir de ces mots-là puisque ces choses-là persistent) abhorrent Paris.

Le passé est loquace. Il ne se résigne point à se taire. Sa prétention la plus singulière est d'avoir de l'esprit. Il rit beaucoup, et de tout, surtout de ce qui le tue. Les régimes caducs, qui ne consentent point à être des régimes défunts, ont une manière

[1] Suit le passage publié page 331, *Fonction de Paris.* (*Note de l'éditeur.*)

à eux d'avoir raison, c'est de nier, et une manière à eux de nier, c'est de rire. Ricaner, c'est conclure. A côté du puissant rire de Paris, il est curieux de constater ce ricanement débile. L'un se moque de l'autre. Quel est le moqueur? le petit.

Ainsi la Révolution française est quelque peu bouffonne. Vous la glorifiez? vous êtes naïf. 89 est Prudhomme. On s'en tient les côtes. Les Droits de l'Homme! peut-on ressasser ces vieilleries-là! Vieilleries, c'est le mot usité, et ce sont les antiquailles qui parlent. C'est le droit divin, assisté de l'Infaillibilité du Pape, qui bafoue notre 14 juillet. Ces décrépitudes sont gaies devant nos enfances. Nos toquades, les voici : 1789, 1830, 1848. Cela pourtant ressemble à une série.

N'importe, on hausse les épaules. On met sa grandeur à dédaigner ces dates. Où donc est votre Révolution? elle est morte. On déclare fini ce qui commence à peine. On enterre le volcan.

Oui, c'est une série, et prenez garde. Toutes ces dates ricochent. Le puissant projectile révolutionnaire plonge, disparaît et reparaît. On n'en ricane que de plus belle. Les tremblements de terre et de peuple, il paraît que c'est comique. Bizarre aberration. Traiter par l'ironie l'avenir! Ceux qui rient le lendemain oublieront donc toujours ceux qui riaient la veille!

Résignons-nous à la situation qui nous est faite. A l'heure qu'il est l'affirmation est vaincue. Les sceptiques font cortège aux flegmatiques. La négation triomphe. Elle accable de sa supériorité le vrai. L'enthousiasme et la foi sont des niaiseries. Croire, c'est « n'avoir pas d'esprit ». Être honnête, c'est être imbécile. Soit. Acceptons l'imbécillité.

Celui qui écrit ces lignes appartient à l'espèce ridicule qui n'a rien appris et rien oublié; rien appris en fait de concessions, rien oublié en fait de principes.

A nos risques et périls, nous glorifions le XIX^e^ siècle. Nous contresignons la Révolution, nous consentons au progrès; nous faisons cet acte de courage.

Deuxième fragment :

Après son effondrement tragique sous la voûte croulante des révolutions, Paris a émergé de cette ruine plus radieux, plus vivant, plus puissant, plus réel, plus futur que jamais.

De ville de France il est devenu ville d'Europe.

Cette magnifique et étrange situation est entrevue seulement de ceux que préoccupe l'embryogénie sociale. Quiconque a le sens historique constate cet avatar, en dépit des sarcasmes et des dénégations, car la sourde haine des jalousies résiste de toutes parts aux transfigurations.

Et déclarons-le dès à présent, la langue de Paris sera la langue du continent, sous peine de recul et d'obscurcissement. La fermentation d'une adhérence irrésistible rapproche ces deux éléments, le continent et la ville, et l'on sent qu'ils se combinent. Dès aujourd'hui la séparation n'est plus possible. Ce serait un arrachement. Rêvez tout autre divorce. Paris s'offre à l'Europe et l'Europe s'offre à Paris. C'est là un

phénomène souverain de civilisation. Le tourment de Paris, c'est une nécessité magnanime de cosmopolitisme. Cette ville n'appartient pas à un peuple, mais aux peuples; elle est le fait démocratique à sa plus haute expression; le genre humain a droit à Paris. La France, cette désintéressée sublime, le comprend. Les peuples ont des devoirs vis-à-vis d'eux-mêmes, et d'autres vis-à-vis de la Fraternité. Ce travail de formation, dit Progrès, a des conditions variées et des besoins divers. A cette heure, tel peuple doit concentrer sa nationalité, et tel autre doit la répandre. Il est nécessaire que l'Italie reprenne Rome, et que la France abdique Paris. Abdication féconde.

Ce qu'il y a de profond, c'est que, tout en donnant Paris à la civilisation, la France le garde. Paris est surtout une clarté; cette clarté qui se disperse adhère à son foyer, qui est la France. Paris, c'est la France à sa plus haute expression, de même qu'Athènes est la Grèce à son plus haut degré.

LE MANUSCRIT
DE
PARIS.

Le titre, dont nous donnons le fac-similé page 299, nous renseigne déjà sur le travail de Victor Hugo; il a retouché, en avril 1867, son manuscrit terminé en décembre 1866; ces retouches, faites à l'encre rouge, consistent surtout en ajoutés, mais ce manuscrit a dû, avant avril 1867, être retouché séance tenante, au courant de la plume, car on ne constate dans les remaniements, les ajoutés et les corrections à l'encre noire aucune différence d'écriture entre le texte primitif et le texte modifié.

Quarante-quatre pages de fort papier de fil bleuté, grand format (40 centimètres de hauteur sur 30), paginées pour la plupart alphabétiquement, composent ce manuscrit. La deuxième série alphabétique, A^2, B^2, etc., s'arrête à la lettre I^2; la première revision a entraîné la suppression de quelques feuillets chiffrés et l'addition de quelques autres ne portant pas de pagination. Les titres des parties et les chiffres des divisions sont souvent tracés au crayon, quelquefois repassés à l'encre.

I. L'Avenir. — Le premier feuillet est presque une mise au net, quelques lignes ajoutées en marge, mais dès la seconde page, les ratures, les surcharges, les additions, les notes (encerclées d'encre rouge) abondent.

II. Le Passé. — Ce chapitre a dix divisions. Nous en retrouvons le titre écrit au crayon en marge du feuillet H, contenant la troisième division; après le titre, le texte de la première division offre de fréquentes interversions, mais sans changements importants, le tout biffé; à noter ces deux lignes, rayées aussi mais qui n'ont pas été reproduites dans le texte définitif :

La fatalité géographique existe. La terre n'est pas faite comme elle est pour rien.

La cinquième division (feuillet J) est indiquée par le chiffre 5, dans une phrase écrite en marge au milieu d'ajoutés en tous sens; parmi ceux-ci, trois à l'encre rouge, dont un, oublié ou négligé, donne le nom de la femme de « Gilles le Maîstre, premier président du Parlement de Paris »; *sa femme se nommait Marie Sapin.* Les lignes suivantes, écrites à l'encre rouge et relatives à Brunehaut, tiennent aussi dans un petit cercle à l'encre rouge, mais on y remarque des corrections à l'encre noire, ce qui fait supposer qu'après avoir « retouché » son manuscrit en avril 1867, Victor Hugo l'aurait corrigé avant de le livrer à l'impression. Ce n'est d'ailleurs pas le seul exemple que nous ayons.

Nous retrouvons en marge du feuillet suivant (K, suite de la cinquième division) une grande partie, biffée, de la troisième division; les surcharges de ce feuillet sont particulièrement embrouillées. Ainsi, Victor Hugo, en revisant, avait écrit à l'encre rouge et en haut du feuillet une partie du texte sur les faux monnayeurs, mais pour utiliser la place restée libre il avait pris la page dans ce sens :

Au nom de ces princes si pieux qui ..... monétaires ..... renouvelé sous Louis XV, au nom de ces rois qui ..... inventèrent le tournois noir et qui mirent en circulation ..... quantité d'espèces d'étain .....

Les mots manquants, impossibles à déchiffrer, sont surchargés par le texte définitif écrit dans le sens courant, de gauche à droite dans la largeur de la page. Ceci vient à l'appui de la remarque que nous avions faite plus haut.

III. Suprématie de Paris. — Les quatre premiers alinéas de cette partie sont écrits à l'encre rouge; on les retrouve, biffés, quatre feuillets plus loin.

La deuxième division qui, à l'origine, était la première, portait en tête le titre de la troisième partie : *Suprématie de Paris*, puis, au crayon, deux variantes indéchiffrables.

Deux feuillets ne portant aucune pagination semblent intercalés, ils contiennent toute la troisième division. Plusieurs ajoutés dans les trois dernières.

IV. Fonction de Paris. — Le deuxième feuillet de ce chapitre a été mis au net et recopié sur un ajouté marginal du feuillet suivant. Les troisième, quatrième et cinquième divisions, à part une page ajoutée sur « le défunt procureur-général » sont couvertes d'ajoutés en tous sens.

V. Déclaration de paix. — Nous lisons au feuillet commençant la deuxième division de ce chapitre, en regard du chiffre II, un titre barré, suivi de quelques lignes biffées aussi, et qui semble indiquer que Victor Hugo avait eu un moment l'idée de faire un sixième chapitre :

VI. Le contraire du blocus continental.

Résumons et terminons.

Car nous ne sommes que le portier de ce livre et il nous tarde de laisser la parole à l'éblouissante élite d'écrivains qui a bâti l'édifice.

Une indication en marge de la troisième division renvoie tout un ajouté encerclé à l'encre rouge au feuillet suivant.

Contre son habitude, la dernière page est signée V. H.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *PARIS*.

Dans le commencement du mois d'août 1866, Paul Meurice avait eu l'idée de publier, pour l'Exposition internationale de 1867, un livre intitulé *Paris* qui « sous la forme très usuelle et très pratique d'un guide, serait rédigé par les sommités de tout genre, et qui ferait faire à l'Europe les honneurs de Paris par tous les écrivains et artistes célèbres de la France[1] ».

Paul Meurice devait avoir la direction générale du livre : Victor Hugo devait en écrire l'Introduction.

Albert Lacroix, l'éditeur, avait accueilli avec empressement le projet.

La direction d'une œuvre aussi considérable était lourde; il fallait, par de nombreuses démarches, s'assurer le concours des hommes les plus célèbres de l'époque, et grouper plus de cent cinquante collaborateurs.

Louis Ulbach, qui avait acquis une grande notoriété comme journaliste et comme romancier, fut désigné comme un des auxiliaires principaux de Paul Meurice, et c'était à Victor Hugo qu'il devait s'adresser tout d'abord : nous trouvons la note suivante dans les carnets de Victor Hugo :

23 septembre 1866 (Bruxelles). Visite de M. Louis Ulbach, il vient de Paris me voir et causer du livre *Paris*.

En effet, Louis Ulbach avait pour mission de donner des renseignements plus circonstanciés sur le plan arrêté par Paul Meurice et sur les collaborateurs éventuels du livre.

Victor Hugo écrivait à Paul Meurice :

Bruxelles, 24 septembre.

Les pourparlers ont eu lieu dans les meilleurs termes, avec complète adhésion aux divisions excellentes indiquées par vous. Il a paru qu'il serait bon même d'en faire dans le livre trois *faux-titres*. Je me rallie à tout ce que vous trouvez vrai, et il me semble, tant c'est juste, que c'est ma propre pensée exprimée par vous.

... Envoyez-moi, dès que vous le pourrez, la table ou le tableau du livre. Cela me sera utile pour ce que j'ai à écrire. J'ai promis cela pour le 15 décembre. Je vais repartir bientôt pour Guernesey. Quand vous reverrai-je ? Il est triste d'être absent de ce Paris que vous allez remplir cet hiver d'un bruit de gloire et de succès[1].

Le volume de *Paris* n'était pas seulement un recueil d'articles ou de notices des premiers écrivains, il devait être illustré par les premiers artistes.

Il était donc prudent d'avoir une direction artistique. Paul Meurice voulait la confier au critique d'art Philippe Burty.

Paul Meurice en avertit Victor Hugo :

Vendredi 28.

Je vous envoie une lettre de Burty. J'aime mieux en ce moment ne pas écrire à Lacroix.

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Burty demande 500 francs par mois (car d'octobre à avril il y a bien six bons mois) pour diriger toute la partie dessins et gravure. Il aura beaucoup plus à faire qu'Ulbach, d'abord parce que c'est sous ce rapport que la chose est le moins avancée, et puis parce qu'il aura, tous les jours, à passer dans trois ou quatre ateliers de gravure, à surveiller les états, les épreuves, les tirages, etc... Tout son temps à nous donner enfin[1].

On remarquera que Paul Meurice préfère pour l'instant ne pas parler à Lacroix. Il y avait déjà des dissentiments, des froissements, mais il y avait lieu d'espérer que les premiers obstacles qui s'élèvent toujours à l'origine d'une entreprise aussi vaste s'aplaniraient avec le temps.

Le 7 octobre un traité est signé sous forme de lettre adressée à Victor Hugo par Lacroix :

Monsieur Victor Hugo,

à Bruxelles.

Mon cher maître,

Il a été convenu entre nous que pour le cas où vous nous donneriez l'Introduction que vous comptez écrire pour le livre *Paris,* nous ferions composer le manuscrit que vous nous enverriez en caractère et sur justification conformes au caractère et à la justification employés dans l'édition des *Misérables* et des *Travailleurs de la mer,* publiée à Bruxelles en in-8°. Nous vous adresserions cette épreuve qui servirait à finir la matière de l'Introduction, et, sur le pied de cette matière nous vous payerions la somme de quinze cents francs pour la feuille de seize pages. Il est entendu que s'il y a dans cette Introduction des divisions, il sera laissé entre chacune d'elles un blanc de cinq lignes. Si votre travail n'atteint pas une feuille ou dépasse la feuille, les pages qu'il donnera vous seront payées à raison de cent francs. Ce payement se fera sur une traite tirée par vous sur nous immédiatement après le renvoi de l'épreuve spécimen vue par vous.

Moyennant ces conditions, cher maître, vous nous cédez la pleine propriété dudit travail pour une période de douze ans qui commencera à courir du jour de la mise en vente, sans préjudice de votre droit de joindre, quand bon vous semblera, ce travail à vos œuvres complètes. Nous comptons sur cette Introduction que vous avez bien voulu nous promettre. Vous nous avez demandé de vous indiquer l'époque à laquelle nous désirerions recevoir ce travail et nous vous avons prié de nous le fournir, si possible, au plus tard dans les premiers jours de décembre. Vous recevrez quinze exemplaires du volume *Paris,* plus le nombre d'épreuves tirées à part de votre Introduction que vous nous indiquerez.

Nous vous prions, cher maître, de vouloir bien ratifier le présent arrangement en nous remettant votre acceptation des diverses clauses qu'il énumère, et nous vous remercions encore une fois de votre précieuse collaboration, si cordialement accordée à notre livre *Paris.*

Votre dévoué,

Albert Lacroix.

Vu et approuvé l'écriture ci-dessus.

Victor Hugo.

Victor Hugo avait demandé la communication de la table du volume ; devant écrire une introduction, il voulait au moins savoir ce que contiendrait le livre, être fixé sur les noms des rédacteurs, recevoir leurs articles en épreuves, obtenir au besoin des modifications, pour ne pas couvrir de son nom des idées ou des opinions qu'il aurait désapprouvées. Mais cette table ne pouvait être envoyée, la liste des collaborateurs étant encore fort incomplète. Philippe Burty, chargé de la partie artistique, avait insisté pour avoir un croquis de Victor Hugo.

Voici la réponse adressée par Victor Hugo à Paul Meurice :

18 octobre.

Voudrez-vous être assez bon pour transmettre ma réponse (ci-jointe) à notre excellent et gracieux ami M. Ph. Burty. Je dis *non* et j'ai la conscience que vous m'approuvez. Il y a péril déjà à être une sorte de tête de colonne dans ce livre-légion créé par vous. L'attitude

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

la plus simple est la meilleure. M. Burty me comprendra, et n'insistera pas. Je n'en suis pas moins chatouillé dans ma vanité qu'il ait cru un croquis de moi présentable en si grande compagnie.

J'attends toujours la table du livre *Paris*. Je n'aimerais point l'addition au titre que je vois dans les journaux : *Par ses illustrations*. On ne se dit point ces choses-là à soi-même. C'est votre avis, n'est-ce pas [1] ?

Victor Hugo ne recevait toujours aucun renseignement sur le livre. Il s'en inquiète dans cette lettre à Paul Meurice :

H.-H., 14 novembre 1866.

Je n'ai nulle nouvelle du livre *Paris*. M. Lacroix devait m'envoyer la table, ou le tableau, du livre. Nous voici au 14 novembre, rien. Savez-vous où en est la chose, vous qui avez créé l'idée ?

M. Lacroix était très pressé de mon speech d'introduction; il le voulait avant le 1er décembre. Il me laisse sans renseignements. Le retard sera sa faute. Voulez-vous être assez bon pour le lui faire dire [2].

Les divergences qui s'étaient produites déjà vers la fin de septembre entre Paul Meurice et Lacroix s'étaient accentuées en octobre. Paul Meurice sentait bien qu'il ne serait pas le maître d'exécuter son plan comme il l'entendrait, qu'il se heurterait à des questions de personnes. Pour lui, ce livre devait être ouvert non à une foule, mais à une élite. Or Lacroix avait ses favoris, et il enrégimentait volontiers dans son bataillon ses amis qui n'avaient pas tous une notoriété bien éclatante et une compétence bien affirmée. On comprend que Paul Meurice ne voulait pas garder la responsabilité d'une œuvre dont il n'aurait pas la direction. Il songea donc à se retirer. Lacroix attachait trop de prix à un si puissant concours pour ne pas tenter de retenir Paul Meurice; et, dans un esprit de conciliation auquel on ne saurait trop rendre hommage, Paul Meurice proposa la combinaison suivante : Lacroix aurait la direction générale du livre; le travail serait divisé de la façon suivante : Burty s'occuperait de l'*art*, Paul Meurice prendrait la *science* et Louis Ulbach la *vie*. Lacroix se cabra, confia la direction générale à Louis Ulbach, sous prétexte de garder à l'œuvre l'unité et pria Paul Meurice de donner à Ulbach son plan, ses idées, sa liste de collaborateurs. Paul Meurice céda au désir de Lacroix, mais refusa toute collaboration au *Paris-Guide* et Lacroix lui reprocha plus tard une abstention qu'il avait lui-même provoquée.

Victor Hugo avait été vivement attristé à la nouvelle de cette retraite. Paul Meurice à la tête du *Paris-Guide* c'était pour lui un garant sûr, qui pouvait choisir les collaborateurs les plus autorisés, contrôler les articles et ne pas laisser passer ceux qui seraient en contradiction trop flagrante avec ses idées. Cette garantie, à laquelle il avait tenu, lui échappait; il redoutait désormais que le livre se fît en dehors de lui; sans doute il espérait encore que son fils François-Victor, qui appartenait à la rédaction du *Paris-Guide* et qui avait un pouvoir d'arbitre, aurait le droit de revoir, de corriger les épreuves et de faire prévaloir son opinion. Cette espérance fut anéantie.

En effet François-Victor Hugo écrivait à son père deux lettres qui sont collées dans les carnets et qui font allusion à une petite conspiration. Il était question d'écarter certains écrivains très connus au profit de médiocrités. Lacroix, un peu timoré, redoutait les procès que pourraient provoquer les articles signés par des hommes appartenant à l'opposition avancée; et sa timidité avait une double excuse : il risquait de gros capitaux dans l'entreprise et il avait une médiocre confiance dans le libéralisme du gouverne-

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*
[2] *Idem.*

ment impérial. François-Victor Hugo exprime à son père ses inquiétudes :

[Novembre 1866.]

Cher père,

La petite conspiration existe bien réellement. Trouvera-t-elle le moyen d'éclater dans le *Guide* dont tu fais la préface ? Je ne puis le croire. Nous n'avons pas d'autre sauvegarde ici que la loyauté d'Ulbach, qui, depuis la retraite de Meurice, a la direction absolue du livre. Tu me dis de corriger les épreuves; mais je n'ai jamais eu sur le livre *Paris* qu'un pouvoir d'arbitrage dans certains cas de litige entre Meurice et Lacroix. Depuis que Meurice s'est retiré, Ulbach est devenu dictateur et s'est bien gardé de me rappeler que je restais arbitre. Je n'ai donc maintenant aucune influence sur la direction de l'ouvrage. Ulbach est bien intentionné, mais un peu éclectique. Cet éclectisme est le danger. Il m'a écrit la semaine dernière pour me demander un article sur la place Royale. Je lui ai répondu que j'étais prêt à le faire, mais que je désirais préalablement savoir de combien de *lignes* et de combien de *roubles* il pouvait disposer en ma faveur.

Lundi 19 novembre.

Cher père,

Lacroix, que j'ai vu tout exprès, a dû t'envoyer hier dimanche les renseignements que tu demandais sur le *Guide*. Tu remarqueras que ni Meurice ni Vacquerie ne figurent sur la liste des collaborateurs. Une légèreté d'Ulbach qui, paraît-il, a oublié de demander, en temps opportun, un article à Meurice a décidé celui-ci à s'abstenir; et l'abstention de Meurice a entraîné celle de Vacquerie. Cette double retraite est fort regrettable. Lacroix en est fort affligé et étonné, d'autant plus étonné que son traité avec Meurice obligeait Meurice à fournir un article au *Guide*, et que la résolution de Meurice provoquée par le manque de forme d'Ulbach est une infraction au traité. Quoi qu'il en soit, le *Guide* paraît bien aller. Il y a nombre d'adhésions importantes. Ton Introduction est attendue avec une vive impatience.

La rupture entre Paul Meurice et Lacroix risquait d'avoir de graves conséquences. Victor Hugo avait signé son traité alors que la direction du *Paris-Guide* était confiée à l'ami dans lequel il avait toute confiance; peut-être se récuserait-il, ou en tout cas serait-il encore plus rigoureux sur les garanties qu'il avait primitivement exigées. Comme le disait François-Victor, Ulbach était devenu un dictateur. Assurément c'était un fervent admirateur, mais il était, en effet, assez éclectique. N'étant pas mêlé à la politique, quoiqu'il fût très sincèrement républicain, il accueillait tous les hommes de lettres avec une égale bienveillance, et, nous qui l'avons bien connu, nous nous souvenons qu'au moment où il s'assurait des concours pour *Paris-Guide*, il soutenait volontiers qu'on devait s'adresser à tous les écrivains sans distinction d'opinion, le caractère du livre s'accommodant de l'appel à toutes les spécialités et à toutes les compétences. Cette idée était assurément défendable; mais, à cette époque, la lutte contre l'empire était plus ardente que jamais; l'homme qui avait été chargé d'écrire l'Introduction était un proscrit; il était le pavillon qui couvrait la marchandise, il encourait une certaine responsabilité, et il avait nettement spécifié qu'il aurait un droit de contrôle sur les articles. Or des notes paraissaient dans les journaux annonçant des collaborateurs inquiétants, et Victor Hugo, qui ignorait le contenu des articles, s'en était ému.

Nous devons à l'obligeance de notre éminent ami Louis Barthou, un de nos plus fins lettrés et un de nos plus riches collectionneurs de documents, la communication des lettres de Victor Hugo à Lacroix. Elles nous montrent les scrupules du poète :

H.-H., 29 décembre. [1866.]

Mon cher monsieur Lacroix, le cas prévu par notre traité se présente. Sur l'annonce faite par les journaux, mes amis politiques m'écrivent de toutes parts pour me demander si j'ai

bien réfléchi en acceptant de coopérer à un livre dont je n'ai pas lu une ligne et dont pourtant la responsabilité dans une certaine mesure me reviendra. A cela, qui est fort juste, il n'y a qu'une réponse à faire :

Je connais le livre.

Il faut donc que je connaisse le livre *Paris*. J'ai dans l'homme de cœur et de talent qui dirige la rédaction une confiance absolue, mais mon excellent et cher confrère Louis Ulbach, à qui je vous prie de communiquer cette lettre, sera le premier à me comprendre et à m'approuver. Ma situation est compliquée et délicate. Tel mot, qui semble acceptable à Paris, ne l'est pas à Guernesey. De plus, je ne puis mentir. Il faut donc, si vous continuez à souhaiter ma collaboration, que les bonnes feuilles me soient intégralement communiquées. Cela ne fera point de retard appréciable, car la dernière bonne feuille lue, j'enverrai la préface. Vous avez vous-même renoncé à l'envoi au 1er décembre, car vous ne m'avez pas même envoyé la *Table* que vous deviez m'adresser si promptement. Depuis mon départ de Bruxelles (7 octobre) je n'ai rien reçu de vous.

Il y a, dans la lecture préalable du livre, une question de dignité pour moi. Les questions de dignité, une fois qu'on se les pose, sont impérieuses pour la conscience, et ne se discutent pas. Je répète du reste que cela n'entraînera aucun retard; mon travail est presque achevé. J'y renoncerais pourtant plutôt que de renoncer à la communication que je vous demande, et qui d'ailleurs me sera au plus haut degré utile, nécessaire même, pour terminer.

Croyez à toute ma cordialité.

Victor Hugo.

Victor Hugo avait néanmoins presque terminé son Introduction; il devait y apporter plus tard quelques remaniements; mais, dans le traité, Lacroix prévoyait une feuille de seize pages au prix de quinze cents francs, et probablement quelques pages supplémentaires au prix de cent francs chacune. Or l'Introduction démentait, par sa longueur, toutes les prévisions. Peut-être Lacroix jugerait-il qu'elle serait trop étendue et trop coûteuse. Victor Hugo, avant même de recevoir les épreuves du livre, voulut connaître les intentions de son éditeur.

H.-H., dimanche 16 décembre [1866].

Mon cher monsieur Lacroix,

Au moment de terminer mon travail pour votre *Paris*, je compte les pages, et je m'aperçois que c'est presque une œuvre, et plus, beaucoup plus étendue que je ne croyais. Cela fera environ trois feuilles. Cela dépasse peut-être la somme que vous vouliez y mettre. Or c'est un tout complet, qui aura un certain à-propos à cause des gros projets militaires du moment, et je n'en pourrais rien retrancher. (C'est une affirmation de la paix.) Il m'importe donc de savoir si ces trois feuilles ne dépassent point votre programme, avant de continuer. N'en pouvant rien ôter, je serais forcé de renoncer au travail. Écrivez-moi le plus tôt possible. *Ne m'envoyez aucune épreuve du livre*, cela va sans dire, tant que la question n'est pas résolue. J'ai reçu hier une lettre on ne peut plus excellente de notre vaillant et cher ami Louis Ulbach. J'y répondrai quand vous m'aurez répondu et selon ce que vous m'aurez répondu.

Mille affectueux compliments.

Victor H.

Victor Hugo restait toujours un peu désemparé par la brusque retraite de Paul Meurice comme directeur du livre, et par son éloignement comme collaborateur. Il n'avait plus dans la place ceux qui lui tenaient le plus au cœur, et il écrit à son ami :

H.-H., dimanche 19 décembre.

J'ai une tristesse; vous la devinez. Que vais-je devenir tout seul? Vous avez une idée. Je l'épouse, il est naturel que je vous suive. Je signe un traité, j'écris une préface, et quand c'est fait, voilà que vous n'êtes pas du livre! ni Auguste! ni aucun de mes fils! C'est à n'y rien comprendre. Est-ce que c'est donc irrémédiable? Je ne sais que faire. Comme on est bête quand on est absent. Quelle paralysie que

la distance! Écrivez-moi et rassurez-moi, et, s'il est possible, s'il n'y a pas d'obstacle de premier ordre, ce que j'ignore, rentrez avec moi. *Quid sine te?* Et transmettez ce vœu à Auguste, et aimez-moi [1].

Paul Meurice répond à Victor Hugo :

Dimanche 23 décembre 1866.

Je suis profondément touché de tout ce que vous me dites de bon et de charmant pour le livre *Paris*. La vérité est que les deux ou trois sujets où j'avais quelque compétence, et où surtout j'aurais pu être de quelque utilité à nos idées, ont été distribués et réservés. Je ne peux pourtant pas faire les Pissotières! Ulbach a voulu m'insinuer, l'autre jour, qu'après Vacquerie, j'avais *refusé* les théâtres. Mais je lui ai rappelé, en présence de Lequeux, qu'il m'avait formellement déclaré se les adjuger à lui-même. On me dit d'ailleurs que tous les articles vous seront envoyés en placards. Alors tout est bien. Si le livre n'est pas partout l'éclatante affirmation de nos principes, que du moins il n'en soit nulle part la négation. Du moment que vous aurez la bonté d'y veiller, je suis content. Les grands maîtres du théâtre, pour Ulbach, sont Augier et Dumas fils. Augier doit faire le *Théâtre Français* et Dumas fils les *premières représentations;* c'est-à-dire qu'ils ont les clefs de la place. S'ils en abusaient par trop, et qu'il vous répugnât d'intervenir, vous n'auriez qu'à m'autoriser à rappeler à Lacroix qu'il m'avait *demandé* pour arbitre dans les cas douteux. Ceci bien entendu pour votre cause à vous, et uniquement pour votre cause, ayant pour vrai titre et pour grand orgueil d'être votre soldat [2].

Nous n'avons pas les lettres d'Albert Lacroix et de Louis Ulbach, nous sommes donc obligé de suppléer à cette lacune par nos souvenirs. Il est clair que le départ de Paul Meurice avait jeté du désarroi dans la publication. Louis Ulbach, très attentif aux désirs de Victor Hugo, comprenant l'importance de conserver ce grand nom en tête du livre, avait résolu de consulter Victor Hugo sur les noms des collaborateurs, de lui communiquer les articles, de tenir compte de ses observations et de ses objections. C'était déjà une sécurité. Louis Ulbach avait fait ressortir que chaque article engageait surtout le signataire et qu'en s'adressant à des hommes illustres, il était difficile de ne pas leur laisser leur indépendance, mais que les hommes dont il sollicitait le concours ne pourraient, dans un volume sur Paris, ses monuments, ses établissements, ses promenades, ses plaisirs, se livrer à des considérations politiques. Il n'était plus question de la petite conspiration, puisque les écrivains désignés dès la première heure par Paul Meurice figuraient à la table du livre.

Victor Hugo, tout en se montrant satisfait des excellentes assurances données par Louis Ulbach, ne pouvait cependant rester plus longtemps dans l'incertitude au sujet des intentions de Lacroix. Aussi réclame-t-il nettement une décision :

H.-H., 23 décembre. [1866.]

Mon cher monsieur Lacroix,

Je pensais avoir hier votre réponse. Elle ne m'est pas arrivée, et l'excellente lettre de M. Ulbach ne pouvant rester plus longtemps sans réponse, ne fût-ce qu'une réponse provisoire, je lui écris ceci, que je vous prie de lui transmettre.

Décidez le *oui* ou le *non* de la préface absolument dans vos convenances. Je m'efface. Si c'est trop long, je la garde. Si elle vous va, je vous l'envoie. Ne voyez que vos intérêts.

Mille bons compliments.

V. H.

Louis Ulbach avait déjà réuni un grand nombre de collaborateurs, et assurément parmi les plus célèbres; les frais de rédaction étaient considérables, ce qui troublait Lacroix sans l'alarmer. Nous trouvons cette lettre de François-Victor

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*
[2] *Idem.*

Hugo collée dans les carnets et dont la date peut être fixée vers la première quinzaine de janvier 1867.

Lacroix a déjà jeté 260,000 francs dans cette affaire, et il lui tarde de rentrer dans ses débours. Le premier tirage est de 20,000 exemplaires. A cause de l'exiguité du prix de vente (10 francs l'exemplaire), il n'y aura de bénéfice qu'après un écoulement de 40,000 exemplaires. Néanmoins Lacroix est plein de confiance. Il aurait la certitude d'un gros bénéfice sans la concurrence de la maison Hachette qui va lancer un guide illustré à 1 fr. 25.

Tu vas recevoir demain ou après-demain les premières feuilles du livre. J'ai achevé mon article sur la place Royale, en tenant compte de l'observation que tu m'as faite. Je n'ai parlé de notre maison qu'incidemment. Tu verras toi-même avec quelle discrétion.

Ton Introduction excite la curiosité générale. Beaucoup de journaux (entre autres le *Figaro* d'hier) l'annoncent comme un évènement.

Cette lettre semblait impliquer que Lacroix souscrivait aux conditions de Victor Hugo pour la préface, mais Lacroix ne répondait toujours pas.

Louis Ulbach, fidèle à sa promesse, et ayant terminé ses démarches, envoyait la table des collaborateurs à Victor Hugo, qui, aussitôt, écrivait à Lacroix :

H.-H., 7 février. [1867.]

Cher monsieur Lacroix,

Je vous écris un mot *in haste*. J'ai reçu deux lettres excellentes de M. L. Ulbach. J'attends pour lui écrire l'arrivée des bonnes feuilles qu'il m'annonce. Dites-lui, je vous prie, que la table qu'il m'envoie offre un ensemble magnifique. Il a fait merveille. Je regrette plus que jamais l'absence de Meurice et de Vacquerie, et l'abstention de Charles. Je tiens, *tout à fait,* à MM. Emmanuel des Essarts, Gabriel Guillemot, Adrien Huart, Charles Bataille, Jules Lermina, Charles Asselineau. Pourquoi M. Ch. Monselet a-t-il disparu du programme? (Et aussi les restaurants, cafés et cabarets.) Recommandez, je vous prie, à mon cher et excellent ami M. Ulbach les noms ci-dessus. Ce sont des amis, et des amis de talent. Je voudrais effacer des titres les mots *empire* et *impérial*. Ainsi dire : *Archives de France*... *Grand Bibliothèque de Paris*, etc. Quelques articles n'y sont pas qui me sembleraient intéressants : *les courses,* le *côté non peint des coulisses,* etc. Envoyez ma lettre à l'ingénieux architecte de ce grand livre, avec toutes mes félicitations, mais tâchez donc d'y faire rentrer Meurice et Vacquerie!

Je n'ai plus de papier. — A bientôt une plus longue lettre. Mille affectueux compliments.

V. H.

Je voudrais rattacher à votre succès l'*Étoile belge*. Demandez donc un article au charmant correspondant parisien M. Desmoulins.

Rendez-moi le service de transmettre *sûrement* cette lettre à Paris.

Et à ce propos demandez donc un article à M^lle^ de Saint-Amand (à l'*Arsenal*) pleine d'esprit, et à M^me^ Marie Nodier.

Et Émile Deschanel? (*Versailles.*)

Et *Timothée Trimm?* Comment se fait-il qu'il manque à la liste? Il est nécessaire. Je vous le demande et vous le recommande.

Dans un fragment de lettre collé sur un carnet de Victor Hugo vers la date du 19 février, François-Victor donne ce renseignement à son père :

Lacroix tient à paraître le 15 mars et je ne crois pas qu'il y parvienne. Car, moi qui te parle, je n'ai pas encore reçu l'épreuve de mon article qui doit être inséré dans le deuxième tiers du volume.

Victor Hugo avait exprimé le désir qu'on supprimât les mots *empire* et *impérial*. François-Victor répond le 24 février :

Ulbach a passé ici (Bruxelles) mercredi; il aurait voulu comme toi supprimer du *Paris-Guide* les mots *empire* et *impérial*. Mais la difficulté est grande pour un livre qui prétend donner des renseignements précis! Admettons qu'on dise : Bibliothèque *nationale,* Archives *nationales,* comment désignera-t-on le lycée *Napoléon,* le lycée *Bonaparte?* Il y a un dessin

dans le livre qui représente l'avenue la plus à la mode de Paris, l'avenue de l'*Impératrice*. Comment la qualifierait-on? De quel nom nouveau baptiserait-on le boulevard du *Prince Eugène?* Je crains que la difficulté ne soit insurmontable. Si tu trouves une solution, elle sera adoptée avec joie.

La difficulté était insurmontable en effet; et Victor Hugo n'insista pas. On imprimait le Guide, mais lentement. François-Victor nous en donne la raison à la fin de février :

Pelletan a remanié quatre fois son article et a retardé l'impression de quinze jours. La première feuille n'a été tirée qu'il y a trois jours. Le volume entier contiendra quarante feuilles environ. On tire une feuille par jour. C'est donc dans la première quinzaine de mai que le livre pourra être mis en vente.

L'Introduction ne devait parvenir à Lacroix que lorsque toutes les bonnes feuilles auraient été communiquées à Victor Hugo, et les envois étaient assez espacés. Lacroix s'obstinait à ne pas faire connaître sa décision. Acceptait-il une introduction qui, au lieu de seize et quelques pages, en comportait quarante-quatre dans le texte de *Paris-Guide?* Voulait-il payer un prix calculé sur le texte et la justification des *Misérables* conformément au traité, la page de *Paris-Guide* faisant trois pages de l'édition des *Misérables?* Or le prix évalué par Victor Hugo d'ores et déjà à sept ou huit mille francs devait être porté en fin de compte à onze mille cinq cents. Lacroix, ne soupçonnant pas de tels développements, comptait payer la préface deux ou trois mille francs. Aussi Victor Hugo avertissait son éditeur afin qu'il n'y eût pas de surprise, prêt d'ailleurs à déchirer le traité. Au moins il demandait, sans se lasser, une réponse. Il n'en obtenait aucune. Et cependant l'Introduction était annoncée partout, évidemment avec l'assentiment de l'éditeur. Il fallait prendre un parti; et Victor Hugo adressa cette lettre pressante à Lacroix :

Hauteville-House, 3 mars. [1867.]

Mon cher monsieur Lacroix,

Il est contraire à tous mes usages de donner communication d'un manuscrit à l'éditeur avant de le lui livrer. Pour la première fois de ma vie, je déroge à cette loi de conduite, et je ne crois pas devoir vous livrer le manuscrit de mon *introduction* à votre livre *Paris* avant de vous l'avoir communiqué. Cela tient à ce que, pour la première fois de ma vie, je me sens quelque responsabilité en dehors de mon œuvre même. Cette préface, qui peut avoir action dans une certaine mesure, sur le sort du livre, vous importe au plus haut degré. Les points à examiner, s'il y en a, *ne peuvent être approfondis que de vive voix* entre les parties contractantes, c'est-à-dire entre vous et moi. Cette préface aura environ cinq feuilles (format édit. belge des *Misérables*), elle représente pour moi sept ou huit mille francs et un mois de travail, c'est quelque chose, mais ce ne serait rien, et j'y renoncerais aisément devant des intérêts de principes supérieurs à mon petit intérêt personnel. Je voudrais donc vous la lire, je le crois nécessaire, je ne pourrais la livrer purement et simplement, *vous le comprenez d'après ce que je viens de vous dire.* Venez, je vous prie, passer quelques jours à Guernesey, je vous lirai la chose, et une conclusion sera possible, à bon escient de part et d'autre. Je tiens à ce que vous soyez absolument libre de votre côté comme moi du mien.

Si notre excellent ami et admirable organisateur et directeur M. Ulbach pouvait vous accompagner, ce serait on ne peut plus utile. Mais je n'ose le déranger, il doit être si occupé! Il sait à quel point il serait le bienvenu. Son avis serait très précieux.

Je vous attends le plus tôt possible, et je vous envoie toutes mes cordialités.

Victor Hugo.

M. Kesler n'a plus de maison à lui, mais vous trouverez aisément une chambre dans un petit Family-hotel qui fait face à Hauteville-House. Il va sans dire que, comme d'habitude, vous me feriez l'honneur d'accepter ma table matin et soir.

Apportez le plus d'*épreuves* du livre que vous pourrez. Je n'ai encore que le compartiment *la science*, moins Louis Blanc et Pelletan que j'avais dit en effet de ne pas m'envoyer, et que je ne dois pas lire, ayant effleuré les mêmes sujets. M. Ulbach avait raison, ce sont des *épreuves* et non des *bonnes feuilles* qu'il faudrait m'envoyer.

Lacroix avait répondu; il acceptait les conditions de Victor Hugo, mais il faisait quelques réserves au sujet de la publication de l'Introduction en plaquette dont il voulait conserver l'entière propriété, s'opposant à ce qu'elle fût jointe aux œuvres complètes avant une durée de douze ans.

Victor Hugo lui répond :

H.-H. 19 mars. [1867.]

Vous le voyez, mon honorable et cher éditeur, nous entrons dans les *malentendus*. Je persiste à croire qu'une conversation eût mieux valu, et que votre absence de cinq jours, en nous permettant de tout résoudre de vive voix, eût fait gagner bien du temps. Précisons et répondez-moi, je vous prie, catégoriquement.

1re erreur de votre part. — Dans la *lettre-traité*, écrite de votre main, et entre nous échangée le 7 octobre, il y a ceci que je transcris : (relisez votre texte)

— Moyennant ces conditions, etc., vous nous cédez, etc., sans préjudice de votre droit de joindre *quand bon vous semblera*, ce travail à vos œuvres complètes. —

Or ce droit, j'entends absolument le maintenir, cher monsieur Lacroix, et je ne puis, en aucun cas, y renoncer, et m'exposer à décompléter, pour le mince intérêt de ces quelques feuilles, les éditions de mes œuvres complètes. Que ceci soit donc hors de discussion.

2e erreur. — Vous continuez à m'envoyer les bonnes feuilles au lieu des *épreuves*. Or je ne puis vous livrer ma préface que lorsque je connaîtrai le volume entier (relisez ma lettre d'il y a quatre mois à ce sujet). Sur trois pages et demie de *table des matières*, je ne connais qu'une page (moins L. Blanc et Pelletan) jusqu'à M. Paul Mantz. J'ignore donc les *cinq septièmes* du volume. Vous envoyer la préface est impossible. Hâtez-vous de m'expédier le reste du livre en *épreuves*. Immédiatement après, vous aurez la solution. Mais seulement après que j'aurai *tout lu*.

3e. Je pourrais, en me gênant, consentir au paiement en *deux* termes (non *trois*), 1er à la remise du manuscrit, 2e un mois après. Mais il faudrait d'abord qu'il fût bien entendu entre nous qu'aucune édition séparée de ce travail ne sera faite par vous que de mon consentement, ce qui a toujours été convenu, et que, dans aucun cas, aucun journal ou recueil ne pourra publier cette *introduction* avant qu'elle ait paru dans le *Livre Paris-Guide*. — S'il y avait à retrancher quelques mots, une édition séparée complète serait, de droit, publiée en Belgique.

Je vous réponds courrier par courrier. Faites de même. Gagnons du temps. Mille bien affectueux compliments.

Lacroix souscrivait à toutes les observations de la lettre du 19 mars. Victor Hugo exprimait un dernier desideratum. La fin ne lui avait pas été envoyée, et il tenait à la connaître avant de livrer sa préface. Il en avertit Louis Ulbach :

9 avril.

Que de choses, mon excellent et cher confrère, je voudrais vous dire. M. Lacroix vous envoie-t-il mes lettres? Avez-vous reçu la dernière? Obtenez, je vous prie, qu'il m'envoie *en placards* les huit ou dix feuilles de la fin. Vous avez été le premier à comprendre mes scrupules, vous si expert dans les questions de dignité, et vous ferez comprendre à M. Lacroix qu'il faut que je lise le livre tout entier. Je m'adresse à votre noble et délicat esprit.

C'était le 9 avril, et le *Paris-Guide* aurait dû déjà paraître puisque l'Exposition universelle s'ouvrait en mai; le pauvre Lacroix était surmené, agité, inquiet; et puis ces derniers placards que Victor Hugo réclamait, il ne les avait pas. L'impression n'était pas achevée, et vers

la même date on lit dans une lettre de François-Victor :

Je crains bien que cet infortuné Lacroix ne boive un bouillon avec son Guide. Je n'ai pas encore reçu les épreuves de mon article qui doit paraître dans le second tiers du volume. La moitié seulement des feuilles est tirée. Je serais étonné maintenant que le guide parût avant le 15 mai. Et il y aura déjà alors bon nombre d'étrangers qui auront quitté Paris. Lacroix est consterné.

Tu feras bien d'encourager Lacroix qui, en ce moment est fort effrayé de son découvert de 300,000 francs.

Victor Hugo aurait eu quelque mauvaise grâce à réclamer la communication des derniers placards, ce qui aurait retardé encore l'envoi de sa préface.

Il écrit le 14 avril à un ami, est-ce à Vacquerie, est-ce à Paul Meurice? nous n'avons qu'une copie, sans indication de destinataire; nous serions tenté de penser que cette lettre est adressée à Paul Meurice quoique la *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice* ne la mentionne pas; or, dans une lettre à Lacroix que nous reproduisons plus loin, Paul Meurice déclare très nettement qu'on lui doit l'envoi de la préface de Victor Hugo.

Je ferai tout ce que vous voudrez, mais voici le *hic :* — Je ne connais pas cette fin du livre et (politiquement et littérairement) je la crains un peu. Or, ma préface livrée je suis livré. Comment êtes-vous avec M. L. Ulbach? Il me paraissait bien triste du nuage entre vous, en me l'écrivant. Si ce nuage était dissipé j'en serais charmé. Ce deuxième volume arrangé et composé par lui (en qui j'ai pleine confiance du reste) et revu par vous, je serais tranquille. Mais est-ce possible? je crains que non. Et alors l'introduction publiée, je suis un peu à la merci d'une phrase mal sonnante qui aura échappé dans le tome II. Or vous savez quels ennemis j'ai et à quel point ma double position politique et littéraire entraîne péril et responsabilité. C'est pourquoi, avant de livrer la préface, je voulais connaître le livre entier. Mais à une prière de vous je ne résiste pas.

On remarquera que le *Paris-Guide* qui devait être primitivement en un seul volume dut être divisé en deux. On ne prévoyait pas alors que les articles seraient aussi nombreux et aussi longs; un seul volume eût été beaucoup trop gros et beaucoup trop coûteux. Mais c'est le second volume, tout au moins en grande partie, qui n'avait pas été communiqué à Victor Hugo, et il fallait paraître au plus tôt.

Victor Hugo renonçait donc à la communication des dernières feuilles; et on lit dans ses Carnets :

16 avril. J'envoie à M. Lacroix, à Bruxelles, les trois premières parties de mon introduction au livre *Paris*. (I. L'Avenir; II. Le Passé; III. Suprématie de Paris.)

17 avril. J'ai envoyé à M. Lacroix la partie IV (fonction de Paris) de la préface du livre *Paris*.

Victor Hugo écrivait à Lacroix :

H.-H., 23 avril. [1867.]

In haste, mon excellent et cher éditeur. Les deux feuilles que Paris m'a envoyées partent en bon à tirer. Demain vous aurez le vôtre, moins pressé. Je crois en effet qu'il importait que cela précédât votre livre, excellent d'ailleurs.

Comme vous ne m'envoyez pas mon épreuve spécimen sur laquelle je comptais, je suis forcé de tirer sur vous à vue *4,500 francs* (environ la moitié de ce que vous me devez, je suppose) à cause de mes échéances de fin du mois. La traite vous sera présentée par la Old bank de Guernesey. Faites force de rames pour paraître. Je vous y aide de tout mon cœur.

A demain et mille cordialités.

V.

Vous feriez bien de lancer une édition de cela dans le format des *Misérables*. J'y mettrais un titre spécial. Cela servirait, je crois, le livre *Guide*.

Hauteville-House, 28 avril 1867.

Mon cher monsieur Lacroix, la traite de 4,500 francs que je vous ai annoncée tirée par moi *à vue* sur vous vous sera présentée probablement en même temps que cette lettre. Je persiste à penser que l'*Introduction* publiée à part en brochure, fort papier, format des *Misérables*, avec un titre que j'y mettrais, servirait votre livre. Ne pas la vendre plus de 75 centimes.

Je ferai là-dessus ce que vous voudrez. Je juge absolument inutile de vous renvoyer corrigée la fin de votre épreuve, puisque vous avez à Paris le *bon à tirer* du tout. Paraissez le plus tôt possible.

.....

J'apprends que vous vous décidez enfin à faire les éditions in-18 du *William Shakespeare* et des *Chansons des rues et des bois*. Employez pour cela (songez-y) le *William Shakespeare* que je vous ai remis, en octobre 1865, avec quelques corrections et indications utiles.

Notre *Déclaration de paix* arrivera très à propos au milieu de ce vacarme de guerre, et je suis heureux de penser qu'elle servira votre livre.

Lacroix publie en effet l'Introduction en brochure, mais au prix de 2 francs.

Nouvelle lettre de Victor Hugo à Lacroix :

H.-H., 12 mai. [1867.]

Mon honorable et cher éditeur, l'article-annonce de l'*Indépendance* est excellent; remerciez-en et félicitez-en de ma part qui de droit. Le livre est un manuscrit. Je reçois votre titre. S'il en est temps encore, je vous engage de toutes mes forces à supprimer le :

par les principaux écrivains de France.

On ne se dit pas de ces choses-là à soi-même. Laissez-le dire au public. Mettez simplement :

Paris-Guide

et rien avec. A bon vin point d'écriteau. Tout le monde vous donnera le même conseil que moi. — Avez-vous transmis mes six *discours de l'exil* au *Charivari?* — Est-ce que M. Henri Rochefort n'est plus du livre? Ce serait bien regrettable. — Je vais faire de nouveaux efforts pour y faire rentrer Vacquerie, Meurice, et y faire entrer Charles. Je le leur demande. Je vous écris *in haste*.

A bientôt une lettre. Mille cordialités.

V. H.

L'effort de Victor Hugo pour obtenir la collaboration de Vacquerie, de Paul Meurice et de son fils Charles ne pouvait aboutir car le livre était sous presse; il portait comme titre :

PARIS-GUIDE

rédigé par les principaux littérateurs et savants français.

Victor Hugo écrivait à Lacroix :

H.-H., dim. 19 mai.

Mon honorable et cher éditeur, vous ne m'avez pas envoyé le petit relevé que vous m'aviez annoncé; je le fais faire de mon côté, et nos deux résultats s'affirmeront l'un par l'autre. Votre petit texte a 44 pages, et votre page de *Paris-Guide* fait, à quelques lettres près, trois pages de l'édition type belge des *Misérables*. Voulant vous donner les facilités que vous avez désirées, je me borne à tirer sur vous *fin mai* courant la somme de *quatre mille cinq cents francs*. Le surplus qui résultera du calcul encore inachevé sera soldé par vous *fin juin*, et de cette façon le paiement aura lieu *en trois fois*, comme vous m'en aviez fait la demande.

Je sais par Victor que les deux articles annonces de l'*Indépendance* et de l'*Étoile belge* sont de vous, et je vous en remercie, car ils sont d'un ami, et je vous en félicite, car ils sont d'un écrivain. Vous joignez au patriotisme belge un talent français.

Bien vôtre,

V. H.

Donnons cette dernière lettre de Victor Hugo au sujet du règlement de compte :

Hauteville-House, 18 juin.

Votre travail, mon honorable et cher éditeur, se faisait attendre, je vous envoie le

résultat du travail fait ici. Il est très détaillé et coïncidera évidemment avec le vôtre. Vous restez me devoir 2,450 francs.

Je pense que votre petite gêne momentanée est passée. Pourtant avant de tirer sur vous les 2,450 francs *fin juin,* comme c'est convenu, je désire savoir si cela ne vous cause aucun embarras; dans ce cas-là, je renverrais le paiement à *fin juillet.*

Si *fin juin* vous est indifférent, ne me répondez pas. Cette lettre vous arrivera après-demain 20 juin jeudi, j'attendrai jusqu'au lundi 24, et si le lundi, je n'ai pas de lettre de vous, j'enverrai la traite pour fin juin.

Si vous préférez *fin juillet,* ce que je vous offre de tout mon cœur, écrivez-moi courrier par courrier. J'aurai votre réponse samedi.

Pour plus de sûreté, j'attendrai avant de faire la traite *fin juin* jusqu'au mardi 25.

Je suis heureux de toutes les occasions de vous témoigner ma cordialité et je vous envoie mes plus affectueux compliments.

Victor H.

Nous publions ici une lettre fort intéressante de Paul Meurice, quoiqu'elle soit postérieure à la date d'apparition du *Paris-Guide.* Elle devrait chronologiquement être placée plus loin mais elle complète l'Historique et jette une vive lumière sur le petit coup d'état de Lacroix, ou sur la «conspiration» suivant l'expression de François-Victor.

Paul Meurice qui avait eu le mérite de l'idée et du plan du livre, qui avait même groupé les collaborateurs, essuyait encore les remontrances de Lacroix, irrité d'une retraite dont il était l'auteur; et cependant, s'affranchissant de toute préoccupation personnelle, il n'hésitait pas, autant par affection pour Victor Hugo que par intérêt pour une œuvre dont il était le promoteur, à rendre encore dans la coulisse les services qu'on demandait à son autorité et à son expérience. Ce sont là des faits, et si Lacroix se plaint des fautes commises, s'il regrette amèrement que l'idée première ait dévié, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même, puisqu'il ne laissait pas à celui qui l'avait conçue le soin de l'exécuter. La lettre de Paul Meurice est sur ce point irréfutable et décisive :

24 mai 67.

Moi non plus, mon cher Lacroix, je ne veux pas récriminer. Mais, voyons, à mon tour, j'invoque la lettre qui me sert de titre : vous y écartez déjà vous-même une bonne part de ce concours que vous me reprochez de n'avoir pas donné. Lors du séjour de Vacquerie à Bruxelles, voici ce qui avait été convenu : vous deviez être le directeur et le rédacteur en chef du livre, Ulbach vous suppléant à Paris pour les démarches à suivre, et je vous avais écrit : Voulez-vous que je m'occupe plus spécialement de *la Science,* Burty prendrait plus spécialement *l'Art,* et Ulbach *la Vie.* Vous me répondez : — Afin de garder à l'œuvre l'unité, je délègue à Ulbach tout pouvoir sur *le tout;* donnez-lui votre plan, vos idées, votre liste. — Je l'ai fait. J'ai mis entre les mains d'Ulbach le résultat de deux mois de réflexion et de travail, août et septembre. J'ai offert mon aide pour le reste. Ulbach a tenu à continuer seul l'œuvre commencée et m'a prié de me charger uniquement de Girardin et de Saint-Victor avec lesquels il était brouillé. Que devais-je faire? Je pouvais me proposer, non m'imposer. Mon concours était tout à votre disposition; vous n'en usiez que dans une limite restreinte. Est-ce ma faute? Ulbach ne m'a demandé aucun article, il a distribué les sujets qui rentraient dans ma spécialité; il a pris pour lui-même les *Théâtres* quand Vacquerie les a refusés; il me les a offerts ensuite; mais alors j'étais absolument pris par l'achèvement de ma pièce. Je ne me suis plaint et je ne me plains de rien, mais, franchement, vous n'avez pas le droit de vous plaindre non plus d'une abstention que me commandait le sentiment de la plus vulgaire réserve. Cependant, Lequeux vous dira que, même après cette élimination, je n'ai jamais refusé mon aide, directe ou indirecte, dès qu'on a eu recours à moi, soit pour démarche, soit pour conseil. On n'avait pu rien obtenir de Littré; je suis allé chez Michelet qui a sur lui toute influence, et c'est ainsi, seulement ainsi, que vous avez l'article de Littré, j'ai une lettre de Michelet qui le constate et le prouve. En

somme, je ne vous ai pas apporté seulement l'idée première. Je vous ai trouvé la division du livre, chose énorme. Je vois à la table bien peu de noms importants qui n'y soient par mon initiative : Michelet, George Sand, Littré, Gautier, Saint-Victor, Girardin. J'étais là le jour où Lequeux est revenu de l'imprimerie, désespéré, se trouvant en face d'un volume de plus de 2,000 pages; qui a émis, le premier, l'idée de faire deux volumes? Qui a dit comment il fallait présenter la chose au public, en s'en vantant au lieu de s'en excuser? — Quand il a fallu obtenir tout de suite l'Introduction de Victor Hugo, qui en est venu à bout? Lequeux vous a envoyé les extraits de ses bonnes lettres. J'ai laissé là toute besogne et toute préoccupation personnelles pour aller corriger au fur et à mesure et à toute heure les épreuves, et, grâce à ce zèle, on n'a pas perdu un jour, pas une minute. On m'a consulté sur la page du Titre, autre détail assez grave encore, c'est moi qui l'ai modifiée et *trouvée*. J'avais commencé à faire les réclames, il y en a eu même une dans la *Liberté*, Lequeux m'a dit de les suspendre jusqu'à la mise en vente. Puis vous avez élevé, à ma grande surprise, des difficultés sur l'exécution de notre traité. Mais je me mets derechef à votre disposition et je suis encore à temps pour vous être utile. — Encore une fois, mon cher Lacroix, vous n'avez, vous, aucun reproche à me faire. S'il y a eu des fautes commises, elles ne l'ont pas été par moi, elles l'ont été contre moi. Si mon idée première a dévié, comme exécution et comme résultat, de ce que je voyais, de ce que je voulais, jetez, un jour, un coup d'œil sur mes nombreuses lettres de l'an dernier, vous pourrez vous convaincre que mes objections et mes prévisions étaient assez généralement dans le vrai. Telle qu'elle est, l'affaire a de l'avenir, et cet avenir, je suis tout prêt à le servir de mon mieux. Vous terminez votre lettre par de bonnes et amicales paroles dont je vous remercie. De tout ceci il résultera peut-être que vous aurez un jour en moi un peu plus de confiance, et, d'avoir eu confiance en moi, mes amis vous diront qu'on ne s'en est jamais repenti.

A vous bien cordialement.

Paul Meurice.

On lit dans les Carnets :

21 mai. Le livre *Paris-Guide* a paru. Des citations de mon *Introduction* m'arrivent dans les journaux.

Plusieurs journaux avaient annoncé, puis commenté l'Introduction de Victor Hugo.

Nous avons parlé plus haut de la note de *l'Indépendance belge* que nous reproduisons ici :

... Ce qui va achever de donner un attrait souverain à ce volume, ce qui va être un joyau de plus à cet écrin si riche déjà, c'est l'*Introduction* de Victor Hugo.

Les éditeurs ont réservé au public une surprise magnifique. Au lieu de quelques pages, le travail de Victor Hugo forme la moitié d'un petit volume. Cette Introduction est devenue un *Manifeste*.

C'est le Paris de la paix et de la liberté qu'évoque Victor Hugo. Il donne la filiation de cette grande capitale et nous la montre dans ses successives transformations, puis, se dégageant du passé et du présent, le grand poëte entr'ouvre l'avenir. C'est Paris, c'est l'Europe au XX^e^ siècle qu'il fait apparaître.

Merveilleux mirage; les temps des luttes homicides sont passés, les frontières des peuples rivaux et jaloux se sont abaissées; la fraternité trône avec la liberté, sa sœur, parmi les nations émules pacifiques; le progrès a repris sa marche, et l'industrie a trouvé son essor magnifique au sein de cette concorde des races. C'est alors que Paris occupe sa place véritable dans ce courant unanime de la civilisation.

Il faut lire ce tableau superbe du Paris de l'avenir, opposé au Paris du passé; il faut entendre cet appel du génie à toutes les nobles passions de l'homme; sous le coup de cette vision de l'idéal, on se sent meilleur et grandi! on est transporté hors des luttes mesquines et des petitesses du présent.

Paris-Guide ne pourrait avoir un plus beau préambule et ce seul travail assurerait au livre, s'il en était besoin, un succès universel.

Dans *le Charivari*, Pierre Véron s'exprimait ainsi :

La première partie du *Paris-Guide* vient de paraître.

Le livre s'ouvre magistralement par une introduction de Victor Hugo. Ces pages qu'on voudrait citer toutes sont une des grandes inspirations du maître. Entendez-le retracer à grands traits le sombre passé...

Et le rédacteur en chef du journal donne les passages concernant le vieux Paris, résume la deuxième partie, puis il ajoute :

... Comme il est inspiré, ce fier langage!

Comme elle est âpre aussi la satire du poëte parlant du Paris contemporain, le Paris des gandins et des petites dames, des tripots et des capitulations de conscience.

... Mais aussitôt il entrevoit l'ère promise, et il rêve pour la France un avenir rayonnant.

... L'Introduction de Victor Hugo suffirait à elle seule au succès de *Paris-Guide;* mais une pléiade d'écrivains illustres gravite autour du maître.

Reproduisons ces lignes de Ratisbonne publiées par le *Journal des Débats :*

... L'ensemble, toute réclame à part, est véritablement fort intéressant, et quelques bijoux d'esprit, d'observation ou de style brillent dans cet écrin. Le nom de Victor Hugo rayonne à la première page. Il a écrit l'introduction du livre. Il y a bien longtemps que l'auteur de *Notre-Dame* a quitté Paris, et c'est l'étranger qui pourrait raconter les changements de la capitale au poëte si longtemps absent. Mais il n'est pas poëte pour rien; il laisse décrire à qui veut Paris nouveau; il raconte, lui, Paris idéal; il prophétise Paris futur, il chante en prose enflammée les libertés de l'avenir, le progrès et la paix. C'est un morceau de maître, je n'ai pas besoin de le dire, une manifestation de plus de cette imagination torrentielle et débordante que l'on connaît. La plume du poëte a, comme toujours, d'étranges beautés, des surprises qui ravissent, des étincelles qui éclaboussent, l'or par-dessus le clinquant, le puéril effacé par le sublime; il décroche les étoiles, il se perd dans le vide au-dessus des nuées, il est puissant et fou, et on lui donnerait volontiers l'admiration qu'il réclamait pour le génie dans son étude sur Shakespeare; on admirerait tout de lui « comme une brute » si l'homme n'était, par malheur, un animal critique.

Le *Paris-Guide* parut avec un bon mois de retard; il était divisé en deux parties formant deux volumes. La première partie : La Science, l'Art; la seconde partie : La Vie à Paris. Victor Hugo pouvait dire avec raison le 7 février : « la table offre un ensemble magnifique ». En effet, on y trouvait les noms suivants : Louis Blanc, Ernest Renan, Sainte-Beuve, Berthelot, Littré, Michelet, Eugène Pelletan, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Edgar Quinet, Alexandre Dumas père et fils, Émile Augier, Émile de Girardin, Ambroise Thomas, Jules Janin, George Sand, Théodore de Banville, Jules Claretie, Victorien Sardou, Jules Simon, Berryer, Jules Favre, etc. Nous ne pouvons citer tous les noms. Mais la liste devait donner toutes les garanties et tous les apaisements à Victor Hugo qui était le glorieux porte-drapeau de cette phalange de nos meilleurs écrivains. On offrait aux étrangers qui venaient de tous les points du monde entier une œuvre collective de nos plus célèbres hommes de lettres, au frontispice de laquelle flamboyait l'*Introduction* qui était le plus superbe hommage rendu à Paris par le plus grand des poètes.

II

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris-Guide, par les principaux écrivains et artistes de France (*Introduction*, par Victor Hugo). — Paris, Librairie internationale, boulevard Montmartre, n° 15. A. Lacroix, Verboeckhoven et C^ie^, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne. Mai 1867, 2 volumes in-8°, 10 francs le volume.

Paris (Introduction au livre *Paris-Guide*). — Paris, Librairie Internationale, boulevard Montmartre, n° 15, au coin de la rue Vivienne. A. Lacroix, Verboeckhoven et C^ie^, éditeurs, à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne. (Bruxelles, typographie A. Lacroix, Verboeckhoven et C^ie^), 1867, in-8°, couverture imprimée. Édition originale, publiée à 2 francs.

Paris. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (Imprimerie Quantin), 1879, couverture imprimée. Première édition, in-18, publiée à 1 franc.

Paris. — Paris, librairie du Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13 (Imprimerie P. Mouillot) s. d. (1892), grand in-8°, couverture illustrée. A paru d'abord en 3 livraisons à 10 centimes, puis réuni à *Littérature et Philosophie mêlées* et à *William Shakespeare*, les trois ouvrages, 4 francs; puis en plaquette seule, 50 centimes.

Paris. — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-18 (s. d.) [1889-1893]. Prix : 2 francs. — Dans cette édition, on a réuni en un volume tous les fragments, vers ou prose, que Victor Hugo a écrits sur Paris.

Paris. — Édition à 25 centimes le volume. 3 volumes in-32. Paris, Jules Rouff et C^ie^, rue du Cloître-Saint-Honoré.

Paris. — Paris, Nelson, éditeurs, rue Saint-Jacques, n° 189, et à Londres, Édimbourg et New-York. — Publié avec *Littérature et Philosophie mêlées*. Un volume in-12, couverture illustrée. Prix : 1 fr. 25.

Paris... — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50. Grand in-8°, 1913. Avec le tome II de *Choses vues*.

TABLE.

Pages.

I. L'Avenir 301

II. Le Passé 306

III. Suprématie de Paris 318

IV. Fonction de Paris 327

V. Déclaration de paix 336

NOTES DE CETTE EDITION.

Le reliquat de *Paris* 347

Le manuscrit de *Paris* 355

Notes de l'Éditeur 357

I. Historique de *Paris* 357

II. Notice bibliographique 371

PARIS. 25

IMPRIMERIE NATIONALE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

POUR

LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

LE 22 NOVEMBRE 1913

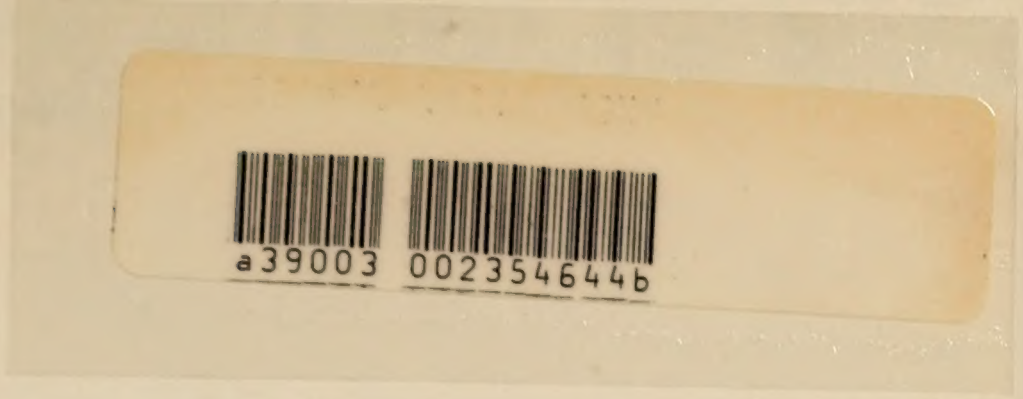
National Library
Bibliothèque nationale
SURPLUS
JUN 8 1972

138
C465 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE



CE PQ 2285
.C5 1913 V002
COO HUGO, VICTOR CHOSES VUES.
ACC# 1223629